


LE
THEATRE
ITALIEN
a Amsterdam
Chez
Adriaan Braakman

LE THEATRE ITALIEN, OU LE RECUEIL de toutes les COMEDIES ET SCENES FRANCOISES,

qui ont été Joüées sur le

THEATRE ITALIEN.

Par la Troupe des Comediens du Roy de l'Hôtel de Bourgogne à Paris.

Seconde Edition reveuë Corrigée & augmentée.



Suivant la Copie de Paris.

A AMSTERDAM

Chez ADRIAN BRAAKMAN, Marchand Libraire dans le Beurs-ſtraat, prés le Dam à l'enſeigne de la Ville d'Amſterdam. 1695.



A

SON ALTESSE ROYALE MADAME.

*ADAME,*

Je presente à VOTRE ALTESSE ROYALE *le Recueil des Sçenes Fran-*

çoises qui ont été joüées sur le Theatre Italien, & dont quelques-unes ont eu l'avantage de VOUS *divertir, quand* VOUS *avez honoré nos Comedies de vôtre presence. Je sçais bien que quand on verra le grand Nom de* VOTRE ALTESSE ROYALE *à la tête de ce Livre, il n'y a personne qui ne soit surpris du peu de proportion qu'il y a entre un Nom si auguste & de pures bagatelles :* MADAME, *ce qui peut justifier ma conduite en cette occasion, c'est que je n'ay pas eu de choix à faire, & que les obligations infinies que j'ay à* VOTRE ALTESSE ROYALE *qui m'a fait ce que je suis, & l'approbation qu'*ELLE *a bien voulu donner à quelques unes m'engageoient indispensablement à les* LUY *ofrir. Comme c'est un devoir dont je m'acquitte, j'espere qu'on ne regardera pas ce que contient mon Present, & qu'on me rendra la justice de croire,*

que

que si je n'offre que des bagatelles à VOTRE ALTESSE ROYALE, *c'est que je n'ay que des bagatelles à* LUY *donner. Que je serois heureux*, MADAME, *si la lecture de quelques-unes de ces Scenes pouvoit* VOUS *faire le même plaisir que* VOUS *avez trouvé dans leur representation. Je sçay bien qu'elles ne sont pas toutes d'égale force : Mais*, MADAME, *elles ne seront pas toûjours exposées à des Juges aussi éclairez que* VOTRE ALTESSE ROYALE, *& chacun trouvera dequoy s'y divertir à proportion de la delicatesse de son goût. N'attendez pas*, MADAME, *que suivant le stile des Epitres Dedicatoires, j'aille étaler icy ces grandes qualitez qui* VOUS *rendent les delices de la Cour, & l'admiration de toute la France. Cette matiere est trop hors de ma portée : Je borne mon ambition à*

l'honneur de Vous divertir, & je me tiens trop heureux d'apprendre icy à tout le monde, que je ſuis avec un tres profond reſpect,

MADAME,

De VOTRE ALTESSE ROYALE

Le tres humble, tres obeïſſant, & tres ſoumis ſerviteur,

EVARISTE GHERARDI.

AVERTISSEMENT.



ON ne doit pas s'attendre à trouver dans ce Livre des Comedies entieres, puiſque les Pieces Italiennes ne ſçauroient s'imprimer. La raiſon eſt, que les Comediens Italiens n'apprennent rien par cœur, & qu'il leur ſuffit pour joüer une Comedie, d'en avoir vû le ſujet un moment avant que d'aller ſur le Theatre. Auſſi la plus grande beauté de leurs Pieces eſt inſeparable de l'action. Le ſuccés de leurs Comedies dépend abſolument des Acteurs, qui leur donnent plus ou moins d'agrément, ſelon qu'ils ont plus ou moins d'eſprit, & ſelon la ſituation bonne ou mauvaiſe où ils ſe trouvent en joüant.

C'eſt cette neceſſité de joüer ſur le champ, qui fait qu'on a tant de peine à remplacer un bon Comedien Italien, lors que malheureuſement il vient à manquer. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe apprendre par cœur, & reciter

ſur le Theatre ce qu'il aura appris: mais il faut tout autre choſe pour le Comedien Italien. Qui dit bon Comedien Italien, dit un homme qui a du fond, qui joüe plus d'imagination que de memoire, qui compoſe en joüant tout ce qu'il dit, qui ſçait ſeconder celuy avec qui il ſe trouve ſur le Theatre, c'eſt à dire, qui marie ſi bien ſes actions & ſes paroles avec celle de ſon Camarade, qu'il ſçait entrer ſur le champ dans tout le jeu & dans tous les mouvemens que l'autre luy demande.

Il n'en eſt pas de même d'un Acteur qui joüe ſimplement de memoire: Il n'entre jamais ſur la Scene, que pour y débiter au plus vîte ce qu'il a appris par cœur, & dont il eſt tellement occupé, que ſans prendre garde aux mouvemens & aux geſtes de ſon Camarade, il va toujours ſon chemin, dans une furieuſe impatience de ſe délivrer de ſon rolle, comme d'un fardeau qui le fatigue beaucoup.

On peut dire que ces ſortes de Comediens ſont comme des Ecoliers, qui viennent repeter en tremblant

blant une leçon qu'ils ont apprise avec soin : ou plûtôt ils sont semblables aux Echos qui ne parleroient jamais, si d'autres n'avoient parlé avant eux. Ce sont des Comediens de nom, mais inutiles & à charge à la Compagnie. Je compare un Comedien de cette sorte à un bras paralytique, qui quoy que inutile, porte toujours le nom de bras. La seule difference que je trouve entre le bras mort & le membre inutile de la Comedie, c'est que si le premier ne sert de rien au corps, il est certain aussi qu'il n'en reçoit aucune nourriture, & qu'elle se partage entre les membres qui font leur devoir. Mais le dernier, quoy que du tout inutile à la Comedie, ne laisse pas de recevoir autant de nourriture que ceux qui fatiguent le plus, & qui sont les plus necessaires.

Mais je m'écarte furieusement de mon sujet. Il ne s'agit pas icy des qualitez que doit avoir un bon Comedien : Il s'agit de parler des Scenes Françoises qui ont été joüées sur le Theatre Italien. Ces Scenes sont

l'Ouvrage de plusieurs personnes d'esprit & de merite, qui nous les ont données pour les mettre dans des Sujets Italiens, où elles sont comme enchâssées. Tout Paris les a admirées quand elles ont paru pour la premiere fois, & tout Paris les admire encore quand nous les rejoüons. On y découvre par tout une Satyre fine & delicate, une connoissance, parfaite des mœurs du Siecle, des expressions neuves & detournées, de l'enjouëment & de l'esprit ; en un mot beaucoup de sel & de vivacité.

Il y a long-temps qu'on demande dans le monde ces Dialogues avec empressement ; & comme aucun de mes Camarades n'a encore voulu se donner la peine d'en faire le Recueil, je me suis chargé de ce soin, avec d'autant plus de plaisir, que si ce Livre est aussi bien reçu que je l'espere, je n'auray pas lieu de me repentir des peines que j'auray prises.

TABLE

des

PIECES & SCENES

Contenuës en ce Volume.

ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

Contenant les Scenes Suivantes.

LE BANQUEROUTIER.

Contenant les Scenes suivantes.

COLOMBINE AVOCAT POUR ET CONTRE.

Contenant les Scenes ſuivantes.

LA MATRONE D'EPHESE OU ARLEQUIN PROCUREUR.

Contenant les Scenes ſuivantes.

ARLEQUIN PROTE'E.

Contenant les Scenes ſuivantes.

ARLEQUIN JASON OU DE LA TOISON D'OR COMIQUE.

Contenant ce qui suit.

LA FILLE SCAVANTE.

Contenant les Scenes ſuivantes.

ARLE-

ARLEQUIN MERCURE GALLANT.

Contenant les Scenes suivantes.

LA CAUSE DES FEMMES.

Contenant les Scenes suivantes.

DU PHENIX.

Contenant les Scenes suivantes.

DES

TABLE

DES SOUHAITS.

Contenant les Scenes suivantes.

D'AR-

D'ARLEQUIN GRAND SOPHI DE PERSE.

Contenant les Scenes suivantes.

DU DIVORCE.

Contenant les Scenes suivantes.

La

ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE.

Contenant les Scenes suivantes.

La

LA BAGUETTE DE VULCAIN.

Contenant les Scenes & augmentations suivantes.

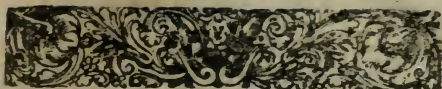
PREMIERE AUGMENTATION DE LA BAGUETTE.

SECONDE AUGMENTATION DE LA BAGUETTE.

DES AVANTURES DES CHAMPS ELISE'ES.

Contenant les Scenes ſuivantes.

SCE-



SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

SCENE DE LA FILLE DE CHAMBRE.

ARLEQUIN *en Fille de Chambre.*
PERROT *en Femme du Docteur.*

PIERROT.

Bon jour, Mamie.

ARLEQUIN.

On m'a dit, Madame, que vous aviez beſoin d'une femme de chambre. Je venois pour vous offrir mes ſervices, & ſçavoir ſi je ne vous ſerois point agreable.

PIERROT.

D'où sortez-vous, ma mie ?

ARLEQUIN.

Pour le present, Madame, je sors de chez la femme d'un Partisan, qui est la maîtresse du monde la plus difficile à servir. Je ne pense pas qu'en trois ans que j'ay été avec elle, je l'aye vu aller une seule fois à la garde robbe.

PIERROT.

Ne pas aller à la garde robbe ! Tu te moques, ma mie.

ARLEQUIN.

Il n'est rien de si vrai, Madame. Elle faisoit dans sa chambre. C'est elle qui en a amené la mode.

PIERROT.

Qui en a amené la mode !

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! je vous étonnerois bien davantage si je vous disois qu'elle alloit toutes les semaines une fois aux étuves, & que son mary n'a jamais eu le credit de luy faire ôter ses gans quand elle se couche. C'est une femme extrêmement propre. Elle n'auroit pas souffert pour un empire, que son mary, au retour d'un voyage d'un an, l'eût baisée à la jouë, de peur de deffleurir son tein. Je vous dis que c'est une femme merveilleusement propre.

PIER-

PIERROT.

Et tu appelles cela propreté, ma mie?

ARLEQUIN.

Je le croi, vraiment, que c'est propreté.

PIERROT.

Comment donc as tu pû te resoudre à quitter une femme si propre?

ARLEQUIN.

A vous dire vrai, j'en ai bien eu du regret. Mais comme on vouloit m'assujetir à blanchir trois grands gars de Commis qui étoient chez nous, & qui sous pretexte de me demander leur linge, venoient toujours batifoler autour de moi. Vous sçavez, Madame, qu'on n'a rien de si cher que l'honneur. A cet'heure ces friponniers là me tenoient de certains propos. Enfin tant y a que pour bien des raisons j'en ai voulu sortir.

PIERROT.

N'est ce point aussi que les Commis t'ont voulu mettre dans leurs interêts?

ARLEQUIN.

Des Commis, Madame, des Commis! Vous direz tout ce qu'il vous plaira: mais une jeune fille comme moi n'est pas un gibier à Commis. Si j'avois voulu prêter l'oreille aux sornettes, il hantoit peut-être chez nous d'aussi beau monde qu'en aucune maison de Paris. Mais graces au Ciel, les hommes ne m'ont jamais tentée.

PIERROT.

Mais dis moy, ma bonne, n'as-tu jamais servi des gens de qualité ?

ARLEQUIN.

Est il des gens de plus grande qualité que les Partisans ?

PIERROT.

Je ne te dis par que non. Mais je te demande si tu n'as point servi des gens de la Cour ?

ARLEQUIN.

Qu'entendez vous, Madame, par des gens de la Cour ?

PIERROT.

J'entens des Comtesses, des Marquises, des Duchesses.

ARLEQUIN.

Oh! si ce n'est que cela, je n'ai jamais fait d'autre mêtier en toute ma vie. J'ai servi aussi un Commandeur dont j'étois femme de chambre. C'étoit une bonne condition, celle-là, si elle eût duré.

PIERROT.

Femme de chambre d'un Commandeur! Voici bien autre chose.

ARLEQUIN.

Et pourquoy non? Madame? Les Dames ont bien des valets de chambre.

PIERROT.

Elle a raison: Cette fille-là me plaît fort. Dis-moy, ma mie, ne sçais tu pas blanchir?

AR-

ARLEQUIN.

Ouy, Madame. Je coëffe, je blanchis, je brode un peu, je fais de la pâte pour les mains, je sçay faire des jupes, je donne le bon air au manteau, je donne aussi fort bien les remedes; enfin je puis me vanter de sçavoir faire aussi adroitement qu'une autre tout ce qu il y aura à faire auprés d'une jolie femme comme vous, Madame.

PIERROT.

Mais ne sçais-tu point aussi.... là ....: faire un peu de pommade pour le visage ?

ARLEQUIN.

Bon, c'est où je triomphe; & la Comtesse que j'ai servi vous en diroit bien des nouvelles. Trois mois aprés que je l'eus quitée, elle étoit vieillie de vingt-quatre ans. Je lui ai usé plus de deux cent pots de pommades sur son corps; & à la fin je lui ai rendu le cuir aussi uni qu'une glace. Si j'avois l'honneur de vous penser seulement quinze jours, vôtre mary ne vous reconnoitroit plus. Vraiment vraiment, j'ai remis sur pied des teints bien plus endiablez que le vôtre. Pour faire quelque chose de bien, il faudra recréprir ce visage-là d'un bout à l'autre. Aprés cela vous charmerez tout Paris.

La folle ! Allez, vous demeurerez à mon service.

ARLEQUIN.

A l'égard des gages, Madame, je vous croi raisonnable.

PIERROT.

Allez, allez, vous ne vous plaindrez pas de moi.

ARLEQUIN.

Vous donnez du vin, apparemment?

PIERROT.

Du vin! Mais les filles n'en boivent point.

ARLEQUIN.

Cela est vrai, Madame. C'est que je suis fort delicate. Je mange fort peu: mais je boy beaucoup.

PIERROT.

Et bien, je vous contenterai.

ARLEQUIN.

Qu'est ce que c'est que cela? Madame? Quels vilans bras sont-ce là? Ils sont tous velus. Il faut arracher ce vilain poil-là.

PIERROT *en criant.*

Le Docteur arrive, reconnoît Arlequin; ils se battent, & la scene finit,

SCENE.

D'ISABELLE & COLOMBINE

ISABELLE.

Est-il ſous le ciel une plus mal-heureuſe perſonne? Je tiens mes tablettes. Je les mets ſur ma table; & dans le temps que je diſpoſe mon imagination à quelque bouts-rimez, un diable, ouy, Colombine, un diable inviſible écrit ſur mes tablettes des vers ſur les mêmes rimes. En ce moment Cinthio entre dans ma chambre, ſurprend mes tablettes, & veut abſolument que ces vers m'ayent été donnez par un rival; plus je tâche à le deſabuſer, plus il s'obſtine à le croire. Que maudit ſoit la viſite que je rendis hier à Angelique, & plus maudit encore celui qui m'a mis en tête de faire des bouts rimez?

COLOMBINE.

Quoy vous vous repentez de frequenter les beaux eſprits? Et depuis quand donc ce chagrin? Oh pour cela, vous vous en aviſez un peu tard. Il y a ſix mois que vous perdés le boire & le manger pour aller deux fois par jour dans cette peſte de maiſon là faire vos proviſions de mots à la mode.

Ma foy je croy que vous étes enſorcelée de fadaizes, & que quelqu'un vous a broüillée avec le bon ſens. Si vôtre oncle ſçavoit tout ce petit train-là, il vous deffendroit aſſuré ment devoir.

ISABELLE.

Oh doucement, Colombine, la conduite d'Angelique n'eſt point frelattée, & ſans rien riſquer, on peut dire que c'eſt une fort honnête fille.

COLOMBINE.

La grande merveille; laide comme elle eſt, qu'à quarante-ſix ans elle ſoit honnête fille! Ce n'eſt pas là deſſus que je le prens. C'eſt ſur ce bureau d'impertinences qu'on tient ſoir & matin chez elle, où deux ou trois petits freluquets d'Abbez font les chefs d'Academie, & debitent aux précieuſes de nôtre quartier tous les méchans vers qu'ils ont ramaſſez dans la ville.

ISABELLE.

Que tu as l'eſprit ſervante, Colombine, & que je te plains de n'aimer pas le langage des Dieux!

COLOMBINE.

Dites plutôt le langage des gueux: car les caroſſes des Poëtes ne font aujourd'huy gueres d'embarras dans les ruës. Par exemple, c'eſt un homme bien chanceux que le fils de cet Huiſſier qui vole dans des Livres imprimez les Enigmes, les Sonnets, les

Ele-

Elegies, & mille autres drogues dont vous me faites tous les soirs la receleuse J'ay bien à faire moy, d'emplir mon coffre de vos sornettes? Et où en serois je si l'on alloit faire le procez aux faux Poëtes comme aux faux monnoyeurs?

ISABELLE.

Que ta simplicité est fade! Tu ne sçais donc pas, Colombine, que la prose est l'excrement de l'esprit, & qu'un madrigal voiture plus de tendresse au cœur, que trente periodes des mieux arrangées. Il faut être du dernier peuple pour ne pas aimer les Poëtes à la folie.

COLOMBINE.

Hé vous n'en prenez point mal le chemin.

ISABELLE.

Pour moy je suis tellement engouée de vers, qu'un Poëte me meneroit sans peine jusqu'aux frontieres de la tendresse.

COLOMBINE.

Ma foy vous perdez l'esprit.

ISABELLE.

Ah Colombine! qu'un homme est charmant, quand il offre des vœux passez par le tamis des Muses! Quel moyen de tenir contre une declaration qui frappe l'oreille par sa cadence, & dont l'expression figurée jette la sensibilité dans l'ame la plus rebelle & la plus farouche? Quel plaisir, Colombine, de regaler son cœur de ces nouveau-

tez ingenieuses qui renferment beaucoup de passions dans fort peu de vers! Ah l'heureux talent de pouvoir assujettir ses mouvemens & ses pensées aux pieds & aux mesures préscrites par la poësie!

COLOMBINE.

Sçavez-vous, Mademoiselle, que ces pieds-là pourroient bien vous mener droit aux petites Maisons? Hé mort de ma vie faut il qu'une fille de vôtre âge employe tout son temps à gober les rimes de trois ou quatre étourdis que la faineantise érige en Poëtes, & qui n'oseroient vous avoir regardé en prose?

ISABELLE.

Mais que t'ont fait ces gens là pour leur vouloir tant de mal?

COLOMBINE.

A moy? rien. C'est que j'enrage de vous voir la duppe d'un tas de petits Poëtereaux, qui croient qu'il n'y a qu'à se baisser & en prendre, & que vous étes fille à épouser un rondeau ou une elegie. Tout franc ce ne sont point là des cotteries pour la niéce d'vn Medecin.

ISABELLE.

Ne suis-je pas assez mortifiée d'être la niéce d'un Medecin, sans que tu me le fasse sentir mal à propos dans tes remontrances? Ne vois tu pas que je tâche à rectifier l'obscur de la casse & du sené par l'u-

sage

ſage du grand monde, & que je me décraſſe autant que je puis parmy les gens du premier merite? La fille d'un Medecin! Ah que tes expreſſions ſont brutales!

COLOMBINE.

Brutales, à la bonne heure. Cela n'empêchera pas que je ne débonde mon cœur, & que je ne vous reproche la hantiſe de ces bagnodiers qui vous infectent l'eſprit de leurs peſtes de phraſes inventées en dépit du bon ſens Ma foi depuis que Moliere a celebré les Précieuſes, nous les voyons monter en graine, & demeurer là pour la priſée. Voyez la grande preſſe d'épouſeux qu'il y a autour de vôtre Angelique! Cependant, à vous entendre dire, c'eſt le plus bel eſprit de Paris. Mademoiſelle, il eſt bon d'avoir de l'eſprit: mais il faut encore autre choſe en mariage. Toute ſervante que je ſuis, je ne voudrois d'un Poëte, ni pour mary ni pour amant: quelle reſſource y a-t-il à être la femme d'une rimailleux? Meuble-t-on une chambre d'Epigrammes? couvre-t-on une table de Madrigaux? & paye-t-on un Boucher avec des Sonnets? Ma foi ſi j'étois à vôtre place, je butterois à quelque bon gros Financier qui feroit rouler mon merite en caroſſe, & qui....

ISABELLE.

Un Financier, ah l'horreur!

COLOMBINE.

Ho ne faites pas tant la sucrée. C'a n'est pas tout à fait à votre choix, non.

ISABELLE.

Mais, Colombine, croy-tu que je pourrois me tranquilizer avec un homme qui n'auroit aucun relay de conversation, & qui compteroit de l'argent depuis le matin jusqu'au soir.

COLOMBINE.

Oh point du tout; bon, vous ferez bien mieux de tirer le diable par la queuë avec quelque cancre de Poëte, qui gagnera sa vie quatrin à quatrin.

ISABELLE.

Et comment se resoudre à aimer un homme insupportable?

COLOMBINE.

Que vous étes bonne! Est ce qu'on épouse un homme riche pour l'aimer: On se marie simplement pour se metre à son aise; & quand la cuisine est une fois sur le bon pied, on trouve aisément à se consoler de tout le reste.

ISABELLE.

Mais, Colombine, comment vivre avec un homme de cette nature?

COLOMBINE.

Vous vivrez comme vivent les femmes de Paris. Les quatre ou cinq premieres années, vous ferez bonne chere & grand feu;

& puis quand vous aurez mangé la meilleure partie du bien de vôtre mary en meubles, en habits, en équipages. en pierreries, vous vous ferez ſeparer de corps & de biens; on vous rendra votre mariage; & vous vivrez aprés cela en groſſe Madame. Ce que je vous dis là, c'eſt le grand chemin des vaches. Bon, il n'y a plus que les dupes qui en uſent autrement.

ISABELLE.

Mais, Colombine, donnet-on comme cela des entorſes au mariage ? & croi-tù que la ſeparation ſoit une choſe ſi facile ?

COLOMBINE.

Et, mais dame, pour cela on prend ſes meſures un peu de loin; & quand on en veut venir là, il faut tâcher premierement d'avoir quelque homme de Robe dans ſes interêts: & puis petit à petit on chagrine un mary; on le mépriſe, on l'inſulte. A la fin la patience luy échappe. Il donne quelques ſoufflets, quelques coups de pieds au cul.. On rend ſa plainte. l'Homme de Robe fait ſon devoir. Et voilà comme on ſe donne du repos à coup ſeur pour tout le temps de ſa vie.

ISABELLE.

Vraiment, Colombine, tu me parois une fille précoce, & je te trouve plus d'entendement qu'on en a d'ordinaire à ton âge.

COLOMBINE.

C'eſt que je ne m'amuſe pas comme vous à la moutarde. Je ſonge de bonne heure au moyen de m'établir, & toute jeune que je ſuis, je déviſagerois un homme qui auroit la hardieſſe de m'écrire, à moins que ce ne fût pour le mariage. Oh? ma foi il n'y a rien à faire avec moy pour autrement. J'aime bien à rire, mais....

Le Docteur appele en dedans.

ISABELLE.

C'eſt mon oncle qui nous appelle. Nous ſommes perduës s'il nous a écoutées.

COLOMBINE.

Que vous êtes folle! Eſt ce qu'un Medecin entend le François?

SCENE
DE L'APOTIQUAIRE.

ARLEQUIN *en Apotiquaire.*
LE DOCTEUR.

ARLEQUIN *ſortant d'une chaiſe à porteur, qui en s'ouvrant repreſente la boutique d'un Apotiquaire.*

JE ſuis perſuadé, Monſieur, qu'une chaiſe percée dénoteroit mieux un Apotiquaire,

quaire, qu'une chaise à porteur. Mais comme cette voiture ne me mettroit pas en bonne odeur auprés d'une Maîtresse, & que l'équipage est un avantageux début pour la nôce, je me fais apporter chez vous d'une maniere élegante, pour vous presenter des respects accompagnez de toutes les soumissions que la Pharmacie doit à la Medecine. Je ne viendrois pas vous consulter, Monsieur, s'il ne s'agissoit que d'une maladie ordinaire. Mais je vous amene un sujet desesperé, sur lequel tous les simples ne peuvent rien, & dont la cure seule mettra vôtre Faculté en credit. C'est moi, Monsieur, qui suis le malade & la maladie. C'est moi qui suis gâté jusqu'au fond des moëlles de ce mal affreux qu'on ne guerit qu'avec ceremonie, & dont l'emplâtre est bien souvent plus dangereux que le mal. C'est moi qui suis gangrené des perfections de Colombine. C'est moi qui veux l'épouser. Et c'est moi enfin qui vous prie de me l'ordonner comme un aposeme savoureux, que je prendrai avec delice. Le Medecin en aura tout l'honneur: & l'Apotiquaire tout le plaisir.

LE DOCTEUR.

Paroles ne puent point; vous étes Apotiquaire, volontiers?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur, graces au Ciel, en

gros & en détail ; & à tel jour qu'il y a, on fait chez moi à la fois de la décoction pour trente douzaines de lavemens.. C'est moy, Monsieur, qui purge tous les ans les treize Cantons le premier jour de May ; & je puis dire sans vanité, qu'il n'est point de Païs étranger qui ne connoisse Monsieur Cusiffle. C'est le nom de vôtre petit serviteur.

LE DOCTEUR.

Monsieur Cusiffle !

ARLEQUIN.

Helas ! Monsieur, sans le procez que nous avons avec les Parfumeurs, nous ne serions que trop riches.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

C'est une chose déplorable, Monsieur, de voir la décadence de nos professions, & j'ose bien vous assurer, que l'entreprise des Parfumeurs regarde autant les Medecins que les Apotiquaires,

LE DOCTEUR.

Vous vous moquez, Monsieur Cusiffle, & en quoy les Medecins ?

ARLEQUIN.

En quoy les Medecins ! Et la Pharmacie ne fait elle pas corps avec la Medecine ? Sans nous qui remuons tous les jours les matieres qu'on vous reserve si soigneusement chez les malades, à quoy aboutiroit l'em-

l'employ d'un Medecin ? Car pour tâter le poux, vous sçavez qu'il n'est point aujourd'huy de servantes ny de gardes d'accouchées qui ne s'en mêlent à vôtre nez dans toutes les plus grandes maisons de Paris. Croyez moy, Monsieur, l'affaire est de consequence & pour vous & pour nous; & si nous la perdions, nous n'aurions qu'à pendre nôtre seringue au croc.

LE DOCTEUR.

Mais ces Parfumeurs, Monsieur Cusiffle.

ARLEQUIN.

Comme c'est une regle certaine dans la Grammaire, que la construction est en déroute lors que l'adjectif discorde d'avec le substantif; de même aussi la Medecine court risque d'aller à l hôpital, quand les Apotiquaires ne font plus rien.

LE DOCTEUR.

Et venons aux Parfumeurs, Monsieur Cusiffle, sans préambule.

ARLEQUIN.

J'y viens, Monsieur, j'y viens. La conservation de la beauté ayant été de tout temps le principal employ des femmes, vous avés fort ingenieusement imaginé que les qualitez benefiques de quelques simples pourroient beaucoup contribuer à la fraîcheur de leur teint. La question étoit d'appliquer ce remede; & par un temperament adroit dont elles nous sont redevables,

bles, nous trouvâmes le moyen de les embellir sans les toucher, de les rafraîchir sans qu'elles en vissent rien, & de leur seringuer de la beauté par derriere. Cependant malgré une profession si bien établie, les Parfumeurs veulent nous empêcher de donner des lavemens aux femmes qui se portent bien, pretendant que les agrémens de la beauté doivent sortir de leur boutique, & que ce n'est point à nous à nous mêler des visages.

LE DOCTEUR.

A qui en ont ces marouffles-là? Ils pretendent donc aneantir le clistere?

ARLEQUIN.

Vraiment, Monsieur, ils buttent là tout droit, & si on les laisse faire ils vont culbuter & les Medecins & les Apotiquaires par une peste de pommade composée de coquilles d'œufs, de pieds de moutons, & d'autres ingrediens qu'ils debitent aux femmes sous pretexte de les embellir. Vous sçavez, Monsieur, qu'une femme ne peut pas toujours être à quatorze ans, & il n'est rien de si vrai que rien ne luy coûte quand elle s'imagine d'acheter de la jeunesse & de la beauté. Ces marouffles-là les prennent par leur foible, & leur font accroire qu'un pot de leur pommade est un masque contre les années, & qu'un peu de blanc & de rouge étendu sur le visage, dément à coup

seur

ſeur tous les extraits baptiſtaires. Croiriez-vous bien, Monſieur, qu'il y en a eu un qui a eu l'inſolence de promettre à une femme âgée de ſoixante & quinze ans, de la faire redevenir fille avec une once de ſa pommade?

LE DOCTEUR.

Ah vous en aurez menti, Meſſieurs les Parfumeurs. Nous y donnerons bon ordre. La Faculté deffendra le lavement, juſqu'à la derniere goutte. Comment diable, une femme donneroit plutôt quatre piſtoles d'un pot de pommade, que deux ſols d'un lavement.

ARLEQUIN.

Que je ſuis ravi, Monſieur, de vous voir entrer ſi chaudement dans les interêts de la ſeringue. Entre nous, c'eſt la plus belle roſe de nôtre bonnet, & ſi nous la perdions, nous ferions tres mal nos affaires. Car plus de lavemens, plus de baſſins; plus d'Apotiquaires, plus de Medecins.

COLOMBINE *arrivant.*

Monſieur, c'eſt une femme de quatre-vingt treize ans qui pleure la mort de ſon mary, & qui ſe plaint de vapeurs.

LE DOCTEUR.

Une femme de 93. ans ſe plaint de vapeurs?

COLOMBINE.

Dame, Monſieur, elle crie miſericorde, & demande vôtre baume,

LE

LE DOCTEUR.

Colombine, dis luy que je descens.

ARLEQUIN *appercevant Colombine.*

Quoy Monsieur, c'est donc là Colombine; celle que j'aime, & que je recherche en mariage? Ah souffrez que je la complimente en cette veuë là.

LE DOCTEUR.

Colombine, faites la reverence à Monsieur Cusiffle.

COLOMBINE.

Comment dites-vous, Monsieur?

LE DOCTEUR.

Je vous dis de faire la reverence à Monsieur Cusiffle.

COLOMBINE.

A Monsieur Cusiffle? Ah, ah, le drole de nom!

LE DOCTEUR.

Taisez-vous, impertinente. Sçavez-vous que c'est le premier homme du monde pour mettre un lavement en place? Approchez, Monsieur.

ARLEQUIN *aprés avoir fait la reverence à Colombine.*

Madame, mon esprit est tellement constipé dans le bas ventre de mon ignorance, qu'il me faudroit un syrop de vos lumieres, pour liquefier la matiere de mes pensées.

COLOMBINE.

Ah liquefier des pensées! que l'expression

est

eſt galante ; le joly homme d'Apotiquaire que Monſieur Cuſiffle ?

ARLEQUIN.

Ah Madame, vous me ſeringuez des louanges qui ne ſont dûës qu'à vous Vôtre bouche eſt un alambic d'où les conceptions les plus ſubtiles ſon quint-eſſentielles. Tout le ſené & la rubarbe de ma boutique, purgent moins mes malades, que la vivacité de vos yeux ne corrige les humeurs acres & mordicantes d'un amour enflammé dont vous ſerez la pillule purgative, puiſque vôtre humeur enjoüée eſt un Orvietan ſouverain contre les accez melancoliques d'un cœur opilé de vos rares vertus & de vos éminentes qualitez.

COLOMBINE.

Je ne croyois pas, Monſieur Cuſiffle, être un remede ſi ſouverain contre la folie ; de ce train là vous m'allez faire paſſer pour un emplâtre à tous maux.

ARLEQUIN.

Heureux le bleſſé à qui une pareille emplâtre ſera appliquée, Adieu catolicon de mon ame, Adieu belle fleur de peſché. Je vay faire infuſer dans la terrine de mon ſouvenir les gracieux attraits dont la nature vous a pourveuë.

COLOMBINE.

Adieu, Monſieur Cuſiffle,

AR-

ARLEQUIN.

Adieu doux antimoine de mes inquietudes. Adieu cher lenitif de mes pensées.

Il se tourne vers le Docteur.

Que je vous suis obligé, Monsieur, du plaisir que vous venez de me faire, en me permettant de parler à Colombine. Je voudrois pour me revancher de ce bienfait, que vous eussiez les hemorroides, je vous les guerirois en vingt-quatre heures.

SCENE DERNIERE

ARLEQUIN *en Empereur de la Lune.*
LE DOCTEUR, EULARIA, ISABELLE & COLOMBINE.

ARLEQUIN.

COmme ainsi soit, Docteur, que la Lune & l'amour ont été de tout temps les ressorts principaux qui meuvent la tête de femmes, & quelquefois aussi celles des hommes, d'où il arrive que l'amour produit presque toujours le croissant; c'est ce qui m'a fait descendre de mon Empire icy bas, pour vous demander Isabelle en mariage; esperant sous vôtre bon plaisir d'en faire bien tôt une pleine Lune, & ne doutant pas que par la suitte de ce mariage il n'en sorte une couvée de petits croissans.

Quel

Quel bonheur pour un Medecin d'avoir engendré la Sultane de mon Empire!

LE DOCTEUR.

Seigneur, vôtre Hauteſſe a bien de la bonté de venir de ſi loin faire infuſer des Empereurs dans ma famille. J'accepte cet honneur avec beaucoup de joye. Mais comme ma vieilleſſe ne me permet pas de ſuivre ma fille dans l'Empire de la Lune, oſeraije demander à vôtre Hauteſſe de quelle humeur ſont ſes ſujets?

ARLEQUIN.

Mes ſujets? Ils ſont quaſi ſans defaut, parce qu'il n'y a que l'interêt & l'ambition qui les gouvernent.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Chacun tâche de s'y établir du mieux qu'il peut aux dépens d'autruy; & la plus grande vertu dans mon Empire, c'eſt d'avoir beaucoup de bien.

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Croiriez vous bien que dans mon Empire il n'y a point de bourreaux?

COLOMBINE.

Comment, Seigneur, vous ne faites point punir les coupables?

AR-

ARLEQUIN.

Malepeste, fort severement. Mais au lieu de les faire expedier en un quart-d'heure dans une place publique, je les baille à tuer aux Medecins ; qui les font mourir aussi cruellement que leurs malades.

COLOMBINE.

Quoy, Seigneur, là haut les Medecins tuent aussi le monde ? Monsieur, c'est tout comme icy.

ISABELLE.

Et dans vôtre Empire, Seigneur, y a-t il de beaux Esprits ?

ARLEQUIN.

C'en est la source. Il y a plus de soixante & dix ans que l'on travaille apres un Dictionaire, qui ne sera pas encore achevé de deux siecles.

COLOMBINE.

C'est tout comme ici. Et dans vôtre Empire, Seigneur, fait-on bonne justice ;

ARLEQUIN.

On l'y fait à peindre.

ISABELLE.

Et les Juges, Seigneur, ne s'y laissent ils point un peu corrompre ?

ARLEQUIN.

Les femmes comme ailleurs les sollicitent. On leur fait par fois quelques présens. Mais à cela prés, tout s'y passe dans l'ordre.

LE

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme icy. Seigneur, dans vôtre Empire, les máris ſont-ils commodes ?

ARLEQUIN.

Lá mode nous en eſt venuë preſque auſſitôt qu'en France. Dans les commencemens on avoit un peu de peine à s'y réſoudre ; mais preſentement tout le monde s'en fait honneur.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy. Et les Uſuriers, Seigneur, y font-ils bien leurs affaires ?

ARLEQUIN.

Fy, au Diable, je ne ſouffre point de ces canailles-là. Ce ſont des Peſtes à qui on ne fait jamais de quartier. Mais dans mes grandes Villes il y a d'honnêtes gens fort accommodez, qui prêtent ſur de la vaiſſelle d'argent aux enfans de famille au denier quatre, quand ils ne trrouvent point à placer leur argent au denier trois.

ISABELLE.

C'eſt tout comme icy. Et les femmes ſont-elles heureuſes, Seigneur, dans vôtre Empire ?

ARLEQUIN.

Cela ne ſe peut pas comprendre. Ce ſont elles qui manient tout l'argent, & qui font toute la dépenſe. Les maris n'ont

d'autre ſoin que de faire payer les revenus, & reparer les maiſons.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Jamais nos femmes ne ſe levent qu'aprés midy. Elles ſont regulierement trois heures à leur toilette; enſuite elles montent en caroſſe, & ſe font mener à la Comedie, à l'Opera, ou à la promenade. Delà elles vont ſouper chez quelque ami choiſi. Aprés le ſouper on jouë, ou l'on court le bal, ſelon les ſaiſons, & puis ſur les quatre ou cinq heures aprés minuit, les femmes le viennent coucher dans un appartement ſeparé de celui du mari, en telle ſorte qu'un pauvre diable d'homme eſt quelquefois ſix ſemaines ſans rencontrer ſa femme dans ſa maiſon, & vous le voyez courir les ruës à pied pendant que Madame ſe ſert du caroſſe pour ſes plaiſirs.

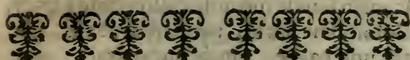
TOUS *enſemble.*

C'eſt tout comme icy.

Les Chevaliers du Soleil *arrivent, on finit le Combat, ce qui finit la Comedie.*



SCE-



SCENES FRANCOISES DU BANQUEROUTIER.

SCENE DE PERSILLET ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

TOut franc, Monſieur, ſi vous n'y prenez garde, avec vos millions, vous allez devenir la riſée de tout Paris. On ſçait bien que dans la vie il n'eſt ſi petit ny ſi grand qui n'ait par fois quelque choſe en ſa tête: mais c'eſt une honte de vous voir ſans ſujet lamenter vôtre vie, & leſiner depuis le matin juſqu'au ſoir ſur le plus neceſſaire de la maiſon. Helas! où eſt le temps que vous jettiez tout par les fenêtres, & qu'il n'étoit mention que de vos bombances, & de vôtre belle humeur? Reveniez-vous de la Ville, vous cauſiés un moment avec moi; vous me paſſiez

la main ſous le menton: Colombine par-cy, Colombine par là; tantôt des rubans, tantôt une bague, tantôt un éventail. Enfin on avoit de fois à autre quelque petite marque de vôtre ſouvenir. Preſentement vous rentreriez cent fois ſans dire Dieu te gard Vous ne degrondez point. vous étes vilain comme lard jaune, bourru comme un diable. De cinquante valets, vous en avez congedié quinze. Il n'y a plus que trois caroſſes chez vous; & je croi, Dieu me pardonne, que vous retrancheriez juſqu'à vôtre femme, pour en épargner les habits.

PERSILLET *ſe laiſſant aller dans un fauteüil.*

Ouf.

COLOMBINE.

Qu'eſt que c'eſt, Monſieur; vous trouvez-vous mal?

PERSILLET.

Juſte Ciel!

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc? ſont-ce des vapeurs? eſt-ce la goutte?

PERSILLET.

Pis que cela.

COLOMBINE.

Quoy? la migraine?

PERSILLET.

Encore pis.

CO-

COLOMBINE,

La colique peut être ?

PERSILLET.

Pis, vous dis-je.

COLOMBINE.

La Fiévre ?

PERSILLET.

Cent fois pis.

COLOMBINE.

La pierre donc ?

PERSILLET.

Pis million de fois.

COLOMBINE.

Hé, que diantre pouvez-donc tant avoir.

PERSILLET.

Ce que j'ay. . . . . ah !

COLOMBINE.

Ma foy, Monſieur, je perds patience.

PERSILLET.

J'ay. . . . .

COLOMBINE

Achevez donc.

PERSILLET.

J'ay tous les maux enſemble, Colombine j'ay une femme ; & une femme qui me fait enrager.

COLOMBINE.

Ha. c'eſt donc là ou le bât vous bleſſe ? Je ne m'étonne pas vrayment ſi vous avez le viſage découſu, & le corps déchargé comme une Anatomie. Allez, n'avez-vous

point de honte de dire que Madame vous fait enrager, parce qu'elle vit en femme de qualité.

PERSILLET.

Dis plûtôt, parce qu'elle vit en Coquette.

COLOMBINE.

En Coquette ! hé c'est ce que les gens delicats recherchent presentement. Il ne faut pas que les choses aillent dans l'excés. Mais je vous assuré qu'une petite pincée de coquetterie, repanduë dans les manieres d'une femme, la rend cent fois plus aimable & plus appetissante.

PERSILLET.

Courage. Ta morale n'est pas mal éveillée.

COLOMBINE.

Je vous la soûtiens belle & bonne, & si je ne parle qu'aprés ma mere qui étoit une merveilleuse femme sur ces matieres-là. Dieu veüille avoir son ame; je luy ay oüy dire cent fois qu'il en est de la coquetterie comme du vinaigre: quand on en met trop dans une sauce, elle est picquante & insuportable; quand il y en a trop peu, elle est si fade, qu'on n'en sçauroit tâter; mais quand on attrape cette mediocrité qui reveille l'appetit, on mangeroit ses doigts.

PERSILLET.

La Folle !

COLOMBINE.

Il en eſt de même d'une femme. Quand elle eſt coquette aux dépens de ſon honneur, fy, cela ne vaut pas le diable : quand elle ne l'eſt point du tout ; c'eſt encore pis, ſa vertu ſemble confonduë avec ſon temperament, & vous diriez d'une beauté en letargie. Mais quand une belle ſe ſent & qu'elle n'a d'enjoüement que ce qu'il en faut pour plaire ; ma foy, Monſieur, c'eſt quelque choſe de bien drôle de ſe voir agacé par le merite d'une jolie femme. Franchement ſi j'étois homme, j'en voudrois parlà.

PERSILLET.

Ne ſerois-tu point de ces maris complaiſans ; qui payent avec du brocard, ou d'autres nippes chaque careſſe de leur femme, & qui ſe ruinent à la fin pour avoir de la bonne humeur ?

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle avec vôtre ruine. Pourriez-vous trouver dans Paris une femme plus ménagere ? Je vais gager que Madame cette année n'a pas dépenſé vingt-cinq mille francs ; & ſi là dedans j'y comprens le linge.

PERSILLET.

Et mort non pas de ma vie, verray-je ſans

me plaindre, dissiper tout mon bien par une creature qui ne m'a pas apporté un seul quart-d'écu en mariage?

COLOMBINE.

Il vaudroit mieux, ma foy, bâti comme vous étes, qu'une femme eût fait vôtre fortune.

PERSILLET.

Plaît-il?

COLOMBINE.

Hé, Monsieur, faites-vous justice. Belle comme est Madame, vous étes encore trop heureux qu'il ne vous en coûte que de l'argent.

PERSILLET.

Qu'est-ce à dire.

COLOMBINE.

C'est à dire que vous cherchez noise, & que si vous continuez a faire comme cela le tempête, à la fin je ne vous répondrois de rien, non. Une femme prend patience jusqu'à un certain point: mais quand on l'irrite, c'est un animal bien vindicatif.

PERSILLET.

Ce ne seroit pas morbleu à un homme comme moy qu'il se faudroit frotter.... malepeste on verroit beau jeu.

COLOMBINE.

Ho, ne le prenez pas là. On a veu des aigrettes sur des têtes encore plus fougueuses que la vôtre, mais heureusement

ment pour vous Madame eſt ſage.

PERSILLET.

Helas ! Dieu le veüille !

COLOMBINE.

Comment, Dieu le veüille ? eſt-ce que vous en doutez ?

PERSILLET.

Hé, hé, on doute toûjours le plus tard que l'on peut de ces ſortes de choſes-là. Mais ne t'aperçois-tu pas d'un certain jeune Abbé qui vient frequemment au logis, & qui.....

COLOMBINE.

Qui ? l'Abbé Goguette ? ha, Monſieur, n'en prenez point d'ombrage. Il eſt ſans conſequence, je vous réponds.

PERSILLET.

La bonne caution !

COLOMBINE.

Croyez-moy, je me connois un peu en gens. Premierement c'eſt un garçon de qualité qui a dix mille écus de rente en bons Benefices, & qui eſt bien aiſe de manger ſon revenu avec quelque ſorte d'éclat. Il voit tout ce qu'il y a de jolies femmes à Paris. Il joüe gros jeu ; ſon train eſt leſte : il a une belle maiſon, des meubles magnifiques, & un Cuiſinier qui dame le pion au vôtre, Hà, le joly homme d'Abbé que c'eſt ! Je voudrois que Madame vous eût dit comme il fait bien les choſes,

PERSILLET.

Ouf . . . . . est ce que ma femme ſçait cela ?

COLOMBINE.

Bon, ils ne bougent d'enſemble.

PERSILLET.

Tant pis, garre les aigrettes.

COLOMBINE.

Que vous en meriteriez bien une bonne paire! Quand je vous dis qu'ils ne bougent d'enſemble, c'eſt avec une infinité d'autres femmes qui ſont de leur partie.

PERSILLET.

Diable! que ne t'explique tu ?

COLOMBINE.

Révez vous de croire que cet Abbé ſoit amoureux, parce qu'il fait de la dépenſe ? rien moins que cela. C'eſt qu'il a de l'ambition : & comme dans le monde on ne parvient à rien ſans l'eſtime & l'approbation des femmes, il fait de ſon mieux pour les mettre de ſon parti. Il les promene, il les regale: aujourd'huy à l'Opera, demain à la Comedie. De l'air qu'il s'y prend, c'eſt un drole qui s'avancera en fort peu de temps, & qui ſe va mettre dans une grande reputation.

PERSILLET.

Mais, Colombine, crois tu qu'il ne ſe feroit pas autant de reputation en donnant une partie de ſon bien aux pauvres, qu'en

qu'en le mangeant avec des femmes?

COLOMBINE.

Et d'où venez-vous, Monsieur? Est-ce qu'on se fait Abbé pour donner l'aumône? je pense que vous perdez l'esprit. N'est-ce pas une assez belle charité de faire vivre de pauvres diables de Parfumeurs qui ne gagnent plus rien avec les femmes, & qui mourroient de faim sans Messieurs les Abbez?

PERSILLET.

Tu m'assure donc que je n'ay rien à craindre de ce côté-là?

COLOMBINE.

Hé, fy, vous dis-je?

PERSILLET.

Mais viens-ça... ne trouve-t-on point à redire de ce qu'il hante chez moy des gens d'une si haute volée?

COLOMBINE.

Bon, c'est ce qui vous met en credit. Vous devriez adorer Madame de ce qu'elle ne voit que la crême de la Cour. O ça parlons par raison. Quel cas feriez-vous d'une femme qui s'encanailleroit?

PERSILLET.

Je ferois beaucoup de cas d'une femme qui ne verroit que le monde que j'amenerois chez moy.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, ne m'en parlez point.

 C'est

C'eſt un grand honneur à un Bourgeois comme vous d'avoir tous les jours ce qu'il y a de plus grands Seigneurs à ſa table.

PERSILLET *en colere.*

Vous étes une ſotte & une mal apriſe de traiter de Bourgeois un Officier du Roy de l'ancien College. Apprenez, ma mie, que nôtre Corps eſt la pepiniere de la Nobleſſe; que les enfans de mon fils Perſillet ſeront Gentilshommes comme le Roy & que mon Epitaphe ſera un jour encherir le marbre par les longues prerogatives dont elle ſera chargée Moy, Bourgois! voyez, je vous prie, la ſimplicité & l'impertinence?

COLOMBINE.

Oh, dame, Monſieur, ſi vous étes ſi pointilleux, il n'y a plus moyen de durer avec vous. Jamais de la vie je ne vous ai veu ſi heriſſon: vous piquez de tous côtez. Tantôt jalouſie, tantôt avarice, tantôt lamentation ſur ſes malheurs du temps; hé, mercy de moy, le chagrin doit-il entrer dans une maiſon auſſi opulente que la vôtre?

PERSILLET.

Tout ce qui reluit n'eſt pas or, Colombine. Je te dis encore un coup que je ſuis ruiné par la dépenſe de ma fille & de ma femme. Mon credit eſt uſé, les bourſes ſont fermées; je n'ay plus que deux cens

mille

mille francs dans mes coffres ; & si Dieu ne m'assiste, faute d'argent, je donneray bientôt du nez en terre.

COLOMBINE.

Comment faute d'argent ? ne vous ai je pas dit cent fois, que j'ay un cousin Notaire qui vous en fera plus trouver que vous n'en pourrez prendre ?

PERSILLET.

Et quand me feras tu parler à ce cousin ?

COLOMBINE.

Ne vous tourmentez point. Il me viendra voir cette apresdinée. Vous sçavez bien comme on en use avec ces Messieurs-là ?

PERSILLET.

Ho, je meneray cela du bel air.

COLOMBINE.

Adieu, Monsieur. *Elle revient sur ses pas.* A propos, Monsieur, n'allez pas dire à Madame que je vous ai parlé de cet Abbé. Il sembleroit que je m'amuserois.....

PERSILLET.

Va ne crains rien..... Ecoute Colombine. Ne dis pas non plus à ma femme que je trouve à redire à sa conduite. Tu sçais qu'une femme.....

COLOMBINE.

Oh, pour ce coup je vois bien que vous ne me connoissez pas. Tenez, Monsieur, regardez-moy bien. Il faut assurément que

j'aye été faite quelque part en secret : car j'en suis trop amie.

SCENE.

DU FINANCIER.

ARLEQUIN *en Financier, sous le nom de Persillet, tout chargé de rubans rouges.*
COLOMBINE *en Veuve de qualité.*

COLOMBINE.

HA ! quartier, Monsieur Persillet, quartier. Hé, le moyen de tenir contre tant de feu ? l'amour en personne ne seroit pas si redoutable.

ARLEQUIN.

Ha, Madame, la sotte chose que d'avoir du bien !

COLOMBINE.

Le malheur est assez supportable.

ARLEQUIN.

Deux importuns ont retardé d'un quart d'heure l'honneur de vous voir, pour me faire un payement de cinquante mille francs :

COLOMBINE.

A ce prix là, je souhaitterois qu'ils vous eussent retenu toute la journée.

ARLEQUIN.

Maugrebleu de la canaille. Si je ne me fusse échappé, un Marchand m'alloit encore faire un remboursement de dix mille écus.

COLOMBINE.

Voilà les fleurettes des gens d'affaires Hé, bon Dieu! Monsieur, faut il prendre comme cela les choses à cœur? Il n'est que de recevoir en toute saison.

ARLEQUIN.

L'argent ne m'est rien en comparaison du plaisir de vous voir.

COLOMBINE.

Vous avez pour moy trop de bonté, & je ne merite pas.....

ARLEQUIN.

Madame, écartons d'abord les complimens. Je me donne au diable s'il y a homme au monde plus ennemy de la faribole. Voyez vous, je pretens être de vos amis; & quand j'aime, rien ne me coûte.

COLOMBINE *à part*

Nous allons voir cela tout à l'heure. (*se tournant vers Persillet*) Ha, Monsieur Persillet, que vous dites galamment les choses

ARLEQUIN.

Le bien n'est fait que pour obliger ses amis.

COLOMBINE.

Le Joly tour d'esprit!

AR-

ARLEQUIN.

Il y a un tas de Coquins qui laiſſent pourrir l'or dans leurs coffres, plûtôt que d'en faire un plaiſir.

COLOMBINE.

La belle ame d'homme.

ARLEQUIN

Pour moy j'aime à donner; & je croirois traiter une femme de qualité en Griſette, ſi je ne luy offrois que mille Louis d'or.

COLOMBINE.

Monſieur Perſillet, où prenez vous tant d'eſprit? Car on voit peu de gens aujourd'huy s'expliquer en des termes auſſi nobles & auſſi touchans que les vôtres.

ARLEQUIN.

Madame, ſi un peu de fortune broyée avec beaucoup d'amour, pouvoit rendre un homme comme moy ſupportable.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, ne vous retranchez-point ſur les airs d'une modeſtie outrée. Un homme comme vous eſt un homme fort aimable. Vous avez des talens à faire ſoupirer toute une Ville. Mais de mon naturel, je ſerois un peu jalouſe, ſi je voyois vôtre merite partagé

ARLEQUIN.

Ah morbleu, ne craignez rien: plus je donne, plus je veux donner.

COLOMBINE.

Voilà ce quon appelle un cœur fait au tour : Mais se peut-on fier à la tendresse d'un homme marié ? Cela est sujet à des cuisans retours.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ay jamais aimé ma femme.

COLOMBINE.

Quoy, belle comme elle est, vous ne l'adorez pas ?

ARLEQUIN.

Que vous étes simple ! Est ce la beauté qui attache ? A cela prés, Madame, vous pouvez m'aimer en toute seureté.

COLOMBINE.

Je n'y ay déja que trop de penchant. Mais vous sçavez, Monsieur, que ces sortes d'embarquemens sont beaucoup perilleux. Tout charme dans une passion naissante. Les assiduitez, & les soins preparent d'abord le cœur d'une jeune personne : on fait agir ensuite l'empressement & les services. La liberalité s'en mêle, & à force de presens on acheve de seduire une ame que la reflexion abandonne, & que la raison devroit retenir. Un homme n'a pas plutôt touché le cœur d'une femme, qu'il tâche d'essayer son merite aupres d'une autre, se faisant toujours un plus grand plaisir de son changement que de ses conquêtes. Pour moy je

je vous l'avoue, je ne le pardonnerois de ma vie à un homme qui ne m'aimeroit qu'en passant.

ARLEQUIN.

Fy, cela est bon à des Escrocs, qui ne cherchent qu'à filouter des cœurs. Nous autres Financiers, nous avons plus de conscience; & jamais nous ne quittons la partie, que quand les gens d'épée nous debusquent. Hors cela, nous aimerions les femmes jusqu'à la lie.

COLOMBINE.

Je puis donc compter sur une perseverance éternelle?

ARLEQUIN.

Les gens de nôtre profession aiment toujours & donnent toujours. C'est la rhetorique des Financiers.

COLOMBINE.

Ah, l'aimable caractere!

ARLEQUIN.

Je le croy du moins le plus persuasif. Ecoutez, s'il ne faut que de l'argent pour vous en convaincre, j'en ay, graces au Ciel, dans mes coffres.

COLOMBINE *à part.*

J'y vay faire une bonne bréche. (*prenant un air serieux*) Vous me croyez, Monsieur, l'ame bien interessée; sçachez une fois pour tout que vous ne ferez avec moy que des dépenses de cœur, & que je vous feray

plus

plus redevable d'un ſentiment de tendreſſe, que de vingt bourſes pleines d'or (*à part*) Je mens pourtant bien ſerré.

ARLEQUIN. *prenant la main de Colombine.*

Ha, Madame, comment reconnoître des choſes qui, vont ſi droit au cœur ?

LA VERDURE *Laquais entre, & parle à l'oreille de Colombine.*

COLOMBINE *bas au laquais.*

Il n'eſt pas poſſible ! je m'en vais dans un moment.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il, Madame ? je remarque du trouble dans vôtre viſage.

COLOMBINE.

Mon trouble eſt l'interprete de mon cœur ; je ſerois plus tranquille, ſi j'étois moins ſenſible à l'amitié que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Veuve aimable, dois je en croire mes oreilles ?

LA VERDURE *parlant encore tout bas à Colombine, mais d'un air plus effaré.*

Madame, ils font un bruit de diable, & veulent tout enlever.

COLOMBINE *à demy haut.*

Il faut les empêcher.

ARLEQUIN.

Ah, pour le coup, vous étes trop in qui-

quiete. Parbleu je sçauray ce que c'est.

COLOMBINE.

Cela ne merite pas vôtre attention. Ce sont des bagatelles de ménage, dont on me rend compte de moment en moment.

ARLEQUIN.

Il y a quelque chose de plus. Vous avez changé de couleur, &. . . .

LA VERDURE *revenant sur ses pas.*

Madame, au moins je n'en suis plus le maître, ils veulent entrer à toute force.

LE SERGENT. *& les deux Recors entrent brusquement dans la Chambre, en forçant la Verdure.*

LE SERGENT. Ha pardy, Madame, vous ne l'entendez pas mal, de nous faire croquer le marmot dans vôtre antichambre, pendant que vous babillez tête à tête avec un galant.

COLOMBINE.

Ha, quelle insulte à une femme de ma qualité. .... Coquins, si mon frere étoit icy, vous ne descendriez que par la fenêtre.

LE SERGENT. Ho, c'est par la fenêtre que vous dites. (*en se retournant vers les deux Recors*) Messieurs, faisons nôtre charge. (*Il écrit & dicte*) Delà nous nous sommes transportez dans une grande chambre dorée .....

AR-

ARLEQUIN.

Messieurs, avant que de passer outre, encore faut-il sçavoir les causes de la saisie ?

COLOMBINE.

Ah, Monsieur Persillet, voir détendre ma chambre pour une somme que je ne dois point !

ARLEQUIN.

Diable, ce seroit pour faire pendre le Sergent.

LE SERGENT *écrivant & dictant.*

Plus, un grand miroir à bordure d'argent, & deux paires de chenets du même métail, du même métail.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Je vais vous dire en deux mots la persécution qu'on me fait. Le pere de feu Monsieur Kerbadec mon mary avoit prêté soixante mille francs à un de nos voisins... Retenez-bien soixante mille francs ; car c'est sur quoy tout roule.

ARLEQUIN.

Diable, la somme est forte.

COLOMBINE.

Ho ! mon mary étoit furieusement riche. Il est arrivé depuis ce temps-là qu'un de ses oncles en mourant luy a laissé beaucoup de bien, & raisonnablement de dettes.

ARLEQUIN.

Il se seroit bien passé de cela.

CO-

COLOMBINE.

Depuis la mort de cet oncle, mon mary a toujours fait grande dépense, & pris à credit par tout où il en a pû trouver : car vous sçavez, Monsieur, qu'il faut soutenir sa qualité.

ARLEQUIN.

Bon, à qui le dites vous?

COLOMBINE.

Il se trouve aujourd'huy que j'ay affaire à des brutaux de Marchands qui ont l'effronterie de me demander quarante-cinq mille livres, & si il n'y a guere que quinze ans que leurs parties sont arrêtées.

ARLEQUIN.

Hé, fy, Monsieur l'Huissier: Voilà une surprise qui crie vengeance.

COLOMBINE.

Voyant que je suis tourmentée par des gens emportez; j'ay pris un Arrêt de deffense, parce que le voisin à qui l'on a prêté vingt mille écus de la succession de cet oncle .... Vous voyez bien que c'est quatre fois plus qu'il ne m'en faut pour me tirer d'intrigue.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là le mot à dire.

COLOMBINE.

Cependant comme mon Arrêt ne sera signifié que demain, par malice on me fait au-

aujourd'huy l'insulte dont vous étes le témoin.

ARLEQUIN.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va la chicane ! (*se tournant vers l'Huissier*) Monsieur l'Huissier, ce ne sont donc que quinze mille écus qui vous amenent ?

LE SERGENT.

Il y a encore outre cela les frais & mises d'execution.

ARLEQUIN.

Vous contenterez-vous de mon billet, payable au sortir d'icy ?

LE SERGENT.

Pour la forme, Monsieur, il nous faudroit un gardien.

ARLEQUIN.

Si vous me croyez solvable.....

LE SERGENT.

Ah, Monsieur, vous en parlez honnêtement.

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur l'Huissier, voilà trois Loüis d'or sans consequence. Prêtez-moy vôtre plume que je vous fasse mon billet.

COLOMBINE *d'un air chagrin pendant qu'Arlequin écrit.*

Est ce pour vous moquer de moy, Monsieur Persillet, que vous me faites la confusion de.....

AR-

ARLEQUIN.

Volà une belle bagatelle !

COLOMBINE.

Le lendemain de mon Arrêt, au moins, je vous rends vôtre argent.

LE SERGENT *à Colombine*,

Vous voyez bien, Madame, que j'ay superceдé à la consideration de Monsieur. (*Se tournant vers Arlequin*) Au sortir de ceans, Monsieur, irez-vous tout droit à vôtre logis !

ARLEQUIN.

L'argent est tout compté, allez vous en toujours devant. (*se tournant vers Colombine d'un air tendre*) Je suis au desespoir ma belle Dame, du chagrin qu'on vous a fait pour une vetille.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur Persillet, ne m'en parlez point. Vôtre generosité me donne mille fois plus d'ennuy, que l'outrage qu'on vient de me faire.

ARLEQUIN.

Hé, fy, Madame, fy.... cela ne vaut pas la peine d'y songer.

COLOMBINE.

Que je suis malheureuse de ne pouvoit agir que par reconnoissance ! Maudite saisie! falloit il m'ôter le plaisir d'une tendresse desinteressée ! Et pourquoy mon cœur n'at-il pas eu le loisir de se faire connoître tel qu'il est ?

A R-

ARLEQUIN.

La belle fierté d'ame! Vive les femmes de qualité pour les beaux ſentimens!

COLOMBINE.

Que direz-vous de moy, Monſieur Perſillet d'avoir accepté ſi volontiers l'offre que vous m'avez faite? Je mourrois de douleur ſi je n'étois ſeure de vous rendre bien-tôt vôtre argent. (*le regardant d'un air languiſſant*) encore pourveu que ma liberté ne diminuë rien de l'eſtime que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Dites de l'amour, Madame, dites de l'amour. (*ſe jettant à ſes pieds*) Ne voyez vous pas que vos charmes m'ont criblé l'ame.... Et que ſans un prompt ſecours.....

MEZZETIN *ſe diſant frere de Colombine, entre l'épée à la main.*

MEZZETIN.

Un homme aux pieds de ma ſœur!

COLOMBINE *courant devant ſon frere pour l'arrêter.*

Mon frere, quel emportement?

MEZZETIN.

Par la mort, je ne ſurvivray pas à un tel affront. Allons, l'épée à la main, ou je te tuë.

ARLEQUIN.

Monſieur, je n'en porte jamais.

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas, mon frere, que c'eſt un homme de qualité qui me recherche en mariage; (*ſe retournant vers Perſillet*) Il faut luy dire cela pour l'appaiſer.

ARLEQUIN.

Ouy, je vous en prie.

MEZZETIN.

Cela étant, qu'il vous épouſe tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Comment diable, l'épouſer! J'en ay déja trop d'une. Ah Ciel! je ſuis un homme perdu.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Hé paix, je démêleray bien la fuſée. (*à ſon frere*) mais encore mon frere, faut-il bien donner le temps de dreſſer un contrat.

MEZZETIN.

Qu'a cela ne tienne. Je vais envoyer querir le Notaire. *Il ſort.*

ARLEQUIN *aprés qu'il eſt ſorti.*

Diable, que les Bretons ont la tête chaude!

COLOMBINE.

Oh pour cela de nôtre race nous aimons trop l'honneur. Il faut pourtant qu'il ait encore quelque choſe en tête. Vous ver-

rez qu'il aura perdu au jeu les dix mille francs qu'il toucha avant hier.

ARLEQUIN.

Hò, qu'à cela ne tienne que nous ne ſoyons bons amis. Voilà heureuſement une bague de deux mille écus, & une lettre de change de quatre cens piſtoles, que vous me ferez le plaiſir de luy offrir. Diable, il ne faut pas ſouffrir un eſclandre pour une bagatelle. Ces étourdis là ne ſçavent guere ſouvent à qui ils en ont.

COLOMBINE *en regardant la bague & la lettre.*

Ah quelle augmentation de chagrin! Quoy, combler toute ma famille de bontez! (*faiſant feinte de rendre le diamant & la lettre* Non, je ne ſcaurois m'y reſoudre.

MEZZETIN *qui revient.*

Ma ſœur, voicy le Notaire qui arrive, Convenez de vos faits avec Monſieur: car le Contrat ſigné, il faut conclure le mariage.

ARLEQUIN.

Cela paſſe la raillerie,

COLOMBINE,

Allez, mon frere, vous étes un emporté. Eſt ce un affront pour vous & pour moy d'être conſiderée d'un homme de merite.

ARLEQUIN.

Ah Madame!

COLOMBINE.

Ne ſuis-je pas maîtreſſe de mes actions & de mon cœur ?

ARLEQUIN.

Bon.

MEZZETIN.

J'en conviens : mais, Monſieur, étoit à vos genoux.

COLOMBINE.

Je ne ſuis pas, ce me ſemble, encore ſi déchirée ; & un homme de qualité peut ſoupirer à mes genoux ſans que vous y trouviez à redire.

ARLEQUIN *à part.*

Elle s'y prend mardy bien.

COLOMBINE.

Vous étes un étourdy, mon frere, de ne pas mieux reconnoître l'honneur que Monſieur nous fait.

ARLEQUIN.

Madame !

COLOMBINE.

En parlant tout à l'heure de vos chagrins & de l'embarras où vous étes pour avoir perdu vôtre argent ; Monſieur, le plus obligeamment du monde m'a mis, malgré moy, une bague & une lettre de change entre les mains, dont il vous prie de vous ſervir.

MEZZETIN.

Mais, ma ſœur, ſi c'eſt une recherche legi-

legitime, vous ne trouverez aucune resistance de ma part.

ARLEQUIN.

Comme vous pouvez croire, Monsieur je ne m'y presenterois par sur un autre pied. Allez, recevez ma lettre de change, & que j'aye l'honneur d'être de vos amis. Afin que vous l'entendiez, je ne pretens entrer dans vôtre famille que par la bonne porte.

COLOMBINE.

Mon frere, encore si vous marquiez un peu de Chagrin de vous être emporté sans raison ?

MEZZETIN.

Ma pauvre sœur, prie Monsieur de l'oublier. Pour moy, j'en ay une telle honte que je n'y songeray de mes jours.

ARLEQUIN.

Vous étes trop genereux, Monsieur. *Mezzetin s'en va.*

COLOMBINE.

Ecoutez, franchement il a une delicatesse sur ma conduite qui n'est pas concevable. Si un homme m'avoit baisé le bout du doit, & que cela vint à sa connoissance, il luy passeroit son epée au travers du corps sans misericorde. Vous étiez un homme perdu, si je n'eusse tourné vôtre visite du côté du mariage.

ARLEQUIN.

Quel plaisir d'être aimé d'une femme judicieuse ! Ma belle, vôtre cœur ne m'accordera-t-il point quelque menu suffrage d'amitié ? (*Il veut l'embrasser.* Ah si mon ardeur se pouvoit flatter.

COLOMBINE.

Vous n'y songez pas, Monsieur Persillet. Que deviendrions-nous si mon frere alloit rentrer.

ARLEQUIN.

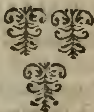
Adieu donc, veuve aimable.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Est ce la peine de se dire adieu pour se revoir demain ?

ARLEQUIN.

Adieu donc jusqu'à demain. Il faut avoüer que les femmes de qualité ont bien de la peine à se rendre. Il n'en échappe pourtant guere à nous autres Financiers.



SCE-

SCENE.

DU NOTAIRE.

ARLEQUIN *en Notaire.* PERSILLET. COLOMBINE, UN LAQUAIS.

C'Est un nommé Monsieur de la Ressource.

PERSILLET.

Monsieur?

LE LAQUAIS.

Monsieur de la Ressource, Notaire, qui demande à vous parler.

PERSILLET.

Est-il là?

LE LAQUAIS.

Le voicy qui monte.

COLOMBINE.

Monsieur, voilà mon cousin le Notaire, qui vous vient offrir ses services.

PERSILLET *en l'embrassant.*

Ah, mon cher Monsieur, soyez le bien venu.

ARLEQUIN.

Ma cousine, Monsieur m'ayant fait dire que mon petit ministere vous pouvoit être

utile, je viens vous en marquer ma joye, & vous prier de compter ſur moy, comme ſur un homme plein d'expediens & de facilité pour toutes ſortes d'affaires.

COLOMBINE.

Monſieur, mon couſin n'eſt pas le plus vieux de tous les Notaires: mais je puis dire que c'eſt celuy qui gouverne les meilleures bourſes; & en fait de Notaires, je penſe que c'eſt le grand talent. Il m'a promis qu'il ne prendroit rien pour mon contrat de mariage, (*elle luy paſſe la main ſous le menton,*

ARLEQUIN.

Que tu és folette, couſine! (*vers Perſillet*) Monſieur, en étes-vous bien content?

COLOMBINE.

Voyez, je vous prie! eſt ce que je ſuis fille à mécontenter quelqu'un?

PERSILLET.

C'eſt une fort bonne enfant: ma femme en eſt tres-ſatisfaite. Elle a parfois ſes petites humeuss: mais la jeuneſſe, comme vous ſçavez....

COLOMBINE.

Hé non, c'eſt que la vieilleſſe n'a pas les ſiennes. Mon Dieu, Monſieur, ne parlons point de nos humeurs; il en eſt encore de plus inſuportables que la mienne. Je m'en vais, voilà Madame qui m'apelle. Adieu

mon

mon cher cousin. (*en s'en allant, bas à Arlequin*) Faites un peu là vôtre charge.

ARLEQUIN.

Je ne m'endormiray pas.

PERSILLET.

C'est bien le meilleur cœur de fille qui soit au monde.

ARLEQUIN.

Ca, Monsieur, que pouvons-nous faire pour vos interêts ?

PERSILLET.

Laquais, tirez des fauteüils ..... Qui que ce soit qui me demande, que le Portier dise que je n'y suis point. (*Il le rappelle*) Fermez la porte de mon cabinet ; & qu'on ne vienne icy que quand j'appelleray. (*Le Laquais sort.*) Monsieur de la Ressource, mettez vous, s'il vous plaît, dans ce fauteüil auprés de moy.

ARLEQUIN.

Ha, Monsieur.

PERSILLET.

Je ne vous souffriray pas là, Monsieur, assurément.

ARLEQUIN.

De peur d'être incommode je vous obeïs. (*il se met dans le fauteüil.*)

PERSILLET.

Je ne sçay, Monsieur, si j'ay l'honneur d'être connu de vous?

ARLEQUIN.

Eſt-il quelqu'un dans le monde qui puiſſe ignorer le nom, la qualité, le merite & la fortune de Monſieur Perſillet ? Toute la terre convient que vous étes en même temps le plus honnête & le plus liberal de tous les hommes.

PERSILLET.

Quand on eſt né quelque choſe, on ne ſe dément guere.

ARLEQUIN.

Vos vertus, Monſieur, vous font admirer.

PERSILLET.

Les complimens mis à part, parlons tout de bon d'affaires.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers. De quoy s'agit-il ?

PERSILLET.

Monſieur, la vie eſt courte; & un homme qui a pluſieurs enfans à pourvoir, n'eſt pas ſeur de les établir avant ſa mort. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur.

PERSILLET.

Pour ſortir de ce monde avec quelque ſorte de ſatisfaction, je voudrois donner cent mille écus en marage à ma fille. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur.

PERSILLET.

Je voudrois avec cela donner à mon fils Persillet une petite charge de deux cens mille livres, seulement pour commencer. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Cela est tout clair.

PERSILLET.

Et comme on ne profite des bons marchez, qu'avec de l'argent comptant, je serois bien aise d'avoir dans mes coffres cinq à six cens mille livres pour l'acquisition d'un Duché que je couche en joue. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Tres bien ; Monsieur.

PERSILLET.

Pour tout cela il me faudroit onze ou douze cens mille livres. Vous entendez-bien ?

ARLEQUIN.

Je vous entends de reste.

PERSILLET.

La question est, si vous me les pouvez faire trouver sur le champ, afin de sortir tout d'un coup de ces trois affaires-là avec honneur. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Monsieur, voicy l'endroit à peu prés où la chose pourroit avoir besoin de quelque petite explication. Quand vous dites que

vous prétendez sortir d'affaires avec honneur, est-ce à l'égard du Notaire qui fera prêter l'argent ? car avec nous, on ne sçauroit parler trop précisement

PERSILLET *à part.*

Voicy un maître Compagnon. (*se tournant vers Arlequin*) Ce que vous dites est de bon sens. Aussi pretens-je vous donner vingt cinq mille écus pour vos peines. Vous entendez-bien ?

ARLEQUIN.

Non. Vous étes encore obscur.

PERSILLET.

Hé bien, cent mille francs?

ARLEQUIN.

Vous ne faites que beguayer,

PERSILLET.

Quoy, cinquante mille écus ?

ARLEQUIN.

Cela commence à prendre forme de discours.

PERSILLET.

Je voy bien, mon Compere, que vous étes butté à deux cens mille francs.

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur, que diroit on de moy dans le monde, si je me passois à deux cent mille francs pour faire trouver un million ? Hé fy, il faudroit que je fusse un fripon, un miserable. Graces au Ciel jusqu'à present j'ay vécu avec un peu d'honneur; & depuis

que je ſuis en charge, je ne croy pas qu'on me puiſſe reprocher d'avoir jamais moins pris de reconnoiſſance que le tiers des ſommes que j'ay fait prêter ; & ſi, quand ce ſont des enfans de famille. cela va bien quelquefois à la moitié, ouy.

PERSILLET *à part.*

L'abominable homme!

ARLEQUIN.

Mais il vous faut tout dire. C'eſt que moyennant cela je fournis d'expediens à ceux qui empruntent, pour ne rendre jamais, ſi bon ne leur ſemble.

PERSILLET.

Malepeſte, c'eſt bien quelque choſe.

ARLEQUIN.

Quand vous me connoîtrez, vous verrez que je ſuis d'un bon uſé & d'un bon commerce. Je puis me dire ſans vanité le Medecin de toutes les fortunes delabrées du Royaume ; & dans ma profeſſion je ſuis ſans contredit le plus employé pour les affaires delicates:

PERSILLET.

Qu'appellez-vous, Monſieur, les affaire delicates ?

ARLEQUIN.

Diable, vous demandez-là le fin de nôtre métier. Les affaires delicates, Monſieur, c'eſt de ſçavoir à point nommé vieillir un hipoteque, corriger un teſtament, amaigrir

une obligation, mettre ſur pied une contre-lettre; & par-deſſus cela avoir toûjours de reſerve pluſieurs bons modeles de banqueroute. Rien n'eſt ſi couru preſentement.

PERSILLET *à part.*

Voilà juſtement ce que je cherche. (*au Notaire*) De la maniere dont vous arangez vos talens, je vous croy ſans flaterie un des Notaires de Paris le mieux aſſorti.

ARLEQUIN,

Un peu de reſolution & d'habitude m'ont mis dans la paſſe où je ſuis.

PERSILLET.

Mais à propos de banqueroute, tenez-vous que cela puiſſe rétablir les mauvaiſes affaires d'un homme? Ce ſeroit un beau ſecret.

ARLEQUIN.

Il eſt infaillible. C'eſt ce qu'on appelle l'emetique des gens rüinez, Par exemple, ſi vous étiez en cet état là, le Ciel vous en preſerve.

PERSILLET *à part.*

J'en ſuis plus prés qu'on ne penſe.

ARLEQUIN

Il faudroit mettre du côté de l'épée le million que vous cherchez pour marier vôtre fille, acheter un Duché, & établir vôtre fils. Dans le credit où vous étes, voilà trois hameçons capables de prendre toutes les dup-

duppes de Paris: car afin que vous l'entendiez, quand on veut faire son coup, il faut être dans cette odeur de fortune & d'opulence.

PERSILLET.

Il ne faut donc pas attendre à l'extremité.

ARLEQUIN.

Nenny, diable, nenny. Dés que le credit chancelle, il n'y a plus rien à faire. Mais quand tout vous rit, & que le monde est bien infatué de vos richesses, il faut prendre à toute main l'argent qu'on vous offre, faire grande dépense à l'ordinaire; & puis un beau matin, aprés avoir mis tous vos meilleurs effets dans une cassette, déloger à petit bruit, & donner ordre à vôtre Portier de dire à tout le monde qu'on ne sçait où vous étes allé A cette nouvelle, ceux qui ont prêté le million s'allarment, la frayeur les prend; d'abord ils proposent de perdre le tiers de leur deû. A cela mot; point de réponse Ils s'assemblent, ils vont, ils viennent, ils se tourmentent. A la fin, désolez de vôtre absence, & ne sçachant sur quoy se venger, ils font dire sous-main qu'ils perdront les deux tiers, si on veut assurer l'autre. Ho, quand ils se mettent comme cela à la raison. on entre en pourparler: On écoute, on negocie; & enfin aprés un bon contrat bien & deuëment homologué, vous revenez sur l'eau avec

sept

ſept on huit cens mille livres d'argent comptant, & tous vos meilleurs effets divertis. Un homme qui a cette prudence une ſeule fois en ſa vie ; n'eſt-il pas pour jamais au-deſſus de ſes affaires ? Voilà comme je parlerois à mon frere, ſi j'en avois un.

PERSILLET.

Ah, Monſieur de la Reſſource, que vous étes bien nommé, & que j'ay de graces à rendre au Ciel de m'avoir adreſſé un homme de vôtre probité & de vôtre éxperience !

ARLEQUIN.

Comment, Monſieur, mon diſcours vous auroit-il émeu ?

PERSILLET.

Il a bien fait plus. Il m'a tellement perſuadé, que je croy qu'un bon pere de famille eſt obligé en conſcience de faire banqueroute au moins une fois en ſa vie, pour l'avantage de ſes enfans. Il n'y a point à cela de milieu. ..... Allons touchez-là. Il eſt trop juſte de vous donner le tiers des ſommes que vous me ferez prêter.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, vous allez avoir le million dans vingt-quatre heures.

PERSILLET.

Monſieur de la Reſſource, le ſecret au moins, je vous en prie

ARLEQUIN.

Il ne nous faut pas recommander cela.

Joüez

Joüez ſeulement bien vôtre rôlle ; & quand je vous envoyeray quelqu'une de mes bonnes bourſes, ne marquez aucun beſoin d'argent ; & ſur tout ne paroiſſez pas avoir aucune relation avec moy.

PERSILLET.

Laiſſez-moy faire.

ARLEQUIN.

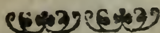
Dans ſix ſemaines ou deux mois, vous conviendrez qu'une banqueroute & un coup d'épée dans l'eau, ne ſont quaſi que la même choſe.

PERSILLET.

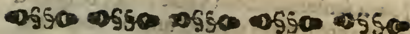
Dieu vous en veüille oüir. Du commencement je croyois cet homme-là un fripon : mais ma foy il faut luy remettre l'honneur ſur la tête, & demeurer d'accord qu'il a de grandes lumieres.... Ha le bel eſprit ! (*voyant que le Notaire fait des civilitez à un laquais*) Hé fy, Monſieur de la Reſſource, vous moquez-vous de faire des civilitez à ce coquin-là ? Ce n'eſt qu'un laquais.

ARLEQUIN.

C'eſt pour cela que je prens mes meſures de loin. On neſçait pas ce que ces Meſſieurs-là peuvent devenir un jour.



SCE-



SCENE DE LA TOILETTE.

ISABELLE *à la Toilette.* COLOMBINE *la coëffant.*

ISABELLE.

HO, ne m'en parle point, Colombine. C'est un tres-grand malheur que nôtre naissance ne dépende pas de nous.

COLOMBINE.

O ça, avec vos pestes de morales, vous voilà Dieu mercy coëffée tout de travers. Et de quoy diantre vous plaignez vous? Vôtre pere est un Cresus. Vous avez plus d'amans qu'il n'y a d'heures à la journée. Sept ou huit sortes de maîtres vous sifflent depuis le matin jusqu'au soir. Tel jour, tel habit. Trois bons laquais aprés vôtre queüe. Voila-t-il pas une fille bien malade pour se plaindre?

ISABELLE.

Il me semble que mon ascendant me prómettoit quelque chose de plus.

COLOMBINE.

Que je vous en sçay bon gré avec vos montans & vos descendans! Vous étes fille de vôtre pere, une fois; il faut vous en te-

nir

nir là malgré vous & vos dents.

ISABELLE.

C'est ce qui me desole, Colombine... Ah, si tu sçavois combien le nom de mon pere me mortifie! Je me sens le cœur bien placé, j'ay l'ame d'une Princesse, mon visage ne dément point mes sentimens, il n'y a que ce maudit nom de Persillet qui défigure tout mon merite.

COLOMBINE.

Hé bien, mariez-vous ; c'est le moyen de changer de nom à coup seur.

ISABELLE.

Ouy, mais mon horoscope me fait peur du mariage.

COLOMBINE.

Faites-vous donc Religieuse.

ISABELLE.

Tu te moque de moy, Colombine..... Religieuse avec le bien que j'ay! A te dire le vray, si je trouvois un homme tel que je pourrois le souhaitter.....

COLOMBINE.

Un Empereur Romain, par exemple?

ISABELLE.

Je ne dis pas peut-être que je n'écoutasse une proposition.

COLOMBINE.

On vous en devroit de reste?

ISABELLE.

Je te jure que je n'ay aucune sensibilité pour

pour l'homme, & que s'il en falloit venir-là, la seule bien-seance du monde m'y entraineroit.

COLOMBINE.

La pauvre petite ; Et mercy de moy, ne vous déferez-vous jamais de vos jargons de precieuses ? quand vous en viendrez là vous ferez comme les autres. Mademoiselle je ne suis pas devine : mais je gagerois que vous avez le cœur encore plus tendre que moy : & si, je ne l'ay pas de bronze.

ISABELLE.

Tu crois cela Colombine ?

COLOMBINE.

Oh, je croy que vous avez plus d'envie d'être mariée que moy. Vous en allez demeurer d'accord tout à l'heure.... More, apporte-moy un manteau, une écharpe, une perruque & un chapeau du frere de Mademoiselle. Pendant que nous sommes en liberté, il faut que je fasse la folle. Je veux contrefaire un de ces soupirans du bel air.

ISABELLE.

Tu as des saillies impayables.

COLOMBINE.

Si j'avois le loisir, je serois trop drolle : mais ma foy il y a tant d'ouvrage pour moy au logis, que je n'ay pas le temps de rire.

ISABELLE.

Mais encore, comment t'appelleray-je ;

COLOMBINE.

Vous m'appellerez Chevalier.... O ça tenez-vous bien sur vos gardes. Je vous vais ma foy pousser des fleurettes aussi franches....

ISABELLE *rit.*

COLOMBINE.

Vous riez. Si Dieu m'avoit fait homme, j'aurois été un dangereux pendart. . Allons, allons morbleu des airs de conquête. More, ferme la porte de l'anti-chambre, de peur qu'on ne me vienne interrompre dans mes plaisirs. *(elle sort un moment aprés pour prendre une perruque d'homme.*

ISABELLE *seule.*

Je ne pense pas que dans le monde il y ait une aussi folâtre creature. Aprés tout, elle a raison de ne point prendre de chagrin. C'est un poison pour ceux qui s'y abandonnent.

COLOMBINE *en habit de Chevalier.*

Ce n'est ma foy pas sans peine, Mademoiselle, qu'on parvient à vôtre appartement.

ISABELLE.

Comment donc Chevalier?

COLOMBINE.

Si vôtre brutal de Portier avoit des chausses froncées, on le prendroit pour un Suisse... Sçavez-vous qu il y a deux heures, au pied de la lettre, que je suis à vôtre porte, & que

ce

cem aroufle là n'auroit point ouvert, ſi je ne m'étois aviſé de dire que j'étois de vos parens?

ISABELLE.

C'eſt à dire, Chevalier, que vous avez coqueté toute l'apreſdinée, & que les heures à ma porte ſont de vôtre invention.

COLOMBINE.

Tenez-moy pour un coquin ſi je vous ments..... A propos vous ay-je dit que je vous aime?

ISABELLE.

Cela n'eſt pas encore parvenu juſqu'à moy.

COLOMBINE.

Nous autres gens de Cour, nous ſommes tellement diſſipez, que tres-ſouvent il faut qu'on nous devine..... Vous avez pourtant d'aſſez bons petits airs; & je vous trouve d'un fleury.... qui touche.

ISABELLE.

Ha fy, Chevalier, ne me regardez point. Je ne ſuis point aujourd'huy une perſonne. Tous mes airs ſont déconcertez: voilà deux nuits que je ſuis malade comme une bête, ce qu'on appelle à ne pas fermer l'œil. Vous croyez bien qu'on n'eſt pas jolie aprés une ſi grande déroute de ſanté, & que l'inſomnie n'a jamais accommodé un viſage.

COLOMBINE.

Ha pour le coup. Mademoiſelle, vous

vous

vous moquez de moy. Vous avez, Dieu me damne, plus de ſanté qu'il ne m'en faut. Tout ce que je crains, c'eſt que vôtre maladie ne ſoit au cœur Aimable comme vous étes, il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez quelque paſſion dans l'ame.

ISABELLE.

Ah Chevalier, l'horrible mot? A moy de la paſſion?

COLOMBINE.

Ecoutez, ſi cela eſt, cachez moy ſi bien mon rival, que je ne le découvre pas. Car je veux que cinq cent diables m'entraînent, ſi....

ISABELLE.

Quoy Chevalier, vos étes jaloux?

COLOMBINE.

Comme un diable, je n'ay que cette bonne qualité-là.... Ma belle, me ferez-vous ſoupirer encore long-temps?

ISABELLE.

Vous n'avez pas encore commencé.

COLOMBINE.

Vous ne comptez donc cette viſite-cy pour rien. Prenez-vous du tabac quelque-fois? J'en ay qui fait honte à l'ambre.

ISABELLE.

Quelle groſſiereté! du tabac à des femmes!

COLOMBINE.

C'eſt pour vous montrer que je n'ay point de

de reserve avec vous. Quand vous donneray je à souper chez Lamy ?

ISABELLE.

Vous perdez le respect, Chevalier. Une fille de qualité au Cabaret ?

COLOMBINE.

Ho, s'il vous plaît. Lamy n'est point un Cabaret, c'est un Traiteur de consequence. J'en mene tous les jours chez luy d'aussi scrupuleuses que vous.

ISABELLE.

Quoy, des femmes sont assez sottes pour aller manger au Cabaret ?

COLOMBINE.

Si c'est une sottise, dites plûtôt qu'il est des hommes assez sots pour y mener leurs femmes. Il n'y a pas de mode plus nouvelle presentement. On commence à accoquiner les maris à les mettre dans les parties; Comme ils se croyent de tout, ils ne se défient de rien: cependant il y a des endroits où on ne les mene pas.

ISABELLE.

Mais pourquoy tant faire la guerre à ces pauvres maris ?

COLOMBINE.

C'est que la plûpart sont des goulus, qui ne veulent de femmes que pour eux. Ils ont beau faire, on en croquera toûjours quelques-unes à leur barbe. Pour moy je

n'ay

n'ay jamais fait de ces friponneries là. Je n'en veux qu'aux filles

ISABELLE.

Ce n'eſt pas le plus mauvais party.

COLOMBINE *en luy baiſant la main.*

Ha, ma belle, qu'il me ſeroit doux d'émouvoir vôtre tendreſſe, & d'être l'obiet de vos premiers feux!

ISABELLE.

Le ſentez vous comme vous le dites?

COLOMBINE.

Le diable m'emporte ſi je ne donnois ma vie pour être aimé de vous.

ISABELLE.

Aime-t on comme cela d'emblée, Chevalier;

COLOMBINE.

C'eſt la mode de la Cour; & aprés tout je la crois la meilleure...... Ne m'amuſez point.

ISABELLE.

Vous voulez donc ſçavoir à quoy vous en tenir?

COLOMBINE.

Je ne veux pas ſoupirer comme un Courtaut de boutique: mais je pretens que ma bonne foy doit m'épargner des démarches populaires qui retardent l'amour; & qui ne le perſuadent point... Ma chere, puiſque mon cœur eſt plein de tout ce que vous valez.....

ISABELLE.

Quelle flatterie! Plus je calcule mon merite, moins je trouve d'endroits pour plaire.

COLOMBINE *en luy baisant la main.*

N'ayez pour tout talent que celuy de m'aimer. C'est le lien des cœurs, c'est par là que mon ame comblée s'expliquera toujours trop foiblement, & de sa tendresse & de sa réconnoissance. (*Isabelle soupire*) Un soupir, c'est déja quelque chose. (*se jettant à ses pieds*) Charmante belle, confirmez par un aveu sincere ce que vos regards languissans me disent si tendrement. Joignez aux promesses des yeux l'asseurance de la voix. (*en se passionnant*) Un mot, ma chere, un seul mot de vôtre belle bouche.....

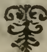
ISABELLE *en se retournant amoureusement*

Ah fy donc, Colombine: quel dommage que tu ne sois point garcon!

COLOMBINE *se relevant.*

Ne vous avois je pas bien dit que vous n'étiez pas de bronze. Vrayment ce seroit bien autre chose si jétois homme.

On frappe à la porte, & la Scene finit.



SCE-



SCENES FRANCOISES DE COLOMBINE AVOCAT POUR ET CONTRE.

SCENE I

DU MARQUIS DE SBROUFADEL, ARLEQUIN *en Marquis.* ISABELLE.

AH Marquis! quel relâchement de visite! Ha pour cela on aime bien peu, quand on deserte pendant trois jours.

ARLEQUIN.

L diable m'emporte si je sçay comme cela s'est fait. Ce qui est de vray, c'est qu'on m'a trouvé à redire à la Cour. Vous sçavez que sur ce pied là, on prend le party de faire atteler six barbes à une chaise; & on se rend au petit couché à toutes jambes.

ISABELLE.

Mais, Marquis, que penſez-vous de la Cour ?

ARLEQUIN.

C'eſt un étrange terrain. Un fat y avale bien des couleuvres.

ISABELLE.

Et à quoy vous divertiſſez-vous à ce charmant Verſailles ?

ARLEQUIN.

Ma foy ; depuis que les duels ſont deffendus, j'ay bien des heures de reſte.

ISABELLE.

N'y dit-t-on rien de nouveau ?

ARLEQUIN.

Pardonnez moy. On y parle d'y faire bâtir une ſale de deux cent toiſes de large, pour faire le Carouzel à l'abry du ſoleil & de la pluye.

ISABELLE.

Deux cent toiſes de large !

ARLEQUIN.

Bon ! l'embarras n'eſt qu'à trouver des poutres de cette longueur là. A propos, on a créé une Charge en ma faveur ; & une Charge d'épée comme vous pouvez croire. Entre nous, j'ay toujours cru que la Cour feroit quelque choſe pour moy. Ce n'eſt mardy point avec un peigne ny avec une tabatiere qu'on parvient en ce païs là : il y faut de cela. *Il ſe touche le front.*)

ISA-

ISABELLE.

Ah, quelle cruauté, Marquis, de ne pas mander à vos amis la justice qu'on vous rend !

ARLEQUIN.

A moins que d'être fanfaron, on ne s'avise guere d'écrire à ses amis, ce que la Gazette aprend à tout le monde.

ISABELLE.

Et bien, Marquis, quelle est cette Charge ?

ARLEQUIN.

Ho, pour le coup, vous ne serez pas une simple Marquise; & sur ce pied-là vous irez du pair avec .....

ISABELLE.

Hé, ne me faites point languir.

ARLEQUIN.

Puisque vons voulez le sçavoir; on me donne la Charge de Colonel general du Regiment de Limoges.

ISABELLE.

Mais, Marquis, il me semble que la paix barre un peu les fonctions d'un Colonel.

ARLEQUIN.

Bon, la paix fait le beau de ma Charge. C'est moy qui pique tous les Limousins qui travaillent aux murailles du grand parc à Versailles.

ISABELLE.

Ah, Marquis, la jolie Charge! Avec cela

on donne dans le page à bon titre.

ARLEQUIN.

Cela mene à bout.

UN LAQUAIS *entrant.*

Mademoiselle, on demande à vous parler.

ISABELLE.

Ho pour cela, Champagne, il n'y a pas moyen de tenir contre vos impertinences. Je vous ay dit des fois sans nombre que je ne reçois point de visites quand Monsieur le Marquis est ceans.

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, vous me gonflez neur. Quelle preference !

LE LAQUAIS.

Ce n'est pas une visite, Mademoiselle, c'est une Fille de Chambre qui demande à vous servir.

ISABELLE.

Vous verrez que ce sera cette jeune enfant que la Comtesse de Megret veut mettre à mon service. Qu'on la fasse entrer.

ARLEQUIN.

Adieu. Je vais vous laisser faire vôtre marché en repos ; *il veut s'en aller.*

ISBELLE *l'arrêtant.*

Non pas, s'il vous plait ; je pretens bien que vous m'aidiez à sortir d'intrigue.

COLOMBINE *entre.*

ARLEQUIN *la regardant.*

Voilà un fort bon petit air.

CO-

COLOMBINE.

Si quelque chose me peut consoler de ma mauvaise fortune, c'est l'espoir d'entrer auprés d'une Demoiselle aussi sage & aussi raisonnable que vous.

ARLEQUIN.

Elle n'est mardi point sotte.

COLOMBINE.

Madame la Comtesse de Megret,vous aura pu dire, Mademoiselle. que j'ay combatu long temps contre la honte d'entrer en condition, & que ma repugnance a cedé à l'honneur de vous rendre mes services.

ISABELLE.

Le joly tour d'esprit!

ARLEQUIN.

Celuy du visage n'est pas moins drole.

ISABELLE.

Mon enfant, jeune & delicate comme vous étes, j'apprehende qu'il n'y ait icy trop d'ouvrage pour vous. Il faut me coëffer, m'habiller, r'accommoder mes points & par dessus tout cela, nous avons quantité de linge à blanchir.

ARLEQUIN *bas à Colombine.*

Viens-t'en chez moy: je n'ay que trois chemises.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Mon âge & mon temperament ne me dispenseront jamais de faire tout ce que

vous me commanderez, Mademoiselle.

ISABELLE.

Cette fille là me charme. Qu'en dites-vous, Monsieur le Marquis?

ARLEQUIN.

Hé, elle paroît avoir assez bonne volonté. (*bas à Isabelle*) Voulez-vous que je vous parle franchement? Ce n'est point là vôtre fait: ce n'est qu'un enfant. Voilà justement une amusette pour mon Valet de Chambre, ou mon Maître d'Hôtel. Quand ces gueux-là sont une fois amoureux, Dieu sçait le train.

COLOMBINE *à part.*

Lâche coquin!

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Prenez-moy une bonne grosse fille, laide & forte: Vous en serez mille fois mieux servie. (*se tournant vers Colombine*) Je luy parle en vôtre faveur.

COLOMBINE.

Les gens de qualité sont toujours obligeans. (*à part*) Le maraut!

ISABELLE.

Vous avez beau dire: Cette fille là est tout à fait à mon gré, & je vais prier mon pere de trouver bon que je la prenne. *Elle s'en va; & quand elle a fait trois ou quatre pas, elle se retourne du côté du Marquis qu'elle a laissé seul avec Colombine, & dit*: Marquis, pendant mon absence au moins, n'allez

n'allez pas faire le folâtre, ny vous émanciper.

ARLEQUIN.

Quel outrage, ma Princesse! mon cœur peut il estre sensible à la joye, du moment qu'il vous perd de veuë? (*à Colombine apres qu'Isabelle est partie.*) Veux tu me croire? ne te fourre pas dans cette peste de maison-cy; tu y creverois en trois jours.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, on ne choisit point dans l'extremité où je me trouve. Puisqu'on m'a adressée ceans, il faut que j'y demeure.

ARLEQUIN.

Que tu és folle! Vien-t-en demeurer chez moy: tu seras adorée.

COLOMBINE.

Voilà-t-il pas de mes adoreurs? Une fille seroit bien chanceuse de prêter l'oreille à un homme qui se va marier!

ARLEQUIN.

C'est quand il y fait bon, ma mie. Aussitost que j'auray touché mon mariage, je te meuble une chambre d'un bout à l'autre. Je te donne nn petit laquais, & je t'habille, il faut sçavoir. Va, va, ne refuse point ta fortune. De tout ce qu'il y a de Marquis en France, sans vanité, je suis un des plus donnans.

COLOMBINE.

Folle qui s'y fie. Depuis l'histoire arrivée à une nommée Colombine, il pleuvevoit des hommes que je ne voudrois pas en avoir ramassé un.

ARLEQUIN.

Comment donc?

COLOMBINE.

On m'a raconté que cette pauvre creature s'étant prise d'amitié pour un nommé ar-ar--Arlequin.

ARLEQUIN.

Quelle bête est ce que cet Arlequin?

COLOMBINE.

On dit que c'est un marousle, un cancre, un miserable qui devroit baiser les pas par où elle a passé.

ARLEQUIN.

Tu te moques?

COLOMBINE.

Nenny, nenny, Monsieur: il n'y a point là de plaisanterie. Ce coquin-là malgré ses sermens & ses promesses a quité Colombine, & depuis peu de jours s'est mis sur le pied d'un Marquis du bel air.

ARLEQUIN. *à part.*

Ouf.

COLOMBINE.

On dit qu'il est à la veille d'épouser la fille d'un Bourgeois qui a plus de trente mille écus.

AR-

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible ?

COLOMBINE.

Il eſt ſi bien poſſible, que la pauvre Colombine en eſt morte de douleur. Voyez aprés cela ſi on peut ſe fier à la parole des hommes ?

ARLEQUIN.

Franchement, il y a de grands ſcelerats dans le monde. Mais eſt elle bien morte auſſi ?

COLOMBINE.

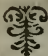
Il n'eſt que trop vray.

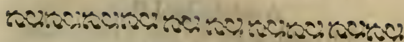
ARLEQUIN *à part.*

Tant mieux. (*à Colombine*) Ecoutez. Dans cette hiſtoire-là, il y a du pour & du contre, ouy. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'un homme eſt un fat, quand il ne prefere pas ſon bien à ſon plaiſir. Puis qu'il n'aimoit plus Colombine, n'a-t-il pas bien fait de ſe pourvoir ailleurs. En amour comme en autre choſe, les volontez ſont libres.

COLOMBINE *ſe faiſant connoître à Arlequin.*

Perfido, traditore, m'aurai negli occhiſe non m'ài nel cuore.





SCENE. DU DOCTEUR.

COLOMBINE. *en Docteur* ARLEQUIN.

COLOMBINE.

A Qui en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Je cherche un certain....

COLOMBINE.

Doucement. Si vous voulez parler, parlez congruëment, ou ne parlez point. Vous dites que vous cherchez un certain. Chercher est un verbe inquiet : & certain est un mot reposé. Ainsi par uue diction barbare, vous confondez l'activité & le repos. Cela s'apelle en bonne Ecole *contrarium in objecto*.

ARLEQUIN.

Diable! voicy un bel esprit, tout à fait. Ne sçauriez vous me dire ?

COLOMBINE.

En deux mots deux sottises. De toutes les constructions la plus vicieuse est celle qui commence par un temps supposé, ou par une interrogation douteuse : Premiere sottise. La seconde, plus sottise encore que la pre-

premiere, eſt l'irreverence contre ma capacité Ne ſçauriez-vous me dire? Quel ſoufflet à un homme de lettre! Comme s'il m'étoit permis, à moy d'ignorer quelque choſe! à moy qui ſuis le mignon des Muſes, le favory de la Grammaire, le rival d'Ariſtote! à moy l'Epitome! à moy l'Enciclopedie! à moy enfin le Microcoſme de toutes les Sciences!

ARLEQUIN.

N'eſt-ce point là quelque Porc-epic de l'Univerſité? Faites-moy la grace de me dire ſi vous étes Docteur?

COLOMBINE.

Si je n'étois que Docteur, je ne ſerois pas grand' choſe. Docteur, à proprement parler, n'eſt qu'un mot de parade, ou une belle enſeigne à un méchant Cabaret. Ce n'eſt point le nom de Docteur, qui fait les gens doctes: mais il marque ſeulement qu'on le devroit être Quand Averroës s'en explique, il dit qu'un Docteur pour l'ordinaire eſt une eſpece de macreuſe, qui paroît chair, & qui n'eſt que poiſſon.

ARLEQUIN.

Comment donc faire pour n'y être point trompé?

COLOMBINE.

Il en faut juger comme des lapins.

ARLEQUIN.

A cauſe de leur fourrure peut-être?

Quelle chienne de comparaiſon ?

COLOMBINE.

Je la tiens d'Anaxagore, que nous appellons le gouffre de l'eſprit, & le magazin du bon ſens. Ce grand homme pretend que pour juger ſainement d'un lapin, il faut que le nez en decide. Quand il ſent le geneêt & le ſerpolet, il eſt de vraye garenne: quand il ne ſent que le chou, c'eſt un clapié. *A part.* Quand on porte un Docteur au nez de la raiſon, s'il a le fumet des belles lettres, c'eſt un vray Docteur: mais quand il ne ſent que l'école & l'argument, il ne paſſe parmy nous que pour un clapié. Voyons ce qui vous amene.

ARLEQUIN.

Monſieur, comme vous étes un Docteur de vraye garenne, je vous prie de me donner vôtre avis ſur mon affaire.

COLOMBINE.

De quelle nature eſt vôtre affaire; Eſt-elle de Fait? eſt-elle de Droit?

ARLEQUIN.

Il s'agit de deux mariages.

COLOMBINE.

De deux mariages! L'épouventable affaire!

ARLEQUIN.

Je n'ay pourtant jamais été marié.

COLOMBINE.

Le Ciel vous a regardé d'un bon œil.

L'hom-

L'homme qui se marie, est appellé par Demostene l'ennemy de son repos, l'artisan de son malheur, & le bourreau de sa liberté, *jugulator libertatis*.

ARLEQUIN.

Mais....

COLOMBINE.

On regarde un fiancé comme un aveugle qui touche le precipice du bout de son bâton, sans en être effrayé. De quelque côté qu'il se tourne, sa perte est infaillible: *undique augustiæ*. S'il prend une vieille, elle est avare, laide & insuportable. S'il prend une jeune, elle est étourdie, prodigue & coquette. S'il se marie pour du bien, sa fortune fait son supplice; & une riche laide a toujours lieu de croire qu'on l'a épousée, *non propter opus, sed propter opes*.

ARLEQUIN.

On m'accuse d'avoir deux femmes.

COLOMBINE.

Quel aveuglement de sacrifier sa raison à son plaisir & à son interêt!

ARLEQUIN.

Et où Diable me suis-je fourré?

COLOMBINE.

Comment s'asseurer dans un naufrage perpetuel? *Iuxta serpentem nemo somnos securus capit.* Quel antidote contre la fureur des femmes? Quel remede contre leur

Ven-

Vengeance qui s'inſtale ſans miſericorde ſur la tête des pauvres maris? Si on s'en plaint, on eſt bizarre: ſi on le ſouffre, on eſt deshonoré.

ARLEQUIN.

Quand tous les diables y ſeroient, il faut que je me marie.

COLOMBINE.

Non, auditur perire volens. Quoy que vous vouliez abſolument faire une ſottiſe, c'eſt à moy à châtier par mes conſeils une reſolution ſi temeraire; & à éloigner le danger en vous le faiſant connoître.

ARLEQUIN.

Je ne cours aucun riſque. La fille que je prens, n'eſt jamais ſortie de deſſous l'aile du pere & de la mere; elle n'a jamais veu un homme en face.

COLOMBINE.

Tant pis, diable, tant pis. Une fille ſans experience, eſt de tous les écueils le plus dangereux. Le pere & la mere, à force d'y ſurveiller, vous la livrent ſage, mais elle n'eſt pas plûtôt mariée, qu'elle ſe dédommage de la ſeverité de ſa famille; & pour peu qu'elle hante le monde, & qu'elle ait de pente à la galanterie, *vires acquirit eundo.* C'eſt un filet à ſa ſource, & un torrent dans ſon progrés.

ARLEQUIN.

Il s'agit d'une nommée Colombine, qui me

me persecute, & qui........

COLOMBINE.

Oh, s'il ne s'agit plus de mariage, parlez.

ARLEQUIN.

Il s'en agit, Monsieur, & il ne s'en agit pas.

COLOMBINE.

S'il ne s'en agit, point, parlez: mais s'il s'en agit, ne parlez pas.

ARLEQUIN.

A l'égard d'Isabelle que j'aime & que je veux épouser, il s'agit tout à fait de mariage.

COLOMBINE.

C'est de cela que je vous deffens de me parler.

ARLEQUIN.

Mais à l'égard de Colombine qui m'aime, & que je n'épouseray jamais.

COLOMBINE.

Oh là dessus parlez tout à vôtre aise.

ARLEQUIN.

Graces au Ciel, à la fin on nous écoutera.

COLOMBINE.

Dites-moy, je vous prie, cette Colombine. est ce une des deux femmes que vous avez épousées?

ARLEQUIN.

Le Ciel m'en preserve. C'est une creature

ture que j'ay aimée à la verité : mais dés qu'on m'a parlé d'Isabelle avec trente mille écus.

COLOMBINE.

Dés ce moment là, vous n'en avez plus voulu ?

ARLEQUIN.

En ma place, Monsieur le Docteur, en auriez-vous fait moins. Les Docteurs sont aussi âpres à l'argent que d'autres. Colombine est jolie ; Isabelle est riche. Mais à present un homme de qualité entre l'utile & le plaisant ne balance guere.

COLOMBINE.

Il ne manque donc que de l'argent à Colombine pour être vôtre femme ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Entre nous, le grand ressort du marige, c'est l'argent ; une riche laide en efface toujours une belle.

COLOMBINE.

Il est vray : *Auri sacra fames*. Cependant nous tenons parmy nous comme une maxime certaine, que l'égalité des mariages les rend heureux : *Si qua voles nubere, nube pari*. Or si vous me demandez mon conseil, il est bon de sçavoir les choses à fond. Aviez vous engagé vôtre parole à Colombine ? vous étiez vous promis une foy mutuelle ?

ARLE-

ARLEQUIN.

Vrayement oüy, Monsieur un million de fois : mais il n'est point d'amitié que l'argent n'assomme.

Colombine se découvre, Arlequin tout epauventé s'enfuit.

PALAIDOYE'.

LE JUGE. *Plusieurs Conseillers.*
ARLEQUIN *sur la sellette.*
COLOMBINE *dans ses habits plaidant sa cause.*

COLOMBINE.

MEssieurs, l'artifice dont se servent les filles pour parvenir au mariage, rend leurs amitiez si suspectes, qu'un homme semble courir à sa perte, quand il songe à se marier. Auterfois on se laissoit charmer sur l'espoir d'un amour sincere: aujourd'huy on se contente d'un peu de grimace interessée. L'union des cœurs faisoit par le passé la douceur des ménages: presentement l'opulence en fait tout le bon-heur ; & s'il arrive, par miracle, qu'une femme aime son mary, c'est parce que son mary ne contredit

dit ny ſa dépenſe ny ſa conduite. Ce debut, Meſſieurs poroîtra violent dans la bouche d'une fille, qui devroit excuſer les défauts de ſon ſexe : Mais la mauvaiſe foy des femmes en general étouffe tellement la ſincerité de quelques-unes en particulier, que je dois convenir, malgré moy, qu'il y en a de ruſées & d'artificieuſes, pour faire valoir celles qui ſont ingenuës & de bonne foy.

ARLEQUIN.

Voilà de méchante proſe.

COLOMBINE.

Je me trouve, Meſſieurs, dans le petit nombre des filles, qui ne fondent leur fortune que ſur la ſatisfaction du cœur. Je ſuis de ces malheureuſes qui ſe font une loy de leurs paroles, & un devoir de leurs paſſion : Et de tous mes chagrins le plus cuiſant, & ſi je l'oſe dire, le plus honteux, eſt d'aimer un perfide, que l'argent a rendu volage au préjudice de ſes ſermens. Lâche, tu me trouvois belle quand tu n'étois qu'un Arlequin. Colombine pouvoit être la femme d'un miſerable : mais Colombine fait l'horreur d'un Marquis. Faquin de Marquis, excrement de nobleſſe, fantôme de qualité; Colombine ſans biens & ſans fortune, n'a-t-elle pas des reſſources pour te mettre à ton aiſe ? Tu ſçais, Maraut, que je ſuis bien voulüe de tout ce qu'il y a de gros Financiers. Un mary manque t-il d'em-

d'emplois, quand une jeune femme a d'aussi bonnes connoissances ? Si l'employ te déplaît, ne pouvons nous pas donner à joüer à la Bassette, & vivre honnorablement dans Paris, comme une infinité de gens aussi gueux que nous ? avec tant de moyens de parvenir tu m'adandonne, malheureux, malgré tes sermens, malgré tes soupirs, & qui pis est, malgré toute la tendresse que je t'ay jurée. Tu me quitte, infame, pour Isabelle & pour son argent. Tu veux que mon desespoir reclame contre ton infidelité, & que mon cœur outré demande aux Juges l'execution d'une promesse que l'amour a dictée, & que l'avarice méconnoît. Ingrat, suis-je moins aimable ; & faut-il que je doive à la rigueur de la Justice, un mariage que je voudrois tenir de ma constance & de ton amour ? Ah, Messieurs, qu'il en coûte pour aimer de bonne foy ! Mes larmes & ma douleur trahissent monressentiment & vous disent assez que j'oublierois sa perfidie, s'il se repentoit de son changement.

COLOMBINE *s'évanouit : on l'emmene : les Juges vont aux opinions, & condamnent Arlequin à être pendu. Arlequin se desespere, & dans ce temps-là arrive Colombine en habit d'Avocat.*

COLOM-

COLOMBINE *en habit d'Avocat, qui deffend la cause d'Arlequin contre elle même.*

Messieurs, de quelque nature que soit un crime, on ne condamne jamais un coupable sans l'entendre. *Quicumque judicat parte inauditâ alterâ, licet æquum statuerit, haud æquus fuit.* Je ne demande que trois paroles pour la deffense de l'accusé ; & j'ose me promettre qu'il ne m'échapera rien d'inutile.

ARLEQUIN.

Le Ciel protege toûjours les innocens.

LE JUGE.

Parlez.

COLOMBINE.

Messieurs, il est assez nouveau que l'effronterie d'une jeune fille, secouruë par des larmes obeissantes, entreprenne d'attendrir les Juges par des mouvemens de compassion, & qu'une simple servante avec un chiffon de papier, se propose d'épouser un homme du merite & de la qualité du sieur Marquis de Sbroufadel. Une servante épouser un Marquis, comblé des graces & des bontez de son Prince !

ARLEQUIN.

Cela est vray : il me fait mille fois plus d'honneur que je n'en merite.

COLOMBINE.

Une servante épouser un Colonel, qui sou-

ſoutient par ſa dépenſe l'éclat & la dignité de ſon rang.

ARLEQUIN.

Il a rainſon. J'ay toûjours aimé la dépenſe.

COLOMBINE.

Ah, Meſſieurs, voudriez-vous avilir la nobleſſe, en ordonnant une alliance ſi diſproportionnée ?

ARLEQUIN.

Fy, c'eſt ſe moquer.

COLOMBINE.

Si le merite & la qualité de celuy pour que je parle, n'avoient pas porté ſon nom par toute la terre habitable, je vous dirois, Meſſieurs, qu'il eſt impoſſible de le voir ſans l'aimer. Que ſa preſence donne du plaiſir, que ſes manieres ſont inimitables, qu'il charme quand il parle, qu'il plaît quand il ne dit mot, & que la joye eſt tellement attachée à ſon humeur & à ſon caractere qu'on ne le quitte qu'à regret. Jamais homme de ſa qualité n'a porté la magnificence ſi loin. Il change quelquefois de dix habits en un apreſdiné : tout le monde eſt bien venu chez luy, il vit ſans façon, on l'aborde ſans peine ; & on le verroit toûjours pour rien, ſi ſon Portier, à l'exemple des autres, ne tiroit pas un droit ſur le nom & ſur les grandes qualitez de ſon maître.

ARLE-

ARLEQUIN.

Ah le bon Peintre !

COLOMBINE.

Fera-t-on mourir un homme de cette consequence, pour avoir badiné avec une Dariolette, qu'un peu de jeunesse rend supportable ?

ARLEQUIN.

Fy, il y auroit de la conscience.

COLOMBINE.

Ne sçait-t-on pas que ces sortes de creatures mettent tout en usage pour tromper ceux qu'elles se destinent ? On fait agir d'abord la blancheur du tein, le vermeil des levres, la vivacité des yeux. Pour peu qu'un hommé se sente piqué, il s'en explique. Une fille dans le commencement n'a point d'oreilles. Il faut des peines étranges pour luy faire agréer l'estime qu'on a pour elle. Ensuite on a de la complaisance, on rend des soins, on marque de l'empressement ; & puis quand les conversations sont un peu plus familieres, on glisse le mot d'amour. La maîtresse s'en offense : l'amant repare cela par des sermens, par des soupirs & par des vœux. Une fille rusée qui voit la dupe mordre à l'hameçon, ne manque pas d'appeller l'ingenuité & la douceur à son secours. Elle paroît tout apprehender de la mauvaise foy des hommes. Un novice là-dessus se rechauffe, entasse

sermens

ſermens ſur ſermens, trouve l'éternité trop courte pour meſurer ſa paſſion; & aprés un fatras de mots, qui juſtifient plus d'égarement que d'amour, il vomit des proteſtations de fidelité, de ſoumiſſion, de perſeverance, qui ne doivent finir qu'avec ſa vie.

ARLEQUIN.

Comment diable! il ſçait tout ce tracas-là par cœur!

COLOMBINE.

Plus un homme de qualité marque d'ardeur, plus ces ſortes de poulettes font les ſcrupuleuſes; ſe défiant toujours, à ce qu'elles diſent, de leur naiſſance & de leur merite, & ne pouvant croire qu'on ait pour elles toute la bonne volonté qu'on leur temoigne..

ARLEQUIN.

Voilà le fin grimoire.

COLOMBINE.

Cette modeſtie acheve de gâter un pauvre amoureux, qui joint le témoignage de la main aux aſſeurances de la voix. On écrit; on fait réponſe. On demande: Marquis, m'aimez-vous? Ah de tout mon cœur, ma chere. Mais, mon Dieu, vous me dites cela d'un ton ſi general; & je remarque dans vos lettres une ſécchereſſe qui cautionne mal toute vôtre ardeur. Pour lors le Marquis piqué au jeu, marchande à quel-

que Poëte un billet rimé ; & pour peu que ces rimes parlent de fidelité ou de perseverance, on produira en justice ces sortes de bagatelles, comme des promesses serieuses dont on demandera l execution ; Il n y a point d'homme en France qui n'eût plus de trente femmes, s'il étoit obligé d'épouser toutes celles à qui il a donné des promesses.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas un beau sujet pour envoyer un homme en Gréve !

COLOMBINE.

Ah, Messieurs, voudriez vous que cette momerie coûtât la vie à un Marquis ? Ne voyez-vous pas que ce procés est un stratagême dont se servent les filles qui veulent un mary, ou de l'argent ?

ARLEQUIN.

Le monde n'est rempli que de ces friponnes-là.

COLOMBINE.

Si les larmes de Colombine n'étoient pas contrefaites, ne seroit-t-elle pas restée à vôtre audience ? Sa fuite vous marque assez son artifice ; & je consens de tout mon cœur que Monsieur le Marquis soit pendu, si elle ose paroître devant vous.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plaît. Que chacun réponde pour soy. S'il s'agissoit de me

me faire pendre, elle reviendroit de cent lieües.

LE JUGE.

Quoy, cette pleureuse a pris la fuite? Il n'en faut pas davantage pour justifier son artifice.

COLOMBINE.

Ne sçavez-vous pas de quoy les femmes sont capables quand il s'agit de se vanger.

JUGEMENT.

LE JUGE.

Trouvant le Plaidoyer du jeune Avocat beaucoup meilleur que celuy de Colombine nous avons dépendu le Marquis de Sbroufadel, sauf à le rependre quand le cas y écherra

ARLEQUIN

Ah, le joly homme d'Avocat! Je voudrois qu'il fût femme: je l'épouserois pour m'avoir sauvé la vie.

COLOMBINE.

Monsieur le marquis, vous vous en dédiriez?

ARLEQUIN.

Non, le diable m'emporte. Ce seroit une affaire faite.

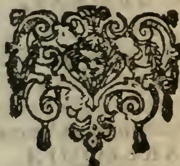
COLOMBINE.

Il seroit dificile qu'un Avocat devint



fille. Mais si vous vouliez épouser ma sœur, je puis dire, sans trop de vanité, qu'elle est en fille ce que je suis en garçon. Monsieur le Marquis cela vous accommoderoit il ?

Arlequin y consent, Colombine se découvre, Arlequin la reconnoît. l'épouse. & la Comedie finit.



SCE-



SCENES FRANCOISES DE LA MATRONE D'EPHESE.

SCENE D'UN VIEUX PROCUREUR,

Instruisant un jeune Praticien qui veut acheter sa Charge.

COQUINIERE, GRAPIGNAN,

COQUINIERE.

JAmais vous ne réüssirez dans vôtre métier, si vous n'avez un Sergent, un Notaire & un Greffier à vôtre disposition : mais un Procureur qui a ces trois cordes à son arc, peut tout risquer, & tout entreprendre.

GRAPIGNAN.

Voilà trois dangereuses bêtes à gouverner.

COQUINIERE.

J'en suis bien venu à bout sans miracle. Dans toutes les Professions, il y a de certaines humeurs revêches & austeres, qui se font un calus de leur devoir, & qui s'effarou-

farouchent à la moindre propofition. Ne vous frotez pas à ces gens là Ce font des brutaux qui ne font bons à rien : mais il y a part tout d'heureux naturels, que le befoin rend fociables, & que l'on apprivoife avec de l'argent. C'eft à ceux-là qu'il fe faut attacher ; & c'eft fur leur avidité qu'on doit fonder le fuccés de toutes les affaires difficiles.

GRAPIGNAN.

Bonne morale !

COQUINIERE.

Croyez-moy, mon amy, vous ne ferez jamais vôtre fortune, à moins que vous ne joigniez l'adreffe à la procedure. Un homme de nôtre metier qui voudroit faire fa charge dans l'ordre, n'auroit pas fa maifon deffrayée, & mille écus de profit au bout de l'an.

GRAPIGNAN.

Il eft vray qu'on ne plaide plus qu'à fon corps deffendant.

COQUINIERE.

Autrefois nous avions trop d'affaires ; prefentement il faut en aller quêter : encore, à moins qu'un Procureur ne foit allerte, il a bien de la peine à trouver de bonnes pratiques. Ah, Monfieur Grapignan, que vous étes d'un bon-âge à bien faire vos affaires. Je m'affeure que vous n'avez pas trente ans.

GRA-

GRAPIGNAN.

Environ.

COQUINIERE.

Ah, le bel âge pour travailler !

GRAPIGNAN.

Laissez moy faire.

COQUINIERE.

Il faut que vous soyez une balourde, aprés les instructions que je vais vous donner, si dans quatre ans vous n'avez ruiné cent familles, & acquis dix maisons dans Paris.

GRAPIGNAN.

Dix maisons dans Paris !

COQUINIERE.

Ouy, dix maisons dans Paris, & par dessus cela, un bon carosse pour vôtre femme.

GRAPIGNAN.

L'habile homme !

COQUINIERE.

Tel que vous me voyez, à quarante ans j'avois déja gagné deux cent mille livres de bon bien ; & si en ce temps-là les femmes de Procureurs eussent osé avoir des carosses & porter de la dorure sur leurs habits, la mienne en auroit eu à bonnes enseignes : mais la mode n'en étoit pas encore venuë, & aussi ne faisoit-on pas tant de façon autour des femmes, comme on en fait aujoudhuy Que voulez-vous ? il faut aller selon le temps.

GRAPIGNAN.

Ah, Monſieur Coquiniere, donnez-moy de bons memoires, je vous en prie, pour ne plus aller à pied. J'ay déja d'aſſez bons commencemens. Je ſçay tout le petit manége de l'étude: mais je ne ſçay pas encore ces coups de maître qui font aller en caroſſe.

COQUINIERE.

Patience: Paris n'a pas été fait tout en un jour. Avant toutes choſes, dites moy, mon cher enfant, aimez-vous l'argent avec âpreté? Vous ſentez-vous d'humeur à tout faire pour en amaſſer?

GRAPIGNAN.

Malepeſte, ſi j'aime l'argent!

COQUINIERE.

Tant mieux. Vous voilà déja demy Procureur. Sçachez donc que pour parvenir en fort peu de temps, il faut être dur & impitoyable, principalement à ceux qui ont de grands biens: il ne faut jamais donner les mains à aucun arbitrage, jamais ne conſentir d'Arrêt définitif; c'eſt la peſte des Etudes. Au reſte, qu'on ne vous voye que rarement aux Audiences. Attachez-vous aux procés par écrit, & multipliez ſi adroitement les incidents & la procedure, qu'une affaire blanchiſſe dans vôtre Etude avant que d'être jugée.

GRAPIGNAN.

Ah diable ! je voy bien que vous l'entendez.

COQUINIERE.

Dans nôtre mêtier, le grand talent & le grand gain, c'est de beaucoup écrire.

GRAPIGNAN.

Mais que dire en tant d'écritures ?

COQUINIERE.

Que dire ? le pauvre homme ! Il faut dire des impertinences, des suppositions, des faussetez ; & quand on est au bout, il faut avoir recours aux invectives & aux injures.

GRAPIGNAN.

C'est l'entendre celà !

COQUINIERE.

Tu vois, mon cher enfant, que je te parle en pere, & que je te fais voir les entrailles de nôtre profession. Mon fils, attache-toy aux Saisies Réelles, aux preferences de deniers. Remuë ciel & terre pour être Procureur des bonnes Directions, & ne t'endors jamais sur une consignation ; c'est le vray patrimoine des Procureurs. Que je seray consolé en mourant, si je te voy suivre le bon chemin où je te mets ! Voilà, mon cher enfant, les preceptes solides que mon honneur & ma conscience me suggerent ; & que tu dois suivre, si tu aime tant soit peu ta fortune.

GRAPIGNAN.

Entre deux amis, Monſieur Coquiniere, combien vôtre Etude me vaudra-t-elle par an? là, de bonne foy?

COQUINIERE.

Cela n'ira pas loin de deux mille francs, la maiſon deffrayée.

GRAPIGNAN.

Hé fy, Vous moquez vous avec vos deux mille francs? Ce n'eſt pas pour avoir un habit d'été à ma femme.

COQUINIERE.

Vôtre femme le porte donc bien haut?

GRAPIGNAN.

Et mais, haut comme les autres Procureuſes. Ma foy, s'il n'y a que cela à gagner, je ne veux point de vôtre pratique.

COQUINIERE.

Hé, mon Dieu, doucement. Les deux mille francs ne ſont que le courant de l'Etude: mais le ſçavoir faire, & le tour du bâton, valent encore mille piſtolles par an.

GRAPIGNAN.

Oh, cela change l'affaire de face. Hé bien, gardez le courant de l'Etude pour vous, & me vendez ſeulement le tour du bâton, & le ſçavoir faire.

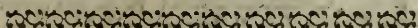
COQUINIERE.

L'un ne va point ſans l'autre; & puiſque le contrat eſt ſigné, vous allez avoir le tout en-

ensemble. Que vous me remercierez avant qu'il soit un an.

GRAPIGNAN.

Que je feray de mal avant qu'il soit six mois ! Un chien enragé n'est pas si dangereux qu'un jeune Procureur. Malheur à qui tombera sous ma couppe !



SCENES DE L'ETUDE.

ARLEQUIN *en Procureur nommé* GRAPIGNAN, *dans son Etude, dictant à ses Clercs.*

GRAPIGNAN..

ET pour faire connoître la chicane de la demandere è......de la demanderesse, produit lesdites quatre pieces sous la cotte G : lesquelles.

UN CLERC *repetant le dernier mot.*

Cotte G.

GRAPIGNAN.

Vous écrivez bien doucement !

LE CLERC.

Nous n'écrivons pas doucement, Monsieur : mais vous dictez si vîte, qu'on ne peut pas vous suivre.

GRAPIGNAN.

On ne peut pas me ſuivre! Ho, ho, ne vous y trompez pas: je ne veux point de Clercs ceans qui ne faſſent quatre-vingt rolles de groſſes par jour On ne peut pas me ſuivre? Voyons un peu comment vous vous y prenez. *(il prend le papier où les Clers ont écrit ; & aprés l'avoir regardé il dit* (Comment diable! Je ne m'étonne pas ſi vous allez ſi doucement? Vous mettez quatre mots à une ligne! Voilà le moyen de faire une bonne maiſon, ma foy. Que cela ne vous arrive plus.: je ne veux pas qu'on mette plus de deux mots & une virgule à chaque ligne. Tu chou, de ce train-là vous envoyeriez bien-tôt le Procureur à l'Hôpital. Quatre mots à une ligne, c'eſt ſe moquer. (*quand il eſt à ſon Bureau*) A-t-on envoyé enlever les meubles à ce Maître à Danſer?

UN CLERC.

Non, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Eſt-ce qu'il pretend payer ſon terme en gambades?

UN VOLEUR de grand chemin entre.

LE VOLEUR.

Monſieur Grapignan eſt il là?

UN CERC.

Oüy Monſieur, le voilà.

LE

LE VOLEUR *à Grapignan.*

Monsieur, je suis vôtre serviteur.

GRAPIGNAN.

Monsieur, je suis le vôtre.

LE VOLEUR.

Comme vous étes le plus honnête-homme de tous les Procureurs, je viens vous prier de m'aider de vôtre bon conseil dans une petite affaire qui m'est arrivée.

GRAPIGNAN.

De quoy est-il question?

LE VOLEUR.

Je marchois sur le grand chemin, quand un Marchand monté sur une mazette, m'a heurté fort rudement en passant. Je luy ay dit: A qui en a cet homme-là avec sa rosse? Luy prenant le party de son cheval, met pied à terre, & dit que son cheval n'étoit pas une rosse. Nous nous gourmons. Et comme il n'étoit pas le plus fort, je le terrasse. Il se leve, & prend la fuite. Il est vray qu'en nous roulant à terre, il laissa tomber de sa poche vingt-cinq ou trente pistoles.

GRAPIGNAN.

Oh! oh.

LE VOLEUR.

Que je ramassay; & voyant qu'il avoit gagné au pied, je montay sur son cheval, & je m'en revins comme si de rien étoit. Presentement je viens d'apprendre que ce coquin-là, Monsieur, fait informer contre

moy, comme contre un voleur de grand chemin. Voyez s'il y a la moindre apparence ? Je vous prie de me dire à peu prés où peut bien aller cette affaire ?

GRAPIGNAN.

Ma foy, si cette affaire-là étoit menée un peu chaudement, elle pourroit bien aller tout droit à la Greve. Mais il vous faut tirer de là. Quelqu'un a-t-il veu l'action ?

LE VOLEUR.

Non, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Tant mieux. Il faut commencer par faire mettre le cheval sous la clef: car si ce Marchand venoit à le découvrir; n'ayant pas d'autres témoins, il ne manqueroit pas de le faire interroger sur faits & articles, & vous seriez un homme perdu.

LE VOLEUR.

Il n'y a rien à craindre, Monsieur. C'est une rosse qui ne peut pas desserrer les dents.

GRAPIGNAN.

Ne vous y fiez pas; nous voyons tous les jour des témoins muéts, faire bravement roüer leur homme.

LE VOLEUR.

Diable!

GRAPIGNAN.

Ca, ça, sans perdre plus de temps, faut commencer par faire informer les premiers, & avoir des témoins, à quel prix que ce soit.

LE

LE VOLEUR.

Mais il n'y avoit personne sur le grand chemin dans ce temps-là.

GRAPIGNAN.

Allez, allez, nous y en ferons bien trouver..... Je songe à deux bas Normans, qui travaillent ordinairement pour moy; mais ils ne se rembarqueront qu'en bonnes enseignes. Car ils sortent d'une affaire, où sans moy,... vous m'entendez bien! (*Il met la main à son cou, faisant connoître qu'ils auroient été pendus*) Ainsi les témoins seront terriblement chers cette année.

LE VOLEUR.

Et d'où vient ce malheur?

GRAPIGNAN.

C'est qu'on ne leur fait point de quartier, & qu'on en pend autant qu'on en decouvre.

LE VOLEUR.

Qu'à l'argent ne tienne, Monsieur, voila ma bourse avec vingt-quatre pistoles.

GRAPIGNAN.

Hé, hé, voilà tout au plus pour un témoin; & ils sont deux. Voyez.... N'avez-vous pas quelque nippe, quelque bijoux, quelque vieux diamant? Dans ces sortes d'occasions, il faut se saigner.

LE VOLEUR.

Voicy encore un diamant de vingt pistoles,

&

& une montre qui en peut bien valoir douze.

GRAPIGNAN.

Je pourray bien pour l'amour de vous avancer cinq ou six pistoles de mon argent; & aprés cela nous compterons.

LE VOLEUR.

Faites, Monsieur. Je remets tout entre vos mains, & m'abandonne à vôtre discretion.

GRAPIGNAN.

Allez, laissez-moy faire. Ce sera un grand hasard, si avec mes deux témoins, je n'envoye vôtre Marchand aux galeres. (*le voleur s'en va, & Grapignan qui avoit deja examiné sa brandebourg le rapelle*) St, st, Monsieur, un petit mot. Vous avez là une brandebourg fort remarquable; les Archers sont à l'erte, vôtre partie pourroit vous avoir veu entrer ceans, vous guetter & vous faire prendre à la sortie. Croyez-moy, pour éviter les malheurs, laissez-la icy, & je mettray vôtre affaire en bon train.

LE VOLEUR *donnant sa Brandebourg à Grapignan*,

Au moins, Monsieur, prenez garde qu'elle ne soit perduë.

GRAPIGNAN.

Ho, ne craignez rien. Je vais la faire parapher *ne varietur*. (*Aprés que le voleur est sorty*) Une montre! une brandebourg! vingt pistoles & un diamant! Ne vaut-il pas mieux

mieux que je profite de celà qu'un Prevôt ? Car aussi bien ce coquin-là va se faire roüer au premier jour, *(Comme il veut s'asseoir à son Bureau, un Sergent nommé Maraudin entre dans l'Etude.*

MARAUDIN.

Monsieur Grapignan est il icy ?

GRAPIGNAN *appercevant Maraudin.*

Ah, morbleu, Monsieur Maraudin, vous avez joüé à me perdre.

MARAUDIN.

Comment donc ?

GRAPIGNAN.

Je vous avois prié de faire un Commandement de 1647. pour cette affaire qui est sur le Bureau.

MARAUDIN.

Et ne l'ay je pas fait, & au plus vîte ?

GRAPIGNAN.

Et ouy, de par tous les diables, vous l'avez fait : mais au lieu de le datter d'un jour utile, vous l'avez datté d'un Dimanche.

MARAUDIN.

Il est vray que je n'avois point d'Almanach de l'année 1647. & je mis la datte à la bouleveuë.

GRAPIGNAN.

Que Diable n'en veniez vous prendre un chez moy ? Vous sçavez que j'en ay de plus de cent années de suite.

MA-

MARAUDIN.

J'avouë que j'ay tort : mais une autre fois je feray plus circonſpect

GRAPIGNAN.

Cependant ſi les Juges s'alloient appercevoir de ce petit manege, ils ne manqueroient pas de dire que je ſuis un fripon ; & vous ſçavéz (en vôtre conſcience) que ce que j'en ay fait, n'a été que pour vous obliger, & pour faire gagner ma partie : car ſans cela, le procés étoit flambé. A propos, Monſieur Maraudin, ſouvenez-vous que dans le decret de ces Marchands de Bois, j'occupe pour neuf perſonnes, ſous le nom des Procureurs que je vous ay nommez ce matin. Que les ſignifications aillent un peu du bel air ?

MARAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine, je feray ma charge. De ce train-là vous allez faire une bonne maiſon !

GRAPIGNAN.

Les cinq ou ſix premieres années, on travaille un peu chaudement à ſes affaires.

MARAUDIN.

Garre le heurt.

GRAPIGNAN.

Bon, bon, garre le heurt ! Mon amy, il n'eſt rien tel que d'établir ſa fortune. Aprés on ſe fait des amis ; & on tâche à devenir Marguillier,

MA-

MARAUDIN.

Vous Marguillier! Vous Marguillier!

GRAPIGNAN.

Ouy dea. Marguillier. C'eſt un tres-bon vernis ſur la reputation d'un Procureur.

MARAUDIN *en ſortant*

Ho, le franc ſcelerat! le franc ſcelerat!

GRAPIGNAN.

Il faudra que je me défaſſe de ce fripon-là, il gâteroit toutes mes affaires. Voyez un peu quelle brutalité! Datter une fauſſeté d'un Dimanche. (*Etant à ſon Bureau*) Ce Marchand de Vin m'a-t-il envoyé les deux demy muids qu'il m'avoit promis?

UN CLERC.

Non, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Et bien, ſon affaire ira comme je boiray.

UN CLERC.

Un Page, Monſieur, demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Un Page! La mode en eſt-elle donc revenuë? Ces gens ont-ils des affaires? N'eſt-ce point quelque mauvais train qu'on a dé-logé? C'eſt peut-être auſſi quelque enfant de bonne maiſon, qui voyant qu'il n'y a plus rien à faire auprés des gens de qualité, me vient demander une place dans mon Etude: mais je n'en ay point à luy donner, Faites-le entrer.

LE

LE PAGE entre.

LE PAGE.

Monſieur le Marquis de Grimouche, Monſieur, qui demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Qui?

LE PAGE.

Je vous dis que Monſieur le Marquis de Grimouche demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Si ce n'eſt pas pour long temps, qu'il vienne. (*Aprés que le Page eſt ſorti, Grapignan continuë*) Viſites de Marquis n'achalandent gueres une étude: car outre que ces gens là ſont fort ignorans en affaires, c'eſt qu'ils empêchent un Procureur de faire les ſiennes.

LE MARQUIS entre.

LE MARQUIS.

Hé bon jour, Monſieur Grapignan, bon jour Monſieur Grapignan. Que je ſuis gros de vous voir! Je me fais un vray plaiſir de vous embraſſer; & ſans une groſſe affaire qui m'a un peu dérangé, je n'aurois pas été ſi long-temps ſans vous voir. Au pied de la lettre, vous n'avez pas un meilleur, ny un plus chaud amy que moy. Dieu ſçait, morbleu, comme je m'en explique.

GRA-

GRAPIGNAN.

Monsieur le Marquis, veus feriez bien mieux de vous expliquer sur certains frais qui me sont encore dûs. Vous autres gens de qualité, quand vous avez frappé deux fois sur l'épaule d'un Procureur, vous croyez que c'est de l'argent comptant, & qu'un peu de bienveillance acquite toutes vos dettes. Monsieur le Marquis, on ne nourrit pas quatre Clercs avec des complimens: & nous autres Procureurs nous n'écrivons que pour toucher de l'argent.

LE MARQUIS.

Je le sçais bien: mais Dieu mercy je ne vous dois plus rien.

GRAPIGNAN.

Vous ne me devez plus rien! Et cette Requête de salvation de trente rolles de grosse, qui me la payera? Vous sçavez que j'y ay passé deux nuits. *(Aux Clercs)* Hola, vous autres, où est la Requête de Monsieur le Marquis? *(Il va prendre la Requête, & puis revient.*

LE MARQUIS,

Hé bien! Combien est-ce qu'il vous faut?

GAPIGNAN.

Comme les gens de qualité n'ont pas plus d'argent qu'il ne leur en faut, & que d'ailleurs vous me faites la grace de m'aimer, je ne prendray que vingt sols du rolle: il y

a

a trente rolles; ce sont trente francs.

LE MARQUIS.

Quoy que le jeu m'ait un peu coulé à fond s'il n'y a que cela j'ay encore de quoy le payer; Tenez, Monsieur Grapignan; Voilà une piece de quatre pistoles Prenez dix écus, & me rendez quatorze francs. (*Grapignan, songe en tenant la piece entre les mains : Le Marquis luy dit*) Quoy, vous songez?

GRAPIGNAN.

Je songe, qu'il ne vous faut rien rendre.

LE MARQUIS.

Il ne me faut rien rendre! Ne m'avez-vous pas dit, qu'il ne vous falloit que vingt sols du rolle?

GRAPIGNAN.

Ouy.

LE MARQUIS.

De vôtre propre aveu la Requête n'a que trente rolles, qui font trente francs.

GRAPIGNAN.

Cela est vray.

LE MARQUIS.

Je vous en donne quarante-quatre.

GRAPIGNAN.

J'en demeure d'accord.

LE MARQUIS.

Il me semble donc que je compte bien quand je vous redemande quatorze francs

GRA-

GRAPIGNAN.

Vous comptez bien: mais vous redemandez mal. Quand je fis vôtre Requête le Rapporteur étoit si hâté de juger, que je fus obligé d'entasser vos raisons les unes sur les autres, & de mettre en trente rolles, ce qui ne pouvoit tenir qu'en quarante-quatre. Presentement que l'affaire est jugée, & que nous avons du temps de reste, je m'en vais faire étendre vos defenses, & faire ajoûter à cette Requête les quatorze rolles qui y manquent. (*aux Clercs*) Hola, vous autres, qu'on me broche vitement quatorze rolles de grosse pour ajoûter à la Requête de Monsieur le Marquis. Je pense qu'il y en a de tous faits.

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur Grapignan, puisque mon affaire est jugée, pourquoy y ajoûter quelque chose?

GRAPIGNAN.

Ce n'est pas par interêt ce que j'en fais: C'est pour mon honneur Je ne veux pas qu'il sorte une piece d'écriture de mon Etude, sans que j'y aye donné la derniere main. Attendez: Cela va être fait tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Non, mon amy, je ne puis attendre. Je cours le bal cette nuit; j'étois venu même pour vous parler d'une affaire, mais ce

ce sera pour une autre fois. Adieu donc, mon amy.

GRAPIGNAN.

Laissez-donc un de vos gens pour emporter la Requête.

LE MARQUIS.

Un de mes gens! Quoy, j'irois dans les ruës avec trois laquais? Fy, Monsieur Grapignan, vous vous moquez : on me croiroit à l'Hôpital Adieu mon cher, un peu de part en vos bonnes graces, je vous en prie.

GRAPIGNAN.

Vous la prendrez donc en passant?

LE MARQUIS.

Ouy, ouy, Serviteur.

GRAPIGNAN.

Il faut avoüer que l'argent devient bien rare parmy les gens de qualité. Un Marquis à Page, demande un miserable reste de quatorze francs!

LE CHAPELIER *entre, aprés que Grapignan est assis à son Bureau.*

LE CHAPELIER.

Bon jour, Monsieur Grapignan.

GRAPIGNAN *apres avoir regardé le Chapelier, dit aux Clercs.*

Qu'on me prenne demain quinze appointemens sur ces quinze dossiers,

LE CHAPELIER.

Bon jour Monſieur Grapignan. Mon affaire eſt elle jugée ?

GRAPIGNAN *regardant bruſquement le Chapelier.* Non.

LE CHAPELIER.

Comment, Monſieur! Et pourquoy.

GRAPIGNAN.

Parce que vôtre affaire ne vaut pas le diable.

LE CHAPELIER.

Mon affaire ne vaut pas le diable! Voilà bien autre choſe, ma foy!

GRAPIGNAN.

Non: pas le diable, ce qu'on apelle pas le diable, & que je n'y veux pas travailler.

LE CHAPELIER.

Et que deviendra dont le chapeau de caſtor que j'ay donné au Secretaire de mon Raporteur?

GRAPIGNAN.

Un chapeau de caſtor? Vray caſtor?

LE CHAPELIER.

Des meilleurs qui ſe faſſent. En voicy le pareil que je raporte chez moy.

GRAPIGNAN *ſe leve; prend le Chapeau des mains du Chapelier; & aprés l'avoir bien manié, dit:*

A propos de vôtre affaire, n'eſt-ce pas un Patiſſier avec qui vous avez eu du bruit dans la ruë?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Qui vous a dit des injures ?

LE CHAPELIER.

Ouy ; Monſieur.

GRAPIGNAN.

Et qui vous a frappé ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Vous avez rendu vôtre plainte chez le Commiſſaire du quartier.

LE CHAPELIER.

Vrayment je le crois.

GRAPIGNAN.

GRAPIGNAN *mettant le caſtor ſur ſa tête*,

Je me remets vôtre affaire. Vôtre affaire eſt bonne, & je la gagneray.

LE CHAPELIER.

Que je vous auray d'obligation !

GRAPIGNAN.

Preſentement que je l'ay en tête, je vous dis que je le gagneray. Laiſſez moy ſeulement quatre piſtoles pour commencer les informations.

LE CHAPELIER.

Tres volontiers. Mais au moins, Monſieur, que je n'en aye pas le démenty.

GRAPIGNAN.

Tenez-moy pour le plus grand fripon de

de tous les Procureurs, si je ne vous en fais pas sortir à vôtre honneur.

LE CHAPELIER *voulant reprendre son castor de dessus la tête à Grapignan.*

Monsieur, le chapeau.

GRAPIGNAN *l'empêchant, & le repoussant hors de son Etude.*

Allez vous en, vous disje.

LE CHAPELIER.

Mais le chapeau....

GRAPIGNAN.

Demeurez en repos.

LE CHAPELIER.

Il est de commande, & il faut que je l'aille porter.

GRAPIGNAN.

Ne vous embarassez point. Allez vous-en donc, disje. Je m'en vais lui faire fermer sa Boutique à perpetuité,

LE CHAPELIER.

Il est pour un homme qui....

GRAPIGNAN.

Je vous dis encore un coup que j'ay vôtre affaire en tête, & qu'elle n'en sortira pas. (*seul*) C'est un Perou que l'Etude d'un Procureur. (*Aux Clercs*) A-t-on achevé cette Requête ?

UN CLERC.

Il y a déja cent rolles de faits.

GRAPIGNAN,

Achevez le reste en diligence: car on dit

que les parties sont en termes d'accommoment.

UN PATISSIER entre.

LE PATISSIER.

Monsieur Grapignan y est il?

UN CLERC.

Ouy, Monsieur.

LE PATISSIER.

Bon jour, Monsieur, pourray je vous dire un petit mot?

GRAPIGNAN.

Bon jour, mon maitre, qu'y a-t-il pour vôtre service?

LE PATISSIER.

Je voudrois bien vous parler d'une affaire....

GRAPIGNAN *voyant un garçon qui porte quelque chose, luy dit:*

Approche, mon amy, approche. (*Au Patissier*) Ca, Monsieur, qu'y a-t il?

LE PATISSIER.

On m'a dit, Monsieur, que vous étiez Procureur contre moy dans une petite affaire qui m'est arrivée.

GRAPIGNAN.

Qui est vôtre partie?

LE PATISSIER.

C'est un Chapelier.

GRAPIGNAN.

Tenez, il ne fait que sortir d'icy.

LE PATISSIER.

Ah, Monſieur, c'eſt un méchant homme !

GRAPIGNAN.

Bon ! à qui le dites vous ? Je n'ay jamais veu un homme plus acharné aux procez.

LE PATISSIER.

Il ſe vante par tout qu'il me fera faire amende honorable.

GRAPIGNAN.

Il fera bien pis, ſi je le laiſſe faire. Mais je ne veux pas qu'il pouſſe à bout un honnête homme comme vous

LE PATISSIER.

Je viens vous prier de retenir un peu vos pourſuites. (*à ſon garçon qui tient quelque choſe de couvert*) Approche, Champagne. (*à Grapignan*) C'eſt, Monſieur, un petit plat de mon métier que je vous apporte.

GRAPIGNAN *regardant le Pâté.*

C'eſt toujours quelque choſe : mais mon amy, le criminel va diablemeut vîte, & il y a déja bien du papier broüillé.

LE PATISSIER.

Ah, Monſieur, je m'en vais vous rendre ſur le champ tout l'argent que vous avez déboursé.

GRAPIGNAN.

Vous ne ſçauriez mieux faire. Ecoutez. je ne ſuis pas un tyran, & je vous en ſortiray pour peu de choſe.

LE PATISSIER *ouvrant sa bourse, & la luy presentant.*

Tenez, Monsieur, prenez par où il vous plaira.

GRAPIGNAN.

Ah, vous me comblez; & puisque vous en agissez si honnêtement, je ne prendray que vingt écus. Vous voyez que ce n'est pas le papier.

LE PATISSIER.

Monsieur, je ne regarde point aprés vous. Je vous prie seulement de tirer mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Laissez-moy faire, je vais vous mettre avec mes pensionnaires

LE PATISSIER.

Qui sont-ils vos pensionnaires, Monsieur?

GRAPIGNAN.

Ce sont d'honnêtes gens comme vous qui me lient les mains, en me donnant tous les ans quelque chose pour les laisser en repos. Les uns cent pistoles, les autres quatre cens livres; qui cent écus; plus ou moins, selon les affaires. Voyez-vous ce gros sac là? C'est contre un homme de la premiere qualité, que je laisse joüir en paix de tout son bien, à la barbe de ses creanciers: ce seroit une terrible chose, si nous faisions tout le mal que nous pouvons faire. Il faut être

être humain en certaines occasions, & ne pas pousser à bout des gens qui s aident, & qui viennent au devant de vous.

LE PATISSIER.

Dieu vous conserve, Monsieur Grapignan, pour tous ceux à qui vous rendez service.

GRAPIGNAN.

Vous étes bien heureux d'être tombé entre mes mains.

LE PATISSIER.

Adieu, Monsieur. Tirez bien mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Allez, je vous repond que d'un an d'icy il ne sera fait une pance d'a contre vous. (*Seul*) Encore vingt écus! Mais si cela continuë, il me faudra un coffre fort.

UNE VIELLE plaideuse entre.

LA VIEILLE.

Que deviendray-je, bon Dieu! Je suis perduë. Ha, maudit Grapignan, tu és cause de mon malheur.

GRAPIGNAN.

A qui en a cette folle-là?

LA VIEILLE.

Aprés m'avoir ruinée, tu me traites de folle, voleur? Je t'étrangleray.

GRAPIGNAN.

Ah, point d'emportement, s'il vous plait.

LA VIEILLE.

En peut-on trop avoir contre un coquin qui me jure que ma cause est bonne ; & je viens de la perdre avec dépens ?

GRAPIGNAN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne soit bonne, mais je dis bonne ; & une des meilleures de mon Etude : J'en ay déja touché plus de huit cent francs.

LA VIEILLE.

Fripon, voilà donc l'endroit par où tu la trouves bonne ?

GRAPIGNAN.

Ah, que de babil ! Si vous n'étiez pas si colere, je vous ferois voir au doigt & à l'œil, que vous gagnez vôtre cause en perdant vôtre procez. Mais comme je suis un fripon.....

LA VIEILLE.

Ne vous disje pas ! j'auray tort d'avoir perdu mon procez !

GRAPIGNAN.

Vous avez tort de n'être qu'une ignorante ; & vous ne meritiez pas de tomber en des mains aussi affectionnées que les miennes. Il y a mille Procureurs étourdis qui auroient gâté vôtre affaire, en vous la faisant gagner : mais moy par prudence, je vous enrichis en vous la faisant perdre.

LA VIEILLE.

Grand-mercy.

GRA-

GRAPIGNAN.

C'est une chose pitoyable, de voir comme on traite aujourd'huy les gens d'honneur de nôtre profession. Nous avons beau écrire jour & nuit, avancer nôtre argent, perdre nôtre temps: bon, au bout de tout cela, les Procureurs sont encore des fripons. Voilà en un seul mot toute la récompense de nos peines.

LA VIEILLE.

Mais faites-moy donc voir par où je vous suis si redevable?

GRAPIGNAN.

Par où? & n'est ce pas un vray coup d'amy; d'avoir tiré la principale piece de vôtre sac, pour en faire un moyen infaillible de Requête Civile contre l'Arrêt d'aujourd'huy? Vous pleurez presentement: mais que vous rirez à gorge déployée dans cinq ou six ans d'icy, quand la Requête Civile sera gagnée, & qu'il y aura de bons gros dommages & interêts à toucher, qui excederont deux fois la somme qui vous est deuë! Je sçay bien qu'il n'y aura rien à perdre pour moy: mais enfin le Procureur ne sera plus un fripon.

LA VIEILLE.

Ah, Monsieur Grapignan, je ne veux point tâter de Requête Civile.

GRAPIGNAN.

Que vous étes folle! sans Requête Civile,

vile, une affaire n'a point de goût. C'est la rocambole du procez.

LA VIEILLE

Gardez vôtre ragoût pour quelque plaideuse plus friande. Pour moy j'aime mieux m'accommoder, & passer une Transaction qui termine toutes mes affaires.

GRAPIGNAN.

Qui termine toutes vos affaires ! Et combien y a t il que vous plaidez, ne vous déplaise ?

LA VIEILLE.

Il y a déja treize ans; & me voilà, & vous, aussi avancez que le premier.

GRAPIGNAN.

Quoy ! il n'y a que treize ans? je ne m'étonne pas si vous n'étes qu'une novice. Ho, ça, ça, il faut avoir pitié de vous.

LA VIEILLE.

Il n'y a pitié qui tienne, Monsieur: je veux m'accommoder.

GRAPIGNAN.

Cà ne sera pas de mon avis, toujours.

LA VIEILLE.

Et pourquoy ?

GRAPIGNAN.

Parce qu'un Procureur qui sçait son mêtier, ne consent jamais ny arbitrage ny transaction. Ce sont nos premiers élemens.

LA VIEILLE.

Quoy, si je vous priois de m'en dresser une....

GRAPIGNAN.

Vous auriez beau me prier, je ne pourrois pas le faire en conscience.

LA VIEILLE.

Mais.....

GRAPIGNAN.

Mais, cela est directement contraire aux Statuts de nôtre Communauté. Malepeste, j'aurois tous mes Confreres à dos, s'ils alloient découvrir qu'à mon âge j'eusse donné les mains à quelque accommodement. C'est tout ce que pourroit faire un de nos anciens à l'agonie: Encore y regarderoit il à deux fois, ouy.

LA VIEILLE.

Sur ce pied là, Monsieur Grapignan; il faut donc que je plaide toute ma vie malgré moy?

GRAPIGNAN.

Sur ce pied-là, Mademoiselle, il faut croire aveuglement ceux qui ont soin de vos affaires, me laisser 450. livres pour la consignation de la Requête Civile, & au sortir d'icy, vous aller mettre au lit. Vous avez fait assez de vacarme pour prendre un peu de repos. (*Tout ce qui suit, se dit dans le temps que la Vieille tire sa bourse.*) Il faut avoüer que je n'ay guere de fiel

aprés les injures ... mais je mets tout cela sous les pieds: Le Ciel m'eſt témoin avec combien d'honneur je fais ma Charge.

LA VIEILLE.

Bâiller encore 450. livres, aprés tout ce que j'ay déja débourſé!

GRAPIGNAN.

Patience, (*en prenant la bourſe*) le temps de la recolte viendra.

LA VIEILLE.

On a beau ſe fâcher contre ces bourreaux de Procureurs, ils attrapent toujours vôtre argent. Dans le deſeſpoir où je ſuis je ſouhaitterois avoir donné mon bien à quelque honnête homme qui m'en fit joüir en patience le reſte de mes jours: Car à la fin, il faudra que je me marie pour être en repos.

GRAPIGNAN.

Et combien avez vous de bien à peu prés, Mademoiſelle?

LA VIEILLE.

Ce que j'ay de bien? J'ay trois cent Mille bonnes livres. Eſt-ce que vous ne le ſçavez pas bien? Vous en avez tous les papiers entre vos mains.

GRAPIGNAN.

Trois cent mille livres! Malepeſte, quelle aubeine! Croyez-moy, Mademoiſelle, vous ne ſçauriez mieux faire que de m'épouſer.

LA

LA VIEILLE.

Bon, vous épouser ! On dit que vous étes marié avec la Matrone.

GRAPIGNAN.

Ce n'est qu'en attendant mieux. Et quel âge avez vous à peu pres ?

LA VIEILLE.

Quel âge ? & mais, j'ay à peu aprés quatre-vingt ans.

GRAPIGNAN.

Ho, ho, pour trois ou quatre ans qu'il vous reste encore à vivre, il faut vous les faire passer joyeusement.

LA VIEILLE.

Mais, Monsieur Grapignan, en vous épousant, si la Matrone reprend la Charge ?

GRAPIGNAN.

Ho diable, j'y ay mis bon ordre. Le Contrat n'est pas fait en faveur de mariage ? C'est une vente pure & simple de la Charge, ou j'ay fait mettre : Compté nombré & délivré des deniers dudit Sieur Grapignan. Diable, cela tient comme teigne.

LA VIEILLE.

Mais, Monsieur Grapignan.... là..... m'aimerez-vous du fond du cœur ?

GRAPIGNAN.

Si je vous aimeray? Belle demande! Peut-on haïr une femme qui donne trois cent-

mille livres en mariage ! Je vous adoreray.

La Matrone arrive, qui ayant entendu tout ce qu'a dit Grapignan à la Vieille, fait une Scene Italienne, dans laquelle elle reproche à Grapignan sa mauvaise foy.

GRAPIGNAN *à la Matrone.*

Madame, on prend son bon quand on le trouve. Vous avez fait pendre le deffunt pour moy, vous pourriez bien me faire roüer pour un autre, ouy.

La Matrone desesperée s'en va.

GRAPIGNAN. *Aprés que la Matrone est sortie, va à la Vieille, luy met une fontange, & la prend par le bras, en luy disant.*

Allons, prenons le chemin de la Nôce.

LE CHAPELIER & le PATISSIER entrent, & prennent Grapignan au colet, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre.

LE CHAPELIER.

Trouveriez vous bon auparavant, de vous soulager de mon chapeau de castor & de mes quatre pistoles ? Il faut rendre gorge, Monsieur le fripon.

LE PATISSIER.

Allons, Monſieur Grapignan, de bonne grace, ſans vous faire preſſer, rendez moy mes vingt écus. Diable! Vos penſions ſont bien cheres!

LA VIEILLE.

Voilà un aſſez bon preparatif de nôces!

GRAPIGNAN.

Hé, Meſſieurs, ne me perdez point à la veille de mes nôces. J'aime mieux faire vos affaires gratis.

LE CHAPELIER.

Quoy, fripon, tu voudrois que nous t'aidaſſions à tromper une femme?

LE PATISSIER.

Non, non, il faut que tout à l'heure juſtice en ſoit faite.

LA VIEILLE.

Voilà de bien honnêtes gens!

LE PATISSIER.

Bon, Monſieur le Bailly vient icy fort à propos.

LE BAILLY entre.

LE BAILLY.

Qu'eſt cecy, mes enfans?

LE CHAPELIER.

Ce n'eſt pas grand' choſe: C'eſt un Procureur qu'il faut faire pendre; fripon s'entend.

LA

LA VIEILLE.

Cela s'en va ſans dire.

LE BAILLY.

Il y a donc un grand deſordre dans cette profeſſion? J'en cherche un qui fait plus de mal luy ſeul, que tous les autres enſemble. Nôtre Greffe n'eſt rempli que de plaintes & d'informations contre luy.

GRAPIGNAN.

Franchement, Monſieur le Bailly, il y a bien des fripons dans nôtre mêtier: il n'en faut que trois ou quatre, pour décrier tous les autres.

LE BAILLY.

Celuy que je cherche s'appelle Gra...... pian, Gramian, Gra.....

LE CHAPELIER.

Grapignan?

LE BAILLY.

Juſtement.

GRAPIGNAN.

Ouf!

LE PATISSIER.

Le Voila, Monſieur.

LE BAILLY.

Quoy, c'eſt là ce fameux fripon?

GRAPIGNAN.

Hé, Monſieur, pour l'honneur du Corps...

LE BAILLY.

C'eſt juſtement pour l'honneur du Corps qu'il te faut pendre tout à l'heure. Il faut châ-

châtier uñ ſceleratqui deshonore Meſſieurs les Procureurs. La potence eſt toute dreſſée: Allons vîte; qu'on l'emmene.

GRAPIGNAN.

Monſieur Coquiniere me l'a baillé belle avec ſon caroſſe. De ce train-là, je n'iray qu'en charette.

LA VIEILLE *après que tout le monde eſt ſorty.*

Un quart d'heure plus tard, mes trois cent mille livres s'en alloient au gibet.



SCE-



SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN PROTE'E.

PARODIE DE BERENICE.

SCENE I.

ISABELLE *seule.*

Dieux! Je ne le voi point, cet amant que j'adore!
Tous les jours dans ces bois je devance l'Aurore:
Je tâche à demêler la trace de ses pas,
Je le cherche par tout, & ne le trouve pas.
Heureuse indifference, & tendresse fatale!
Helas! peut être-est il aux pieds de ma Rivale.
Puis qu'il n'a plus pour moy le même empressement:
Ah, sans doute ma sœur a charmé mon Amant.
Ses yeux sont ébloüis des yeux de Colombine.
Il me quitte; & c'est là le sort qu'il me destine.
Et moy, je souffrirois un si cruel affront?
J'en feray rejaillir la honte sur son front.

Je me feray raison d'une telle injustice.
Il faut qu'il l'abandonne ; ou que l'ingrat perisse.
Et ; sans fremir, j'iray dans son perfide cœur
Moy même ensanglanter l'image de ma sœur
Mais que dis-je? pour moy l'ingrat a trop de charmes.
Son nom seul m'attendrit,&m'arrache des larmes
Majs Colombine vient : Cachons nôtre foiblesse ;
Et tâchons de sonder son cœur avec adresse.

SCENE II.

ISABELLE. COLOMBINE *en Berenice*

ISABELLE.

ET bien le cherchiez-vous ? qu'en dites-vous ma sœur ?
Etes-vous aujourdhuy maîtresse de son cœur ?
Cintio pour vous seule & languit & soupire.
Parlez. Qu'en dites-vous ?

COLOMBINE.

Que pourrois-je vous dire?
Si Cintio m'aimoit, il m'aimeroit en vain,
Ouy, ma sœur ; & j'adore un Empereur Romain.

ISABELLE.

Ne raillons point,ma sœur:Car enfin je devine...

COLOMBINE.

Et bien,connoissez mieux le cœur de Colombine.
Je hay le serieux, & j'aime l'enjoûment.
Arlequin, Phaëton me plut infiniment.
J'aime *s'a son Dotor* ; & s'il faut tout vous dire,
Sur ma foy, je ne veux d'un Amant que pour rire.
J'ay dans la tête encore un bien plus grand dessein.
Arlequin va paroître en Empereur Romain.
Je luy reprocheray toute son injustice.
Il sera mon Titus, & moy sa Berenice

Et

Et je vais, s'il se peut, en prenant le haut ton,
Eriger Phaëton en défunt Celadon.
Il étoit mon Cadmus dans l'adieu d'Hermione,
On connoît les transports où son cœur s'abandonne
(yeux
Pour vous, ma sœur, dont l'air, le visage, & les
Sont faits pour la tendresse, & pour le serieux,
Vous l'avez fait paroître avec delicatesse;
Et certain petit air qui prêche la tendresse,
Un peu de jalousie, un peu d'emportement.
Vous sied fort bien, ma sœur, & plaît infiniment.
Pour moy, je vay joüer, en stile magnifique,
Avec mon cher Titus, un serieux Comique.

ISABELLE.

Je vous entens, ma sœur: vous raillez assez bien.
Vous joüez vôtre rolle, & j'ai joüé le mien.
elle s'en va.

COLOMBINE.

Moy Berenice! Ha Dieux! par où m'y prendre?
Auray-je un port de voix & languissant & tendre?
Et puis-je prononcer sur le ton langoureux:
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
Tantôt devant Titus il faut que je soupire.
Mais quoy? mon serieu sera mourir de rire.
Berenice aura beau pousser deux mille helas,
En voyant Colombine on ne la croira pas.
Mais Titus vient. Rentrons pour prendre un port de Reine.



SCE-

SCENE III.

ARLEQUIN *en Titus*,

SCARAMOUCHE *en Paulin.*

ARLEQUIN.

A T-on veu de ma part le Roy de Comagene?
Sçait-il que je l'attends?

SCARAMOUCHE.

Signor si Signor.

ARLEQUIN.

Parle François. Je dis que tu n'és qu'un Butor!
Répons, âne, que fait la Reine Berenice?

SCARAMOUCHE.

La Rena Bereniſſe... la Rena... Ber.. Berenice, elle eſt la haut qui piſſe, Signor... & ...per...ſe Beu.

ARLEQUIN.

Parle, Acheve, fy donc! quel Paulin! quelle bête?
Diable ſoit de Paulin & de ſa confidence!
Cheval, âne bâté, va, ſors de ma preſence.
Cours apprendre ton rolle, évite ma fureur,
Indiſcret confident d'un diſcret Empereur.

SCARAMOUCHE *s'en va.*

ARLEQUIN *ſeul.*

Hé bien, Titus, que vas tu faire?
Berenice t'attend. Où vas-tu temeraire?
Tes adieux ſont ils prêts? t'és-tu bien conſulté?
Ton cœur te promet-il aſſez de fermeté?
Car enfin au combat qui pour toy ſe prepare,
C'eſt peu d'être conſtant, il faut être barbare.

Aux

Aux Auditeurs.

Ce debut n'est pas mal, Messieurs; & sur ce ton,
Je m'en vais effacer Floridor & Baron.
Mais Berenice vient.

SCENE IV.

COLOMBINE *en Berenice,*
ARLEQUIN *en Titus.*

COLOMBINE.

NOn, laissez-moy, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent icy.
Il faut que je le voye. Ah pargué le voicy.
Hé bien, il est donc vray que Titus m'abandonne?
Il faut nous separer, & c'est luy qui l'ordonne?
(*Elle le pousse.*)

ARLEQUIN.

Ne poussez point, Madame, un Prince malheureux.
Il ne faut point icy nous attendrir tous deux.
Il faut...mais que faut-il? dans l'horreur qui m'accable.
Il faut, Madame, il faut, il faut que j'aille au diable.
Vous voyez cependant, mes yeux sont tous en eau:
Je tremble, je fremis, Tout beau Titus, tout beau.
Il faut que l'Univers reconnoisse sans peine,
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine
Car enfin, ma Princesse, il faut nous separer.

COLOMBINE.

Ah, coquin, est-il temps de me le déclarer?
Qu'avez vous, fait maraut? je me suis crue aimée.
Aux plaisirs de vous voir mon ame accoutumée...

ARLEQUIN.

La friponne?

CO-

COLOMBINE.

Seigneur, écoutez mes raisons.
Vous m'allez envoyer aux petites Maisons :
Car enfin aprés vous je cours comme une folle.
Ouy, j'expire d'amour, & j'en perds la parole.
Helas! plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat?
Vôtre amour ne pût il paroître qu'au Senat?
Ah, Titus : car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect & la crainte ;
De quel soin vôtre amour va-t-il s'importuner?
N'a-t-il que des Etats qu'il me puisse donner?
Rome a ses droits, Seigneur : n'avez-vous pas les vôtres?
Ses interêts sont-ils plus sacrez que les nôtres?
Répondez donc. (*Elle le tire par la manche, & la luy déchire.*

ARLEQUIN.

Helas, que vous me déchirez?

COLOMBINE.

Vous étes Empereur, Seigneur; & vous pleurez?

ARLEQUIN.

Ouy, Madame, il est vray, je pleure, je soupire;
Je fremy. Mais enfin, quand j'acceptai l'Empire...
Quand j'acceptai l'Empire...on me vit Empereur.
Ma mignone, m'amour, redonne-moy mon cœur.
Pour Berenice, helas, c'est un grand coup de foudre.
Mais, mon petit tendron, Il faut vous y resoudre.
Car enfin aujourd'huy, je dois dire de vous,
Lors que vous m'étranglez pour être vôtre époux:
Puis qu'elle pleure, qu'elle crie,
Et qu'elle veut qu'on la marie,
Je veux luy donner de ma main
L'aimable & le jeune Paulin.
Holo, ho, Paulin, Scaramouche.

COLOMBINE.

Allez-vous-en au diable avecque Scaramouche.

Pour

Pour un ſi vieux frelon, je ſuis trop jeune mouche.
Si j'ay crié, pleuré, pour avoir un époux,
Cher Titus, j'en veux un qui ſoit beau comme vous
Pour Titus Empereur je pleure, je ſoupire :
Mais Titus Arlequin, me fait crever de rire.

Elle s'en va.

SCENE V.

ARLEQUIN, UN FRIPIER.

ARLEQUIN *voyant le Fripier.*

JE penſe que le Fripier qui m'a loué cét habit, me vient demander de l'argent. Continuons nôtre rolle.

Rome a de mes pareils exercé la conſtance.
Ah ſi vous remontiez juſques á ſa naiſſance...

LE FRIPIER.

Ah ſi vous me donniez, Monſieur, ſix écus que vous me devez; vous me feriez bien plus de plaiſir

ARLEQUIN *d'un ton grave.*

Un Empereur Romain connoît-il les écus ?
Tu te trompes; mon cher, je ne les connois plus.
Tu me fais à plaiſir des contes ridicules ;
Et mon grand Treſorier te va payer en Jules.

LE FRIPIER.

Je ne connois point vos Jules, Monſieur. Je vous demande de la bonne monnoye de France.

ARLEQUIN.

Les Jules, ignorant, gravez au champ de Mars,
Furent jadis la monnoye & l'argent des Ceſars.

LE FRIPIER.

Je me moque de vous & de vos Ceſars : je veux être Payé. *(Il va ſur Arlequin & luy arrache ſon juſte-au-corps)*

AR-

ARLEQUIN.

Quoy jusques sur le Throne, avec tant de fureur,
Un maraut de Fripier insulte un Empereur!
Gardes, qu'on le saisisse.

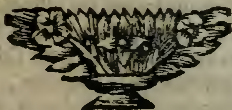
LE FRIPIER.

Maraut, vous-même. Voilá un joly Empereur?
(Il se met a rire, & s'en va avec le juste au-corps.)

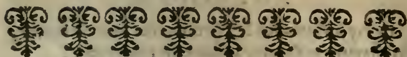
ARLEQUIN *seul.*

Quel changement, helas! quelle vicissitude!
Que le destin de l'homme est plein d'incertitude!
Je le voy, je le sens, & je l'éprouve bien.
J'étois un Empereur: & je ne suis plus rien.
Ah qu'on est malheureux d'avoir des creanciers!
Si l'Empire Romain avoit eu des Fripiers
Contre luy déchainez & plus Juifs que le diable,
Il n'auroit pas été si ferme, & si durable.

Il s'en va, & la Parodie finit.



 PLAI-



PLAIDOYE'.
DE PROTE'E.

LE JUGE *plusieurs Officiers*,
PILLARDIN, LA RUINE *Procureurs.*
UN CLERC *avec une epée au côté.*
LE DOCTEUR.

PILLARDIN.

Avant toutes choses, Messieurs, attendu qu'il est expressément défendu aux Clercs de porter des épées) je demande que celle de nôtre partie adverse, presente à l'Audience, soit mise au Greffe; & qu'il soit condamné à l'amende.

LE JUGE.

Sur la remontrance de Pillardin, nous ordonnons, que par provision l'épée du Clerc sera mise au Greffe; en suite portée chez le Coutelier de la Bazoche, pour être convertie en canifs de Toulouse, qui seront distribuez aux pauvres Clercs qui en ont besoin.

LA RUINE.

Peste soit de l'épée, & dequoy diable vous avisez-vous de paroître au Barreau dans cet équipage là? Il a raison: c'est prostituer

ſtituer l'épée, que d'en laiſſer porter à des Clercs. Voyons un peu comment nous r'habillerons cecy.

LE CLERC *à la Ruine.*

Mais, Monſieur, tous mes autres camarades en portent.

LARUINE.

Tous les autres ſont des garnemens & des libertins comme vous. Hé, une bonne écritoire, mon amy, une bonne écritoire!

PILLARDIN.

Meſſieurs, je parle pour Maître Grazian Balouard, Comedien dans la Troupe Italienne, oppoſant à toute la procedure faite par Paul Griffonnet, Clerc & neveu d'un Procureur au Châtelet.

Je crois, Meſſieurs, que je n'offenſe perſonne, quand je dis que le Clerc à qui nous avons affaire, eſt beaucoup plus à craindre que le levrier dont il ſe plaint; & que ſi jamais il parvient à être Procureur, il ſera tres-dangereux de tomber ſous ſa coupe. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que vous étes importunez de ſes gentilleſſes. Tantôt c'eſt un Chirurgien pour le panſement de certains maux: Tantôt c'eſt un Rotiſſeur pour de la viande. Une Lingere pour des calleçons, un Cabaretier pour du vin. Enfin vos Audiences ne retentiſſent que des plaintes honteuſes que l'on fait tous les jours

contre ſa conduite. Je viens dans la foule crier avec les autres, & vous ſupplier de faire un exemple d'un Picoreur, qui pretend, avec de la malice & du papier marqué, ſe tailler un habit complet, & s'équiper tout à neuf aux dépens d'un étranger.

LA RUINE.

Voilà qui ne commence pas mal ! un Picoreur, voilà qui ne commence pas mal ! allons, bon, courage.

PILLARDIN.

Ho, ne vous effarouchez pas, Maître la Ruine : vous n'y étes pas encore.

LA RUINE.

Non : mais j'y ſeray bien tôt, & je vous apprendray que Maiſtre Griffonnet eſt un Clerc d'honneur & de probité. Voilà une jolie maniere de plaider, vrayment !

PLLARDIN.

Ecoutez, Maitre la Ruine, je ſuis bien averty que vous n'étes payé que pour faire du bruit à l'Audience : Mais...

LA RUINE.

Ho, ne le prenez pas là. J'y feray bien autant de mal que de bruit ; & vous allez voir que vôtre Docteur n'eſt qu'un âne en comparaiſon d'un Clerc du Châtelet. Nous verrons vrayment ſi je ne ſuis payé que pour faire du bruit à l'Audience ? je pretens...

PIL.

PILLARDIN.

Encore?

LA RUINE.

Hé, que diable, plaidez, on ne songe pas à vous. Du bruit à l'Audience!

PILLARDIN.

Lorsque l'on m'a interrompu, je commençois, Messieurs, à vous exhorter au châtiment d'une vexation qui ne peut avoir été imaginée que par un Clerc de Procureur du Châtelet. Je dis, du Châtelet, parce que les Clercs du Parlement ne sont point les breteurs, & ne s'attachent qu'à travailler à leurs écritures avec honneur. Cette parentese, Messieurs, vous insinuë que nous avons afaire à un personnage alteré, qui regarde le Docteur, comme un homme fort ignorant en affaires, mais fort propre à payer les frais monstrueux dont on nous accable depuis six mois sans misericorde & sans relâche.

LA RUINE.

La grande nouveauté, qu'un Clerc fasse des frais!

PILLARDIN.

Voicy le chef d'œuvre sur lequel vous avez à prononcer. Il y a environ six mois que le nommé Griffonet, & deux autres Clercs ses camarades, courroient les ruës, chacun une brette au côté. Je ne vous diray point, Messieurs, si c'étoit les affaires ou

l'amour qui les mettoient en campagne. Quoy qu'il en ſoit, en paſſant dans la ruë Guenegaud, un levrier ſurpris de voir trois Clercs de Procureur avec des épées, commence à abboyer. Les trois Spadaſſins intimidez prennent la fuite. Dans cette deroute, Griffonnet laiſſe tomber ſon manteau : le chien en folâtrant, le ſecoüe. Voilà ce qui donne occaſion au burleſque Procés qu'on nous fait aujourd'huy ; & c'eſt ſur ce manteau mordu qu'on a broüillé tout le papier que Maître la Ruine tient entre ſes mains.

LA RUINE

Il n'y a pas en tout cela une virgule d'inutile ; & depuis que je plaide, je n'ay point veu de procedure mieux gouvernée. Fy, cela eſt honteux de ſe déchaîner contre un jeune Praticien qui fait les choſes dans l'ordre !

PILLARDIN.

Pour faire les choſes dans l'ordre, vôtre partie n'avoit qu'à ramaſſer ſon manteau, & pourſuivre ſon chemin. Mais un Clerc du Châtelet, qui n'a que ſa plume pour patrimoine, tâche de ſe pouſſer par des voyes extraordinaires : *aude aliquid, brevibus giris, & carcere dignum, ſi vis eſſe aliquis.* Maître Griffonnet veut étre Procureur : il n'importe aux dépens de qui ſa Charge ſoit achetée. Le chien qui a decoüſu

ſu ſon manteau, eſt un chien vagabond; mais le chien eſt ſorty de la maiſon où demeure le Docteur de la Comedie. Le Docteur eſt un étranger: Cet étranger eſt en réputation d'avoir de l'argent. En voilà aſſez, Meſſieurs, pour acharner un Clerc avide & chicaneur. Il demande, à la verité, trente francs pour le dommage de ſon manteau: mais il ſe contente de neuf cent livres pour les dépens du procés.

LA RUINE.

Helas! C'eſt bien peu.

PILLARDIN.

Il n'eſt pas beſoin, Meſſieurs, d'exagerer cette perſecution pour la rendre plus ſenſible & plus odieuſe. Je penſe en avoir aſſez dit, pour faire prejuger dequoy ce Griffonnet ſera capable, ſi jamais il eſt Procureur. Je finis, en vous ſuppliant tres-humblement, de retrancher de vôtre illuſtre Corps ce membre infecté qui le deshonore. Souvenez-vous que la Bazoche eſt la pepiniere des Procureurs. Souvenez-vous encore, que l'indulgence des Juges eſt une eſpece d'authorité pour le mal; & que le grand ſecret pour ne plus trouver de deſordres parmy les Procureurs, c'eſt de n'en point ſouffrir parmy les Clercs.

Je conclus, à ce qu'il vous plaiſe debouter Maître Griffonnet du pretendu dommage de ſon manteau, & de tous les frais faits

en consequence ; & pour l'induë vexation, ordonner qu'il sera décheu & degradé de la dignité de Clerc : Deffenses à luy de porter à l'avenir ny écritoire ny épée ; & le condamner aux de pens.

LA RUINE.

Ho, ça, ça, nous allons voir. Messieurs, je parle pour Paul Griffonnet, Manceau d'origine, Clerc de profession, beau-frere de Sergent, neveu de Procureur au Châtelet, & pardessus tout cela, cy-devant Prevôt de la Bazoche : Contre Maître Grazian Baloüard, Docteur de la Comedie Italienne ; & encore contre Maîtré Bruitomar Chien mâtin, soit disant Levrier, & justifié domestique dudit Docteur.

Vous voyez, Messieurs, qu'il y a trois parties interessées dans cette cause, un Docteur, un Chien, & un Clerc. Un Docteur, premier animal : un Levrier, autre animal ; & un Clerc qui tient de la nature de tous les deux, puis qu'un Clerc, ou du moins un Bachelier en procez, est un Levrier en chicane. Sur la seule qualité des parties, on va croire que cette cause est la matiere d'une Scene risible, parce que nous avons affaire à un Comedien. Ah, de grace, Messieurs, bannissez toutes ces joyeuses preventions, pour vous preparer au recit d'un malheur, qui pour être sans exemple, ne doit pas être sans compassion. Malheur, Messieurs,

ſieurs, malheur qui fourniroit le ſujet d'un Poëme plus grave que l'Eneide, & plus ſerieux que le Lutrin, puis qu'il ne s'agit pas icy d'une Ville embraſée par le ſtratagême d'un Cheval de bois, ny d'une conteſtation fondée ſur un pupitre de pareille étoffe; mais d'un manteau d'un bon bouracan, mordu, dechiré, & mis en pieces par l'inhumanité d'un Levrier effectif: *quis talia fando, temperet à lacrymis.* Voicy le fait en trois paroles.

La Foire Saint Germain attire tout Paris, par la nouveauté de ſes ſpectacles. Ma partie fatiguée d'un gros inventaire de production, voulut pour ſe delaſſer l'eſprit, aller voir les Marionettes. Fatale & dangereuſe curioſité! Ce pauvre garçon accompagné de deux Clercs ſes camarades, s'entretenoit, chemin faiſant, de choſes concernantes la Profeſſion; lors qu'un mâtin affamé s'échappe de chez le Docteur, s'élance ſur Maître Griffonnet; & ſoit qu'il trouvât le manteau ou plus gras ou plus tendre que le Clerc, il déchire ce manteau en trois coups de dents. Ce manteau, le fruit de tant de veilles, & la reconnoiſſance de tant de Cliens? Ce manteau, qui par ſes differens uſages ſe pouvoit appeller un meuble univerſel! Le matin, Robbe de chambre. Le long du jour, il redevenoit Manteau: La nuit il ſervoit de couverture;

& dans les mauvais temps, c'étoit un parapluye impenetrable. Ce manteau Messieurs, tel que je viens de vous le décrire, demeure en proye à un levrier, qui par ses cris & ses morsures, jette une telle épouvente dans l'ame des trois Clercs, qu'ils cherchent leur salut dans la fuite. *Timor addidit alas.* L'un court à toutes jambes chez luy: L'autre se cache dans la foule. Ma partie seule dispute quelque temps le terrein. Mais comme il n'est pas honteux de ceder à la force, il est obligé de se sauver avec les lambeaux de son bouracan déchiré: *exuvias tristes Danaum!*

LE JUGE.

Maître la Ruine, voilà bien de la broderie sur un méchant manteau! Vous feriez mieux de nous dire, si aprés tout ce grand carnage, vôtre partie a rendu sa plainte:

LA RUINE

Il a bien fait pis, Messieurs Car il a fortifié sa plainte d'une grosse Enquête, composée de 37. témoins, soûtenuë de plusieurs demandes incidentes, de Requêtes, de Sommations, de faits & articles, & generalement de tout ce qu'il y a de plus friand dans la Pratique. C'est dans cette affaire que Maître Griffonnet ma partie, va paroître en veritable Clerc du Châtelet. Depuis six mois, Messieurs, il ne dort point; & je puis dire à son honneur, que depuis six mois,

mois, il ne s'eſt point paſſé de jour qu'il n'ait fourré quelque nouvelle procedure dans ſon ſac. Enfin il a mis ſon procés ſur un ſi bon pied, & a fait parler ſi heureuſement ſes témoins, qu'il n'eſt pas en vôtre pouvoir de douter que le chien en queſtion n'appartienne au Docteur de la Comedie. Or ſi le chien appartient inconteſtablement au Docteur de la Comedie, Maître Griffonnet peut-il demander moins de trente francs pour le dommage de ſon manteau, & de neuf cent livres, à quoy il ſe reduit pour ſes dépens ? Je ne croy pas qu'un Clerc puiſſe plaider avec plus de retenuë. Quand on ne taxeroit à ma partie que quinze ſols de chaque citation de Latin, je ſuis ſeur qu'il y en a pour plus de quatre cent francs dans ſes écritures. Il en a mis juſques dans ſes Exploits. Diable, je ne plaide pas pour une bête. La Loy *Si quadrupes pauperiem.*

LE JUGE.

La Ruine, hé pas tant de Latin pour une bagatelle !

LA RUINE.

Puiſque la Bazoche s'offenſe du Latin, je vais répondre en François aux faits calomnieux dont on a voulu noircir ma partie. Commençons par le Chirurgien, ſa maladie & le panſement dont Maître Pil-

lardin a pretendu ſcandaliſer celuy pour qui je parle. Pour confondre, Meſſieurs, une telle impoſture, ma partie eſt prête d'affirmer à l'Audience, que depuis quatre ans qu'il eſt à Paris, il ne voit & ne frequente que la niece de Maître Pillardin, & quelques autres femmes de Procureurs, fort honnêtes & fort reſervées. Je ne penſe pas, Meſſieurs, qu'il en faille davantage pour vous perſuader que Maître Griffonnet eſt ſain & entier: & plût au Ciel qu'il en fût de même de ſon manteau! Paſſons à la vexation qu'on nous impute. Ce Griffonnet, dit-on, eſt un Clerc alteré, qui veut ſuccer le Docteur, & s'équiper aux dépens d'un étranger. Ce ſont, Meſſieurs, les propres termes dont on s'eſt ſervy. En verité, Maître Pillardin, vous ne devriez pas faire un crime d'un uſage dont vous profitez auſſi bien que ma partie. Si j'étois d'humeur....

PILARDIN.

Maître la Ruine, vous vous paſſeriez bien....

LA RUINE.

Hé, Maître Pillardin, vous vous paſſeriez bien mieux de décrier la conduite d'un Clerc qui ne fait que ce qu'il vous voit faire.. Et où eſt le mal de plumer un Comedien quand il a de l'argent. Quoy, ce n'eſt pas aſſez que les Italiens déchirent les Procureurs!

reurs ! Il faut encore que leurs chiens viennent déchirer les manteaux des Clercs ? Et on se fera une conscience d'épargner ces sortes de boufons, qui répandent leur fiel sur les Professions les plus reglées ? Fy, Maître Pillardin, vous parlez contre vous-même, quand vous défendez ces Farceurs qui ont compris tant d'honnêtes gens dans leurs rolles. Il sied bien à ces mauvais Plaisans de faire comparaison avec Messieurs les Clercs, qui sont les fantassins de la Justice, les Graduez de la chicane, les Magistrats de la Bazoche, les timons des Etudes, la charuë des Procureurs, & la cheville ouvriere de la procedure ! Il y a, Messieurs, une notable difference entre un Clerc & un Comedien. Quand les Comediens viennent dans nos Etudes, ils y entrent soumis & rampans : mais un Clerc ne paroît à la Comedie que la Critique en main, & comme le controlleur né de toutes les pieces nouvelles : Privilege, Messieurs, établi par le plus fameux Poëte de nôtre siecle.

Un Clerc, pour quinze sols, sans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer Attila :
Et si ce Roy des Huns ne luy charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les Vers de Corneille.

Tant d'illustres prerogatives ne serviront-elles qu'à la confusion de ma partie ? Ne compterez-vous pour rien cette longue genealogie de Sergens & de Procureurs, dont regorge la famille des Griffonnets? Souffrirez vous qu'un Docteur de Theatre triomphe insolemment de la Clericature ? Ah, Messieurs, ne voyons nous pas que les Italiens sont à l'affus de vôtre Jugement, pour en faire une plaisanterie plus cruelle & plus sanglante encore que celle des Procureurs ? Si Maître Griffonnet perd sa cause, Arlequin & sa Troupe vont s'enrichir aux dépens des Clercs & de la Bazoche. Quoy, ce beau nom de Griffonnet, va devenir la fable & la risée publique ! Et comme les Procureurs ne passent aujourd'huy que pour des Grapignans, les Clercs ne passeront à l'avenir que pour des Griffonnets ! Prevenez, Messieurs, prevenez ces piquantes railleries par une severe condamnation : Et si des Comediens ont la hardiesse de nous joüer, que ce soit du moins apr s avoir payé le dommage du manteau, & les dépens du procés. C'est à quoy je conclus. *(A Pillardin)* Ho, nous allons voir à cette heure, si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'Audience ?

Ce qui suit se dit dans le temps qu'on est aux opinions.

LE JUGE *étant aux opinions.*

La Ruine, pourquoy vôtre partie n'a-t-elle pas apporté son manteau à l'Audience. On verroit mieux dequoy il s'agit.

LA RUINE.

Cela ne se peut pas, Messieurs: c'est un manteau sur la litiere, dont la plus grande piece ne couvriroit pas un ongle. Trois Ravaudeuses ont déja renoncé à le rentraire.

PILLARDIN.

Il n'y en a pas un travers de doigt de decousu.

LA RUINE.

Fy! Cela est honteux, qu'un Docteur nourrisse des chiens en chambre: pour devorer les manteaux des passans! Et où en serions-nous, si on toleroit ces.. Ho, il faut tout au moins que les chemins soient libres; & il ne sera pas dit....

LE JUGE *toujours aux opinions.*

La Ruine, mettez-vous en fait que le chien appartienne au Docteur?

LA RUINE.

Oüy, Monsieur, je soûtiens que c'est un chien à sa devotion & à ses gages; & qu'il boit & mange tous les jours avec luy.

PIL-

PILLARDIN.

Cela n'eſt pas vray. C'eſt un chien qui n'a ny feu ny lieu.

LA RUINE.

Un bel employ pour un Docteur, de tenir école de mâtins, & les dreſſer à manger le monde dans les ruës! Ho, nous allons voir ſi un Clerc n'oſeroit demander juſtice.

JUGEMENT.

LE JUGE.

La Bazoche regnante en triomphe & titre d'honneur, a debouté Paul Griffonnet du pretendu dommage de ſon manteau, & des frais faits en conſequence: L'a declaré décheu & dégradé de la dignité de Clerc: Defenſes à luy de porter à l'avenir ny écritoire ny épée; & en cas de contravention, permis à Maître Bruitomar, & à tous autres chiens ſes confreres, de quel poil, âge & qualité qu'ils puiſſent être, d'abboyer, mordre & courir ſus à tous les Clercs qu'ils trouveront ſaiſis d'épées. Et pour dédommager aucunement le Docteur du temps qu'il a perdu à ſe défendre d'une ſi induë vexation; permis à luy & à ſa Troupe de joüer les Griffonnets, tant & ſi riſiblement qu'ils aviſeront bon être; ſans toute-

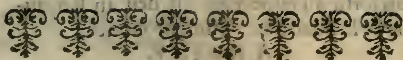
fois

ſois ſortir du reſpect qui eſt deu au Royaume de la Bazoche. Ainſi prononcé.

LA RUINE.

Aprés cela je ne plaideray de ma vie. Quelle diable de jugerie?





SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN JASON, OU DE LA TOISON D'OR COMIQUE.

MONOLOGUE DE COLOMBINE qui represente Medée.

MEDE'E.

Quoy donc? l'orgueilleuse Ipsiphile,
Jusques sur mon paillé, jusques dans ma maison,
Viendra me dérober Jason,
Et je demeureray tranquile?
Moy? maîtresse passée en tout enchantement:
Qui sçais magie & noire & blanche:
Qui tiens les diables dans ma manche,
Je ne pourray retenir un Amant?
Moy? ne suis-je plus Medée?
L'amour dont je suis obsedée,
M'a-t-il fait oublier ce que j'ay de pouvoir?
Non, non, trop cruelle rivale,
Il est temps de te faire voir
Si j'ay quelque credit sur la rive infernale.
Rendons pour quelque temps Jason si contrefait,
Si lourd d'esprit, & de corps si malfait,
Que

Que ma Rivale le haïsse.
Servons-nous de cet artifice :
Elle quittera ce sejour.
Je n'auray plus d'obstacle à soulager ma peine.
L'amitié des Lutins n'est pas tout à fait vaine.
Si je ne puis par eux inspirer de l'amour,
Je puis inspirer de la haine.
Sus donc, que tout l'enfer soit soumis à mes vœux
Que la Nuit, le Cahos, l'Acheron, le Tenare ;
Que ces sombres manoirs, ces fleuves tenebreux,
Dont le nom seulement est terrible & barbare,
Le Stix, le Phlegeton, le Léte, le Tartare,
Que tout sente l'effort de mes charmes affreux.
Toy Divinité scelerate,
Qui te mêle de cent mêtiers,
O Lune que chez les Sorciers
On apelle la triple Hecate :
Vous esprits puissans & malins,
Demons, Lares, Follets, Lemures, & Lutins,
Ramassez en ce jour, pour servir ma furie.
Vôtre plus fine diablerie.
Et vous diables nouveaux, Sergens, Clercs, Procu-
reurs,
Commissaires, Greffiers, alterez Picoreurs,
Vous de qui la malice enorme,
Par une adroite trahison,
Rend l'équité même difforme,
Faites-en autant de Jason.
Il est vray que Medée a sur vous peu d'empire ;
Vous étes des esprits retifs ;
Mais pourtant par certains motifs,
Elle fait comme si elle comptoit de l'argent
Je me flate de vous reduire.
Je possede un riche tresor.
Que la taille à Jason soit bien defigurée,
Comme vous faites tant pour l'or,
C'est pour vous la Toison dorée.

Icy

Icy la Statuë heroïque de Jason, qui est au milieu de la Scene se change en celle d'Arlequin, dont Jason conserve la forme durant toute la piece.

Medée, aprés l'avoir consideré sous cette figure, dit:

Le voilà tel que je desire.
Mais Ipsiphile vient; Adieu, je me retire.

Ipsiphile arrive.

SCENE
SUR LES OFFICIERS.

IPSIPHILE MEDE'E.

IPSIPHILE.

AH, Madame, arrêtez, & pour me consoler,
Voyez au moins les pleurs que vous faites couler.
Quoy? de tant de Heros dont brille la Colchide,
N'aurez-vous fait un choix que pour faire un perfide?
Car ce nouvel Amant dont vous briguez la foy,
Me l'a cent fois jurée, & ne la doit qu'à moy.
Chagrine, sans repos, pleine d'impatience,
Lasse, vaincuë enfin des tourmens de l'absence,
J'ay tout abandonné pour revoir un Amant:
Et quand prête à joüir d'un bonheur si charmant,
Déja je m'applaudis du succés de mes peines,
J'aprens que cet Amant est chargé d'autres chaînes.
Je le trouve inconstant, je le vois dans vos bras.
Ah, Madame, ces fers ne vous honorent pas.
Plaignez l'égarement d'une jeune Princesse,
Pardonnés la chaleur de ses transports jaloux;
Et quittez un penchant trop indigne de vous.

MEDE'E

MEDE'E.

Ouf! Cela fend le cœur. Bon Dieu, que deten- (dreſſe!
Helas, vous me faites pitié! (treſſe,)
Mais pour être d'un cœur fort long-temps la maî-
Vous en avez trop de moitié.
Vous m'avez toute l'encolure,
De venir en ces lieux chercher quelque avanture.
Mais ce n'en eſt plus la ſaiſon;
Et dans le païs où nous ſommes,
Il n'eſt rien ſi froid que les hommes:
On n'en peut arracher ny plume ny Toiſon.
On n'y fait de frais qu'en fleurettes;
De beaux diſcours, des complimens,
Des reverences fort bien faites,
Des petits vers, des chanſonnettes:
Voilà dequoy tous les Amans
Payent les faveurs des Coquettes.
Et même à preſent à la Cour,
On a tant d'ardeur pour la Gloire,
Qu'on ne ſonge qu'à la Victoire:
On a preſque oublié l'Amour.
Déja même l'on voit telle Dame forcée
A deſcendre du rang où le ſort l'a placée,
Pour avoir des ſoupirs d'un étage plus bas.
Telle en gueuſe; telle en achete:
Et ſi grande en eſt la diſette,
Qu'au mépris de tous nos appas,
Sans argent l'on n'en aura pas.
Cherchez fortune ailleurs, ſi vous voulez me croire.

IPSIPHILE.

Ha, Jugez autrement de l'objet de mes feux!
Et ceſſez d'inſulter à mon ſort malheureux.
Non, Madame, mon cœur qui n'aime que la gloire,
Ne cherche point icy de honteuſe victoire.
Je laiſſe vôtre Cour en butte à ſes défauts:
Je la plains: mais j'aſpire à des deſſeins plus hauts.

Ouy, je cherche un Guerrier.....

MEDE'E.

Un Guerrier? Ah Madame,
Vous tombez de fiévre en chaud mal.
Hé, ne vous flatez point d'un espoir trop fatal:
Un Guerrier vous prendroit pour femme?
Vous vous attendez à sa foy?
La foy de nos guerriers pese moins que leurs plumes;
Et l'on perd chez eux les coutumes
De prendre des femmes à soy.
Mars n'épousa jamais la Reine de Cithere.
Ils suivent son exemple, & vivent comme luy:
Et leur mariage ordinaire
Se fait avec celles d'autruy.
Hé, comment un homme de guerre,
Qui court tous les coins de la terre,
Errant tantôt cy, tantôt là,
Pourroit-il se borner à son petit ménage?
Il ne faut pas croire cela.
Voulez vous qu'une épouse en tous lieux l'accompagne?
Non, leur methode vaut bien mieux,
Selon le changement des lieux,
Ils ont femme de ville, & femme de campagne.
Mais si vôtre ardeur est si forte,
Que vous vouliez passer par dessus ces égards,
Que de chagrins de toutes parts!
Vous craignez que la Gloire un peu trop ne l'emporte:
Vous courez, quoy que loin, tous les mêmes hasards;
Vous tremblez aux faux bruits que sans cesse on rapporte;
Et puis un vilain coup que l'on ne prévoit pas,
Viendra luy sequestrer ou la cuisse ou le bras.
Et dans ce terrible equipage,

Quand

Quand on n'est plus propre aux combats,
On ne l'est guere au mariage,
En voulez-vous faire un Galand ?
C'est encor pis vingt fois. Pour tarir une bourse,
Un Guerrier a toujours un merveilleux talent ;
Et des pertes qu'il fait la belle est la ressource.
Aprés l'effet des petits soins.
Le Cavalier aura l'ame chagrine :
La Dame du chagrin veut sçavoir l'origine :
Il voudra la cacher, ou le feindra du moins.
L'Amante s'en plaint, & s'obstine.
Alors on fait sçavoir tous ses petits besoins.
On aura perdu son Bagage ;
Il faut refaire un Equipage ;
Peut on voir un Amant chagrin ?
Il a besoin d'argent, on en offre à la fin.
L'amant s'en fâche, & le refuse :
On le fléchit tout doucement.
Il l'accepte en faisant une fort tendre excuse :
Et voilà tout le payement.
Je vous parle peut-être un peu trop franchement
Mais j'ay peur qu'on ne vous abuse.

IPSIPHILE.

Hé, Madame, quittez le soin de mon repos
Et me laissez Jason : Cedez moy ce Heros.
Luy seul me rend heureuse,& je vous le demande.

MEDE'E.

Quoy, vous me demandez Jason ?
Voyez un peu le bel oison !
Ho, la fortune n'est pas grande.
Vous vous coëffez d'un tel magot,
Laid, ventru, mal bâty, petit comme un nabot ?
Je vous aurois cru plus friande.
Pourtant si vous l'aimez, tant mieux.
Vous allez voir passer son triomphe en ces lieux.
S'il suffit pour guerir l'ardeur qui vous possede,
De tout mon cœur je vous le cede.

SCE-

SCENE DE JASON ET MEDE'E.

MEDE'E.

INgrat, il eſt donc vray que certaine inconnuë,
De ton digne minois ſeruë,
Vient icy tout exprés s'aſſurer de ta foy,
Et prétend triompher de moy,
Sans craindre les tranſports dont mon ame eſt émuë
Là? ne reſſens-tu pas quelque ſecrette horreur?
Oſes-tu commettre un tel crime?
Sçais-tu bien ce que peut une femme en fureur,
Et ſorciere ſorcieriſſime?
Quoy? tu n'as pas un brin ni d'amour, ni de peur?
Tu ne me réponsrien. Veux-tu parler?

JASON.

Madame,
Pour être redoutable, il ſuffit d'être femme.
Je crains plus ce nom ſeul que tout vôtre pouvoir.
Mais encore faut-il bien ſe faire un peu valoir.
Les mouvemens jaloux qu'une Rivale excite.
Font en quelque façon une ſauſſe au merite;
Et le cœur d'un Heros ſi beau, ſi gros, ſi gras,
Devoit bien vous coûter quelque peu d'embarras.

MEDE'E.

Ah; ah; j'en ſuis d'avis! J'aime cet artifice.
Il faut que tes rigueurs me donnent la jauniſſe?
Prens plûtôt le parti d'appaiſer mon courroux,
Si tu ne veux bientôt ....

JASON.

Ah Madame, tout doux.
Pardonnez à Jaſon ce petit ſtratagême.
Approchez ſeulement pour connoître que j'aime.
Vous

Vous sentirez l'effet de toutes vos beautez.
Mille soupirs pour vous sortent de tous côtez.
Daignez vous adoucir, moderez vôtre haine.

MEDE'E *portant la main à son nez.*

Toy même, en soupirant, adoucis ton haleine,
Fais un peu des soupirs d'une meilleure odeur.

JASON.

Helas! c'est un effet & d'amour & de peur.
Tous deux les font sortir par un chemin contraire
Mon amour par devant, & ma peur par derriere.

MEDE'E.

Quoy? tu prétens par cet amour venteux,
Eteindre ma colere, ou rallumer mes feux?
Non, je veux des preuves plus claires.
Je veux te voir pleurer auparavant.

JASON.

Mes larmes pourront donc rétablir mes affaires
Et bien, repandons-en: elles sont necessaires.
Ah que sçavoir pleurer est un heureux talent!
Ca cruelle, pleurons. Ta rigueur sans seconde
Vaut, pour faire pleurer, tous les oignons du monde.
Pleurons donc. Mais cherchons quelque agreable ton.

(*Il pleure de differentes manieres*)

Fy? Cela ne vaut rien... encor moins.. passe.... Bon.
Hé bien, tigresse, as-tu quelque chose à me dire?

MEDE'E.

Ouy, tu ne pleures que pour rire.
Tiens. Pour me bien prouver que ce n'est pas un (jeu.
. Il faudroit te tuer un peu.

JASON.

Ne faut-il que cela? Ce n'est pas une affaire.
Ca donc, tuons-nous pour te plaire.
Que le bruit de ma mort étonne l'Univers.

Pourtant ce n'eſt gueres la mode :
Les Amans d'apreſent ont certaine methode
De ne ſe plus tuer qu'en vers.

MEDE'E.

Non, non, c'eſt tout de bon, & je veux que tu meure.
Helas ! meurs ſeulement pour un petit quart d'heure ;
Et ſois ſeur aprés d'être aimé.

JASON *prenant ſon epeé, & ſe l'appuyant au cœur du côté du pommeau,*

Tiens, ç'en eſt fait : Allons, Jaſon : ferme, courage.

Medée veut l'arrêter pour luy faire prendre l'épée du côté de la pointe.

Non, laiſſez-moy, pendant que je ſuis animé.

MEDE'E *luy ôtant ſon épée & la luy redonnant par la pointe*

Attens, tien, c'eſt par là. Tu n'en ſçais pas l'uſage,

JASON.

Excuſez mon apprentiſſage.
J' n'y ſuis pas encore accoutumé.

MEDE'E.

Vîte, depêche, tôt.

JASON.

Oh, ne vous en deplaiſe,
Laiſſez les gens ſe tuer à leur aiſe.

MEDE'E *en riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

JASON.

Tu ris ? Tais toy donc, ſi tu veux.
Il faut, pour ſe tuer, un peu de ſerieux.
Allons, la choſe eſt reſoluë.
Sans barguigner, ç'en eſt fait, je me tuë.
Là, fort, zeſte. (*Il fait gliſſer la pointe de l'épée entre ſes jambes, & tombe deſſus, comme s'il s'étoit percé.*

ME-

MEDE'E.

Vrayment, je crois qu'il a raiſon.
Etes-vous mort, Monſieur Jaſon?
Dieux! qu'ay-je fait? quelle diſgrace?
Cher Jaſon, es-tu mort?

JASON.

Mort, s'il en ſut jamais.

MEDE'E.

Helas! reviens que je t'embraſſe.
Pardonne-moy. Reviens je t'en prie.

JASON.

Oh, de grace,
Laiſſez vivre les morts en paix.

MEDE'E.

Ciel! quelle fatale avanture!
Ouy, je confeſſe que j'ay tort.
Je t'aime.

JASON.

Aſſurément!

MEDE'E.

Reviens. Je te le jure.

JASON.

Hé bien, ceſſons donc d'être mort.
Or ſus, je veux que l'on me flâte.

MEDE'E.

Ouy, je t'aime, mon cœur.

JASON.

Bien fort?

MEDE'E.

Tout à fait

JASON.

Qu'on me donne la patte.
Amans qui vous plaignez, j'ay trouvé vôtre fait.
Tuez vous Rien n'eſt tel pour flechir une ingrate:
Mais tuez-vous comme j'ay fait.

SCENE
DE JASON, DE MEDE'E, & d'ISIPHILE qui survient.
MEDE'E, JASON.

MEDE'E.

SI bien donc qu'à la fin, indomptable Jason,
Vous croirez à ma barbe emporter la Toison?
Et déja vôtre bras, en depit de mes charmes,
Croit vaincre les Taureaux, les Dragons, les Gensdarmes,
Mais c'est à mon avis être bien effronté.
Tu ne t'es pas encore assez bien consulté.
Non, mon cher, defais-toy de tant de confiance.
Jason se trouvera plus poltron qu'il ne pense.

JASON.

Madame, je l'auray malgré vous & vos dents.
Ce sera mon bijou. J'en ay fait des sermens,
Quoy que vôtre rigueur me gourmande & m'accable,
Je n'en demordrai pas, ventre-bleu, pour un diable.
Allons. J'en veux decoudre.

MEDE'E.

Ah Jason, mon mignon,

JASON.

Laissez moy....

MEDE'E.

Je t'en prie.

JASON.

Oh non, vous dis-je, non.

IPSI-

IPSIPHILE *survenant, & arrêtant Jason par le bras.*

Doux objet de mes vœux !

JASON *surpris de se voir entre Ipsiphile & Medée.*

Qu'entens je ! ah je m'engage !
Ca, mon cœur, tenons bon : allons, prenons courage,
Evitons de ces yeux la cruelle douceur.
Au meurtre, on m'assassine, au voleur, au voleur.
Plus fendant qu'un Gascon, & plus vaillant qu'un Suisse,
Je feray des Taureaux & boudin & saucisse.
Quel degât ! quelle horreur, lors que mon coutelas,
Va fendre ces Coquins comme des echalas !
Lors que boulversant barrieres, palissades,
Je vais faire aux Dragons, cornes & petarades !
Lors que pulverisant les plus vaillans Heros,
Je feray du tabac des cendres de leurs os !
Lors qu'on ne verra plus que côtes enfoncées,
Que gigauts decharnez, qu'échines fracassées !
Quel haricot, morbleu, de jambes & de bras !
Et que mes coups de poing vont causer de trépas !
Ma colere animant mes deux bras homicides,
Va faire de Colcos un Hôtel d'Invalides.
Par la mort, par la sang, j'y perdray mon Latin :
Ou j'auray la Toison. C'est l'ordre du destin.
Je me moque des rats.

MEDE'E.

Tu ne crains point mes charmes ?

IPSIPHILE.

Ah Jason ! arrêtez, voyez couler mes larmes.
Rendez moy vôtre cœur, ou je meurs de soucy.
J'en éspere une part.

MEDE'E.

J'en eſpere une auſſi.

Explique toy, Jaſon, regle nôtre fortune.

JASON.

Comment? vous en voulez une part à chacune?
Vous prenez donc mon cœur pour un Gâteau des Rois?
Ho non pas, s'il vous plaît: C'eſt pour une autre fois.

IPSIPHILE.

Dans quel funeſte état ma fortune eſt reduite!
Je ſuis un inconſtant, qui me fuit, qui m'évite.
Laiſſe aller la Toiſon, & me rends ton amour,
Jaſon, ou ton depart, me va priver du jour.

JASON.

Hé bien ſoit, archiſoit: quelque choſe qu'on faſſe,
La Toiſon, malgré vous, appartient à ma race.

MEDE'E.

Pour rallumer ſa flamme, & ſoulager mon cœur,
Tâchons de ramener l'Ingrat par la douceur
Jaſon, change d'avis. Aime moy, je t'en prie
Je ſuis jeune, paſſable, & peut-être jolie:
Je veux être à tes vœux plus douce qu'un mouton;
Et tu peux me gagner, ſans combattre un Dragon.
Songe bien qu'un Dragon a peu de complaiſance:
Qu'étant ſi gros, ſi gras, de ſi tendre apparence,
Tu te verras crocqué de quatre coups de dents
Aime moy: tu le peux, ſans craindre d'accidents.
Qu'en dis-tu, mon Amour?

JASON.

Je fremis, je friſſonne.
A droite, á gauche, helas! l'amitié me talonne.
Je ſens remplir d'amour le creux de mon cerveau.
Mon jabot eſt gonflé, je creve dans ma peau.
On m'a deſfaiçonné: le grand diable s'en mêle;
Et mon cœur contre luy ne bat plus que d'une aile

Ouf

Ouf! ah, je n'en puis plus. La Toison, ses beaux yeux,
Mes exploits, mon honneur, les plaisirs, ah grands Dieux!
De mes perplexitez la machine flotante,
Çà, là, du Nord au Sud la victoire éclatante,
Parmy tant de lauriers, la gloire, ses appas,
Car.... d'autant.... ouy.... d'ailleurs.... je puis.... je ne puis pas.
De mes affreux malheurs la Tragicomedie....
Vous voyez bien par là que j'aime à la folie?
Je renguaine mon fier, & quitte mon courroux.
Coupez, taillez, rognez, me voilà tout à vous.
Je suis à vos desirs entierement conforme.

MDELE.

Je triomphe.

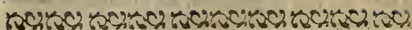
IPSIPHILE.

Ah l'ingrat!

JASON.

Attendez moy sous l'orme.





SCENE.

DES ITEM

MEDE'E, JASON.

MEDE'E *tenant la Toison d'or, & fuyant devant Jason.*

NOn, tu ne l'auras pas ; non, te dis je, tu ne l'auras pas.

JASON.

Ah Medée, sans rancune.

MEDE'E.

A moins que tu ne m'épouse, point de Toison.

JASON.

Quoy, tu te rebelles contre mon bars Dragonicide, Tauraunicide, Gendarmicide, & autres choses en ide ? Ne suffit-il pas que j'aye gagné la Toison pour ....

MEDE'E.

Point de quartier sans la nôce. Il faut passer par là, ou par la fenêtre. Ce n'est pas ici le temps de barguigner : Me veux-tu, ne me veux tu pas ?

JASON.

Puisque tu en es logée là, il vaut autant sauter le bâton Mais comme le marché est un peu longuet, il est bon de sçavoir à peu prés

prés tes allures, & de quel bois tu prétens te chauffer, ça marchandons ric à ric. Chacun y est pour son compte, une fois.

MEDE'E.

Oh de bon cœur. Explique ta chance.

JASON.

Item, il ne faut pas te mettre sur le pied des femmes d'aujourd'huy: & tu comptes sans ton hôte, si tu me prens pour un Surtout de galanterie. Item, point de brocard: de brocard d'or, s'entend. Item, jamais de crêtes. Tous ces tas de rubans qui parent la tête des femmes, gâtent souvent la tête des maris.

MEDE'E.

Ce n'est pas mal débuter. Et bien, aprés?

JASON.

Item, point de grands laquais Car tous les grands laquais de Madame, sont d'une dangereuse suite pour Monsieur.

MEDE'E.

Courage.

JASON.

Item, point de matelotte au Moulin de Javelle... Tu ris. Tais-toy donc. Diable, ce n'est pas toûjours le poisson qui mene les gens en ce païs-là. Item, point de promenades sans moy: point de repas clandestins point de fricassées à Boulogne, aux Pelerins, au grand Turc, & à mille autres endrois où les amis du mary tâ-

chent à devenir les amis de la femme. Franchement les femmes qui vont au cabaret, n'y vont point pour des prunes.

MEDE'E.

Eſt-ce qu'on n'oſeroit manger un morceau avec ſes amis?

JASON.

Mon Dieu! ces ſortes de morceaux-là ſont toûjours indigeſtes; & le plus ſûr, c'eſt de revenir manger chez ſoy aux heures Bourgeoiſes. Item, point d'accointance avec les gens de Robe.

MEDE'E.

Comment? les gens de Robe t'effarouchent? Je te l'aurois pardonné quand on les prenoit pour des Meſtres de Camp, & qu'ils portoient des épées, des cravattes, & des ringraves. Mais preſentement qu'on les a fixez au rabat & au manteau; ma foy des gens en cet équipage-là n'appetiſſent gueres les femmes.

JASON.

Item...

MEDE'E.

Encore?

JASON.

Diable, c'eſt un grand Item, celuy-cy. Point de cotterie, point de commerce, point de frequentation avec les gens d'affaires.

MEDE'E.

Tu ne veux donc voir que des gueux!

JASON.

Je ne veux point connoître des gens qui amorcent les femmes avec l'argent, & qui m'offrent à point nommé tout ce que les maris refusent. Malepeste, de quelque âge que soit un Financier, il est plus dangereux que quinze hommes d'épée.

MEDE'E.

Quoy? tu prendrois de l'ombrage d'un homme d'affaire? Tu ne sçais donc pas que ce sont des dupes banales que les femmes amusent avec des cartes, & qui ne se font de merite & de reputation auprés d'elles, qu'à proportion de l'argent qu'ils perdent au jeu.

JASON.

Tant pis.

MEDE'E.

Tant mieux.

JASON.

Tant pis, vous dis je. Diable rien n'est plus pernicieux pour le repos du ménage, qu'un homme qui a de l'argent à perdre. On commence d'abord par être de moitié avec une jeune femme. Si elle perd; on paye pour elle: quand elle gagne elle empoche tout; & ce seroit un grand miracle, si ces Messieurs étoient long-temps de moitié avec la femme, sans être aussi de moitié avec le mary.

MEDE'E.

Or sur, je m'en vais faire des Item à mon tour.

JASON.

A ton aise.

MEDE'E.

Item point de défiance. Car de l'air dont je te vois, tu serois jaloux comme un Italien.

JASON.

Ma foy, c'est un mal bien universel.

MEDE'E.

Item, point de jolies servantes. Cela tire à consequence & ....

JASON.

Mais ....

MEDE'E.

Point de mais là dessus. Item, jamais d'yvrognerie; jamais de Cormier, jamais d'Alliance, ny de bons Enfans.

JASON.

Il faut donc crever de soif pour t'épouser?

MEDE'E.

Point du tout. Amene tes connoissances chez nous. L'ordinaire sera bien petit, s'il n'y a dequoy regaler deux ou trois de tes amis .... Tu songes ? prends ton party. Tu as fait tes conditions: voilà les miennes. A ce prix, je suis à toy avec la Toison.

JASON.

Marché fait. Touche là; je te veux ap-

prendre

prendre une nouvelle. La Reine a marié Ipsiphile à Licurgue. Ainsi nous allons être tous contens. Or sus, quand partirons-nous pour aller en Grece ?

MEDE'E.

Doucement. On ne se met point en chemin le jour de ses nôces. Avant que de partir, je te veux donner un plat de mon métier. (*Icy Medée frappe la terre de sa baguette. Le Theatre s'ouvre & represente un jardin avec des cascades magnifiques, & quantité de figures sur des piedestaux dorez.*)

JASON.

Diable ! voilà une belle magie, celle-là !

MEDE'E.

Tu vois, Jason, que je mets tout en usage pour te plaire, & que je n'ay pas toûjours des diables à ma queuë. Quoy que Magicienne, j'entens raison, ouy, quand il le faut.

JASON.

Malepeste, le beau début ! Sans vous offenser, prenez un peu vôtre baguette & nous montrez toutes vos raretez piece à piece.

MEDE'E.

Il n'est rien que je ne fasse pour te divertir; à condition que tu me traiteras en honnête femme, au moins.

JASON.

Oh, cela s'en va ſans dire.

MEDE'E.

Tout ce que tu vois là de ſtatuës, ce ſont des gens que j'ay changez en pierre, pour m'avoir fâchée.

JASON.

Ouf! ſur ce pied-là je n'ay qu'à charrier droit.

MEDE'E.

Vois-tu ce viſage couleur de pain d'épice? C'eſt un Medecin qui ſaignoit dans le pourpre, & qui m'ordonnoit l'emetique pour un mal de dents.

JASON.

Fy, au diable! il falloit donc que ce fût quelque ignorant?

MEDE'E.

Bon! Eſt ce qu'il y en a d'autres?

JASON

Et ce haut de-chauſſe à la Candale?

MEDE'E.

C'eſt un homme à la mode.

JASON.

Comment, un homme à la mode? Un bon mary?

MEDE'E.

Non, un Banqueroutier, qui m'a emporté cinquante mille francs.

JASON-

Hé pourquoy tourmenter une ſi louable

pro-

profeſſion ? Il n'y a plus que ce mêtier là de ſûr pour faire fortune. Tout franc, vous n'avez point de conſcience. Et ce grand chapeau, ma mie, quel mal vous a-t-il fait ?

MEDE'E.

Le mal que peut faire un Comedien Italien. Il m'a renduë malade, à force de me faire rire.

JASON.

Comment appellez vous ce marouffle-là ?

MEDE'E.

C'eſt le Docteur Balouard.

JASON.

Quoy, c'eſt là le Docteur des Italiens ? Le plaiſant bouffon ! N'eſt-ce point auſſi que vous le châtiez pour s'être mêlé de parler François ? Hou. hou, j'ay ouy ramager quelque choſe là deſſus. Et ce vertu-gadin, par où vous a t-il fâchée ?

MEDE'E.

Par où ? Il en eſt quitte à bon marché.

JASON.

Comment donc ?

MEDE'E.

C'eſt un Comedien de campagne, qui m'a ennuyée avec ſes grands rolles.

JASON.

Ho pour cettuy là, mon cœur, je vous demande quartier. Comment diable ! un Comedien de campagne. Je m'en ſuis mêlé autrefois. Hé, ce ſont de ſi bonnes gens,

qui

qui joüent de si belle choses ! Ma foy, vous luy ferez grace en faveur de nôtre mariage. Petrifier de grands Acteurs ! Encore pour ces farceurs d'Italiens, patience : Mais un Comedien de campagne ! ho cela est contre les bonnes mœurs.

MEDE'E.

D'où vient que tu t'interesses tant pour eux ?

JASON.

Et mais, c'est que ce sont d'habiles gens, qui charment tout le monde, & qu'on ne sçauroit entendre sans admiration.

MEDE'E.

Puisque tu les aimes, à ta priere je luy fais grace, & à l'autre aussi.

JASON.

Pour ce Tabarin là, au moins, je n'y prens point de part.

MEDE'E.

Oh, il faut que l'amnistie soit generale.

JASON.

Et fy ! vous moquez-vous de faire grace à des Italiens ? ce sont des miserables qui amusent toute une Ville, montez sur deux treteaux & trois planches ; & qui ont l'effronterie de copier le Carrouzel avec un cheval d'osier, & quatre bougies allumées au bout d'une baguette.

SCE-

SCENE.
DES COMEDIENS.

Icy les deux Comediens François & Italien, qui étoient petrifiez, descendent de leurs piedestaux.

LE COMEDIEN FRANCOIS, *faisant plusieurs reverences à Jason.*

SEigneur....

JASON.

Ah, tréve de Seigneur! je suis l'antipode de la ceremonie.

L'ITALIEN.

Signor, la vostra bontà....

JASON.

Quoy? les Italiens se mêlent aussi de complimenter?

LE FRANCOIS.

Magnanime Seigneur, à qui je dois la vie...

JASON.

Ne vous ay-je pas dit que la ceremonie..? Tenez. Pour tout remerciment, donnez-moy cinq ou six de ces Vers pompeux délayez dans le bon sens, & que l'ame savoure comme un précis de raison. Et.... là.... de ces Vers.... enfin de ces beaux Vers qui vous mettent en reputation.

L'ITA-

L'ITALIEN.

Signore, se Vossignoria vole, ancora io le dirò de gran versi.

JASON.

Vous de grands Vers? Vous étes de plaisans fallots. C'est bien à vous, ma foy, à debiter de bonnes choses! à moins que ce ne soit pour les estropier, ou les rendre ridicules.... Je ne sçay si ma memoire me trompe; mais je pense avoir leu quelque part dans une Gazette de Hollande, qu'un certain mauvais Plaisant de vôtre Troupe, nommé Artir.... Arpir.... Arquir....

L'ITALIEN.

Arlichino.

JASON.

Justement, Arlequin. On dit que cet Animal-là s'est mêlé dans je ne sçay quelle farce, de tourner en ridicule un Empereur Romain nommé Titus? C'est bien à luy, ma foy, de berner un homme de cette qualité là? Voyez, je vous prie, le bel employ de railler Berenice, qui a fait pleurer toute la France, & qui fera rire d'oresnavant les Halles & la Friperie! Voilà de ces sortes de choses qui font saigner le cœur. (*au Comedien François*) A propos Monsieur, revenons à ces beaux Vers François, je vous prie.

LE FRANCOIS.

Du grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde....

JASON

Ah, que cela debute bien ! du Grand flambeau des Cieux !

Aprés, Monſieur, aprés ?

LE FRANCOIS.

Du Grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde,
De ſes rayons dorez perçoit l'email de l'onde....

JASON.

Il n'y a point là de verbiage. Ce ſont des choſes & des meilleures.

LE FRANCOIS.

Du convexe azuré, lançant ſes premiers traits,
Peignoit les flots errans de ſes brillants attraits.

JASON.

Ah Jernie ! Voilà ce qu'on appelle des Vers ! Que dites-vous à cela, vous autres Bâteleurs ?

LE FRANCOIS.

Lors que la foudroyante & terrible Hypolite,
Reine du Thermedon, redoutable au Cocite....

JASON.

Il y a bien du beau là dedans !

LE

LE FRANCOIS.

Faisoit trembler l'Affrique, & le Pole des Cieux,
En jettant la frayeur jusqu'au Trône des Dieux.

JASON.

Cette moëlle de Vers!

LE FRANCOIS.

Sa Nephretique ardeur, malgré tous les obstacles
Enfantoit par ses coups l'horison des miracles.

JASON.

Ah morbleu, il n'y a pas moyen de tenir là contre. *Enfantoit par ses coups l'horizon des miracles!* Avec ces grands Vers là, on creve de monde chez vous?

LE FRANCOIS.

Nous n'avons pas une ame; & il semble....

JASON.

Quoy, le serieux ne vous amene pas toute la France?

LE FRANCOIS.

Oh que non, Monseigneur; on fuit tous les endroits où l'on parle raison.

JASON.

Hé bien, si le serieux ennuye le monde, que ne joüez-vous des pieces Comiques?

Il

Il y a aſſez de gens qui ne cherchent qu'a rire.

LE FRANCOIS.

Helas ! nous ne repreſentons autre choſe,

JASON.

Oüy, mais, ce ſont peut être des vieilles pieces ?

LE FRANCOIS.

Pardonnez-moy Seigneur, nous ne mettons que des nouveautez ſur le Theatre.

JASON.

Et avec cela ?

LE FRANCOIS.

Et avec tout cela, nous ne gagnons rien,

JASON.

Vous ne joüez donc que pour l honneur ?

LE FRANCOIS.

Nous ne joüons que pour nous tenir en haleine.

JASON.

Quel dommage !

LE FRANCOIS.

Nous ne faiſons plus rien depuis que les Italiens ont donné Protée, le Banqueroutier, l'Empereur dans la Lune...

JASON.

Et fy ? ce ne ſont que des Farces & des Enfilades de Quolibets.

LE

LE FRANCOIS.

Et avec ces Farces & ces Enfilades de Quolibets, ils attirent tout le monde chez eux ; & ils n'ont point de place pour les femmes....

JASON.

Quoy, les femmes vont voir les Italiens? Oh, il faut que je prie Medée de petrifier ces canailles-là.

LE FRANCOIS.

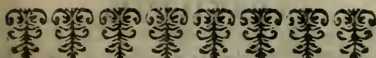
Helas, Seigneur, quand ils seroient de pierre, je crois qu'ils feroient encore rire.

JASON.

Les femmes les vont voir! *O tempora! ô mores!*

MEDE'E.

Vrayment, vrayment, c'est bien dans un jour de nôces de parler Latin. Ca, ca, songeons à terminer la Fête par un divertissement de ma façon. Or sus, aprés avoir animé des Statuës, je vais animer des Cascades. (*Icy Medée frappe de sa Baguette, les Cascades joüent, & toutes les autres Statuës descendent de leur Piédestaux, & forment une entrée de Ballet. Arlequin y danse au milieu, & l'on y chante quelques Vers burlesques, qui finissent la Comedie.*



SCENES FRANCOISES DE LA FILLE SCAVANTE.

SCENE DE TORTILLON ET PIERROT.

TORTILLON.

JE pense que c'eſt pour tourmenter l'homme qu'on a inventé le Mariage, Hé ventrebleu! falloit il tant de pelerinage, pour n'avoir que deux filles qui me font enrager.

PIERROT.

Je ne ſuis pas comme vous, moy : je m'en accommoderois bien.

TORTILLON.

Que marmotes tu là entre tes dents?

PIERROT.

Oh, je dis qu'en effet, Monſieur, vous avez eu bien de la peine à faire ces deux filles, & que Madame toute ſeule n'en ſeroit jamais venu à bout.

TOR-

TORTILLON.

Je ne ſçay qu en croire. Car plus je m'examine, moins je trouve que mes filles me reſſemblent. Angelique ne parle que de Livres: Iſabelle ne ſe plaît qu'avec des gens d'épée. Quel diantre de rapport tout cela a-t'il avec moy, qui n'ay ny cœur ny étude, & qui me fais un employ de vivre bourgeoiſement dans Paris? Chienne de deſtinée! tu m'as bien pris par mon endroit ſenſible.

PIERROT.

Tout franc, Monſieur, vous étes à plaindre. Il n'y a pas juſqu'au crapaut qui ne faſſe ſon ſemblable. Cependant vous n'étes qu'une bête, ou peu s'en faut; & vous n'avez pas eu le plaiſir de faire une fille auſſi ignorante que vous. Moy je vous parle à cœur ouvert, A vôtre place je me deſeſpererois.

TORTILLON.

A ma place, tu ſerois plus embaraſſé que moy. Ah, mon pauvre Pierrot, l'étrange machine qu'une fille! Si on la tient de court, elle s'échape. A-t-elle de la liberté, elle en abuſe. La veut on marier, la voilà Religieuſe. Qu'un Galand-homme la recherche, elle ſe rend la proye d'un Facquin Toûjours gâtée de ſon merite; jamais traitable ſur ſes defauts: ſe figurant ſur tout, qu'un peu de jeuneſſe repare à

coup

coup seur & sa naissance & sa fortune. Enfin vous diriez que la tête d'une fille est le rendez vous de l'impertinence, du caprice, & des contre-temps.

PIERROT.

Ma foy, Monsieur, je m'en dédis. Vous n'étes pas la moitié si bête que je pensois. Comment diable, vous jargonnez comme un merle, & vous arrangez cela tout au plus juste.

TORTILLON *en pleurant.*

Malheureux pere que je suis!

PIERROT.

Helas, Monsieur! là ne vous affligez point. Vous ne l'étes peut être pas tant que vous croyez.

TORTILLON.

Encore si j'avois demeuré auprés de quelque College patience. Je dirois que la demangeaison du Latin auroit pris à ma femme, & que la hantise d'un Pedant auroit apporté cette malediction là chez nous. Mais dans le cœur de la Ville, morbleu, dans la ruë Saint Denis, engendrer une fille qui fait de ma maison un attelier de Philosophie! Non, je n'en reviendray jamais. Dans le desespoir où je suis, je veux jetter tous les Livres par la fenêtre, toute la Geographie, & tous les instrumens de Mathematique.

PIERROT.

Ah, Monsieur, quartier pour les instrumens, s'il vous plaît. Il faut bien qu'une jeunesse se divertisse à quelque chose.

TORTILLON.

Quelle se divertisse à se marier. N'est-ce pas un assez bon employ ?

PIERROT.

C'est selon comme on le fait valoir. Car afin que vous l'entendiez, Monsieur, il y a des filles à Paris qui gagnent plus que trois femmes mariées.

TORTILLON.

Si je prens un bâton, Maraut, je vous apprendray à...

PIERROT.

Vela-t-il pas comme vous faites, dés qu'on vous parle raison ?

TORTILLON.

O ça, Monsieur le Raisonneur, vous plaira-t-il de vous taire, & d'aller dire à ma fille que je luy veux parler ? (*Pierrot s'en va, & Tortillon le rappellant*) St, st, Ne t'avise pas de luy dire que je suis de mauvaise humeur.

PIERROT.

Tout au contraire Monsieur, je luy diray que vous étes gay comme un pinçon, & que depuis trois quarts d'heure vous me faites crever de rire.

TOR

TORTILLON.

Te depêcheras-tu ?

PIERROT.

Oh, je vous l'ameneray morte ou vive.

TORTILLON *seul.*

Malgré tout mon chagrin, il faut que je me contraigne, & qu'avec douceur je tâche de resoudre ma fille au mariage. Car feu mon Frere ne luy ayant laissé cinquante mille écus, qu'à condition de se marier, il seroit rude que l'entêtement luy fit perdre un avantage si considerable. La pauvre Enfant regarde peut-être un homme comme quelque chose de bien terrible. Mais je suis persuadé qu'à la fin elle prendra plus de plaisir à feüilleter un Mary qu'un Livre. La voicy Prenons un air ouvert & gracieux, & ne l'effarouchons point sur sa doctrine.

SCENE

D'ANGELIQUE, DE TORTILLON, ET DE PIERROT.

PIERROT.

HE bien, Monsieur, est-ce que je suis un si méchant Valet? Vela pourtant vôtre enfant que je vous amene. (*à Angeli-*

gelique) Allons, une reverence bien bas à vôtre bon homme de pere.

TORTILLON *d'un ton riant.*

Ma chere fille, je te donne le bon jour.

ANGELIQUE.

Ah Ciel! ne vous deferez-vous jamais de vos abords populaires, qui choquent l'oreille, & qui scandalisent le bon sens?

PIERROT.

Hé fy, Monsieur, fy!

TORTILLON.

Comment donc? Est ce qu'un pere n'oseroit plus donner le bon jour à sa fille?

ANGELIQUE.

Un pere extravague comme un autre homme, quand il se mêle de donner ce qui ne luy appartient point; parce qu'un don, suivant les Jurisconsultes, n'est autre chose qu'une transmission de proprieté. Or, pour me donner un bon jour, Il faudroit necessairement que vous en fussiez le maître. Il est donc certain que la faculté intelligible se revolte toutes les fois qu'on fait un aussi brutal compliment; & que pour parler juste, il faut dire tout uniment: Ma fille, je vous souhaite le bon jour.

PIERROT.

Hé fy! Monsieur, fy, fy! ...

TORTILLON.

Que je ſuis heureux d'avoir une fille d'un ſi bon eſprit (*en s'approchant d'elle amiablement.*) Ma mie, puiſque tu te chagrine du bon jour que je te donne ; je te vais faire un preſent qui te charmera.

ANGELIQUE.

Autre delire, auſſi choquant que le premier ? (*Se tournant vers ſon pere*) Apprenez, mon pere, qu'une ame raiſonnable ne ſe laiſſe jamais ſeduire par l'interêt ; que la vertu ſeule eſt capable de me toucher ; que les preſens m'effarouchent, & que je méconnois juſqu'à mon pere, quand mon pere eſt aſſez groſſier pour m'en offrir.

PIERROT.

Hé bien, Monſieur, que dites-vous à cela?

TORTILLON.

Je dis que ma fille a le cœur bien placé... Mais ma chere Enfant ſi je te faiſois une propoſition, l'écouterois tu ?

ANGELIQUE.

J'écouteray avec reſpect tout ce qui ſera dicté par le bon ſens, & renfermé dans les bornes d'une élocution reguliere.

TORTILLON.

Si je te diſois, ma mie, que je mourrois content, pourveu ...

ANGELIQUE.

Hé parlons poſitivement, laconiquement, & naturellement.

TORTILLON.

Hé bien, si je te disois que je te veux rendre heureuse ?

ANGELIQUE.

Je dirois avec Pythagore, que cela est au dessus de vos forces, & que le veritable bonheur dérive immediatement du Ciel.

TORTILLON.

Point, point. Va je ne le feray pas descendre de si haut. (*à l'oreille.*) Je te veux donner un mary

ANGELIQUE.

A moy, un mary! un mary brutal comme tous ceux d'aujourd huy! un yvrogne, un jaloux, un joüeur, un debauché!

TORTILLON.

A Dieu ne plaise que je te rende un si méchant office ? Je pretens t'en donner un à ton gré. J'aimerois mieux mourir que d'avoir gêné ton inclination.

ANGELIQUE.

Vous voulez donc bien vous en rapporter à moy?

TORTILLON.

De tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Cela étant, je ne veux point me marier. Moy, je me soumettrois aux inégalitez d'un bourru, qui me regarderoit comme un secours à sa fortune, ou un obstacle à son plaisir! Point de mary, mon pere point de

mary. Si les filles m'en vouloient croire, nous verrions tous ces animaux-là ramper à nos pieds, & nous demander misericorde. Mais la facilité de nôtre sexe les a rendus si insolens, qu'on leur en doit de reste, quand il s'abaissent jusques à nous épouser.

PIERROT.

Ah, le bon petit gosier de fille! c'est mordy tout cœur.

TORTILLON.

Mais crois tu, mon enfant, que dans tout le genre humain il ne se trouvera pas quelque honnête homme? Quant à moy, il ne m'importe de qu'elle profession. En veux-tu un de Robe?

ANGELIQUE.

Ce sont de plaisans magots, avec leurs paperasses & leurs étoffes plissées! Il faut qu'une femme riche se réduise toute sa vie aux petit pied, pour replâtrer leurs affaires. Encore le plus souvent le mariage n'est pas suffisant pour payer la charge. On a un carreau à la verité.

PIERROT.

Ouy: mais en récompense le tournebroche n'a gueres de pratique. Car toute leur maison est attelée le soir sur une miserable éclanche: encore en faut il garder un morceau pour faire le lendemain un hachis. Je ne le sçais que de reste. J'ay demeuré

trois ans dans une de ces boutiques là.

ANGELIQUE.

Voilà-t-il pas de beaux endroits pour charmer une femme!

TORTILLON.

Hébien, ma fille, ne te contrains point. Prens un homme d'épée.

ANGELIQUE.

C'est bien encore pis. La plûpart sont des hableurs, qui n'ont ni jugement ni conduite. Toujours enyvrez de leur naissance, fatiguez de leur bonne fortune, occupez de perruques, de livrées, de tabatieres; érigeant l'ignorance en vertu, l'effronterie en merite, & se donnant par tout des airs de suffisance & de distinction, qui ne servent qu'à les rendre insupportables & ridicules.

PIERROT.

A tout cela il n'y a pas un mot à rabattre.

TORTILLON.

Je vois bien qu'un Financier t'accommodera mieux.

ANGELIQUE.

Que vous me connoissez mal, mon pere! Jamais Financier ne me sera de rien. Il y a trop de haut & trop de bas dans la vie de ces Messieurs-là. Aujourd'huy, le Palais d'un Prince ne suffit pas pour les loger. Trois mois aprés on les trouve dans une Con-

Conciergerie. Viennent-ils de prendre un million d'une main ? ſur le champ on leur fait rendre de l'autre. Tantôt opulens, ſouvent miſerables ; & toujours accablez de maledictions. Je ne ſçay pas comme leurs femmes l'entendent : mais pour moy, j'aurois peine à broder mes juppes des malheurs du public.

TORTILLON.

Sur ce pied là, ma mie, vôtre ſœur Iſabelle profitera des cinquante mille écus que mon frere vous a donnez en faveur de mariage.

ANGELIQUE.

Sur ce pied là ; mon pere, j'aime encore mieux un bon Livre qu'un méchant mary. Depuis trois ans que je commerce avec Ariſtote, il eſt à naître que nous ayons eu le moindre petit demêlé enſemble.

TORTILLON.

Je conviens qu'Ariſtote eſt un fort honnête homme. Mais....

ANGELIQUE.

Mais, vous avez beau dire je n'en veux point démordre ; je hais vôtre argent, je hais la nôce, je hais les hommes, je hais l'attirail du menage : tout m'en rebute, tout m'en effraye, tout m'en fait horreur. L'étude au contraire, n'a pour moy que des charmes (*d'un ton ſerieux & poſé.*) Adieu, mon pere, je vous quitte pour alle faire

une experience de Mathematique. (*Elle s'en va.*)

TORTILON *en colere.*

Ho je vous regaleray bien avec vos experiences! Il ne sera pourtant pas dit; Madame la Philosophe, que vous ruinerez vôtre établissement pour être sçavante. Malepeste, je vous en empêcheray bien. Je ne veux point de plus habiles gens que moy dans ma maison.

PIERROT (*en s'en allant avec luy.*)

Si cela est, Monsieur, donnez-moy mon congé.

TORTILLON (*se retournant en colere vers l'endroit d'où Angelique est sortie.*)

Comment, mort de ma vie! des experiences de Mathematique, quand je parle de mariage! Peu s'en faut, coquine, que je ne t'envoye tout à l'heure ....

PIERROT.

Hé fy, Monsieur! faut il être comme cela homicide de sa vie? Le Medecin vous a dit mille fois, qu'une mirancolie étoit capable de vous jetter les quatre fers en l'air.



SCE-

SCENE

D'ISABELLE ET ANGELIQUE.

ISABELLE.

QUoy, ma chere sœur, tu ne veux rien accorder à mes raisons & à mes prieres? Toujours infectée d'Auteurs, toujours la duppe des Livres, tu prétens sacrifier ton établissement à ta manie, & preferer le nom de fille sçavante à celuy de femme raisonnable? Pour moy, je ne comprens point ta Letargie. Aimable, jeune, spirituelle, riche, tu veux devenir un hibou de Bibliotheque, & ne paroître dans le monde que pour l'affliger de tes raisonnemens?

ANGELIQUE.

Je ne croyois pas qu'une inorveuse de vôtre âge se mêlât de remontrances. Et depuis quand donc les cadettes prennent-elles la liberté de faire des leçons? Apprenez, petite écervelée, que la liaison du sang ne me rend point vos fadaises plus supportables. Je suis vôtre sœur: mais, graces au Ciel, exempte des fatales impressions de la vanité & de la coqueterie,

ISABELLE.

Ah, ma petite, tu te fâches contre ta sœur, qui t'aime plus que sa vie? Je te jure,

mon cœur, que je n'ay ni l'air ni l'esprit de faire des leçons. Mais je ne puis voir mon pere dans le desespoir où tu le mets, sans te faire connoître que ton obstination luy coûtera peut être la vie. (*En l'embrassant*,) Hé, ma sœur, songe qu'en te mariant tu t'assures le bien de mon oncle, & que tes nôces seront bien-tôt suivies des miennes.

Tortillon paroît, & écoute.

ANGELIQUE.

Ah! c'est donc la nôce qui vous gourmande, ma mignone, & qui vous fait parler avec tant de vigueur? Allez, n'avez-vous point de honte, d'asservir si indignement la raison à la nature, & de precipiter dans l'esclavage des sens la superiorité de l'esprit? Quoy, toute la grandeur de l'ame ne peut tenir contre la foiblesse du cœur? & l'ombre d'un plaisir l'emportera sur un torrent de malheurs attachez au mariage? Puisque vous avez du cœur, que ne prenez-vous le party de l'épée?

ISABELLE.

Ma pauvre sœur, voilà bien de la morale perduë: Car tu as beau dire, ma petite, quelque charmante que soit la guerre, avec cela il faut encore se marier.

ANGELIQUE.

Oüy, quand on est sotte comme vous, & qu'on n'a pas l'esprit de comprendre

qu'un

qu'un homme eſt cent fois moins que rien.

ISABELLE.

C'eſt donc que je n'ay pas étudié. Mais il me ſemble pourtant, qu'un homme eſt bien quelque choſe.

TORTILLON *à part.*

Elle a raiſon.

ISABELLE.

Je ne ſuis pourtant pas toute ſeule de mon avis, puiſque tout le monde ſe marie. Ma ſœur, avec ta philoſophie, que repons-tu à cet argument ?

ANGELIQUE.

Je répons, que ſi tout le monde ſe marie, que tout le monde s'en repent.

ISABELLE.

Hé bien, je m'en repentiray avec les autres.

ANGELIQUE.

Voilà le deſeſpoir d'une folle, qui ne prend conſeil que de ſon miroir ; qui paſſe les jours entiers à ſa toilette, & qui laiſſe les beautez de l'ame en friche, pour cultiver celles du corps avec idolatrie.

ISABELLE.

Hé bon Dieu, ma petite, pourquoy cet air farouche contre le ſoin qu'on prend de ſa perſonne ? Il me ſemble que l'amour propre a ſes bornes, & que l'on peut ſans crime être à ſa toilette, ménager ſes talens, & ſe prévaloir de ſa jeuneſſe. Tout

cela n'est point condannable, quand on a le mariage pour objet.

ANGELIQUE.

A quel prix que ce soit, vous voulez donc être mariée? (*Tortillon se fait voir, & aborde Angelique*)

SCENE.

DE TORTILLON, ANGELIQUE, ET ISABELLE.

TORTILLON.

Elle a raison de le vouloir ; & vous n'étes qu'une sotte de l'en détourner. Sçachez une fois pour tout, que je suis vôtre pere, & que je trouveray le moyen de me faire obeïr. A la fin je me lasse de vos grands mots, & des galimatias dont j'ay la tête rompuë à tous les momens du jour.

ANGELIQUE *d'un ton railleur.*

Je conviens, mon pere, que vous profitez davantage aux entretiens de Pierrot.

TORTILLON.

Taisez-vous, insolente : Je pense que vôtre orgueil vient jusques à moy? (*en la menaçant de son bâton*) Par la mort de ma vie.....

ISABELLE.

De grace, mon pere, ne vous emportez

tez point. Ma ſœur n'a pas deſſein de vous offenſer.

ANGELIQUE.

Vous moquez-vous, ma ſœur, Le Galimatias n'a jamais offenſé perſonne.

TORTILLON.

Ecoute, tu me pouſſe à bout: mais je te jure que tu ſeras mariée ; ou je feray ta ſœur ſi grande Dame, que tu en creveras de depit.

ISABELLE.

Diſpenſez-moy, mon pere, de profiter de la diſgrace de ma ſœur.

PIERROT *entrant tout effaré.*

Ah, Monſieur, il y a je ne ſçay quoy là bas qui vous demande.

ANGELIQUE.

Que veux tu dire avec ton Je ne ſçay quoy ? Eſt-ce un accident ! une ſubſtance ? Un être materiel ? ou un être de raiſon ?

PIERROT.

Vous nous la baillez belle, ma foy, avec vôtre ſubſiſtance ? Je vous dis que cela eſt comme un phantôme. Cela pleure, cela eſt vêtu de noir. Tant y a que cela demande à vous parler.

TORTILLON.

Ne ſeroit ce point une Veuve qui a tantôt envoyé demander ſi j'y étois ?

PIER-

PIERROT.

Oh, si c'est une Veuve, elle est bien affligée: Car son visage est aussi noir que son habit.

TORTILLON,

Fais la entrer (*Pierrot sort.*)

ISABELLE.

Ne seroit-ce point aussi de ces gens déguisez qui vont le poignard sur la gorge demander de l'argent dans les maisons? Il en court terriblement.

ANGELIQUE *en regardant sa sœur avec mépris.*

Les petites ames s'effrayent de rien.

ISAB LLE.

Ma sœur, point de comparaison sur le courage. Vous étes sçavante, & puis c'est le tout.

PIERROT, ARLEQUIN en Veuve, & le mêmes Acteurs de la Scene precedente.

PIERROT.

Voilà cette chose noire, Monsieur, qui Vous a demandé.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Ah! ah! ah, Monsieur Tortillon, je suis ruinée.

TORTILLON.

Elle a perdu quelque procés, volontiers?

AR-

ARLEQUIN.

A la fleur de mon âge, voir mourir entre mes bras un mary qui a dix mille écus de rente! Ah! ah! ah! quelle angoisse. Monsieur, quel desespoir!

ANGELIQUE *à part.*

Il n'y a pas là tant de quoy pleurer. D'autres s'en réjoüiroient.

TORTILLON.

Madame, serois-je assez heureux pour pouvoir soulager vôtre douleur?

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! Monsieur, je suis inconsolable.

TORTILLON.

En ces rencontres-là, Madame, il faut avoir recours à la raison.

ARLEQUIN.

Il n'y a raison qui puisse tenir contre.... Ah! ah!

ISABELLE.

La pauvre creature me fait pitié.

PIERROT.

Franchement, il y a de bons cœurs de femmes!

TORTILLON.

Il faut esperer, Madame, que le temps....

ARLEQUIN.

Trois mille ans ne me consoleroient pas.

TORTILLON.

Si le temps ne peut rien, la consideration

de

de Messieurs vos enfans doit. . . .

ARLEQUIN.

Ce sont, mes enfans, Monsieur, qui m'assassinent. Les Coquins me disputent mon doüaire, que j'ay si bien gagné (*De toute l'étenduë de sa voix*) Ah! ah! ah C'est pour en mourir.

ANGELIQUE.

Je voyois bien que cette femme là pleuroit trop fort pour aimer son mary.

ARLEQUIN *d'un ton tranquille.*

Mon cher Monsieur Tortillon, puis qu'on n'ignore de rien chez vous, faites-moy la grace de me dire bonnement, dans combien de mois je pourray me remarier? Apparemment cela est reglé par la Coutume.

PIERROT *à part.*

Le trompeur animal qu'une femme! Je croyois, ma foy, que cette carogne là pleuroit son mary.

TORTILLON *vers Angelique.*

Coquine, voilà les affronts où tu m'exposes avec ton Latin. (*se tournant vers Arlequin*) Madame, je n'ay point de honte de vous dire que je n'ay pas étudié, à peine sçay je lire; & que mon employ est de gouverner doucement mon petit ménage. Mais voilà ma fille aînée qui n'ignore de rien. Angelique, saluez Madame. & luy rendez raison de ce qu'elle vous demande. (*à Arlequin*) Je vous laisse parler de vos affai-

affaires en liberté. Isabelle suivez-moy, & qu'il ne vous arrive plus, sur les yeux de votre tête, de vous laisser corrompre par votre sœur.

ISABELLE.

Je sçay trop le respect que je vous dois pour y manquer.

Tortillon & Isabelle sortent.

ARLEQUIN *aprés quelques ceremonies muettes s'asseyant auprés d'Angelique.*

Ma belle Demoiselle, par quel bonheur les Loix sont elles tombées en quenoüille? Ah que je sçay bon gré à feu mon mary d'être mort, pour me donner occasion de vous consulter!

ANGELIQUE.

Je luy sçay bien meilleur gré de vous avoir rendu en mourant la liberté que vous luy aviez imprudemment sacrifiée le jour de vos nôces.

ARLEQUIN.

Que dites vous là, Mademoiselle? Jamais femme n'a été plus libre que moy en paroles & en actions.

ANGELIQUE.

Et cela ne déplaisoit point à Monsieur vôtre mary?

ARLEQUIN.

Tout au contraire, il enchâssoit mes sottises comme des Oracles, & n'avoit pas de

de plus grand plaisir que quand il me voyoit folâtrer avec tout le monde. Vous croyez bien que cela n'alloit pas au criminel ?

ANGELIQUE.

Quoy, il n'étoit point jaloux ?

ARLEQUIN

Un galant homme ne se mêle point d'un si vilain mêtier. Sçavez-vous qu'il y a du mênage à n'être point jaloux ! Quand on s'en rapporte aveuglement à sa femme, jamais elle n'en abuse. Elle verra peut-être par preference un amy ou deux qui prennent soin de luy plaire : Mais quand le mary fait le malingre, & qu'il harasse une femme sur le choix de ses visites & de ses connoissances ; ma foy on ne luy fait point de quartier. Une femme mutinée se vange autant de fois qu'on se défie d'elle.

ANGELIQUE.

Selon les apparences, Madame, jamais ces sortes de rancunes ne vous ont pris.

ARLEQUIN.

J'eusse éte bien malheureuse ! Grace au Ciel, on ne m'a jamais contrainte. J'ay joüé, j'ay fait des parties, j'ay écrit des billets, j'ay couru le bal ; j'ay donné des rendez vous, j'ay fait des voyages, j'ay veu des hommes tant que bon m'a semblé, jamais Monsieur de la Duppardiere n'y a trou-

rouvé à redire. Oh, c'étoit un vray homme pour une femme.

ANGELIQUE.

Quand vous l'auriez commandé exprés....

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! *(en se laissant aller.*

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous, Madame? Vous trouvez-vous mal?

ARLEQUIN.

Ah, ma chere Demoiselle, c'est une vapeur de nôces qui me prend toutes les fois que je pense à mon pauvre mary. (*En se frotant les yeux avec son mouchoir*) Mon cher cœur, je ne te reverray plus!

ANGELIQUE.

Le malheur n'est pas grand.

ARLEQUIN.

Tel que vous me voyez, Mademoiselle, j'ay eu dix-sept enfans; & si il n'y paroît point à mon visage, comme vous voyez. Croiriez-vous que je n'ay jamais accouché, que mon mary ne m'ait tenu la main pendant tout mon travail?

ANGELIQUE.

L'horrible fonction!

ARLEQUIN.

Il me disoit si affecteusement: Que ne puis-je te soulager du mal que je te fais souffrir! Helas le pauvre homme, il parloit

loit à coup ſeur: Car il n'eſt que trop vray que je ſuis une honnête femme.

ANGELIQUE.

Quoy, Madame, le grand nombre d'enfans ne vous a point rebutée du mariage?

ARLEQUIN.

Vous moquez-vous, Mademoiſelle? C'en eſt la friandiſe. De bonne foy, cela ne vous donne-t-il point quelque peu d'appetit pour la nôce?

ANGELIQUE.

Non, je vous aſſure. Cela m'en donneroit plutôt de l'horreur. Il me ſemble, Madame, que vous étiez venuë icy pour conſulter quelque choſe?

ARLEQUIN.

A propos, vous avez raiſon. C'eſt que l'amour de mon mary, m'a entraînée un peu loin. Oh ça, parlons à cœur ouvert. Par vos ſages conſeils ne pourrois-je point m'emparer de tout le bien de mon cher mary, ſans en rendre compte à mes enfans? Diable, il a laiſſé deux cens bons mille écus; & avec cela, comme vous pouvez croire, je ſerois bien tôt remariée.

ANGELIQUE.

C'eſt à dire en bon François, qu'à l'exemple de beaucoup de meres, vous ne ſeriez pas fâchée de tirer le bien de vos enfans par devers vous?

ARLE-

ARLEQUIN.

Justement.

ANGELIQUE.

Vous mettre en possession de tout sans misericorde ?

ARLEQUIN.

Ah ; que vous devinez juste !

ANGELIQUE.

Vous remarier à un jeune homme ; & pour l'engager a une joyeuse reconnoissance, vou ne manqueriez pas de luy donner une partie de vôtre bien en l'épousant ?

ARLEQUIN.

Non. Je luy voudrois tout donner.

ANGELIQUE.

Et que feront vos enfans, Madame ?

ARLEQUIN.

Ils prieront Dieu pour moy, de ne leur avoir pas laissé de bien pour leur épargner des procés.

ANGELIQUE.

Allez, mere dénaturée, vous cacher pour jamais. Pierrot, ma sœur, quelqu'un venez me délivrer d'une Megere si abominable.

ARLEQUIN.

Tout ce vacarme-là tire un peu sur les étrivieres. Décampons de peur d'accident. Mon pauvre mary, mon cher petit homme, ne te verray-je plus ? *Il sort en pleurant.*

SCE-

SCENE.

DE L'ENROLLEMENT.

ISABELLE *en Capitaine.* MEZZETIN *Sergent.* UN TAMBOUR. TORTILLON. L'ARC-EN-CIEL, *amy de Tortillon.*

ISABELLE *en grondant Mezzetin.*

Ecoutez, Sergent, si m'a recruë n'est faite dans trois jours, sans autre forme de Procez, je reprens la halebarde. Comptez là dessus.

MEZZETIN.

Voilà une belle récompense à un pauvre diable qui se creve à vous faire des soldats Est ce ma faute, à moy, s'ils desertent ?

ISABELLE.

Le premier de ces marauts-là qui regardera le pas de la porte, brûlez luy moy la tête d'un coup de pistolet. Cela fera peur aux autres.

L'ARC EN-CIEL *à Tortillon.*

Voilà un cadet qui ne ressemble point mal à vôtre fille.

TORTILLON.

Vous verrez que ma femme la mene ce soir à quelque assemblée. (*vers Isabelle*)

Ma mie,

Ma mie, tu commences le Carnaval de bonne heure : car il me semble que les masques né courent gueres pendant l'Automne.

ISABELLE (*vers Mezzetin.*)

Hé ouy, les masques!

MEZZETIN.

Le vieux fou! *Mezzetin lâche un tourbillon de fumee dans le visage de l'Arc-en-Ciel.*

L'ARC-EN-CIEL.

Ah ! je suis englouty.

ISABELLE.

Il n'y a plus que vous en France, Monsieur l'Arc-en-Ciel ; qni n'aimiez point le tabac.

MEZZETIN (*vers l'Arc en-Ciel.*

Ma foy, vive la pipe! c'est le salut du Grivois.

TORTILLON.

Dis-moy donc, ma fille, avec qui cours-tu le bal ?

ISABELLE.

Avec une armée de soixante ou quatre-vingt mille hommes, que je vais joindre sur le bord du Rhin.

MEZZETIN.

Nous allons faire un carnage de diable.

L'ARC-EN-CIEL (*à l'oreille de Tortillon.*

C'est sur cette fille là que vous faites reposer toutes vos esperances ?

TORTILLON.

Avec une Armée de quatre vingt mille hommes! Oüais? que veut dire tout cela?

ISABELLE.

Pour faire cesser vôtre surprise, sçachez, mon pere, que la molesse & l'oisiveté des femmes m'ont donné une telle aversion de mon sexe, que ne le pouvant changer, je tâche du moins de le déguiser par mes habits & par mes actions. Et comme la guerre est la veritable école de la gloire, en attendant mieux je me fais d'abord Capitaine d'Infanterie.

TORTILLON.

Plaît-il?

ISABELLE.

Ouy morbleu, Capitaine d'Infanterie; & je prétens que toutes les semaines la Gazette fera mention & de mon courage & de ma conduite.

L'ARC-EN CIEL *en montrant le doigt Tortillon, & se moquant.*

Une fille douce! raisonnable!

ISABELLE.

O ça; de bonne foy mon pere, ne conviendrez-vous pas qu'un chapeau retroussé me coëffe infiniment mieux qu'un attirail impertinent de rubans & de cornettes qu'une plume a toute une autre grace que les montagnes de rayons qui allongent la taille des femmes?

TOR

TORTILLON.

Dieu me le pardonne, la cadette est encore plus malade que l'aînée.

MEZZETIN *rentrant brusquement.*

Le pere de Jolicœur, mon Capitaine, qui apporte trente Louis d'or pour dégager son fils?

ISABELLE.

C'est un fou. A moins de cinquante, il n'y a rien à faire.

MEZZETIN.

C'est ce que je luy ay dit, moy. Je luy vas diablement river son clou, avec ses trente Louis.

TORTILLON *les larmes aux yeux, vers l'Arc-en-Ciel.*

Mon compere, que je suis malheureux en enfans!

L'ARC EN-CIEL.

Point du tout. C'est une fille qui n'a d'autres volontez que les vôtres.

TORTILLON *vers Isabelle.*

Ma chere fille, je voy bien que tout cecy n'est qu'une gageure pour te réjoüir. N'est-il pas vray? Mais plaisanterie à part, sçais-tu, ma belle, que je songe tout de bon à te marier, & que je te destine un des plus jolis hommes...

ISABELLE.

Hé fy! Rêvez-vous de me faire une

auſſi brutale propoſition ?

TORTILLON.

Comment donc ?

ISABELLE.

Quoy je paſſerois, comme les autres femmes, les deux tiers de ma vie devant un miroir ? Je ſerois toujours occupée d'enfans, de nourrices, de meubles, de juppes, de dentelles, de fichus, de parfums, & de toutes les drogues qui ſont la felicité ou pour parler plus juſte, la miſere de nôtre ſexe ! Non, non, mon pere, non, j'ay l'ame plus élevée. Je ne bleſſe les hommes qu'à bons coups de piſtolets. Je ne porte d'odeurs que celles de ma reputation ! & de peur de me mes-allier, je n'épouſeray jamais que la gloire des grandes actions. Dites la verité, vous ne croyez pas avoir mis tant de cœur dans le corps d'une fille ? Il n'y a mordy point de perils que je n'affronte, pourveu qu'il y ait de l'honneur à gagner. De la guerre, ventre bleu, de la guerre, pour me diſtinguer !

L'ARC-EN-CIEL *à Tortillon.*

C'eſt un mouton, qui ſe fait une joye de vous obéir

TORTILLON.

Non, compere, ce ſont quelques vapeurs qui la tourmentent. Tâchez, je vous prie, de l'amuſer, pendant que je vais dire à ma

à ma femme de la mettre au lit. *(vers Isabelle)* Ma mie, je ne te dis pas adieu. Je vais dans mon Cabinet chercher un colletin de buffle, & des paremens de pistolets brodez de semences de perles, dont je te veux faire present. Jamais Capitaine n'en a porté de si beaux.

ISABELLE *à Tortillon.*

N'auriez-vous pas quelque sabre d'acier de Damas? Je n'en ferois, mordy point à deux fois pour abbatre une tête.

TORTILLON *en s'en allant.*

L'esprit d'une si sage creature ne peut être tourné en si peu de temps.

L'ARC-EN-CIEL *à Isabelle.*

Dites donc, ma belle voisine, est-ce tout de bon que vous ne voulez point vous marier? Prenez garde au moins de fâcher Monsieur vôtre pere.

ISABELLE.

Ah, l'Arc-en-Ciel; que je t'aime avec tes remontrances! O ça, vieux Coquin, és-tu bon à quelque chose? Me voudrois-tu bailler deux cent Louis pour achever mon équipage? Je vois déja à ta mine usuriere, que tu aimeras mieux les prêter sur gages, au denier trois.

L'ARC-EN-CIEL.

Si j'en avois, ce seroit ma foy de bon cœur: Mais comme vous sçavez, mon fils me ruine.

ISABELLE.

A propos, on dit qu'il copie aſſez bien le Gentilhomme, & que le nom de Baron ne luy meſſied point. Il a beau faire, il faut avec celà deux Campagnes pour le decraſſer tout à fait. Mezzetin?

MEZZETIN.

Mon Capiaine?

ISABELLE.

Il me ſemble qu'il y a long temps que j'ay ſoif. Fais nous rapporter une tranche de jambon. Monſieur l'Arc-en-Ciel ne ſera pas fâché de boire un coup de vin à la glace?

L'ARC-EN-CIEL.

J'aurois volontiers cet honneur-là: mais...

ISABELLE.

Qu'eſt ce à dire, mais.... Vous boirez, ma foy, & dans mon verre encore. Allons vîte, une bouteille de vin de Champagne.

L'ARC-EN-CIEL.

Diſpenſez-moy de cela, je vous en prie. Il faut que je ſois à quatre heures dans la Salle du Palais, pour regler un petit compte avec un Marchand de Bonnets qui tient de moy une Boutique.

ISABELLE.

Un Marchand de Bonnets? Ah, vous ne me refuſerez pas une grace? *(vers Mezzetin.)* St, St, ſt. *(à l'Arc-en-Ciel)* Je vous prie, Monſieur, achetez-moy un de ces beaux

beaux bonnets de brocard d'or, bordez, de fourrure. J'y mettray jusqu'à trois Louis, que je vais vous bailler, s'entend: Car sans argent, les commissions ne sont point agreable. *(en luy mettant trois Louis d'or dans la main)* Tenez, Monsieur l'Arc-en-Ciel. Qu'il soit des mieux étoffez, & des plus à la mode, je vous en prie.

L'ARC-EN-CIEL.

J'y feray tout de mon mieux, & je vous le porteray demain à vôtre lever.

ISABELLE.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Mon Sergent l'ira demain prendre chez vous.

MEZZETIN.

Moy? je ne sçais point les ruës; & puis je n'ay point de memoire. Jamais il ne me souviendra de ce diable de nom là. A moins que je ne l'écrive sur mes tablettes. Monsieur l'Ar... l'Ar... l'Ar....

L'ARC-EN-CIEL.

L'Arc en-Ciel, ruë Cocatrix.

MEZZETIN.

Lar .. Cor... lic... dy... tris. . Diable emporte, si j'en puis venir à bout.

L'ARC-EN-CIEL.

Donnez, donnez, je vous en épargneray la peine, *il ecrit son nom & sa ruë)* l'Arc en Ciel, ruë Cocatrix. Vous ne sçauriez

riez manquer. Tous les enfans du quartier me connoissent.

L'ESCHALOTE *à Isabelle.*

Voilà la femme de ce Fripier qui a fait enroller son mary.

ISABELLE.

Que diable me veut-elle ?

L'ESCALOTE.

Elle vous apporte vingt pistoles, pour ne luy pas donner son congé.

ISABELLE.

Encore trois femmes comme celle là ; je mettray ma foy ma Compagnie à cent hommes. *(à l'Arc-en-Ciel)* ça, mangeons un petit morceau en liberté. *(en se mettant à table)* Allons nôtre cher, mes-toy là, à côté de moy. L'Eschalote ?

L'ESCHALOTE.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

N'entens tu pas à demy mot ? du vin à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je sors de boire, Mademoiselle. Il n'y a pas demie-heure que je suis hors de table.

ISABELLE.

Ah, que de façons ! *(Elle le fait asseoir.)* Nous autres Gens de Guerre, nous serions bien-tôt sur la litiere, si nous ne mangions à toutes les heures du jour. *(On apporte deux verres, l'un à Isabelle & l'au-*

autre à l'Arc-enCiel.) Allons, voisin, a a santé.

L'ARC-EN CIEL.

A la vôtre, pareillement.

ISABELLE *au Laquais, l'épée à la main.*

Maraut, à qui tient il que je ne te passe non épée au travers du corps ? Presenter un verre sans le rinsser !

L'ARC-EN-CIEL.

Oh, quartier, Monsieur, je vous en prie ! Le verre est plus net cent fois qu'à moy n'appartient.

ISABELLE *s'étant assise.*

Ne ments point, vieux l'Arc-en-Ciel, combien y a-t-il que tu és marié ?

L'ARC-EN CIEL.

Trop pour mes pechez !

ISABELLE.

Ta femme a la mine d'être un peu diablesse, ouy ?

L'ARC-EN CIEL.

Tout l enfer ensemble n'est pas si méchant.

ISABELLE.

Noyons ces chagrins-là dans le vin. Allons, l'Eschalote, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je pense que c'est le mieux. (*Il prend un verre*) Derechef à ce que vous aimez ?

ISABELLE.

Je n'aime ma foy que la guerre. A propos de la guerre, ne dit-on point de nouvelles?

L'ARC-EN-CIEL.

On dit, ma foy, que nos ennemis ont de malins vouloirs. Mais à bon chat, bon rat.

ISABELLE.

Oh que je te ſcais de gré, vieux fou, de tes colibets! Va, va, pagnote, dors en tepos. Nous avons un Maître qui les menera bon train. Allons, beuvons à ſa ſanté. L'Eſchalote, du vin à Monſieur l'Arc en-Ciel?

L'ARC-EN-CIEL.

Ah, de tout mon cœur. Vite, une raſade.

ISABELLE.

Allons, mordy, j'en ſuis avec plaiſir. *(on leur apporte à chacun un verre de vin.)*

L'ARC-EN-CIEL *ſe levant.*

A la ſanté du Roy? Mon Capitaine, je vous la porte.

ISABELLE *à part.*

Il ne penſe pas ſi bien dire. Et moy, je vous en fais raiſon, à rouge bord, comme vous voyez. *(ils ſe r'aſſoient)* Et bien, que dites-vous de mon vin?

L'ARC-EN-CIEL.

Il eſt delicieux.

ISA-

ISABELLE.

Qu'on nous apporte un petit morceau de Parmesan, avec un Saucisson de Boulogne. L'Eschalote, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Malepeste, comme vous y allez! Je ne songe pas que mon Locataire m'attend. Allons, c'est le vin du cheval. (*apres avoir beu*) Je m'en fuis.

ISABELLE.

D'un beau brocard, au moins, je vous en prie?

L'ARC-EN-CIEL.

Laissez-moy faire, Il n'y aura rien de trop beau pour vous. (*à part*) Pauvre Monsieur Tortillon, que je te plains de n'avoir engendré que des folles! (*Il s'en va*)

ISABELLE.

Mezzetin?

MEZZETIN.

Mon Capitaine?

ISABELLE.

Qu'on aille un peu tantôt réjoüir Monsé du Bourgeois, & qu'on l'amene au drapeau tambour battant.

MEZZETIN,

Mais, Monsieur....

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, mais?

MEZZETIN.

C'est à dire que tous ces enrollemens-là nous porteront guignon, & qu'à la fin le Sergent & le Capitaine pourront bien....

ISABELLE (*courant aprés luy un pistolet à la Main*)

Ah poltron, tu repliques à ton Officier? Par la mort.... (*Mezzetin fuit elle le couche en joüe. il tombe de peur.*

MEZZETIN *roulant sur le Theâtre.*

Misericorde! Je suis mort.

ISABELLE.

Pour me faire obeïr, il faudra que je tuë cinq ou six hommes par échantillon.

SCENE.

DU PROFESSEUR D'AMOUR.

ANGELIQUE *seule, sur un lit de repos, ayant plusieurs Livres autour d'elle,*

N'Y a-t-il que la solitude qui puisse garantir nôtre sexe de l'importunité des hommes? Ah, le maudit état que celuy d'une fille! A chaque pas, à chaque moment, se voir exposée aux fades & langoureux discours d'un tas d'étourdis, qui n'ont que l'amour pour étude, & l'oisiveté pour employ! Quand le malheur veut qu'on soit abordée pas ces sortes de gens, vous n'entendez auprés de vous qu'un ramage de soupirs,

pîrs, une grêle de plaintes : Ma chere, mon aimable, ma reine, eſt-il poſſible que ma douleur..... Quoy ? ma perſeverance & ma tendreſſe..... Ah ſi jamais mon martyre.... Et puis on ſoupoudre toutes ces ſottiſes d'un peu de deſeſpoir ; & voilà les hameçons où ſe prennent la plûpart des filles, qui ſont aſſez ſottes pour prêter l'oreille aux bagatelles. Quant à moy, je ſuis ſi rebutée de la fadaiſe ; j'ay une telle horreur de l'amour, & une ſi forte averſion pour les hommes, que j'amais.... non jamais....

PIERROT. ANGELIQUE.

PIERROT *entrant bruſquement, & allant à Angelique.*

C'eſt ma foy ce coup cy, qu il en faut découdre. Vous n'avez, mordy, qu'à affiler vos couteaux.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Pierrot?

PIERROT.

Cela veut dire, qu'il y a là bas un homme... Parbleu, c'eſt un maître homme.

ANGELIQUE.

Quoy, jamais la terre ne ſera purgée de cette malediction-là ?

PIERROT.

Qu'ay-je affaire, moy, de vos maudiſſons ? Tant y a que c'eſt un compere qui

ſçait mons & merveilles. Il demande comme cela, s'il pourroit avoir une concluſion avec vous? Non, non, je me trompe, c'eſt une conſervation.

ANGELIQUE.

Tu veux dire une converſation?

PIERROT.

Ouy à propos, c'eſt comme vous dites. Dame on a l'eſprit tarabuſté de tant de ſortes de beſogne, que les mots ne viennent pas ſous le pouce comme on voudroit.

ANGELIQUE.

Et encore, Pierrot; quelle ſorte d'homme eſt-ce?

PIERROT.

C'eſt un homme qui a un nez au viſage, & qui vous va diablement donner vôtre reſte. Son valet m'a dit, qu'il enſeigne tout plein de curioſitez, & qu'il vous montrera plus de choſes dans un quart d'heure, qu'un autre ne fera en trois ans.

ANGELIQUE.

Quelque antipathie que j'aye pour les hommes, je ne laiſſe pas, quand ils ſont ſçavans, de les trouver ſupportables. Puis qu'il eſt ſi habile, va le faire monter. (*Pierrot s'en va.*) On peut riſquer un quart d'heure avec des gens d'une capacité extraordinaire. Quelque petit qu'en ſoit le profit, on eſt toujours ſuffiſamment dédommagée de ſon temps & de ſon attention.

AR-

ARLEQUIN *Professeur, d'amour, à visage découvert, habillé proprement à la Françoise.*

ANGELIQUE. PIERROT.

PIERROT *à Arlequin, en luy montrant Angelique.*

Tenez, voilà cette creature qui n'ignore de rien. Escrimez-vous avec elle.

ARLEQUIN *aprés avoir consideré Angelique.*

Ah Ciel! est-il possible qu'un esprit si cultivé habite une figure si negligée?

ANGELIQUE.

Vous rendez justice, Monsieur, à mon délabrement. Mais vous n'ignorez pas que les livres & la toilette son fort incompatibles, & que pour peu qu'on s'abandonne à l'étude, il faut renoncer à l'ajustement.

ARLEQUIN.

Vous errez dans le principe, Mademoiselle; & je vous soutiens qu'un air dégingandé est la marque infaillible d'un merite farouche, & d'un sçavoir capricieux.

PIERROT.

Voilà ce qu'on appelle, river le clou comme il faut. (*Vers Angelique,*) Dieu Nous devoit cet homme là, pour vous mettre à la raison.

ANGELIQUE.

Je m'accommoderois fort de sa franchise.

Selon

Selon moy, rien n'eſt plus tuant que ces loueurs de profeſſion, qui nous brident le nez de nôtre merite, & qui nous font la honte de nous raconter en face tous nos talens.

ARLEQUIN.

Pour ne point abuſer du temps ſi cher & ſi précieux, oſerois je vous demander, Mademoiſelle, quelles ſont vos occupations; quels Livres vous liſez, & de quelle maniere vos heures ſont partagées?

ANGELIQUE.

Pour vous en faire un detail exact, je vous diray? Monſieur, que je dors tres-peu.

ARLEQUIN.

Tant pis!

ANGELIQUE.

Que j'étudie beaucoup.

ARLEQUIN.

Encore pis!

ANGELIQUE.

Et que la Philoſophie étant ma paſſion dominante, j'ay toujours devant les yeux Seneque, Ariſtote, Socrate, ou quelque autre fameux modele de la ſageſſe.

ARLEQUIN.

Toujours de pis en pis. Héſy, Mademoiſelle; vous ne liſez que des Autheurs à beurieres. Ces trois hommes là que vous venez de nommer, ont plus gâté d'eſprits, que

que tous les Livres du monde n'en ont façonnez.

PIERROT.

C'est pour céla que je n'y ay jamais fourré mon nez.

ARLEQUIN.

Pauvre fille ! que je plains le temps que vous avez perdu à feüilleter tant de vieux Bouquins !

ANGELIQUE.

Apparemment, Monsieur, vous ne venez chez moy que pour m'insulter ?

ARLEQUIN.

Je n'y viens, prodige de nos jours, que pour rendre hommage à vos lumieres, & pour vous convaincre que toutes vos sciences ensemble ne valent pas la seule chose que vous ignorez.

PIERROT.

Monsieur est franc du colier. Il vous parle avec affection.

ANGELIQUE.

Mais puisque les grands hommes vous paroissent si méprisables, oserois-je, Monsieur, vous demander à mon tour qui vous étes, & qu'elle est vôtre profession ?

ARLEQUIN.

Je suis, trop aimable sçavante, un Operateur infaillible pour les fractures de la raison, pour les dislocations de l'esprit, pour les entorses du bon sens, & generalement pour

pour tous les mauvais plis qu'un cœur peut prendre ou par ignorance ou par temperament ; c'est à dire en un mot, que j'apprivoise les humeurs farouches par la delicatesse de mon art, & que par la douceur de mes preceptes, j'insinuë l'amour aux ames les plus glacées.

ANGELIQUE.

Quoy, Monsieur, vous voulez persuader que l'amour s'apprend par regles ?

ARLEQUIN.

Infailliblement.

ANGELIQUE.

Que vos preceptes peuvent déterminer une ame à la tendresse ?

ARLEQUIN.

Sans difficulté.

ANGELIQUE.

Et en combien d'années faites vous ces sortes de miracles ?

ARLEQUIN.

En deux petites leçons.

ANGELIQUE.

En deux leçons ! J'avouë que je n'ay jamais été curieuse : mais je la deviendrois volontiers pour...

ARLEQUIN.

Je vous entens. Vous voulez être mon écoliere ?

ANGELIQUE.

Pour peu qu'on aime l'Etude, on est toujours

jours bien aiſe d'apprendre quelque choſe de nouveau.

ARLEQUIN.

Ca, commençons par vous nettoyer l'eſprit, & par chaſſer toutes les préventions ridicules que la lecture vous a données. Car la premiere de mes maximes eſt, que l'amour & la philoſophie ſont incompatibles.

ANGELIQUE.

Suivant vôtre doctrine, il ne faut donc point de raiſon en amour ?

ARLEQUIN.

A vous dire vray, elle n'y ſert pas de grand' choſe. Car d'abord que nôtre penchant nous porte à aimer quelqu'un, tous les argumens ſont inutiles pour nous en détourner. Un ſeul mouvement du cœur a plus de credit ſur l'ame, que les galimatias de Seneque & d'Ariſtote. Vous jetterez tous ces gens là au feu, ſi tôt que vous prendrez goût à mes leçons.

ANGELIQUE.

Je ne ſçay point ce qu'il arrivera : mais je prens déja beaucoup de plaiſir à vos expreſſions, qui n'ont point cet air ſauvage que je trouve dans tous les Autheurs.

ARLEQUIN.

Fy ! ce ſont des brutaux qui n'ont jamais aimé.

AN-

ANGELIQUE.

Vous croyez donc que l'amour donne de la politesse ?

ARLEQUIN.

Je vous dis que c'est une lime douce, qui use peu à peu tous les défauts : & qu'un filet de passion donne un certain lustre au discours, une bonne grace aux manieres. Je passe bien plus avant. Je maintiens qu'une Demoiselle occupée d'une tendre amitié, en paroît mille fois plus belle & plus aimable.

ANGELIQUE.

oh pour le coup, vous poussez la gageure trop loin. Quoy ? il seroit possible qu'une fille devint belle à mesure qu'elle deviendroit sensible ?

ARLEQUIN.

Comme je parle à une Fille Sçavante, je ne veux que trois paroles pour vous convaincre. N'est-il pas vray, Mademoiselle, que le visage est le miroir de l'Ame.

ANGELIQUE.

Rien n'est plus certain.

ARLEQUIN.

Ne convenez-vous pas qu'une ame ensevelie dans la froideur, communique au visage une espece de letargie, qui rend tous les traits inanimez, & qui jette une indolence insuportable dans tout le reste de la personne ?

AN-

ANGELIQUE.

Cela me paroît vray semblable.

ARLEQUIN.

Tout au contraire : une seule étincelle 'amour, allumée à propos dans un jeune œur, rend l'imagination plus prompte, 'esprit plus aisé, la conversation plus aniıée, les yeux plus brillans, & répand sur out le visage ce je ne sçay quoy vif & touhant, dont il est impossible de se deffenıre.

ANGELIQUE *à part.*

Depuis que je suis au monde, je n'ay enore veu personne s'expliquer avec tant de acilité. *vers Leandre*) Vous devez avoir ›ien des Ecolieres, Monsieur? Car il est peu le femmes qui n'aprennent volontiers à aiıer pour devenir belles. Moy, par exem›le, croyez vous que je fusse plus aimable, si j'avois moins d'aversion pour les hommes?

ARLEQUIN.

Je ne vous quitteray point que vous n'en soyez convaincuë.

ANGELIQUE.

Quoy, sur le champ vous m'allez faire devenir belle? Il n'y a pas de magie, au moins, à vôtre doctrine?

ARLEQUIN.

Rien de plus simple, rien de plus naturel, rien de plus ordinaire. Commencez, s'il

s'il vous plaît, par vous faire apporter un de vos plus beaux habits, & tout le reste de l'ajustement.

ANGELIQUE.

Volontiers. Muscadin ?

MUSCADIN *Laquais.*

Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Dites qu'on me vienne habiller. (*Vers Leandre*) Mais à quoy bon, Monsieur, ce preparatif ?

ARLEQUIN.

Vous ne sçavez donc pas que l'amour fuit les gens mal-propres, & qu'il faut être sur le bon pied pour le recevoir ?

ANGELIQUE.

Je voy bien que j'ay tres mal employé mon temps, & que j'ignore les choses les plus necessaires. (*La femme de Chambre entre.*) (Toinon, habille moy. (*Elle passe son manteau, & s'habille dans le moment. Puis parlant à Leandre,*) Vous voyez comme je suis obeissante ?

ARLEQUIN.

N'oubliez pas un colier, des bracelets, & beaucoup de rubans de couleur.

ANGELIQUE.

Sans vanité, j'en ay de passables.

ARLEQUIN.

Il faut avec cela quelques mouches.

AN

ANGELIQUE.

Fy ! l'horrible chose !

ARLEQUIN.

Croyez conseil. Mettez-en seulement sept ou huit. Les mouches n'offensent pas la bien-seance, quand on en use moderement.

ANGELIQUE *en mettant quelques mouches.*

J'obéiray jusqu'au bout.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle une Ecoliere du grand air ?

ANGELIQUE.

Tout de bon, me trouvez-vous à vôtre gré ?

ARLEQUIN.

Je serois d'un goût bien difficile. Prenez la peine de vous remettre dans vôtre fauteüil, & vous souvenez seulement qu'il faut m'écouter, me croire, & me repondre de bonne foy, suivant les mouvemens de vôtre cœur.

ANGELIQUE.

Serieusement, Monsieur, si j'aime, deviendray-je plus jolie !

ARLEQUIN.

Vous ne vous reconnoitrez pas. Je m'en vais vous parler, comme feroit un homme qui auroit assez de bien, & assez de me-

rite pour vous pouvoir rechercher en mariage.

ANGELIQUE.

La fortune me touche peu, & je suis beaucoup plus sensible au merite. Ainsi, Monsieur, parlez comme de vous, & n'empruntez les sentimens de personne.

ARLEQUIN (*son chapeau à la main, & d'un ton fort respectueux*)

Puisque vos bontez previennent mon attente, & que vous permettez à mon cœur de s'expliquer de toute sa tendresse, il ne donnera point dans les hyperboles ridicules qui assaisonnent d'ordinaire les declarations des Amans: il ne luy échapera ni desespoir, ni sanglots, ni martyres ...

ANGELIQUE.

Toute viande à duppe!

ARLEQUIN.

Ces grands mots ne sont mis en œuvre que pour étourdir les ames vulgaires, qui se laissent charmer de tout ce qu'elles n'entendent point. Mais l'infaillible éloquence pour persuader un esprit aussi éclairé que le vôtre, c'est la sincerité avec laquelle je rends justice à tout ce que vous valez. Je n'employe que mon estime pour meriter la vôtre.

ANGELIQUE.

C'est joüer à coup seur.

ARLE.

ARLEQUIN.

Et s'il arrive un jour que je parvienne à l'honneur de vous plaire. Jamais vous n'éprouverez d'inegalité dans mon humeur, jamais de contrarieté dans mes ſentimens, jamais de relâche dans mon ardeur.

ANGELIQUE.

Si cela étoit vray, Monſieur, cela ſeroit bien rare, & en même-temps bien doux!

ARLEQUIN.

Quoy, vous me faites l'outrage d'en douter?

ANGELIQUE.

On doute volontiers d'un bien qu'on ſouhaitte.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, traitez plus favorablement ma bonne foy. Croyez que ma bouche eſt le fidelle intreprete de mon cœur: & qu'aucune de mes actions ne dementira la perſeverante attache que j'auray pour vous le reſte de ma vie.

ANGELIQUE.

Ouy? ſi j'étois vôtre femme, vous m'aimeriez toujours?

ARLEQUIN.

Que vos ſcrupules ſont cruels! Ouy, charmante Ecoliere, je vous aimeray toujours. Mais vous n'ignorez pas que de

tous les ſupplices, le plus cruel eſt celui d'aimer ſeul. A mon exemple, vôtre cœur deviendroit-il ſenſible? & pourrois je me flater d'autant de tendreſſe que je vous en promets? Ma belle, vous détournez vos yeux. Vous ne me répondez rien Ah! ſans doute, ma leçon commence à vous ennuyer!

ANGELIQUE.

Tout au contraire, Monſieur, je m'apperçois que j'en profite peut être trop, & que mon ſilence répond aſſez juſte à ce que vous me demandez. Toinon.

TOINON.

Mademoiſelle?

ANGELIQUE.

Apportez mon miroir. (*Aprés s'être regardee, & faiſant un grand ſoupir de joye, elle ſe tourne vers Léandre, & luy dit tendrement:* Ah le bon Maître!

ARLEQUIN.

Serois je aſſez heureux...

ANGELIQUE.

Vous étes aſſez heureux pour m'avoir tenu parole. Oüy, je conviens de bonne foy, que je ſuis plus jolie dés la premiere leçon. Quand me viendrez-vous donner la ſeconde?

ARLEQUIN.

Vôtre heure ſera la mienne.

ANGE-

ANGELIQUE.

He bien, revenez demain matin.

ARLEQUIN.

Tres volontiers.

ANGELIQUE.

Non, non, Monsieur. Ce soir, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Encore mieux.

ANGELIQUE.

Ou bien, si vous vouliez, à l'issuë du dîner. Enfin, vous ne sçauriez revenir trop tôt: pourveu que vous me teniez ce que vous m'avez promis.

ARLEQUIN.

Le temps vous en fera éprouver mille fois avantage.

ANGELIQUE.

Adieu, Monsieur, jusqu'à tantôt. Mais soyez ponctuel, au moins.

ARLEQUIN.

Pourrois je negliger une si belle & si bonne Ecoliere, Ah l'heureuse leçon! Amour, seconde moy jusqu'au bout. *(Il sort.)*

ANGELIQUE *à Toinon.*

Toinon?

TOINON.

Mademoiselle?

ANGELIQUE.

Dis-moy, de bonne foy. Comment me trouves tu?

 TOI-

TOINON.

Ah, Mademoiſelle, vous étes charmante, & je ne vous ay jamais veu ſi belle.

ANGELIQUE.

Allons, Toinon, jettes-moy tous ces diantres de Livres là par la fenêtre, ou fais en ton profit.

TOINON.

Mademoiſelle, eſt ce quelque vapeur qui vous prend ?

ANGELIQUE.

Que tu és bête, avec tes vapeurs! Aprens que l'étude m'avoit gâté le teint, & que ſans le ſecours de cet honnête homme qui ſort, j'allois devenir laide comme un hibou: C'eſt lui qui remet mon viſage ſur pied.

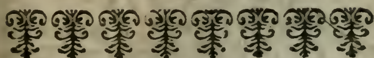
TOINON.

Le bon Dieu le conſerve! Mademoiſelle, s'il vouloit avoir cette charité-là pour moy.

ANGELIQUE.

Voilà qui eſt fait, je l'épouſe ce ſoir. Il me fera belle; il m'aimera toujours N'eſt-ce pas pour être heureuſe! Oh Mademoiſelle ma ſœur, avec vôtre bravoure, vous ne tenez pas encore les cinquante mille écus de mon Oncle. Il faut avouer que j'aurois été bien ſotte de m'enfermer le reſte de mes jours avec Seneque & Iſocrate. A ce que je voy, la vraye ſcien

e d'une femme, c'eſt d'être belle. L'étu- & les Livres ne ſervent qu'à la rendre inſup-portable.



SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN MERCURE GALANT.

ARLEQUIN EN MERCURE: raconte pluſieurs nouvelles à Jupiter, parmy leſquelles ſont les ſuivantes:

DES ANTIPODES.

CEs gens là ſouhaiteroient avec impatience de ſçavoir, ſi c'eſt eux, ou ſi c'eſt nous qui vont la tête en bas, & les pieds en haut.

DE BARBARIE.

Le Sultan Barbet, Quatriéme du nom, ſurnommé le Barbu, a défendu à tous Barbiers, de quelle qualité & condition qu'ils

 ſoient,

ſoient, de raſer la barbe aux Eunuques de ſon Serrail, à peine d'être mis entre les mains du Sieur Barbeau le Queſtionnaire, & mourir dans l'eau froide.

DE PARIS.

Un Sergent au Châtelet, a preſenté Requête, à ce qu'il ſoit defendu aux Comediens Italiens de ne plus joüer ſon nez à la Comedie. Il a voulu engager la Communauté d'intervenir pour prendre ſon fait & cauſe: mais elle n'a pas voulu; parce qu'il n'y a point de Sergent qui ait le nez fait comme luy.

D'ESPAGNE.

Ces jours paſſez, dans une Fête de Taureaux un homme s'étant preſenté pour combattre un Taureau extrémement furieux, on fût étonné de voir ce Taureau humilié devant luy; & comme on cherchoit la cauſe d'un effet ſi prodigieux, on ſçut que cet homme etoit marié à une femme d'humeur galante, & que ſa tête étant mieux armée que celle du Taureau, cet animal luy avoit témoigné ſon reſpect & ſa ſoumiſſion.



PLAI-



PLAIDOYE'.

EN FAVEUR DES PETITS Plutons, Orphelins par la mort de leur Pere le Diable, Contre Proserpine leur Mere.

ARLEQUIN *plaidant.*

L'Emphase & l'Exorde étant presque toujours l'ornement d'une méchante cause; j'entre à corps perdu dans la mienne, & m'écrie d'un ton piteux & melancolique. Le diable est mort. Est-il rien de plus surprenant? Le diable a fait un Testament: Est il rien de plus libre & de plus ordinaire? Le diable m'en fait l'executeur: Que pouvoit il faire de plus judicieux? Sa diablesse de femme dispute le Testament: Quelle malice! Grippimini luy prête son secours: Quelle friponerie! Deux grands moyens dans cette cause: La méchanceté d'une femme: la friponnerie d'un Procureur. Hesiterez vous, Messieurs, à prononcer sur ces deux chefs? Rien de plus méchant qu'une femme: L'experience vous l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un Procureur: il faut n'avoir jamais plaidé pour en disconvenir. Grippimini, Mes-

ſieurs, Grippimini.... ſon nom fait ſon portrait. Je paſſe au détail de ma cauſe.

Feu le diable d'affreuſe memoire, voulant mourir en bonne odeur, & laiſſer à ſa famille des marques de ſon naturel & de ſa tendreſſe, a fait un Teſtament: mais un Teſtament vêtu & revêtu de toutes ſes formes. A l'egard du Teſtateur il étoit d'âge competent. Il étoit maître de ſes biens, de ſes volontez & de toute diablerie. Quant au Teſtament, n'y a t-il pas mis tous les ingrediens neceſſaires pour le rendre valable & ſolennel? Ignoroit il la chicane, luy qui l'a miſe dans le luſtre où nous la voyons aujourdhuy? Apprehendoit-il la ſupriſe des procureurs & des Avocats, luy qui leur fournit tant de moyens pour aſſaſſiner la Juſtice du fond, par la rigueur de la Forme, & pour ſauver, quand bon leur ſemble, l'irregularité de la Forme par le ſeul merite du fond? pouvoit-il pécher contre les Loix & la Coutume, luy qui les fait par tout interpreter à ſon gré; Se défioit il de ſon credit parmy les Juges, luy qui les corrompt trop ſouvent par les ſollicitations & par l'interêt? Ah, Meſſieurs; Pluton n'eſt pas un diable manchot dans les affaires. C'eſt un Pere équitable, qui veut que ſes enfans faſſent du mal à tout le genre humain, ſans que le genre humain leur en puiſſe rendre. C'eſt un Pere

ſurpris

ſurpris par la mort, & preſſé par l'amitié, qui épanche ſur ſes enfans en expirant, tous les crimes dont ils doivent être capables. Beau natuel, Meſſieurs! Belle tendreſſe!

LE JUGE.

Mercure, venons au fait. Le Teſtament eſt il en bonne forme?

ARLEQUIN.

Je le ſoutiens, Meſſieurs, bon & dans la forme, & dans la matiere. C'eſt un Teſtament écrit ſur la peau du plus malin diable qui ait jamais été corroyé. Teſtament écrit ſur la peau d'un diable blanchi dans l'ordure & dans la chicane! Le dirayje, Meſſieurs? C'eſt un Teſtament écrit ſur la peau d'un Greffier. Quand le menſonge & la calomnie voudroient noircir cette verité, les griffes ſeules démentiroient la calomnie & le menſonge. (*Il montre une peau qu'il tient dans la main, aux quatre coins de laquelle ſont quatre griffes de fer blanc, & ſur laquelle eſt écrit le Teſtament.*) La Loy, Paragraphe 7. Digeſte 15. ſemble n'avoir été faite que pour nôtre eſpece, *Ex ungue leonem.* C'eſt à dire, Meſſieurs, que le lyon ſe connoît par l'ongle, & le Greffier par la griffe. Venons à la forme. Le Teſtament dont il s'agit eſt entierement écrit & paraphé de la main du deffunt: premiere formalité. Il eſt reconnu

par devant deux Notaires, au desir de la Coutume de Paris : autre formalité. Mais Messieurs, ce qui fait la validité du Testament olographe, & ce que je vous prie tres-humblement de remarquer, c'est que le deffunt fait mention expresse de l'institution d'heritier? qui est formelle au corps du Testament. J'épuiserois le Code & les Pandectes, si...

GRIPPIMINI *l'interrompt brusquement.*

ARLEQUIN.

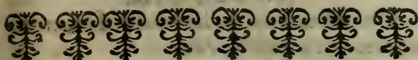
Laissez, laissez, Grippimini, né laissez. Voilà qui est admirable ! un Procureur interrompre un Avocat à l'Audience ! En verité, Messieurs, je n'y connois plus rien... Il parlera encore ? Hé laissez, laissez Contentez vous de tormenter les gens dans vôtre étude ; & ne nous venez pas icy incommoder en plaidant. Puisque ces Messieurs me font l'honneur de m'entendre, c'est bien la moindre chose que vous vous taisiez quand je parle ! Je ne vous ay point interrompu, moy, je vous ay bien laissé parler. (*Il reprend le fil de son discours.*) J'épuiserois le Code & les Pandectes, si je rapportois icy tous les textes qui parlent de testament. Aussi bien nos Loix ne sont que trop usées depuis le temps qu'elles servent en de pareilles contestations. Quelqu'un me dira peut-être, que les quatre

Plutons pour qui je parle sont issus *ex damnata conjunctione*. Ah de grace, Messieurs, n'agitons point cette perilleuse question. Vivons vous & moy dans la bonne foy sur ce chapitre. Combien les Souverains perdroient-ils de sujets, si tous les enfans de leur Royaume n'étoient faits que par ceux qui ont droit d'en faire ? Combien y auroit-il de successions vaçantes, s'il ne se trouvoit des amis charitables qui portent des heritiers dans les familles qui en ont besoin ? Mes pupilles sont venus *constante matrimonio.* Voila, Messieurs, ce qui établit leur état & le vôtre. Voilà ce qui décide du repos public ; & voilà ce qui m'acharne à soutenir le Testament. Quoy? pour favoiser l'avarice d'une veuve, vous laisserez courir sur la terre habitable les petits Plutons comme de pauvres diables ; Auriez-vous la conscience de les voir sans train & sans équipage, eux qui font rouler tant de monde à Paris ? *Non feram, non patiar.* Puisque leur pere me les a confiez, je veux qu'ils entrent de bonne grace dans le monde, & qu'ils y paroissent comme des diables de leur qualité. J'établirai l'aîné auprés des femmes, & le rendray si complaisant & si persuasif, qu'elles publieront par tout qui'il a de l'esprit comme un diable. Je mettray le second avec les Gens d'affaires; les Usuriers, & les Marchands

afin qu'il ſoit un diable de tout mêtier. Le troiſiéme ſuivra le barreau, & ne frequentera que des Procureurs pour être quelque jour un diable en procez. Je jetteray le quatriéme dans l'Epée, où je prétens qu'il faſſe le diable à quatre. C'eſt de cette maniere qu'un Tuteur honnête homme doit veiller à l'établiſſement & a l'éducation de ſes mineurs, Je conclus, à ce qu'il vous plaiſe debouter Grippimini de ſa demande, & le condamner à une violente reparation pour certains mots de fripon, que je retorque contre luy, avec ce bel axiome de Pytagore. *Procul hinc, procul eſto profani. Pares cum paribus. Odi profanum vulgus. Dixi.*



SCE-



SCENES FRANÇOISES DE LA CAUSE DES FEMMES

SCENE *DU MORE.*

ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN *en More.*

ARLEQUIN. *a Isabelle.*

UN Page des mes amis m'ayant fait connoître, Mademoiselle, que vôtre équipage abboyoit aprés un More, j'aurois fait conscience de tarder plus long temps à vous venir offrir mes petits services.

ISABELLE.

Que sçais tu faire mon enfant?

ARLEQUIN.

Le bien & le mal, selon l'occasion.

ISABELLE.

Tu as de l'esprit à ce que je vois?

ARLEQUIN.

C'en eſt une bonne marque, de chercher à demeurer auprés de vous.

ISABELLE.

Puiſque tu ſçais dire des douceurs, tu entens bien apparemment, quand on te parle par ſignes?

ARLEQUIN.

Aſſurément Mademoiſelle. Si-tôt que je vois qu'on fouille dans la poche; je m'imagine toujours que c'eſt pour me donner de l'argent.

ISABELLE.

Vien ça, More; c'eſt qu'il ne m'arrive preſque jamais de parler à mes gens: je craindrois trop de me ſouiller par leur entretien. C'eſt ce qui fait que je ne reçois perſonne à mon ſervice, qui n'explique à point nommé tous les ſignes dont je puis m'aviſer; & juſqu'au plus petit laquais, je demande une intelligence parfaite de toutes ſortes de geſtes & de grimaces.

ARLEQUIN.

Ah pour les grimaces, j'y ſuis grec, ou peu s'en faut. J'ay ſervi ſans contredit les premiers grimaciers du Royaume. Mais l'endroit où je me ſuis le plus perfectionné, c'eſt chez deux jeunes Abbez qui me prirent à tour de rolle à leur ſervice: Ah la belle école pour un valet.

ISABELLE.

Tu en es donc sorti bien sçavant ?

ARLEQUIN.

Diable, ce n'est pas sur le pied de laquais que vous devez me regarder. En cas de besoin, je vous servirai joliment de femme de chambre.

ISABELLE.

Ta capacité s'étend elle jusques-là ?

ARLEQUIN.

Hé, je crois que quand on a servi des Abbez, on sçait & au delà, tout ce qu'il fait faire auprés des femmes.

ISABELLE.

Quelle est la chose où tu reussis le mieux ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Mademoiselle, c'est dommage que vous n'ayez tant soit peu de barbe, vous avoüeriez bien-tôt qu'il n'y a point de trait d'arbalête que je ne surpasse en vîtesse, quand j'ay le rasoir à la main.

ISABELLE.

Le folâtre ! Sçais-tu faire de la pâte pour les mains ?

ARLEQUIN.

Voilà une chose fort difficile ! Pendant tout le temps que j'ay demeuré avec le Chevalier Faquinet, il ne s'est point servi d'autre pâte que de la mienne. Il me disoit quelquefois que toutes les femmes de sa connoissance, (& cela alloit bien à la moi-

ti

tié de Paris,) usoient d'une pâte qui les dessechoit d'une maniere qu'on eût pris leurs bras pour des bâtons de cotteret. Pour la mienne, elle entretient la peau dans une fraîcheur qui donneroit envie de patiner à un homme de quatre-vingt dix ans.

COLOMBINE.

Cela est admirable.

ARLEQUIN.

Je fais encore un certain syrop qui emporte en un clin d'œil le plus fin reseau que la petite verole la plus endiablée puisse travailler de gayeté de cœur sur un visage; & je compose de certains fards qui sont à l'épreuve de l'ail, du Soleil, de la pluye, & des baisers même appliquez par des Flamans.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Voilà un tresor, Mademoiselle?

ARLEQUIN.

J'ay en main cinq ou six vieilles de qualité & des plus dégoutantes, qui feront foy qu'elles ne payent plus que demie pension à de jeunes cadets, depuis qu'elles se frottent de ma pommade. Je voudrois de tout mon cœur vous voir decrepitées l'une & l'autre, pour vous donner le plaisir de voir vos deux teins savonnez de ma façon.

COLOMBINE.

Nous nous passerons bien de cela.

AR-

ARLEQUIN.

Sçavez-vous que c'est moy qui ay donné l'invention d'un certain petit instrument d'yvoire ou d'acier, que j'appelle à bondroit le furet des Nouveautez, & la sentinelle ordinaire du Theatre? Malepeste, il n'y a rien de plus souverain contre les Comedies à la glace. Cela est si vray, qu'un Acteur a beau paroître vêtu comme un Amadis; apostropher superbement la mort & morguer les destinées au plus juste; sans respect de sa perruque & de son cimeterre à la Romaine, dés qu'il commence à m'assoupir, je luy coupe rasibus la parole, & s'il fait mine seulement de broncher, je reçois bien tôt main-forte de vingt écots des plus glapissans, qui escortent sans misericorde le pauvre diable de Comedien jusques sur les frontieres du Theatre.

COLOMBINE.

Il est trop divertissant!

ARLEQUIN.

Croiriez vous, à me voir, que je me méle aussi de faire des Vers?

COLOMBINE.

Dis la verité. Combien te valent par an les Menuets du Pont-neuf?

ARLEQUIN

Fy, ma mie! Cela est bon aux Invalides du Parnasse, de s'amuser à des vaudevilles. Vive la Satire, morbleu, c'est là où je m'attache

tache uniquement. C'eſt le Thermometre de la raiſon, & la bequille du bon ſens eſtropié.

ISABELLE.

N'as tu point fait encore quelque Critique conſiderable ?

ARLEQUIN.

Ma foy, je fais grace à bien des ſots, depuis que je m'occupe à clouer une Preface à un ouvrage fort patetique dont un de mes confreres menace le public.

ISABELLE.

Comment le nomme-t-on, cet ouvrage patetique ?

ARLEQUIN

Les Aphoriſmes d'Hypocrate en vers Burleſques.

COLOMBINE *en riant.*

Les Aphoriſmes d'Hypocrate en vers Burleſques ? Ah ! ah ! ah !

ARLEQUIN.

Pour moy, comme je ne veux pas me brouiller avec l'Academie, je ne produis pas un jota de tout ce que je fais. Crainte pourtant que ma modeſtie me faſſe moiſir deux petites pieces que j'ay en poche, je vais les mettre un peu à l'air : ça, gageons que vous allez vouloir devenir tout oreilles ?

COLOMBINE.

Que ſçais-tu ſi l'on eſt d'humeur à t'écouter ?

AR-

ARLEQUIN.

Voicy pour vous mettre en goût. (*Il lit:*) Recettte pour avoir à coup ſeur des enfans.

ISABELLE.

Ah Colombine, quelle abſynthe pour nos oreilles! J'entrevois là dedans une cohuë d'obſcenitez.

ARLEQUIN.

Eſt ce que ce titre ne parle pas aſſez François? Voicy quelque choſe de plus.

ISABELLE *en luy arrachant la piece des mains, & la donnant à Colombine.*

Vois vîte, Colombine, ſi cela eſt au niveau de la pudeur?

COLOMBINE.

Bon! Ne faut-il pas s'accommoder au temps? (*Elle lit:*

PROTOCOLE D'UN DAMOISEAU ou le portrait fidelle des Paſſe-volans de la Galanterie.

Aujourd'huy que le ſexe aiſément s'accommode
Des gens qui ſçavent badiner;
On ne doit pas trop s'étonner
Si les Abbez ſont à la mode.
Car, qu'eſt ce qu'un Abbé dans le temps d'apreſent?
C'eſt un ſurtout de bagatelles,
Un tiſſu de chanſons nouvelles,
Un petit coquet tout plaiſant,
Qui ſçait du coin de l'ongle ouvrir la tabatiere,
Careſſer ſon petit colet,
Tourner ſon caſtor de maniere

Qu'il

Qu'il fasse toujours le godet.
Entendant sur tout à merveille,
A laisser entrevoir un petit bout d'oreille ;
A se mordre de temps en temps
Par maniere de passe-temps
Une lévre qu'il tâche à rendre plus vermeille.
Affectant de rire de tout
Pour montrer qu'il a les dents belles :
Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelles ;
pour avoir le plaisir de les pousser à bout.
En garde dans les Tuilleries,
Pour éviter un pied prêt à crotter le sien :
Faisant son cours aux Comedies :
Où, soutenant à l'aise un doucereux maintien,
Son œil voltige autour des Actrices jolies,
Et les has ne luy coutent rien.
Voilà de legers traits de la delicatesse
Où nos petits collets sont presque tous tombez.
Avoüons donc que la mollesse
Est l'appanage des Abbez.

COLOMBINE *aprés avoir lu.*

Cela s'apelle un laquais universel.

ARLEQUIN.

Fy, ma mie, avec ton laquais! Je pretens bien être l'homme de chambre de Mademoiselle.

ISABELLE.

Sur quel pied prétens-tu entrer chez moy ?

ARLEQUIN.

Sur quel pied ? Ma foy, sur l'un & sur l'autre.

COLOMBINE.

On te demande combien tu veux de gages ?

ARLEQUIN.

Je gagnois chez le partiſan d'où je ſors cinquante écus, ſans compter ce qu'on me donnoit pour mon vin, & pour ſiffler des linottes.

ISABELLE.

Pourquoy en és tu ſorty ?

ARLEQUIN.

Pour de petites niaiſeries, des bagatelles qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

ISABELLE.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Mon Maître s'imaginoit que j'étois d'humeur à me laiſſer cajoler par ſa femme, parce qu'un jour en revenant de la Douane, il la ſurprit qui me donnoit de petits ſoufflets.

COLOMBINE.

Cela étoit dangereux, au moins.

ARLEQUIN.

Moy donc voyant qu'on me mettoit dehors, j'en voulus ſortir; & c'eſt à cette ſortie bienheureuſe que je dois attribuer l'avantage que vous allez faire à vôtre ſerviteur.

ISABELLE.

C'eſt bien mon deſſein. Mais auparavant il faut avoir l'agrément de mon pere, & ſçavoir le nom du Partiſan, pour s'aller enquerir de toy. Où loge-t-il ?

AR-

ARLEQUIN.

Dans la ruë de la Femme-ſans tête, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Il ſe nomme?

ARLEQUIN.

Monſieur Tirepartout, Mademoiſelle.

ISABELLE.

C'eſt aſſez, mon enfant. Tu n'as qu'à revenir tantôt.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Mademoiſelle. (*A Colombine*,) Adieu bonne piece. (*En revenant vers Iſabelle*) Si par hazard on vous alloit dire chez ce Partiſan, que j'ay la main ſubtile, je vous prie de croire que je ne ſuis pas homme a ſuivre les mauvais exemples.

ISABELLE.

Que cela ne t'inquiete pas. Je vais parler de toy à mon pere.

ARLEQUIN *à Colombine*.

A tes heures perduës, cinq ou ſix douzaines de ſoupirs pour le pauvre More?

COLOMBINE.

Va te faire blanchir.



SCE-

SCENE
DU BARON.

ARLEQUIN *déguisé en Baron.*
COLOMBINE, ISABELLE.

ARLEQUIN *en entrant, & se tournant du côté d'où il est sorty.*

HOla. hé, la Saussaye : Qu'on aille dire à la vieille Marquise, que je l'envoyeray paître, si je n'ay mon quartier avant la fin de la semaine. Faites sçavoir à la Presidente, que je prens demain des pillules. Je la dispense de me venir voir de toute la matinée.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Vous voyez bien que je ne me suis pas trompée?

ARLEQUIN *aprés avoir regardé quelque temps Isabelle.*

Ouy, Mademoiselle, la Renommée ne m'a point surfait, en me cornant aux oreilles, que vous étiez le plus joly tendron du monde.

ISABELLE.

Voilà, Monsieur, une surerogation d'encens, qui échaperoit à peine à la complaisance la plus prodigue. Venez-vous icy

icy de guet à pend pour aſſieger ma ſimplicité.

ARLEQUIN *en s'aſſeyant.*

Non, j'y viens pour me faire haïr. Je ne vois plus les femmes ſur un autre pied.

ISABELLE.

Vous n'apprehendez-pas, Monſieur, d'être pris au mot!

ARLEQUIN.

Franchement, je ſuis aſſez ſeur de mon petit fait auprés du ſexe, & j'en enrage Il faut être né ſous une étoille bien deteſtable, pour être aimé auſſi generalement que je le ſuis!

ISABELLE.

On plaindroit les gens à moins.

ARLEQUN.

Avoüez, entre nous, que les femmes ſont devenuës bien folles depuis un temps. J'ay beau prendre tous les deuans chez elles pour les dégoûter de moy; je crois, Dieu me ſauve, qu'elles ſont enſorcelées à me vouloir du bien pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Le moyen de tenir contre une telle fatigue!

ARLEQUIN.

Je ſuis peut-être l'unique Gentilhomme de France, qui ne fait rien perdre à mes gens; & j'ay le malheur de ne pas trouver un Pauvre diable qui veüille entrer à mon

à mon service. En devineriez-vous la raison ?

COLOMBINE.

C'est apparemment qu'il y a trop de poulets à porter à vos belles.

ARLEQUIN.

Bon ! Est-ce que je fais jamais réponse ! Sur ce pied là, j'aurois dequoy employer quatre Secretaires, & pour le moins autant de Postillons.

COLOMBINE.

Il faut donc que vous ayez la reputation de maltraiter vos gens ?

ARLEQUIN.

Encore moins. Je n'ay pas le naturel violent : je n'ay assommé que trente ou quarante Laquais en ma vie.

COLOMBINE.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ARLEQUIN

Il est vray que les gens sont miserables avec moy. Ils ne sçauroient faire un pas sans que quelque Emissaire de Coquettes ou de vieilles ne les vienne tirer par la manche, pour leur dire : Ah, mon Dieu, que vous avez un joly homme de Maître ! Ma Maîtresse se donneroit a tous les diables & de grand cœur, pour avoir un tête à tête avec luy. C'est une fatigue enragée de se voir tirailler à chaque pas qu'on fait ? & les valets me demandent cin-

quante écus d'augmentation de gages, seulement pour faire rentraire toutes les manches qu'on leur déchire à mon service. Je vois bien qu'il faudra que je me supprime un de ces jours, pour rendre la liberté à toutes les femmes.

ISABELLE.

Mais avez-vous la dureté de laisser souffrir le pauvre sexe sans lui enseigner du moins quelque remede contre les feux que vous luy causez?

ARLEQUIN.

Hé! comment diable suffire à panser toutes celles qui sont folles de moy! Je mets en fait qu'on meubleroit vingt Hopitaux de toutes les filles & les femmes à qui ma froideur a causé la jaunisse.

COLOMBINE.

Hó, pour cela, Monsieur le Baron, vous étes un homme trop dangereux.

ARLEQUIN *à Isabelle en luy passant la main sur le genoüil.*

Ah, ma belle Enfant, le pesant fardeau que d'avoir trop d'esprit! Les Medecins m'ont menacé que je ne mourray jamais que d'une repletion de merite.

ISABELLE.

Sur ce pied-là, vous ne devez gueres apprehender la mort

ARLEQUIN.

Il y a pourtant 20. ans que je serois à tous les dia

diables, si je n'avois eu pitié du monde. Mais je ne veux point mourir, que je n'aye entierement dégoûté les femmes des Partisans.

COLOMBINE.

Des partisans! Vous vous moquez. Ce sont des gens tres polis & fort considerez dans le monde. On leur adresse tous les jours des Epîtres dedicatoires.

ARLEQUIN.

Fy! c'est qu'il n'y a plus de police dans la Poësie: l'Empire des Lettres va de droit fil à l'Hopital. Il faut pourtant qu'un de ces quatre matins, je plante à toutes les Entrées du Parnasse, cinq ou six Mouchars du bel esprit, qui arrêtent impitoyablement tous ces Panegyriques de contre-bande qui mettent l'honneur des Muses à l'encan, & font passer Apollon pour le Menêtrier de la Doüanne.

ISABELLE.

Tout franc, il y a long temps que la Poësie crie aprés une telle reparation.

ARLEQUIN.

Laissez-moy faire j'appaiseray bien tôt ses cris. Mais j'ay bien un autre dessein en tête.

ISABELLE.

Le peut on sçavoir?

ARLEQUIN.

C'est que comme tous les cœurs des femmes m'appartiennent de plein droit, & que je n'ay pas assez de chambres garnies pour

les loger, je veux du moins que ceux à qui je cederay mes pretentions, soient tenus de de me faire foy & hommage ; & cela sans préjudice de mes autres droits : Car je ne repons pas que l'envie ne me prenne par fois d'aller galoper sur leurs terres.

COLOMBINE.

Cela s'en va sans dire.

ARLEQUIN.

Avoüez, mes pauvres enfans, que vôtre liberté ne tient plus qu'à un petit filet. Ca, ça, j'ay pitié de vous. Je permets à la plus malade des deux, de me venir sauter au cou.

ISABELLE.

Vous n'y songez pas, Monsieur le Baron, Les conquêtes si aisées ne sont pas d'honneur.

ARLEQUIN.

Hé, tête bleu, c'est bien de l'honneur qu'on s'embarasse en ce temps icy ! Quand j'aime, je suis fougueux en diable : Je n'ay pas la patience de mettre pour en venir à mon but, aucun levrier d'amour en Campagne ; & s'il n'y avoit que moy, tous les courtiers de la galanterie mourroient de faim. Aussi bien, qu'en ay-je affaire, moy, que les belles n'ont pas accoutumé de faire soupirer un moment à credit ?

COLOMBINE.

C'est à dire que vous payez si bien qu'on

qu'on ne vous sçauroit refuser.

ARLEQUIN.

Nenny, de par tous les diables, nenny. Il ne m'a jamais coûté un liard pour réüssir auprés des femmes. Voilà encore une marchandise bien rare, pour obliger un honnête homme à mettre la main à la bourse. Je pretens que le sexe m'en doit de reste, quand je m'abbaise à l'aimer gratis.

COLOMBINE.

Il y a bien des gens qui ne pousseroient pas la generosité si loin.

ARLEQUIN.

Je le sçai de reste: Mais si j'allois faire le cruel, les Cordiers deviendroient trop riches. Il faut bien cimenter la tendresse des belles par un peu de facilité; & ne pas rabrouer de plein saut les vertus commodes, qui cherchent à capituler de bonne heure avec nôtre merite.

COLOMBINE.

Monsieur le Baron a l'ame belle. Il ne se plait point à faire des malheureuses.

ARLEQUIN.

Malepeste, je n'en fais que trop. Mais quoy, on ne sçauroit être par tout. Ah l'assommante chose que le merite! Si cela continuë, je vais faire pension à des gens pour me décrier.

ISABELLE.

Cela ne servira qu'à vous mettre plus en credit.

ARLEQUIN.

Est il possible?

ISABELLE.

Assurement.

ARLEQUIN.

Oh bien, Paris peut donc se hâter de venir en mon Hôtel, pour y recevoir mes adieux. A moins que la Ville ne s'engage par devant Notaires, à me fournir un secret pour être moins couru des belles, dés demain je prens la poste, pour aller subtiliser les habitans du païs de la Garonne. (*à Isabelle en la voulant embrasser*) Va, mon petit Bouchon, ne te desespere pas. Je suis touché de ta tendresse il ne tiendra pas à moy que....

ISABELLE.

Doucement, Monsieur le Baron. Les manieres de Cour ne simpatisent point avec les miennes.

ARLEQUIN *la voulant embrasser de force.*

Est ce qu'on refuse quelque chose aux gens de ma qualité? Allons, qu'on me tende le bec incessamment. La Friponne en a mardy plus d'envie que moy.

ISABELLE.

Ah le ridicule homme! je n'y puis plus tenir

tenir. Sauvons-nous, Colombine.

ARLEQUIN.

Elles s'en vont! Hola. chut, st, st. *(Il siffle)* Elles font la sourde oreille. Tant pis pour elles. Ma foy, elles y perdront plus que moy.

SCENE DE LA COMTESSE.

ARLEQUIN *déguisé en Comtesse.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *en entrant, à son Laquais.*

OH, oh, diable, Monsieur l'éveillé, vous étes curieux! A quelle école avez vous appris à lever si haut les juppes d'une Comtesse? Le public a-t-il quelque droit sur ma peau, pour l'éventer comme vous faites? Que cela vous arrive une autre fois?

LE LAQUAIS.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, de faire en sorte qu'on puisse remarquer que vous avez un beau gras de jambe?

ARLEQUIN *luy donnant un soufflet.*

Te tairas tu, pendart? veux-tu me faire affront?

COLOMBINE *à Isabelle.*

La plaisante idole de Comtesse!

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Ah, Mademoiselle, la maudite engeance que les valets! Vous me voyez le visage tout en feu. Ce n'est pas de fard, au moins: car je ne mêle jamais de clinquant avec du bon or. Mais un de mes coquins vient de m'échauffer d'une violence, d'une violence, que le compliment que je vous destinois m'est tombé des mains.

ISABELLE.

Vous n'avez pas perdu grand chose, Madame; si j'étois la matiere de.

ARLEQUIN.

Comment, pas grand'chose, Mademoiselle? La peste m'étouffe si je ne donnerois mon Comté pour r'attraper ce que j'avois à vous dire. (*Il se campe sur un fauteuil*) Attendez... Je crois que j'y suis. Le tintamare de diable, Mademoiselle, que vôtre humeur alaigre fait dans le quartier, n'a pas permis à la Comtesse de Merlet de vivre plus long-temps dans l'indigence de vôtre veuë, & l'ignorance de vos plaisirs.

ISABELLE.

Vrayment, Madame, je suis confuse de la peine que vous prenez. C'étoit à moy de

vous

vous prévenir, par toutes sortes d'endroits. Que je sçay mauvais gré à mon Etoile de m'avoir laissé ignorer jusqu'icy vôtre demeure!

ARLEQUIN.

Et quand vous l'auriez sceuë, ma petite Mignonne : A quelle heure me rencontrer chez moy ? Suis je de taille à demeurer un moment en place ? C'est à faire à des Poupées comme vous, à garder la chambre comme des accouchées. Pour moy, je suis à toute heure par voye & par chemin. Il n'est saison si déterminée qui me puisse retenir : J'affronte en plein midy les incongruitez du plus ardent Soleil. Il y paroît assez à mon teint, sans que je le dise.

ISABELLE.

Vous voulez, Madame, apparemment vous attirer un compliment ?

ARLEQUIN.

Bon ! j'attens bien aprés cela pour vivre? Cela est bon à des petites mijaurées, qui mettent toujours quelque mot en avant, pour le faire relever à leur avantage. Je pensay ces jours passez colleter un jeune Abbé, qui faisoit assaut de complimens avec une petite Precieuse, qui vous ressembloit comme deux gouttes d'eau. Car je ne vois rien de plus extravagant, que la conduite de la plûpart des femmes. Elles

ſont bien plus graſſes, quand quelque oiſif de la Cour vient leur dire dans un temps de pluye : En verité, Madame, vous faites honte à la lumiere : Le Soleil ſe cache prudemment, de peur d'étre obligé d'appeller vos yeux en duel. Un autre fat vous viendra dire : Madame, vôtre conſcience oſe-t elle dormir en repos, quand Vous avez à faire tant de reſtitutions ? Vos levres ont dérobé le vermeil du corail ; vos yeux le feu du ſoleil, vos dents la blancheur de l'albâtre, & vôtre teint celle des lys. Dieu me danne, il faudroit avoir de furieux reſervoirs de complaiſance, pour applaudir de ſang froid à une telle multiplicité de ſottiſes.

ISABELLE.

C'eſt pourtant là, Madame, le manege du grand Monde.

ARLEQUIN.

C'eſt que le grand monde, eſt un grand cheval. A propos de cheval, vôtre pere ſonge-t il à vous marier ?

ISABELLE.

Cela ne preſſe pas, Madame.

ARLEQUIN.

Comment de par tous les diables, cela ne preſſe pas ? Eſt-ce que je ne ſçai pas les petites neceſſitez du ſexe ? J'ay été fille, peut-être, en mon temps ; & l'on fit bien de me marier de bonne heure : Car dés

l'âge

l'âge de douze ans, je commençois déja à quitter la poupée, pour m'attacher au solide.

ISABELLE.

Il falloit donc, Madame, que vôtre esprit vous fit envisager les choses d'un autre biais que moy.

ARLEQUIN.

Malepeste, c'est bien l'esprit qui agit dans ces occasions! C'est bien là où le bas blesse! Attendez à cinquante ans à me parler de l'esprit des femmes: encore à cet âge là, veulent-elles faire la leçon aux jeunes sur le bel article.

ISABELLE.

Cela est bien juste, Madame, puisqu'elles ont plus d'experience.

ARLEQUIN.

J'enrage tous les jours, que de vieilles carognes avec un teint de betterave, osent empieter sur nos droits, & attenter sur nos meilleures pratiques. J'ay fait un serment que la premiere de ces vieilles medailles qui me tendra la jouë, je la lui choqueray si rudement, que je lui écacheray son surtout de plâtre.

ISABELLE.

Je plains d'avance la malheureuse qui tombera la premiere entre vos mains.

ARLEQUIN.

O ça, pucelle de haut goût, serez-vous

encore bien des façons pour vous ouvrir à moy sur vos demangeaisons d'être mariée ?

ISABELLE.

Il faudroit, Madame, que je les eusse auparavant, ces demangeaisons.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est moi qui les auray pour elle! Encore un coup, faut-il faire tant l'enfant ? Est-ce qu'on se cele rien entre femmes ?

ISABELLE.

Voulez-vous m'engager, Madame, à vous dire des faussetez ou des sottises ?

ARLEQUIN.

Vrayment vous y seriez bien venuë, à me dire des sottises! Des sottises à la Comtesse de Merlet! La Comtesse de Merlet est bien femme à souffrir des sottises! Afin que vous l'entendiez, ma maison n'est ni plus ni moins qu'un cloître. Je voudrois qu'un valet eût eu la hardiesse de prononcer seulement le mot de Pardy devant moy: Je me donne au diable s'il boiroient du vin de plus de six mois. Il faut tenir la bride courte aux domestiques sur le chapitre de l'honnêteté; & c'est là ma principale occupation.

ISABELLE.

Elle est digne de vous, Madame.

AR-

ARLEQUIN.

Je ne veux pas qu'on dise à la Cour, que ma maison est une maison d'ordure, Il ne faudroit qu'un étourdi, qui s'allât aviser de conter quelque folie à quelque écervelée, que cette folie fût écoutée, & qu'elle attirât quelque autre folie: En voilà assez pour disloquer la reputation de la maison la plus reguliere. Pour obvier aux inconveniens, je ne me sers depuis un temps que de laquais au dessous de douze ans.

ISABELLE.

Vous faites voir en tout, Madame, une conduite admirable.

ARLEQUIN.

J'étois bien embarassée pour les Cochers: car on ne les sçauroit prendre si jeunes. Mais j'ay jugé que le commerce des chevaux, & la senteur du fumier, les rendoit moins à craindre que les laquais.

ISABELLE.

Il n'y a rien à dire à cela, Madame.

ARLEQUIN.

Je suis si revêche sur les matieres de l'honneur, que j'obligeay Monsieur le Comte de Merlet à chasser un grand laquais des mieux fabriquez & des plus adroits, parce qu'il sourioit quelquefois amoureusement en me versant à boire. Au moins quand j'étois seule avec luy, je ne me croyois pas en sureté.

ISABELLE.

Voilà, Madame, une roideur de vertu qui confond toutes les femmes du temps.

ARLEQUIN.

On ne dira pas aussi de moy, que je fais faire des juste-au-corps brodez à mes Galans; & je n'ay pas peur qu'on oye jamais tympaniser la Comtesse de Merlet à l'Audience.

ISABELLE.

Ce ne sont pas aussi des femmes comme vous qu'on y tympanise.

ARLEQUIN.

Avec tout cela, j'aime fort à entendre les intrigues des petites filles. C'est pourquoy, si vous avez quelque petite oppression de cœur, là, là, n'en faites point la fine: je vous y serviray de la bonne façon.

ISABELLE.

A ce que je vois, Madame, vôtre vertu cherche à s'égayer.

ARLEQUIN.

Diable m'emporte, si je ne le fais comme je le dis.

ISABELLE.

Je suis fâchée, Madame, de n'être pas en état de profiter de vos offres obligeantes.

ARLEQUIN.

C'est à dire, friande, que vous étes assez bien avec vôtre godelureau, pour vous passer

des

de mon ſecours. N'importe, dites moy ſon nom?

ISABELLE.

C'eſt à moy, madame, à l'apprendre de vous.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Perronelle. J'ay la charité de vous épargner les ſottiſes d'une plus longue converſation. Laquais, mes gens, Franc goujat, Prêt à-tout, l'Intrepide? Où eſt donc cette valetaille? Que de coups de de fouet! que d'étrivieres! (A Iſabelle qui le ſuit.) Etes vous de ma ſuite?

ISABELLE.

Souffrez, Madame, que je m'acquitte de ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Allez, je vous remets tout ce que vous me devez. Au moins, ne vous aviſez pas de me rien demander: nous ſortons quittes.

ISABELLE.

Ah, Madame, je....

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, je ſuis morte, ſi vous m'aſſaſſinez de façons.

ISABELLE.

S'il ne tient qu'à reſter pour vous rendre la vie, je ne priveray pas le public d'une choſe ſi precieuſe.

ARLEQUIN.

Vous me prenez donc, ma mie, pour une

une femme publique ?

ISABELLE.

Ah, Madame, usez mieux de vos lumieres.

ARLEQUIN.

J'en ay bon besoin: car vôtre degré est bien obscur' Jusques au revoir. Serviteur.

SCENE.

DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSEMINE, M. TUF-TOUT, ARLEQUN *déguisé en Commissaire.*

COLOMBINE *à M. de Bassemine.*

VOicy Monsieur le Commissaire. Il faut qu'il soit bien de mes amis pour l'avoir pû resoudre à venir si promptement. (*M. de Bassemine & Arlequin se font des civilitez muettes.*)

M. DE BASSEMINE.

Monsieur avoit apparemment quelque affaire de consequence ?

ARLEQUIN.

J'étois occupé aprés un petit démenagement : Vous m'entendez bien. C'étoit chez une jeune Picarde, J'y ay trouvé deux Etudians en Droit dont j'ay saisi les porte-feuil-

feüilles ; & pour éviter le ſcandale, j'ay fait jetter les meubles par les fenêtres.

M. DE BASSEMINE.

Meſſieurs les Commiſſaires ſont toujours ſujets aux bonnes rencontres.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monſieur, nôtre métier ne vaut plus rien. Les filles d'apreſent ont trop de vertu, pour nôtre profit ; & ſans quelques joueurs de baſſette, à qui nous tendons charitablement les bras, je crois qu'en toute une année nous ne trouverions pas de nôtre Charge, dequoy faire foüetter un chat.

COLOMBINE.

Oh, vous n'étes pas ſi malade que vous vous faites.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que quand on a de l'honneur, on ſe tire d'intrigue le mieux qu'on peut. Pour moy, je laiſſe au commun de mes confreres le ſoin de faire mettre à l'amende de pauvres diables de Patiſſiers qui vendent des chats pour des liévres. Fy, fy, cela eſt trop trivial. Quand on veut faire un métier noblement, il faut s'écarter de la route ordinaire (& pour y reüſſir on a beſoin d'une conſcience ſouple, d'un eſprit alerte, & ſur tout d'une effronterie courageuſe. C'eſt par là qu'on parvient, & qu'on fait fortune dans nôtre petite profeſſion.

M. TUE-

M. TUE-TOUT *à Arlequin.*

Monsieur, si vous voulez entrer, il n'y a point de temps à perdre.

M. DE BASSEMINE *à Arlequin.*

Monsieur, Colombine a dû vous dire le sujet qui...

ARLEQUIN.

Ouy, ouy; elle m'a dit je ne sçais quoy, que vôtre femme vous fait enrager.

M. DE BASSEMINE.

Ma, femme, Monsieur? graces à Dieu, je n'en ay plus.

ARLEQUIN.

C'est donc vôtre fille? Et bien, fille ou femme, c'est toujours même pâte.

M. DE BASSEMINE.

Ouy, Monsieur, ma fille est une petite opiniâtre, qui ne veut point de l'époux que je luy veux donner. C'est un esprit de contradiction.

ARLEQUIN.

Cela vous étonne-t-il? On n'est peut-être pas fille ni femme pour rien. Mais ne vous inquietez pas. Vous étes tombé en bonnes mains; & je sçauray.

M. TUE-TOUT *à Arlequin.*

Ne perdons point de temps, Monsieur, je vous en conjure.

ARLEQUIN *à M. de Bassemine.*

Voilà un homme bien empressé! Quel interêt prend-il à vôtre affaire?

M. DE

M. DE BASSEMINE.

C'eſt l'amant de ma fille, & qui par vos ſoins ſera bien-tôt ſon mary.

ARLEQUIN *à M. de Baſſemine.*

Quoy ? ce vieux ragot eſt l'amant de vôtre fille ?

M. DE BASSEMINE.

Ouy, Monſieur.

ARLEQUIN.

Ma foy, vous avez bien fait de me le dire car à ſon air, je l'aurois pris pour un vray remede d'amour.

M. TUE-TOUT *à Arlequin.*

Monſieur le Commiſſaire, je vais vous montrer le chemin.

ARLEQUIN *bas.*

Tu n'as que faire de te tant preſſer, tu ne ſeras que trop tôt arrivé au but.

SCENE

DU PLAIDOYE' D'ISABELLE.

ARLEQUIN *Commiſſaire.* M. DE BASSEMINE, M. TUE-TOUT, ISABELLE, COLOMBINE. *Pluſieurs parens.*

ARLEQUIN *entrant à côté d'Iſabelle.*

ÇA, ça, nous allons bien rire. Un ſiege, (*A Iſabelle.*) C'eſt donc vous, petite per-

personne... Hola, qu'on apporte un siege. (*Un laquais donne un siege à Arlequin, qui dit apres s'y être assis :*) Il est bien dur.

LE LAQUAIS.

C'est qu'aujourd'huy la Justice est diablement molle. On ne sçauroit prendre trop de précaution.

BASSEMINE *à Arlequin.*

Vous sçavez, Monsieur, que vous étes l'arbitre de tout. Faites bien vôtre devoir.

ARLEQUIN *en elevant sa voix.*

Comment ? que je fasse mon devoir ! Est ce que vous me croyez homme à forligner dans l'exercice de ma Charge ?

BASSEMINE.

Ah, Monsieur, je n'ay garde...

ARLEQUIN.

Apprenez que c'est moy qui renouë tous les mariages disloquez de Paris, & que j'ay facilité plus de cent hymens clandestins en ma vie.

BASSEMINE.

Monsieur, je ne vais pas là contre.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

C'est donc vous, la belle Isabeau, qui refusez d'épouser un membre de la Faculté ? Vous auriez bon besoin pourtant de quelqu'un qui vous chassât vos mauvaises humeurs.

ISABELLE *à Arlequin.*

Monsieur, daignez m'écouter.

AR-

ARLEQUIN.

Et qu'avez vous à dire?

ISABELLE.

Des raisons où tout mon sexe n'est pas moins interessé que moy. Il s'agit de l'interêt public.

ARLEQUIN.

Nous ne sçaurions nous dispenser de lui donner audience. Mon Clerc, faites faire silence. La cour a besoin de repos.

ISABELLE *deffendant sa Cause.*

Messieurs, dans le deplorable état où la galanterie se trouve aujourd'huy, il n'est pas etrange qu'une femme soit reduite à entreprendre la Cause de toutes les autres. Nôtre sexe attendroit long temp en vain qu'un autre prît le soin de le vanger. Depuis que les Cabarets & les Manufactures à Tabac sont devenues si fort à la mode, les femmes ont cessé d'y être: & l'amour tout puissant qu'il est, ne sçauroit plus balancer dans l'esprit des jeunes gens, le fade & brutal plaisir d'une débauche faite à l'Alliance ou à la Galere.

ARLEQUIN.

Diable, Messieurs, si l'Exorde nous mene a la Galere, garre que la peroraison ne nous fasse tomber à la Greve!

ISABELLE *continuant.*

Où est le temps que le beau sexe voyoit assiduement à ses pieds une jeunesse floris-

riſſante ? Ce temps qu'on pouvoit à bon droit nommer l'Age d'or de la tendreſſe, où les cœurs venoient par eſcadrons reconnoître nôtre pouvoir! Dans ce temps heureux, il n'y eût pas eu de ſeureté à nous choquer ; & la peine ſuivoit de prés le moindre tort qu'on pouvoit nous faire. Mais les choſes ont bien changé de face, & nous éprouvons ſenſiblement, que l'Empire de la tendreſſe n'eſt point à l'Epreuve des revolutions. On ne voit plus à l'heure qu'il eſt, mille infatigables avanturiers arpenter d'office tout l'Univers, pour ſoûtenir nos querelles ; & l'amour qui ſervoit autrefois à enrichir le ſexe, ne ſert aujourd'huy qu'à le ruiner.

ARLEQUIN.

Il eſt vray : Car je ſçay des femmes qui ont vendu juſqu'à la houſſe de leur lit, pour équiper leurs galants.

ISABELLE *continuant.*

Ce n'eſt point dans nôtre ſiecle qu'il faut chercher ces heroïnes magnifiques, qui s'offroient à reparer du revenu de leurs appas les plus cruelles deſolations de la guerre, & ſe mettoient par là de pair avec les plus fameux Conquerans. Aujourd'huy la galanterie n'eſt pas reconnoiſſable : On lezine juſques ſur les petits ſoins ; & bien loin de ſe dépoüiller de tout en faveur de l'objet aimé, on ne donne ſon cœur qu'avec

ec des reservés. Mais ce qui a le plus ontribué à décrier la galanterie, c'est l'indigne profanation qu'on fait de nos appas, en nous unissant tous les jours à d'imbeciles vieillards : Nation de tout temps reprouvée dans toute l'étenduë de l'Empire amoureux. Ces assortimens bizarres, que l'avarice suggere à nos peres, ouvrent la porte à des abus sans nombre. C'est la pepiniere des separations, & le revenu le plus clair & le plus liquide de tant d'Abbez coquets qui sont sans cesse à l'affus de ces sortes de mariages. Aussi pense-t-on qu'il n'y ait qu'à nous extorquer un consentement pour des liens que nôtre cœur abhorre, & contre qui nôtre liberté, (pour ne rien dire de plus) ne cesse point de reclamer? Croit-on qu'il y ait des filles assez novices pour prendre aisement le change en fait de mariage ? Et la douce idée que nous nous en faisons, est incompatible avec les austeritez où nous veulent accoutumer les maris à lunettes. Ne sçavons nous pas que l'hymen est une espece de milice, dont les enfans & les vieillards sont également incapables ? Ne sçavons-nous pas qu'il en est du mariage, comme du feu sacré des Vestales, qu'il falloit entretenir religieusement, sous peine de la vie. . . . . .

A R-

ARLEQUIN.

Il est vray, & le moyen qu'un vieillard entretienne le feu, puis qu'il ne peut souffler que du derriere?

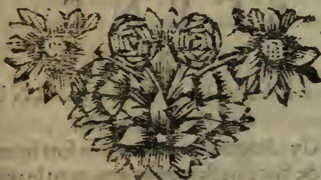
ISABELLE *continuant*.

Quelle figure veut-on que fasse un vieux Barbon sous la baniere de l'hymen, ou plutôt quelle figure veut-on que fasse une jeune personne auprés d'un époux qui la catechise à toute heure, qui compte tous les pas qu'elle fait, qui n'ouvre la bouche que pour la contredire, ou pour la regaler de ses prouesses du temps passé? Un bourru, qui fait un crime à sa moitié d'un ruban ajouté à sa coëffure, & qui donne la question à ses serviteurs sur les demarches les plus innocentes de sa femme. Je ne parle pas de ces legions de maladies, dont la Vieillesse est exercée, ny de cette toux insuportable qui est la musique ordinaire d'un vieillard. Ah, Messieurs, que de raisons pour justifier une femme qui peut gagner sur elle de n'être pas la duppe d'un vieillard? Ce n'est pas que je ne trouve quelque chose d'heroïque, dans la triste fidelité dont on a le courage de se piquer envers des maris faits de la sorte: Mais il faut que je confesse hautement ma foiblesse. Dans une pareille extremité, je ne puis répondre que d'une flinexibilité de rocher à ne jamais demor-

dre

dre de la haine que j'auray conceuë une fois pour le vieillard qui osera attenter à ma liberté.

COLOMBINE *veut deffendre les Vieillards, en faveur de Monsieur Tuetout: Mais luy qui connoît son ironie, l'en empêche; & renonçant au Mariage d'Isabelle, dégage Bassemine de la parole qu'il luy avoit donnee. Isabelle épouse Aurelio, & la Comedie finit.*





SCENES FRANÇOISES DU PHENIX.

SCENE Qui ouvre la Comedie.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

OUy, Seigneur, je me tiens fort honorée de vos caresses: Mais avec tout le respect que je vous dois, vos bontez me mettent un peu martel en tête. Les Princes d'ordinaire ne sont pas gens à tirer leur poudre aux moineaux ; & quand ils s'abbaissent à caresser une fille de ma trempe. Ecoutez... Enfin... je crois que tout le corps peut luy frissonner à bonnes enseignes.

LE PRINCE.

Ah! ma pauvre Enfant, si tu sçavois les chagrins qui me devorent....

CO

COLOMBINE.

Oh! ces chagrins-là ne ſont pas de dure digeſtion; & vous avez des intervales aſſez recreatifs. On dit bien vray, que les petits pâtiſſent toujours des chagrins des Grands; & les vôtres me coûteront du moins un blanchiſſage: Car enfin me voilà aſſez honnêtement houſpillée. Mais il faut prendre ces petites traverſes en patience; & j'en ſçay bien de mon ſexe, qui ſe feroient un fort gros plaiſir qu'un Prince les eût mis dans de plus grands frais.

LE PRINCE.

Ah Colombine, dans l'état où je ſuis, l'on doit bien me pardonner de petites abſences?

COLOMBINE.

Et que feriez vous donc, Seigneur, ſi vous aviez l'eſprit preſent? Je m'émancipe un peu, comme vous voyez; mais ne m'auriez vous point communiqué de vos abſences.

LE PRINCE.

Eſt-il ſous le Ciel un Prince tout enſemble plus heureux & plus malheureux?

COLOMBINE.

Voilà un Prince qui eſt encore bien malade! Il n'a que ſoixante mille hommes ſur pied; & des hommes que nous avons aguerris, il faut ſçavoir. Helas! c'eſt bien nous autres qui devrions faire les pleureu-

ses. d'être à la veille de perdre tant de pauvres Officiers que nous avons élevez à la brochette, & de voir nos ruelles menacées d'un deluge d'Abbez, de Chicanaux, & de tant d'autres insectes de la galanterie. Encore la presse y est elle, comme à quelque chose de bon & pendant qu'on leve par tout des troupes pour l'armée, les femmes prudentes battent la caisse de leur côté, & font leurs recrues à qui mieux mieux.

LE PRINCE.

Ah! Plût au Ciel que je n'eusse à combattre que les Turcs! mais j'éprouve une guerre interieure qui m'assassine à mort, & me met en proye à tout ce que la jalousie a de plus affreux.

COLOMBINE.

Vous jaloux, Seigneur! hé la Princesse vit de maniere à faire en un besoin un Va-tout de chasteté à Lucrece; & je ne connois point de femmes qui se piquent de sentimens plus fier à bras.

LE PRINCE

Ah Colombine le cœur d'une femme est un étrange labyrinthe. Il faut marcher à tâtons pour s'y reconnoitre: Est-on encore souvent la duppe de ses yeux & des apparences. Et que sçais je, si dans les transports que la Princesse me fait paroitre elle ne cede pas plutôt à l'importance du

de

devoir, qu'à l'inclination quelle a pour moy? Ah! je ne veux point de sa tendresse, ou je la veux independamment de toutes les sujétions du mariage.

COLOMBINE.

Voilà ce qui s'appelle pindariser dans les formes. Mais avec vôtre permission, Seigneur, ces delicatesses ne sentent gueres l'époux. Les maris d'aujourd'huy n'y cherchent pas tant de façons, & sont gens à passer les choses au gros sas. Generalement parlant, le cœur d'une femme est un mets à part, qui n'est point de l'essence du mariage. C'est ce qui fait que tant d'honnêtes gens ont la discretion de s'accommoder au temps; Trop heureux encore de s'en tenir au gros de l'arbre.

LE PRINCE.

Et que me sert la possession, si le cœur n'est de la partie? Et qui peut m'assurer qu'il en est? Ah! mon incertitude me tuë; & quoy qu'il en coûte, je vais faire en sorte de ne plus marcher dans les tenebres.

COLOMBINE.

Mais aussi quelquefois le trop grand jour éblouït, & sur tout en matieres de femmes. Cependant, Seigneur, oseroit on vous demander ce que vous pretendez faire?

LE PRINCE.

Je pretens faire.... Colombine, tu vas me traiter de fou, de bizarre...

COLOMBINE.

Bon! Seigneur, est-ce qu'on dit jamais aux Grands ce que l'on pense?

LE PRINCE.

Ah! je merite les noms les plus odieux; & il faut être lunatique ou visionnaire pour former le dessein de faire éprouver une femme de vertu.

COLOMBINE.

Bon! c'est justement celles là qu'il faut éprouver: Car pour les autres, elles épargnent assez les frais d'une épreuve. Si bien donc, Seigneur, que vous voulez mettre en tête à la Princesse quelque galant, qui tâche à occuper toutes les avenuës de son cœur?

LE PRINCE.

C'est de là, Colombine, que dépend absolument tout le repos de ma vie.

COLOMBINE.

Ma foy, Seigneur, s'il est permis d'être sincere à la Cour, vôtre repos est en grand branle. Car enfin, vous n'irez pas produire à la Princesse quelque malotru, plus capable de gendarmer que de faire broncher sa vertu. Mais aussi, si vous luy lâchez quelque joly homme, qui sçache attaquer une place dans les formes. Ecoutez, cela est diablement chatoüilleux, au moins

Ce

Ce n'eſt pas comme dans un Roman, où l'Amour, d'un trait de plume fait faire alte à la paſſion la plus fougueuſe: Mais dans le Roman de la nature, quand un joly homme eſt une fois accroché à une jolie femme; tout franc dans ces occaſions on a plus beſoin de bride que d'éperon; & quand j'y ſonge, l'amour ſeroit bon à être Courier, car il fait faire terriblement de chemin en en peu de temps.

LE PRINCE.

Et crois-tu que pour cette épreuve je choiſiſſe un autre qu'un amy? Mais encore faut il que ce ſoit un amy d'une fidelité éprouvée.

COLOMBINE.

En effet, c'eſt bien le traiter en amy, que de l'appeller à un tel miniſtere Mais pour en uſer en amy, il faudroit qu'il fût ennemy de ſoy même. Voyez-vous, Seigneur, on ne trouve pas tous les jours des maris qui mettent leurs femmes à la gueule du loup par un excés de delicateſſe: C'eſt pourquoy quand on a de ces rencontres, il faut s'en donner au cœur joye, & faire valoir le talent aux dépens de qui il appartiendra.

LE PRINCE.

Mais tu ne ſçais donc pas que je feray la guerre à l'œil, & que je ſeray témoin oculaire de tout ce qui ſe paſſera?

COLOMBINE.

C'est à dire, Seigneur, que vous êtes tout preparé à bien avaler des couleuvres. Mais tous vos yeux ne serviront de gueres: L'amour est un drole qui vient a ses fins imperceptiblement, & les plus Argus sont de vrais Quinze-vingt quand il luy plaît!

LE PRINCE.

Ah, tu me jettes dans des embarras terribles.

COLOMBINE.

Et que diriez vous, si je m'offrois à vous en tirer? J'ay en main une personne d'execution; & ce qu'il y a de bon pour vous, c'est que c'est une personne que les femmes n'ont jamais tentée.

LE PRINCE.

Est-il bien possible? Mais encore quelle est cette personne? & n'y a-t-il point de risque à courir avec elle?

COLOMBINE.

Du risque? bon! La nature y a pourveu, & je croy que vous n'en douterez point, quand vous sçaurez que c'est moy qui entreprens vôtre affaire.

LE PRINCE.

Toy, Colombine!

COLOMBINE.

Cela vous étonne-t-il? Quand j'ay une fois endossé le harnois d'un Cavalier, j'ay

un

un petit air à faire trembler toutes les vertus dans le manche; & je vous réponds que si la Princesse m'échappe, elle devra une belle chandelle à l'Amour.

LE PRINCE.

Mais encore, comment t'y prendras tu pour luy conter tes raisons.

COLOMBINE.

Oh! c'est là la difficulté. S'il ne s'agissoit que de defricher le cœur d'un Agnes, bon, j'ai ce rolle là en poche; & j'entens merveilleusement à extirper les broussailles que les leçons d'une grand'mere ou d'une gouvernante ont fait germer dans un jeune cœur. Si j'avois affaire à une coquette ou à quelques unes de ces femmes battuës de l'oyseau, cinq ou six brusqueries galantes, assaisonnées d'une bisque ou d'une fricassée, me tireroient d'intrigue. Mais j'ay affaire à une femme de vertu; & c'est là ce qui rend mon rolle épineux: Car comme on n'a pas souvent occasion d'appliquer ces sortes de rolles, les idées se perdent, & il faut du temps pour les rappeller.

LE PRINCE.

Hé bien, deux jours te suffisent ils pour ..

COLOMBINE.

Vous vous moquez, Seigneur, avec vos deux jours! un tour de jardin me remettra sur les voyes, Allez, Seigneur, je vous

donne ma parole, que la Princesse ne se couchera point aujourd'huy sans étrenner.

LE PRINCE.

Mais si pour la faire mieux donner dans le panneau, j'usois d'un stratagême?

COLOMBINE.

Bon! faut-il tant de précautions pour tromper une femme? La plûpart du temps, nous nous enferrons assez de nous-mémes. Ce n'est pas que vous étes bon & sage, & je ne suis icy que pour vous obéir.

LE PRINCE.

Viens! Colombine, je suis seur que mon dessein ne te déplaira pas.

COLOMBINE.

Mais au moins, Seigneur, vous me laissez les coudées franches auprés de la Princesse? & il me sera permis de pousser ma pointe? Voyez vous, Seigneur, je ne veux pas qu'on dise de moy, que je ne suis bonne qu'à amorcer.

LE PRINCE.

Va, je laisse les chôses à ta discretion, & tu peux en user comme de ton bien.

COLOMBINE.

Ah, Seigneur, vous ne seriez pas si liberal, si vous ne me sentiez les bras liez. Mais qu'y faire? Sur le pied où sont les hommes aujourd'huy, ce n'est pas un grand

grand malheur que de n'être pas faite tout a fait comme eux.

SCÉNE DES ADIEUX.

D'ARLEQUIN ET DE COLOMBINE.

ARLEQUIN *en habit de Soldat.*

ENfin c'est dans ce triste jour.
Qu'il faut emballer nôtre amour.
Il faut nous separer, ma pauvre Perronelle.
Le Tocsin de la gloire à la guerre m'appelle.
Mais je differe d'un moment.
Pour vous estocader quelque beau sentiment:
Heureux, si vôtre ame farouche
N'ose pas refuser à mon cœur affligé
Son audience de congé,
Pour me laisser partir dessus la bonne bouche!

COLOMBINE.

Quoy? tu veux attraper les heros au galop,
Cher Arlequin, quelle furie
Pour aller à la boucherie!
As-tu quelque chose de trop?

ARLEQUIN.

Non, je n'ay rien de trop: mais la gloire, Madame,
A mis garnison dans mon ame.
Depuis qu'elle a bloqué mon cœur,
Il me prend de certains impromptus de valeur,
Dont tout autre que toy sentiroit les épreuves.
Oh! que voilà des bras qui vont faire des veuves!

COLOMBINE.

Mais si quelque coup de mousquet
T'alloit, chemin faisant, rabatre le caquet,
Ou qu'un fer tranchant d'importance
Fît une lucarne à ta pance?

ARLEQUIN.

En ce cas la gloire auroit tort.
Je n'ay pas mis cela dans mon bail, où je meurs.

COLOMBINE.

Hé bien, cher Arlequin. demeure.

ARLEQUIN.

Que je demeure? Non, le sort en est jetté.
Il est tems qu'Arlequin brille dans les Gazettes.
Je me dois, Colombine, à la posterité,
Et mes mulets, & leurs sonnettes.
Entre ces animaux & toy
Mon cœur est suspendu: j'avouërai ma foiblesse.
C'est pourquoi sans façon, ma chere, donne moi
Quelques symptomes de tendresse.

COLOMBINE.

Vraiment c'est pour ton nez, magot, brigand, poltron.

ARLEQUIN.

Quoy donc? fais-tu déja mon oraison funebre?

COLOMBINE.

Va traître, de ce pas rendre ton nom celebre.
Va-t-en faire oublier Cesar & Scipion.
Et qui pourra tenir contre un tel champion?
Tu n'as qu'à te montrer, beau Sire.
Qui, sans qu'il soit besoin de poudre, ou de canon,
Tu feras tout crever de rire,

ARLEQUIN.

Ainsi soit-il. Voilà bien du sang épargné;
Et pour nos ennemis c'est autant de gagné.
Mais puis qu'au champ de Mars, par un sort tyrannique,
Mes bras n'auront point de pratique,

Permets leur d'exercer icy par charité
Quelques actes d'hostilité :
Seulement pour tenir ma bravoure en haleine.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur le Guerrier, vous prenez trop de peine.
Gardez d'évaporer vôtre illustre valeur.

ARLEQUIN.

J'en ai trop aussi-bien, ma mignone, mon cœur.
Allons, que vos appas, à leur devoir se rangent.

COLOMBINE.

Ah! que de raisons!

ARLEQUIN.

C'est que les mains me demangent.

COLOMBINE.

J'ay bien peur que le dos ne te demange aussi.
Vous plaira-t-il, facquin, de décamper d'ici?

ARLEQUIN.

Madame, j'attendois vos ordres pour l'Armée.

COLOMBINE.

Je ne vous retiens point. Partez, brave Guerrier.

ARLEQUIN.

Mais au moins donne-moy le vin de l'étrier,
Car que diroit la Renommée?

COLOMBINE.

Adieu, mignon de Mars, la fleur des Cavaliers,
Faites-nous part de vos lauriers.

ARLEQUIN.

J'en vais tant moissonner, friponne,
J'en feray de telles.... moissons,
Qu'il n'en restera pas un brin pour les jambons.
Allons, il faut partir, la Gloire ainsi l'ordonne.
O vous, jeunes Abbez, paitris d'ambre, de musc,
Qui n'étes exposez jamais, qu'aux coups de busc;
Pendant que nous allons exposer nos cervelles,
Oh, combien irez vous fourager chez nos belles?
Pour vous, gros Doüaniers, & vous gens de Palais,

Vous n'avez que l'été pour faire les muguets,
Les Plumets de retour, serviteur aux ruelles.
Mais malgré nos grands crocs, & nos airs de dragons,
Les Abbez sont, morbleu, de toutes les saisons.

SCENE

Qui ouvre le second Acte.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENcore un coup, Seigneur, mon plan de galanterie est tout dressé; & j'ay déja fait en moy-même la circonvalation du cœur de la Princesse. Mais si les remontrances sont de mise avec les Grands; ne feriez vous pas mieux de demeurer dans une tranquille incertitude, que celle cy? Il en est du mariage à peu prés comme de la peinture. Ce n'est pas toujours le grand jour qui en fait la beauté, & les ombres y ont leur merite comme le reste. La meilleure politique, à mon sens, que puisse avoir un Epoux, c'est de ne considerer sa femme que dans son point de veuë. Les lunettes d'approche ne sont point avantageuses pour les Maris; & le moins qu'ils puissent voir est toujours le mieux.

LE

LE PRINCE.

Non, je ne me paye point de ces raiſons, Deuſſe-je être la duppe de ma curioſité, je veux ſçavoir mon ſort, quel qu'il puiſſe être.

COLOMBINE.

Comme ſi le ſort d'un Mary étoit bien mal-aiſé à deviner! (Seigneur, je parle en general.) Mais pour venir à ce qui vous touche, ſi vous apprenez que la Princeſſe vous ſoit fidelle, ce ſera un plaiſir aſſez plat pour vous. Encore de la trempe dont je vous connois, ou vous direz qu'on ne l'aura pas priſe du bon côté, ou vous en donnerez tout l'honneur à ſon temperament. Mais auſſi ſi le pied vient à luy gliſſer, (car cela eſt aſſez caſuel) ſongez-vous bien dans quels chagrins vous vous plongez?

LE PRINCE.

N'importe. J'en veux courir tous les riſques. Tiens, vois-tu Colombine, je ſuis un peu heretique ſur le chapitre des femmes. Je m'imagine que tout ce qu'on appelle vertu chez elles, reſſemble à ces pieces fauſſes, qui ont tout l'éclat des bonnes, mais que la coupe diſſipe en fumée.

COLOMBINE.

A dire vray, je ſçay beaucoup de vertus qui ne trouveroient pas leur compte à paſ-

ſer

ser par le ceuset. Mais puisque vous avez de si bons sentimens de nôtre sexe, qu'est-il besoin de faire de nouvelles expériences? Encore si cela se faisoit aux dépens d'autruy, je dirois ; Passe. : Mais quand je songe que vous faites les avances de vos deniers, il me semble voir ces gens qui se ruinent à chercher des tresors. Toute la difference, c'est que les chercheurs de tresors en sont quittes pour ne rien trouver ; & que les Maris de vôtre humeur, trouvent souvent plus qu'ils ne cherchent.

LE PRINCE.

Que veux tu, Colombine ? je sens ma bizarerie mieux que personne. Mais comptes tu pour rien, l'espoir de dérober à sa femme le secret de son cœur ?

COLOMBINE.

Dérober à une femme le secret de son cœur ! Et la plûpart du temps, elles ne le sçavent pas elles-mêmes. Le cœur d'une femme est un vray miroir qui reçoit toutes sortes d'objets sans s'attacher à pas un. Aujourd'huy c'est une petite chienne qui l'amuse, demain ce sera un Perroquet mignon. Si les hommes y sont reçus quelque fois, ce n'est que par *Interim*, & en attendant que le goût revienne pour un meuble magnifique, ou pour une mode nouvelle. Et aprés tout, n'est il pas juste que nous ayons nôtre revanche ? Car comment

ment les hommes d'aprefent regardent-ils les femmes ? Comme des commoditez de passage, où l'on vient se delasser des fatigues d'un grand repas ; & pour ainsi dire, faire la digestion agreablement. Aussi il faut voir comme notre sexe est sur ses gardes. On n'est plus si folle, que de prendre des fumées bachiques pour des transports d'amour.

LE PRINCE.

Je veux tout cela, Colombine : mais quand un joly homme, joint à des manieres touchantes la rhetorique des larmes & des presens, je crois qu'il peut se flater d'avoir tôt ou tard l'oreille d'une femme.

COLOMBINE.

C'est bien tout au plus, Seigneur. Une femme un peu grecque voit verser des larmes sans s'attendrir, & prend joliment les presens sans se laisser prendre. Presentement c'est une loy reçue dans les ruelles, qu'une femme peut prendre à toutes mains sans consequence ; & en effet, voudriez-vous qu'une belle essuyât Gratis les visites de vint originaux ? Ira-t-on leur prêter sans interêt des Canapez pour se veautrer, des glaces pour rajuster cent fois leurs Perruques en un moment ; des tables de la Chine pour étaler leurs tabatieres, & un plancher bien reluisant pour repeter leur pas de Sissone ? Au contraire, il y a telle mai-

maison dans la Ville, où l'on devroit écrire sur la porte : DEFFENSES sont faites à tous fils de Partisans, d'entrer sans payer. Mais je crois qu'on y tient déja assez la main, sans que la police s'en embarasse.

LE PRINCE.

Ah, Colombine, tu te perds dans les digressions, au lieu de songer à nos affaires.

COLOMBINE.

Au contraire, Seigneur, je repasse les folies de la jeunesse, ponr prendre des manieres toutes opposées auprés de la Princesse : Car je croy que vous suivez vôtre pointe, & que vous voulez la faire éprouver absolument.

LE PRINCE.

Si je le veux! Comptes que tu me rends la vie, si tu mets tout en usage pour ébranler sa fidelité.

COLOMBINE.

Seigneur, vous faites vos affaires à jeu seur. Mais ne m'avez vous pas tantôt parlé d'un divertissement sur mer, dont vous vouliez leurrer la Princesse?

LE PRINCE.

Tu n'as qu'à me suivre pour l'apprendre: aussi bien il faut que nous concertions les choses ensemble.

C O-

COLOMBINE.

Voilà un mary bien extraordinaire ! Le mal ne vient il pas assez tôt sans aller au devant de luy ?

SCENE DE L'AMBASSADE.

ARLEQUIN *déguisé en Turc.*
LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

Approuvez ma foiblesse, & souffrez ma douleur :
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur.
Le Bacha constipé du desir de vous plaire,
A vainement recours à son Apotiquaire,
Il crevera, Madame, en ce funeste jour,
Si vous ne luy donnez des pillules d'amour ;
Pour peu que vôtre cœur barguigne à dire, Taupe,
Je vous le garantis au royaume des tauppes.
Mahomet l'en préserve. Il est gras, potelé,
Dodu, frais, un œil vif, un menton redoublé.
Un vermeil de corail sur ses levres éclate,
Ses oreilles sur tout font honte à l'écarlate,
Tout, jusqu'à sa moustache aiguise l'appetit,
Je vois que vôtre cœur palpite à ce recit.
Que je tâte, Madame ?

LA PRINCESSE.

Ah tout beau, je vous prie.
Vous poussez trop loin vôtre employ.

ARLEQUIN.

C'est pour le droit d'avis, Madame, en bonne foy.

Car

Car, nous autres Fouriers de la galanterie,
Nous nous payons d'abord par nos mains.

LA PRINCESSE.

Je le croy.
Mais qu'ay-je à faire, moy, de vôtre ministere?

ARLEQUIN.

Hé Madame, est-ce à vous qu'il faut un commentaire?
Lors que sur un amant Cupidon acharné,
Est pis qu'un lutin déchainé;
Qu'il fait d'un pauvre cœur une capilotade;
Si le Sort venant à changer,
Mét sous la pate du berger
L'objet qui l'a rendu malade,
N'est-il pas naturel de se dédommager?
Si vous n'entendez pas la chose.
Madame, le Bacha vous fournira la glose.

LA PRINCESSE.

Ah je connois trop bien ses injustes desseins.
Mais je sçauray les rendre vains.
S'il ose de mon cœur se promettre l'entrée?
Je sçauray m'affranchir par un trépas si prompt.

ARLEQUIN.

Hé, Madame, la Foire est-elle sur le Pont?
Et voulez-vous mourir contre vent & marée?

LA PRINCESSE.

Non, je n'attendray pas que le Barbare vienne,
Pour prix de sa tendresse, attenter à la mienne:
Et si je suis tombée en ses perfides mains,
Un poignard de la mort m'ouvrira les chemins.

ARLEQUIN.

Adieu donc, bon voyage. Allez, courez Tigresse,
Marcher pompeusement sur les pas de Lucrece:
Aussi bien sa memoire est elle à son déclin.
Car, quoy que dans le monde il soit plus d'un Tarquin,

Et que dessus l'honneur le sexe toujours glose,
On ne voit plus de femmes en ce siécle malin
Se tuer pour si peu de chose.

LA PRINCESSE.

Ah! pour moi le trépas n'aura rien que de doux,
Aprés qu'on m'a ravie à mon charmant époux.

ARLEQUIN.

Mais cet époux charmant, (quoy que cette épithete
Pour de tels animaux n'ait jamais été faite,)
Croira-t-il, s'il lui reste un peu de jugement,
Que vous vous poignardez pour des prunes!

LA PRINCESSE

Comment?
Traitre, de quel soupçon viens tu frapper mon ame?

ARLEQUIN

D'un soupçon, des soupçons le mieux fondé; Madame.
Car, comme dit fort bien Platon,
Tout Ravisseur étant sujet à caution.
En vain dans ce siecle hypocrite
Vous jouëriez des couteaux à bonne intention,
De vôtre mort encor vous perdriez le merite,
Et vous attireriez sur vous quelque *flon. flon.*
Vivez donc, ma Princesse, en dépit de l'envie.
Le pauvre Bacha vous en prie:
Et son cœur, qui vous tend les bras de tous côtés,
Recommande à vos charitez
Un amour fort pressé de ses necessitez.

LA PRINCESSE.

Ah, quel amour, grands Dieux! peut-on être assez brute
Pour vouloir emporter un cœur de haute lutte?
C'est la le procedé d'un Turc & d'un Tyran,

ARLEQUIN.

Hé, Madame, de grace épargnez l'Alcoran.
Personne aujourd'huy ne se pique

D'ai-

D'aimer par ordre methodique.
Car depuis que les Partisans
Ont amené chez nous la vilaine methode
De ne point soupirer qu'a beaux deniers comptans,
Les belles passions ne sont plus à la mode.
Tous les cœurs à present sont des cœurs de rocher.
On regarde l'amour comme une hôtellerie,
Où l'on ne fait qu'un gîte, & puis, Touche Cocher?

LA PRINCESSE.

Hé bien, méchant boufon, es tu las de prêcher?
N'as tu pas assez loin poussé la raillerie?

ARLEQUIN.

Je finis: aussi bien j'ay déja la pepie.
Madame, puis qu'enfin rien ne vous peut toucher,
Adieu, tout vôtre saoul faites la rencherie.
Je vais vîte au Bacha conter nôtre entretien:
Et je vous donne ma parole,
Que si j'ay bien joué mon role,
Le Bacha jouëra mieux le sien.

SCENE.
DU BACHA.

COLOMBINE *en Turc.*
LA PRINCESSE, ARLEQUIN *derriere*,

ARLEQUIN.

ALlons: il faut que je serve icy de Juge de Camp. En amour, il devroit toujours y avoir un tiers, pour regler les difficultez. Car depuis un temps les femmes sont

ſont devenuës ſi chicaneuſes . . .

COLOMBINE.

Madame, à juger de moy par les manieres du païs, vous vous attendez ſans doute à vous voir demander le cœur, comme un voleur demande la bourſe. Les Turcs coupent aſſez court ſur la tendreſſe, & chez eux une galanterie reſſemble aux Orangers où l'on voit la fleur & le fruit tout enſemble. Pour moy, ſans trop faire le reſpectueux, je commence par abjurer ma patrie; ſi ma patrie vous eſt ſi ſuſpecte: trop heureux, ſi ce premier ſacrifice vous met en goût pour tous les autres que mon cœur pretend vous faire!

ARLEQUIN.

Une. Deux. Remettez vous. En garde, Madame, en garde: Voilà un compliment qui alloit droit au quatriéme bouton.

COLOMBINE.

Madame, ſeroit ce bien moi qui cauſeroit vos allarmes? Ah! laiſſez à des yeux vulgaires les larmes en partage: Ce n'eſt point - là le mêtier des vôtres. Peut-être auſſi ne pleurez vous que par reſtitution des larmes infinies que vos appas m'ont coûté. Mais non, Madame, vos yeux ont beau faire, l'avantage ſera toujours de mon côté.

ARLEQUIN.

Le voilà bien embaraſſé! Si elle pleure

tou-

toujours, il n'y a qu'a lui jetter le mouchoir.

COLOMBINE.

Faut il qu'une si belle bouche demeure oisive, pendant que tant d'autres s'employent si volontiers aux dépens des oreilles qui les écoutent? Comptez, Madame, que tout ce que vous manquez à dire, est autant de larcins que vous faites. Il est vray qu'aprés vous avoir entenduë, on perdroit insensiblement le goût des autres bouches: Mais, Madame, quand pour vous seule on devroit renoncer à toute la terre; vous pourriez étre encore reçuë à demander du retour.

ARLEQUIN.

Voilà déja la bouche & les yeux sur les rangs. Courage, courage, nous ne sommes pas au bout.

L'A PRINCESSE.

Seigneur, je croyois devoir à la vivacité de ma douleur, & à quelque début d'humanité que je remarque en vous, le silence dont je me suis piquée jusqu'à cette heure. Bien d'autres à ma place, eussent profité d'un champ favorable à étaler mille imprecations magnifiques, & à donner l'effort à des torrens de larmes de commande. Mais moi qui n'ose point perdre mes chagrins de veuë, j'abhorre tout ce qui pourroit m'étourdir sur mon infor-

fortune. Je laiſſe à des femmes mediocrement touchées tout ce fracas de gemiſſemens, & cet appareil de triſteſſe, où l'eſprit ſuppoſe toujours le cœur. Voilà, Seigneur, ce qui vous met à couvert des reproches où ſans doute je pourrois m'abandonner comme les autres, ſi je ne craignois d'affoiblir mon reſſentiment par mes paroles.

ARLEQUIN

En effet, Seneque dit que les grandes douleurs ſont muëttes. Mais il a excepté ſagement la douleur des femmes & des Perroquets: Car il faut bien que chacun joüiſſe de ſes privileges.

COLOMBINE.

Ainſi donc, cruelle, vous me plaignez juſqu'aux duretez dont vous me jugez digne; & vôtre cœur croiroit-ſe mettre en frais, en rendant ſa bouche l'interprete des mépris qu'il a pour moy? C'eſt donc un grand crime que d'oſer vous aimer? Ouy, Madame, c'en eſt un, je le confeſſe. Mais eſt-il comparable à celuy qu'on feroit en ne vous aimant pas?

ARLEQUIN.

Au moins, voilà ce qui s'appelle de la plus fine Turquerie. Diable, mon cœur ſortira tout candy de cette affaire cy.

LA PRINCESSE.

Appellez-vous, Seigneur, aimer les gens

que de les arracher à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, & de couper chemin a mille careſſes innocentes dont on cimentoit un hymen naiſſant ? Helas, Seigneur, que vôtre prétendu amour ſe ſent encore du vice du terroir ! & que vos feux portent bien tous les caracteres du climat où vous avez pris le jour ! Mais comment oſez-vous couvrir du mot d'amour un brigandage ordinaire parmi vous autres ? Prendre pour les mouvemens d'une affection reglée le deſordre d'un cœur vrayment eſclave des irruptions de ſon temperament Ah ! ſi l'Amour chez vous n'a point d'autre enſeigne ; qu'ay-je fait au Ciel pour ne pas meriter vôtre averſion ?

ARLEQUIN *chantant.*

Ah CADMUS, pourquoy m'aimez-vous ?

COLOMBINE.

C'eſt à dire, Madame, que vous faites vos reproches toujours à bon compte ; & cela me paroît de bon ſens. Cas enfin qui pourroit répondre de ſa fermeté dans une occaſion auſſi delicate que celle-cy ? Etre né Turc ſe voir dans le boüillant de l'âge ; ſentir auprez de ſoi une jolie femme & encore la femme de ſon ennemi, être fondé en coutume, voilà mes titres, Madame, voilà mon jeu ſur table. En faut il davantage pour ceder à l'impreſſion ſur-

pre-

prenante que vos charmes font ſur mon cœur?

ARLEQUIN.

Il dit bien hardiment: Voilà mon jeu ſur table: Il ſçait bien pourtant, que le meilleur eſt à l'écart.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur! auriez vous le cœur d'abuſer de la priſe que mes malheurs vous donnent ſur moy? Feriez-vous ce tort à la nobleſſe de vos ſentimens!

COLOMBINE.

Oh, Madame! j'ay là deſſus les ſentimens fort roturiers. Que voulez-vous? ce n'eſt point ma faute J'ay caché mon jeu le plus long temps qu'il m'a été poſſible, je me ſuis retenu le bras vingt fois, mais le levain de la nation eſt inſurmontable. A l'heure que je vous parle, je ne ſuis plus mon maître; je ſens des tranſports qui m'emportent hors de moy même. Madame, je vous le dis à regret, je ſuis fâché que vous ſoyez ſi belle

ARLEQUIN *au Parterre.*

Hé, Meſſieurs! que quelqu'un de vous ſe jette entre deux. Je le connois, il feroit malheur.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur! je m'étois donc bien trompée. Je ne croyois rien moins de ce que vous paroiſſiez. Je cherchois dans vos

manieres ce Turc que je rencontrois ſous vos habits. Seigneur, laiſſez-moy mon erreur. J'ay encore aſſez bonne opinion de vous, pour ne vous croire point capable de faire courir aucun riſque à ma vertu.

COLOMBINE.

Vraiment, vous avez-là une jolie opinion de moi! Je vois bien qu'il faut vous faire connoitre de quel bois je me chauffe.

ARLEQUIN *à part.*

Auroit elle deviné l'encloueure? Il eſt vrai que les femmes ne prennent gueres le change ſur cet article. Elles vous ſentent un homme de cent pas à la ronde.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, qui vous a pû gater en ſi peu de temps? Vous aviez tantôt des airs ſi reſpectueux.

COLOMBINE.

Madame, il faut commencer par de la fumée, pour finir par le feu. Les Turcs d'ordinaire ne font point de montre. Moy j'en ay voulu faire, pour laiſſer gagner à mon amour le terme de maturité. Le terme eſt échu, Madame, il faut payer.

ARLEQUIN.

Ma foy, s'il lui fait ſaiſir ſes meubles qu'il ne s'aviſe pas de choiſir un autre gardien que moi?

LA PRINCESSE.

Seigneur, ſi mes foibles appas ont trou

ve

vé grace auprés de vous ; ne leur faites point l'affront de manquer à la retenuë que vous devez à une personne de ma condition.

COLOMBINE.

Voilà le seul endroit où je ne reconnois point la jurisdiction de vos appas. Quoy? je pourrois me posseder à la vuë de tant de charmes? Et quelle occasion jamais plus belle pour s'oublier ? Vôtre beauté, Madame, porte l'excuse de tous les crimes où elle peut precipiter : mais ce sont tout au plus d'heureuses foiblesses. Ce mot me fait appercevoir que le respect commence à me manquer.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, laissez moy du moins le temps de me reconnoître.

COLOMBINE.

Et quel terme encore demandez-vous ?

LA PRINCESSE.

Quel terme ? Seigneur, est-ce trop de deux mois?

COLOMBINE.

Deux mois, Madame, deux mois! Et j'auray le temps de mourir un million de fois avant l'écheance de mon bonheur.

LA PRINCESSE.

C'est pourtant si peu, Seigneur.

COLOMBINE.

Hé bien, il faut vous les accorder, ces

deux mois: Mais j'y mets une clauſe. Le Calendrier des Amans n'eſt pas fait comme celui des autres. Chaque jour eſt une année, & chaque heure eſt un mois pour un cœur bien paſſionné. Ainſi, Madame, en vous venant retrouver dans deux heures, les deux mois ſeront accomplis; & j'auray ſatisfait à ma parole, ſelon les Loix de la Bouſſole amoureuſe.

LA PRINCESSE.

Seigneur, ce que vous faites là eſt bien Turc.

COLOMBINE.

Madame, ſongez que vous n'avez encore û qu'un échantillon de mon amour: mais dans deux heures d'ici, au dernier les Baux.

LA PRINCESSE.

Dans deux heures?

ARLEQUIN.

Et ledit temps paſſé, les parties ſe pourvoiront, ainſi qu'elles aviſeront bon être.

LA PRINCESSE.

O Ciel, inſpire moy tout ce qui peut parer un coup ſi funeſte.

ARLEQUIN.

Il ne faudroit que deux femmes comme cela pour remettre les maris à la mode: mais c'eſt une mode qui paſſeroit bien vîte.

SCENE.

DES PHILOSOPHES.

DEMOCRITE, HERACLITE, DIOGENE, LE PRINCE, PASQUAREL.

LE PRINCE *à Democrite.*

MOnſieur, je viens au canal de la ſageſſe, pour vous conſulter ſur la maladie de la Princeſſe ma femme.

DEMOCRITE *riant.*

Au canal de la ſageſſe! Ah! ah! ah! ah! ah!

LE PRINCE.

Mais, Monſieur, pourquoy me rire au nez comme vous faites? En uſe t-on ainſi avec les gens de ma qualité?

DEMOCRITE.

Quoy? je verrois une coquette à pleines voiles, qui aprés vingt ans de poſtulation pour le mariage eſt enfin parvenuë à accrocher une duppe de cent mille écus, elle qui n'avoit pour tout revenu que Spadille & Baſte, & quelques Gano qu'elle faiſoit à la traverſe: & je ne rirois pas?

Je verrois le roturier Adonis, à la faveur de ſon teint de lait & de ſon caroſſe de cuir de rouſſy, ſe faux-filer parmy les petits

Maîtres, & briguer à grands frais le titre ambitieux de débauché suivant la Cour; & je ne rirois pas?

Je verrois un Empyrique appellé pour des vapeurs feminines, qui se met en devoir d'être tout à la fois le Medecin & le remede; & je ne rirois pas?

Je verrois le sous-fermier Boursoufflé, à peine échappé de la mandille, ne jurer que par sa table, ses alcoves dorez, & sa tapisserie de velours cramoisy: luy qui étoit trop heureux autrefois de manger à la gargotte, de coûcher sur un lit de sangle, & de coller des Theses tout autour de son galetas; & je ne rirois pas?

Je verrois des femmes, qui à la moindre parole équivoque, se font un plastron de leurs éventails & de leurs manchons, côtoyer durant l'Eté les rivages de la porte saint Bernard, pour n'y voir rien moins que des Dieux marins; & je ne rirois pas?

Je verrois tous les jours aux Thuilleries, un Anglois qui pousse vingt soupirs sterlin auprés de chaque grisette qu'il y rencontre, & je ne rirois pas?

Je verrois un détachement de jeunes Senateurs qui partent pour le siege de Mons, armez de perruques à l'Espagnole, de petits mirois de poches, & d'essence de bergamotte, & qui se laissent contumacer à la tranchée, & je ne rirois pas?

LE PRINCE.

Hé bien, ri donc ton ſaoul, Philoſophe à tous les diables. (*A Heraclite,*) Et vous, Monſieur, rirez-vous comme ce fou là ?

HERACLITE.

Ignorant, tu connois bien mal Heraclite. Dois-tu pas ſçavoir que mes yeux ſont des machines hydrauliques, & que depuis une infinité de ſiecles, j'entretiens aux frais & dépens de mes prunelles, une fiſtule lacrimale de fondation ? (*Il pleure,* (hui! hui! hui! hui!

LE PRINCE.

Monſieur, c'eſt un conſeil, & non pas des pleurs que je vous demande.

HERACLITE.

Quoy ? je verrois les deſolations cauſées par deffunt le Lanſquenet, & tant de bourſes affligées pour avoir mis à la réjoüiſſance ; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois nôtre ſiecle ſi fecond en Danaëz, grace aux Jupiters de la Douanne ; & qu'aujourd'hui, ſi un mari veut être employé, il faut qu'il conſente que ſa femme le ſoit la premiere ; & je ne pleurerois pas ?

Je verrois tant de jeunes gens qui ſe laiſſent prendre à la glu d'une belle voix ou d'un pied ſouple à la cadence, quoy que ces beaux goſiers ſoient ſujets à entrer en muë, & que ces pieds ſi mignons faſſent

quelquefois des faux pas ; & je ne pleurerois pas?

Je verrois le merite tomber en roture, & la vertu sous les haillons, dans un temps où le vice & la sottise se font préceder par des fourgons, & où l'on voit souvent six chevaux bien embarassez à en traîner un septiéme ; & je ne pleurerois pas?

PASQUAREL *au Prince.*

Signor, lasciate, questo matto, &c.

LE PRINCE.

Voyons Diogene. (*Il frappe au tonneau.*)

DIOGENE *dans sa tonne.*

Qui va là ? (*Voyant le Prince & Pasquarel, qu'il prend pour des mouchars,*)

Comment ? ces marauts-là veulent jeauger le manoir de la sagesse ? ah je vous apprendrai.... (*Il sort tout en furie, & défonce les futailles.*)

LE PRINCE.

Monsieur, je viens à-vous en dernier ressort, pour vous supplier de guerir ma femme.

DIOGENE *tout en colere.*

Hé ? j'ai bien affaire d'une femme ? *hominem quæro.* Mais où trouver l'homme que je cherche ! (*Il regarde le Parterre. avec sa lanterne.*) Voici bien du peuple assemblé. Mon homme ne sera t-il pas là ?

Est-ce le Damoiseau Papillotin, qui fait de sa chambre une Academie de frisure, qui se

ſe rend le menton chauve par art, qui parle toujours comme s'il joüoit de la flute, de peur de s'élargir la bouche ; qui dans les chaleurs loüe un homme exprés pour lui souffler de quart d'heure en quart-d'heure de l'eau de la Reine d'Hongrie dans les mains, afin de les avoir plus fraîches: Ecureüil aſſidu de tous les Theatres, où il ſe donne en ſpectacle aux femmes ; ſousriant aux unes, ramageant aux autres, & ſe montrant piece à piece à toutes: toujours nouveau par ſes habits, & pourtant toujours le même ? Non, ce n'eſt point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le ſous-Fermier Pimpant, avec ſon merite doré ſur tranche, qui fend bruſquement la preſſe aux Thuilleries, pour annoncer au public ſa brillante écharpe, par laquelle il ne prétend pas moins que de mettre en écharpe toutes les vertus de la grande allée ? Non, ce n'eſt point là mon affaire. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le beau Narciſſe, qui prétend racheter les uſures de ſon pere, par celle qu'il fait commettre à vingt Marchands, dont il prend l'argent au denier quatre? Non, ce n'eſt point là mon compte. *Hominem quæro.*

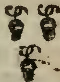
Eſt-ce cet Avanturier, dont la fortune eſt un labyrinthe, qui tout d'un coup a paru dans le monde avec deux Charges & un Caroſſe magnifique, Caroſſe qui dés le

jour de ſa naiſſance a connu toutes les ruës de Paris, & qui a furieuſement éclabouſſé la reputation de deux riches veuves, dont ſon maître paſſe pour le grand veneur ? Non, ce n'eſt point là ce qui m'acommode. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le Senateur Tourbillon, qui fait déja l'homme d'importance, quoiqu'il n'ait encore opiné que ſur des ragoûts, ou ſur la ſeve d'un vin de Champagne ; le fait de ſon merite conſiſtant à ſçavoir remplacer par d'amples ſillons de Tabac d'Eſpagne, la mouſtache que la nature prudente luy a refuſée ? Non, ce n'eſt point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Eſt-ce . . . . .

Le Prince le repouſſe avec violence, & les chaſſe tous. Diogene dit plusieurs fois en s'en allant : Hominem quæro. *Democrite ſe voyant chaſſer, dit :* Et je ne rirois pas ; *& Heraclite :* Et je ne pleurerois pas.



SCE-

SCENE.

DES MATRONES.

ARLEQUIN *en Commissaire infernal, lit :*

PLUTON, Dieu des Enfers, à tous presens & à venir, SALUT. Sur ce qui nous a été representé, que plusieurs Donzelles se sont intruses aux champs Elisées, dans le quartier des femmes de vertu, sans avoir titre ni caractere, & sans être marquées au veritable coin de la pudeur, Nous avons jugé à propos d'établir un Commissaire Enquêteur & Examinateur de tous les honneurs roturiers, & de toutes les vertus où il entre de l'alliage : A la charge par ledit Commissaire, de prêter le serment en la maniere accoutumée, & ce pour la forme seulement, de peur d'augmenter le nombre des parjures. Voulons que toutes celles qui ne feront pas leur preuve de chasteté en bonne forme, soient renvoyées sur l'heure à l'appartement des Laïs & des Phrinées, (s'il y a place.) Deffenses à elles de s'oser jamais manifester dans l'allée des femmes sages ; à moins que d'y paroître en robe de chambre, en linge chifonné, & avec deux ou trois onces de fard sur le vi-

ſage : le tout de peur d'équivoque. Voulons en outre, que toutes celles qui ſont en odeur de vertu, grace à la fatuité de nos anceſtres, ſoient obligées de comparoître, pour faire appurer leur comptes de chaſteté pardevant Arlequin Sbrouſadel. Commiſſaire ſus nommé. Donné au Manoir Stigieux, le quatre vingt dix neuviéme, &c.

LUCRECE *entrant*.

Seigneur, il n'eſt pas étrange que Lucrece mene le branle dant l'entrée de tous les honneurs anciens & modernes : mais il me ſemble qu'en bonne police, on devroit tirer de pair une vertu quinteſſenciée, & ne me pas mettre de niveau avec tant de chaſtetez ſubalternes, qui vont fondre à l'approche de la mienne. Peut être a t'on voulu me ménager des trophées, en m'expoſant à l'examen avec les autres : mais mon merite ſe ſoutient aſſez de ſoy-même, & Lucrece ſera toujours la vertu par excellence, pour avoir lavé dans ſon ſang le forfait d'autruy.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que vous fites là une belle maneuvre ! Voyez auſſi comme on vous a ſuivie ! Vôtre action eſt encore la premiere & la derniere de ſa race. On convient que vous vous perçâtes le ſein aſſez metodiquement : mais par malheur vous vous y prîtes un peu ſur le tard ; & apparemment vous

fiſ-

fûtes bien aise de ne vous tuer qu'en connoissance de cause ? Mais à quoy bon faire une assemblée de parens, avant que de vous donner le coup fâtal : Etoit-ce pour leur annoncer que vôtre honneur étoit mort *ab intestat* ? Le beau compliment pour un mary, de s'entendre dire : Ah mon cher petit homme, ton front vient d'être insulté : Mais j'atteste Jupiter Capitolin, que ça été sans mon consentement ; comme si en pareil cas une femme étoit croyable sur sa simple déposition ! Aprés cela le poignard joua son jeu ; & en effet, puisque vôtre mary étoit pourveu, nous n'aviez plus rien à faire au monde : à moins que de vouloir recommencer sur nouveaux frais. Mais, c'est ce coup là que vous auriez pû dire à bon titre : *Je ne sçaurois.*

Pour qui prenez vous Lucrece ?
J'en mourrois.

LUCRECE.

Je crois que ce monstre est associé avec Tarquin pour me deshonorer une seconde fois. Traître, ose-tu bien noircir l'action la plus heroique ?...

ARLEQUIN.

Et avec tout vôtre heroique, vous ne meritez pas seulement le dernier *Accessit* en vertu. Huissier, qu'on la mette avec Cleopatre. Avec Cleopatre, Madame, avec Cleopatre.

ARTEMISE *arrive.*

Seigneur, qu'on me laisse ma part franche de chasteté, ou je vais faire un bruit de diable dans les Enfers. Tout le monde connoît assez Artemise ; & je défie la Communauté des Prudes de pousser plus loin que moy le vacarme de la tendresse conjugale. Je vous prens à témoins, balafres, égratignures, gros toupets de cheveux, que me coûta la mort de Mausole ; & vous Mausolée à jamais durable, dont j'honoray ses Manes : sans compter ses cendres, que je pris la peine d'avaler. Voilà des titres cela, qui feront renguaîner toutes les vertus qui voudront faire assaut avec la mienne.

ARLEQUIN.

Quant au Mausolée superbe que vous fîtes ériger, il y a bien des femmes qui voudroient être quittes de leurs maris à ce prix là. Et que sçait on, si vôtre intention n'étoit pas de perpetuër la joye que vous donnoit la mort de vôtre époux ? A l'égard de ses cendres que vous prîtes en pillules, on peut dire que les pillules firent leur effet, & qu'elles vous purgerent absolument de toute vôtre affection conjugale ; puisque sans attendre le bout de l'an, vous vous amourâchâtes d'un jeune homme dont les mépris vous obligerent à vous casser la tête, que vous aviez déja un peu félée.

Ainsi

Ainsi donc toute vôtre fidelité ne se réduit qu'à quelque boutade de tendresse, & à deux ou trois accez de desespoir. Allez, Madame Artemise, je vais vous mettre en païs de connoissance. Huissier, avec la Matrone d'Ephese. Avec la Matrone d'Ephese, Madame, avec la Matrone d'Ephese.

PENELOPE *arrive.*

Mon bon Monsieur, vous voyez une femme qui a tenu bon contre vingt galans pendant le siege de Troye. Ulysse me laissa pauvre innocente que j'étois, avec un petit Poupon de sa façon. C'étoit toute ma consolation dans mes disgraces. Je voyois qu'on mettoit tout par écuelle au logis : Nous n'avions point de Dindon qu'on ne mît à la daube, point de Cochon de lait dont on ne fit des farces. Ces friponniers là n'avoient pas la patience qu'on leur fit des petits fromages, ils buvoient le lait comme il sortoit des vaches. Ils vouloient bien faire pis, mon bon Monsieur: mais je n'eus garde. Tant y a, mon bon Monsieur, qu'Ulysse revint, & trouva sa Penelope tout comme il l'avoit laissée.

ARLEQUIN.

Oh, Madame Penelope, avec toute vôtre ingenuité, je trouve bien des non valeurs de chasteté à vôtre fait; Car enfin voicy comme je raisonne. Un mary à la guerre dé-

dépuis dix ans une jeune femme sans deffense ; vingt Princes pour galans, dont le moindre étoit expert en l'art de coqueter : Vôtre maison avoit déja pris ses titres de Taverne & d'Academie. Pour derniere batterie, les Princes y établirent un Opera. Ah, Madame, le dangereux air pour la vertu !

DIDON *entraînant Virgile par la main.*

Main-forte, Mesdames, Main forte. Voici l'imposteur qui m'a perduë dans le monde. Helas ! sans ce traître de Virgile, la pauvre Didon joüiroit encore d'une reputation inviolable. Mais ce chien de Poëte, ce maudit Mache-lauriers, il ne se contente pas de renverser l'ordre des temps, il renverse encore l'ordre des chastetez, & me fait me passionner pour un Escroc qui me plante là sur la foy d'une apparition chimerique. Quoy ? l'honneur de la plus vertueuse Veuve qui fut jamais, ne dépendra que du cerveau fanatique d'un bel esprit ? Seigneur, faites moy faire reparation d'honneur ; ou sans autre forme de procez, je vais vous dévisager tous les deux.

ARLEQUIN.

Hé là là, Madame Didon, vous prenez le mors aux dents un peu bien vîte. Vous vous plaignez que Virgile vous a ôté l'honneur que vous aviez ; & Homere par une compensation Poëtique a donné à Penelope

lope l'honneur qu'elle n'avoit pas. Que voulez-vous ? Les Poëtes sont sujets aux quiproquo, aussi bien que les Apoticaires. Mais pour vous accorder toutes deux, Huissier, qu'on les place parmy les honneurs douteux des champs Elisées ?

DIDON.

Comment ? Parmy les honneurs douteux ? Cela est bon pour vos modernes.

ARLEQUIN.

Tout beau, Didon, parlez des modernes avec respect.

DIDON.

Allez, Juge de balle, nous allons toutes vous prendre à party.

ARLEQUIN *aux Auditeurs.*

Et moy, je jure par le Stix,
Que leurs honneurs broyez ensemble
Ne valent pas, Messieurs, celuy qui vous rassemble,
Que j'intitule Le Phenix.
Un Phenix ! dira-t-on ; La pensée est nouvelle.
Ouy, j'appelle Phenix, une femme fidelle.

SCE-



SCENES FRANÇOISES DES SOUHAITS.

SCENE DU LAQUAIS.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

HE bien, mon aimable Tygresse,
Puis qu'un Astre benin nous rassemble en ces lieux,
A qui tient-il qu'ici nous ne jouions tous deux
Une reprise de tendresse?
Ca, dans les amoureux propos,
Lequel aimez-vous mieux du détail ou du gros?
Voulez-vous sur les pas de Cyrus ou Clelie
Passer en complimens les deux tiers de la vie?
Ou n'auriez vous point plus à cœur
Un amour payable au porteur?
Là, de ces passions, dont nous devons l'usage
A Nosseigneurs du Grand Bureau,
Gens qui ne filent point l'amour en Damoiseau,
Et qui mettent d'abord une belle au pillage?
Ca, mon cœur, vous plait-il de quittancer mes soins?

C'est

C'est un acte qui peut se passer sans témoins.

COLOMBINE.

Faquin, qui te rend temeraire
Jusqu'au point de pretendre aspirer a me plaire?
Un Laquais, tout des plus Laquais,
Ose attenter sur mes attraits!

ARLEQUIN.

Hé, Madame, arrêtez. Tout Laquais que nous sommes,
Sommes-nous pas du bois dont on fait les grands hommes?
Aujourdhuy la mandille est sur un fort bon pié.
Le siecle aimant la bigarrure,
Avecque les couleurs s'est reconcilié.
Voila pour ma grandeur future
Un habit privilegié.
Voilà d'une richesse seure
Le veritable Chaussepié.
Bannissez donc, Madame, une plainte importune;
Et laissez-moy du moins achever par pitié,
Mon Noviciat de fortune.

COLOMBINE

J'ay bien peur, Monsieur le Piéplat,
Qu'assez mal à propos le Sort ne vous éleve;
Et que ce beau Noviciat
N'aboutisse enfin à la Greve.

ARLEQUIN.

Va, va, lors que tu me verras
Dans un char Triomphant rouler avec fracas;
Sous des lambris dorez coucher avec delices:
Quand ma table servie au gré de mes souhaits,
De toutes les saisons m'offrira les premices;
Qu'autour de mon Buffet, vingt coquins de valets
Feront voler Ragouts, Grillades Entremets,
Hors d'œuvre, & puis enfin tout ce qui peut refaire
Un Palais engourdy du trop de bonne chere:

Quand

Quand ma femme passant dans le cœur de Paris,
Rendra par ses brillans tout le monde surpris :
Que nos Coursiers fringans se faisant faire place
Ecarteront la populace :
Que le peuple verra des Mores, des Houssars.
Des Nains, des petits Turcs, attelez à nos chars;
Un gros Singe sur tout, faisant mainte grimace.

COLOMBINE.

Hé bien, cela ne va pas mal.

ARLEQUIN.

Que de Cloris alors brigueront ma poursuite?
Et sçauront me vanger par leur tendre conduite,
Des degouts que traîne à sa suitte
Un ordinaire conjugal!

COLOMBINE.

En demeures tu-là?

ARLEQUIN.

Je verray le Parnasse
Celebrer à plein cor les faquins de ma race;
Me donner pour ayeulx les enfans de Cyrus,
Et m'allier du moins avec le grand NEGUS.
Alors, tout vain d'avoir pour parens des Arabes,
Je ne parleray plus que par monosyllabes
Je ne connoîtray plus personne en mon orgueil:
Je ne verray les gens rien que du coin de l'œil.
Alors j'affecteray de marcher des épaules.
Je salüeray du ventre, encor selon les gens;
Et je seray plus fier qu'un Amadis des Gaules.

COLOMBINE.

Voilà des airs bien engageans!

ARLEQUIN.

L'heure des Grisettes venuë,
Je me dépoüilleray de mon humeur bouruë,
Sitôt qu'un Laquais favory,
M'aura par des détours conduit l'objet chery,

Mon

Mon cœur, mon cœur alors flexible à la tendresse,
Perdra sa premiere rudesse.
Non, que des Celadons renouvellant l'abus,
J'aille aux pieds d'une Iris distiller le Phœbus,
Et long-temps aboyer sans mordre:
Mais au lieu d'un tas de rebus,
A des loyers écheus doucement donner ordre;
D'un falbala fletry reparer le desordre;
Des crottes de la Ville affranchir mon Iris?
Luy fourrer des Bijoux, des Steinquerques de prix;
Et sur tout luy fonder une bonne cuisine:
Voilà de mes douceurs, ma chere Colombine.

COLOMBINE.

Et tu feras ce train, si je suis ta moitié?

ARLEQUIN.

Bon! Tu te chausseras d'abord au même pied.
Bien tôt, grace à ta prevoyance,
Quelque jeune Commis, bien frais, bien délié.
De mon lit, moy vivant, aura la survivance,
Et par ses doux empressemens,
Il sçaura, sur mon front fidelle à la souffrance,
De son orgueil futur jetter les fondemens.

COLOMBINE.

Grand mercy, Monsieur le visage,
De vos louables sentimens.

ARLEQUIN.

Est-ce que tu voudrois-t'aviser d'être sage?
Au Siecle d'apresent ferois tu cet affront?

COLOMBINE.

Va, va, le relief de ton front
Ne sera jamais mon ouvrage.

ARLEQUIN.

Pourtant voilà des yeux, qui me sont caution
De ta prévarication
A la foy matrimoniale.

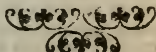
A telle fin que de raison,
Passons-nous compensation
D'infidelité conjugale.

COLOMBINE.

Va-t-en, maraut ailleurs debiter ta Morale,
Va, quelque revolution
Que le sort puisse mettre à ta condition,
Colombine à tes vœux sera toujours contraire,
Souviens toy seulement, à ta confusion,
Dans les plus forts accés de ton ambition,
Qu'un âne chargé d'or ne laisse pas de braire.

ARLEQUIN.

Ainsi donc, j'ay poussé des soupirs superflus?
Quoy, diminutif de soubrette,
Je veux t'associer à l'heur de ma Planete,
Et tu viens à mon Nez m'annoncer tes refus?
Tu me traites d'Ane, bien plus.
Ah pourtant! si ton cœur sensible à ma tendresse,
Vouloit à ton Anon te donner pour Anesse,
Bien tôt ou de force ou de gré
Nous nous trouverions sur le pré
Mais quoy? la cruelle me quitte.
Ah, courons aprés au plus vite.
Peut-être s'en va-t-elle en son petit Taudis,
A son cher Arlequin preparer les Logis.



SCE-

SCENE DES SCIENCES.

ARLEQUIN *en Maître des Sciences.*
ISABELLE *Fille du Docteur.*

ARLEQUIN *sortant d'une Mappemonde.*

NE *sus Minervam* : Qu'un cochon ne s'avise point de faire le Docteur. Voilà Mademoiselle un Arrêt foudroyant pour Monsieur vôtre Pere. Il n'en est pas de même des chevaux. Malepeste, si on les excluoit du Doctorat, trop de gens seroient en danger de perdre leurs licences. Aprés avoir établi mes qualitez, trouvez bon, Mademoiselle, que je vous assure que dans tout le Haras des belles lettres il n'est point de Sçavant plus capable de vous endoctriner que moi.

ISABELLE.

O ça, Monsieur, sur quoi voulez vous m'instruire d'abord ?

ARLEQUIN.

Il faut voir premierement, si vous avez les simptomes d'erudition determinez par nos Maîtres.

ISABELLE.

Et à quoi cela se voit-il?

ARLEQUIN.

Aristote dit que ce qui rend les femmes plus susceptibles des sciences que les hommes; c'est qu'elles ont la peau plus delicate, & par consequent l'esprit plus delié Voyons un peu si vous étes dans le cas du Cousin Aristote? *Il luy tâte le bras)* Hé, ouy, ouy, voilà une Peau dont ou pourra faire quelque chose avec le temps.

ISABELLE

Fy donc, monsieur, fy donc!

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, *Dabitur licentia sumpta pudenter.* Vous n'en voudriez pas dédire Horace. *(Il continuë de luy tâter les bras, & les baise à la fin.*

ISABELLE,

Ah, pour le coup, Monsieur, je croi que vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Dulce est in loco desipere; Mademoiselle.

ISABELLE.

N'avez vous point, Monsieur, d'autres leçons à me donner?

ARLEQUIN.

Oh que si. Mais je cherche encore une authorité dans les anciens En tout cas je pourray bien la trouver chez les Modernes.

On trouve par tout chez eux de ces authoritez là. (*Il veut l'embrasser, & la manque.*)

ISABELLE.

Mais, Monsieur, sçavez vous que vos manieres ne compâtissent point du tout avec la gravité sçavante ?

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, mettez les Socrates & les Platons à ma place. S'ils étoient aussi sages que moi, c'est qu'ils ne pourroient pas être plus foux.

ISABELLE.

A ce que je vois, Monsieur de la Herissonniere est un vray Docteur en galanterie ?

ARLEQUIN.

Ma foi, l'amour étant le principe de toutes choses, je trouve qu'il n'y a rien qui ouvre les pores aux sciences comme la tendresse. Je repete un certain Octave, qui étoit une vraye Hapelourde quand je l'entrepris. Depuis qu'il s'est mis l'amour en tête, il faut l'entendre raisonner. Voulez vous que je vous fasse disputer ensemble un de ces jours ?

ISABELLE.

Oh, je ne suis pas encore assez forte pour cela.

ARLEQUIN.

Hé bien, s'il eſt le plus fort, il vous fera de l'avantage ?

ISABELLE

Et quel avantage me pourroit-il faire !

ARLEQUIN.

Voulez vous que je faſſe la partie égale ? Si vous croyez qu'Octave en ſçache plus que vous ; quand vous vous trouverez ſeule avec luy, montrez-vous docile à ſes leçons, & je vous donne ma parole que vous ſerez bien-tôt auſſi ſçavant l'un que l'autre.

ISABELLE.

Vraiment, Monſieur, vous n'étes pas de ces ſçavans farouches qui ne daignent s'humaniſer pour perſonne.

ARLEQUIN.

Oh pour moi, Mademoiſelle, je ſuis un ſçavant privé, ſur qui la roüille du College n'a point trouvé priſe, & ſans vanité il y a plus d'une ruëlle dans Paris, où j'ay pouſſé plus que le Syllogiſme.

ISABELLE

C'eſt à dire qu'une Ecoliere un peu novice n'auroit pas beau jeu avec vous, & que vous ſeriez homme à uſer de vos avantages.

ARLEQUIN.

Point; point. Quand je les trouve innocentes, à peu prés comme vous, j'attens

qu un

qu'un bon mariage me les ait défrichées. Nous autres ſçavans, nous aimons quelque choiſe qui picotte, & c'eſt un goût pour nous que d'enlever une proye conjugale.

ISABELLE.

Hé quoy, vous n'épargnez pas plus que cela les pauvres Maris?

ARLEQUIN.

Voilà encore de bons animaux! Je regarde les Maris comme les Maitres d'Hôtel. Ils vont à la proviſion, & font l'eſay des viandes pour les autres. Encore n'en font-ils pas toujours l'eſſay, & bien ſouvent on ne leur ſert que des mets réchauſſez.

ISABELLE.

Mais, Monſieur, tout en riant, je n'apprens rien; & il y a une heure que vous me bercez de coq à l'âne.

ARLEQUIN.

Qu'appellez vous coq à l'âne, Mademoiſelle? Voudriez vous que je vous appriſſe la fable, pour vous repaître de chimeres & de fictions? Hé, n'en avez vous pas deja trop de celles de vôtre ſexe? Voudriez vous que je vous donnaſſe des regles d'eloquence? Que je vous appriſſe tous les ſtratagêmes d'un diſcours figuré? Eſt-ce que vous ne trouvez pas cela dans vôtre propre fonds; & la paſſion ne fait-elle pas chez vous ce que la Rhetorique fait chez

les hommes? Est ce de la Philosophie que vous étes amoureuse? Ah, contentez-vous de blesser la raison sans la connoitre, & laissez-nous la confusion de sçavoir raisonner sans en être plus raisonnables. Est ce la Medecine qui vous charme? Que vous serviroit de comprendre la structure du corps humain, si les ressorts de l'ame sont impenetrables? Etes vous préoccupée de l'Astrologie? Ah défiez-vous d'une connoissance qui fait connoitre le mal, & qui ne le détourne pas. Donnez-vous dans la Chimie? Gardez-vous des gens qui vous promettent des monts d'or, & qui vous demandent un teston. Est-ce la Jurisprudence qui vous touche? Envisagez les Loix comme des toiles d'araignées, d'où les grosses Bêtes se sauvent, & où les petites demeurent. Sont-ce les Mathematiques qui vous possedent? Une demonstration d'amour est plus infaillible que toutes les regles de l'Algebre Est-ce enfin l'Histoire qui vous attache? Eh voulez-vous vous enterrer dés ce monde, & renoncer aux vivans pour les morts?

ISABELLE.

Et que voulez-vous donc que j'apprenne?

ARLEQUIN.

Apprenez toutes les petites façons de vôtre sexe. Faites vous un art de la minauderie,

derie. Ayez toujours les prunelles offensives & deffensives. Apprenez à rougir sous de faux pretextes, afin qu'on ne connoisse pas quand vous rougissez à propos. En un mot, faites vôtre capital de plaire, d'aimer & d'être aimée.

ISABELLE.

Vous êtes un conteur de guoguettes, & vous ne meritez pas qu'on vous écoute. (*Elle s'en va.*)

ARLEQUIN.

Elle a raison. Je m'y suis mal pris. En matiere de galanterie, les femmes veulent qu'on saute d'abord des preceptes à l'application.

SCENE

DES SOUHAITS.

ARLEQUIN, MOMUS.

ARLEQUIN, *sans voir Momus.*

O Destins ennemis! O sort mal-en-contreux! ô fortune impertinente!

MOMUS.

Tout beau, l'amy, tout beau.

ARLEQUIN.

Tout beau vous même. Depuis quand empêche-t-on les gens de jurer contre leur sort ? C'est un privilege établi par les Heros de Theatre, & confirmé par leurs Confidens. Ainsi, Monsieur, pour l'acquit de ma bile, laissez moy pester tout à mon aise, & me répandre tout mon saoul en galimatias pathetiques.

MOMUS.

Hé, fy ! C'est à faire à des ames vulgaires à prendre à party la destinée : mais un grand cœur comme le tien, doit être au dessus des accidents. Il faut qu'il montre une ame à l'épreuve des revers, & que par l'intrepidité de sa constance, il se donne le charmant plaisir de faire rougir la fortune.

ARLEQUIN

Ouy, mais la forrune est femme ; & il y a long-temps que les femmes ne rougissent plus Laissez-moy donc, Monsieur, reprendre le fil de mes imprecations, & aprés cela tant de Philosophie que vous voudrez.

MOMUS.

Non, non, cher Arlequin, fais tréve à tes injures.
J'ay le rare secret d'étouffer les murmures.
Je sçay mettre un mortel au comble de ses vœux.
Vois donc ce qu'il te faut, & dis ce que tu veux.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monſieur le Charlatan, je ne veux pas grand'choſe. D'abord je ne me ſoucie pas beaucoup d'argent: Je voudrois ſeulement trouver credit par tout, & ne point payer qu'aprés ma mort. Je n'aime pas autrement les femmes: mais je ne ſerois pas fâché d'être aimé de toutes, & qu'elles ne puſſent diſpoſer de leur cœur qu'aprés m'avoir demandé Lettre de Voiture. Je voudrois encore qu'il ne fût permis qu'à moi d'avoir de l'eſprit, & que les autres n'en euſſent que quand je ſerois las d'en avoir. Vous voyez que je ſuis bien aiſé à contenter.

MOMUS.

Hé bien, pour donner un plein eſſort à tes ſouhaits, il faut te montrer tout ce qui peut intereſſer les hommes

Paroiſſez faux brillants, jeux, richeſſes, plaiſirs,
Et tout ce qui du monde intrigue les deſirs.

Le Theatre s'ouvre, & repreſente le Temple des Souhaits, où paroiſſent la valeur, la ſanté, le bel eſprit, les bonnes fortunes, la faveur, le merite, la folie, les richeſſes, la bonne chere, & autres choſes ſemblables.

MOMUS.

A present que te voilà à même, c'est à toy de choisir ce qui te conviendra le mieux ; & aussi tôt on te livrera la marchandise.

ARLEQUIN.

Hé bien, de peur de me méprendre, & pour ne point causer de jalousie, je choisis toute la boutique.

MOMUS

Oh, cela ne va pas comme cela ; & il ne t'est permis de choisir qu'une chose à la fois

ARLEQUIN.

Nous voilà d'accord Je n'en choisiray qu'une à la fois ; mais je le prendray toutes l'une aprés l'autre. Mais, Monsieur le Charlatan, afin que je n'achete point chat en poche, dites-moy ce que vous entendez par la valeur?

MOMUS.

La valeur est une fermeté d'ame, qui nous étourdit sur le perils les plus presens. C'est une ferveur pour la belle gloire, qui dissimule toutes les horreurs d'une mort prochaine. C'est un heureux sang froid dans les plus chaudes occasions, qui fait qu'on se familiarise avec le fer, le feu, les boulets & les mousquetades.

ARLEQUIN.

Diable ! voilà une vilaine familiarité. Mais

Mais n'y auroit-il pas moyen d'apprivoiſer les bales, de dépaïſer les coups de canon, & de faire retrogader la pointe du fer ? C'eſt qu'aprés tout cela on pourroit être brave en toute ſeureté de conſcience ? & dés aujourd'huy je ferois querelle à toute la terre.

MOMUS.

Va, va, mon ami, la valeur n'eſt faite que pour les ames nobles. Tu t'accommoderas peut-être mieux de la ſanté.

ARLEQUIN.

Oh, pour la ſanté, je n'en ay déja que trop. Et le moyen d'en manquer, quand on eſt auſſi regulier que moi à pratiquer les Ordonnances d'Hypocrate ?

MOMUS.

Et comment fais-tu donc pour avoir tant de ſanté ?

ARLEQUIN.

Hypocrate dit que pour ſe bien porter, il faut s'enyvrer une fois le mois. C'eſt un regime que j'obſerve avec la derniere circonſpection ; & comme je crains toujours de n'avoir pas remply le precepte dans toute ſon étenduë, je fais des repetitions Bachiques trois fois la ſemaine, a fin qu'Hyprocrate n'ait rien à me reprocher.

MOMUS.

Hé bien, puiſque tu reconces à la valeur & à la ſanté, ne ſeroit-ce point ſur

le bel esprit que tu voudrois jetter ton plomb ?

ARLEQUIN

Héfy, de par tous les diables ! Moy bel esprit ? Je ne connois qu'un avantage aux gens de ce métier-là ; c'est que quoi qu'il arrive, ils ne courent point risque d'être compris dans la taxe des Aisez.

MOMUS.

Serois-tu friand de bonnes fortunes, & voudrois-tu qu'on mît les femmes sur le pied de ne point tenir contre toi ?

ARLEQUIN.

Hé, pour cela, Monsieur, il n'y a qu'à les laisser comme elles sont. De tout temps j'ay eu mon franc sallé auprés des belles ; & actuellement je suis couru de toutes les Soubrettes de mon quartier.

MOMUS.

Aurois tu la maladie des grandeurs ? Veux-tu qu'on te mette sur les voyes de la faveur, & que l'on t'enseigne à te pousser auprés des Grands ?

ARLEQUIN.

Bon ! C'est un manége que j'entens mieux que personne. D'abord, Monsieur, il faut compter que je suis tout cousu de contreveritez. Faut-il applaudir à des appas surannez, ou rapprocher la datte importune d'un baptistaire à perte de veuë ? En moins de trois paroles, je sçay

rajeunir un viſage qui porte ſon atteſtation de caducité. Faut il appuyer un Faquin heureux dans ſon idolatrie pour la fortune ? Je le mets à la tête de ſes meutes & de ſes haras ; & il prend ſi bien le goût des bêtes, qu'il ne connoît plus les hommes, & ne ſaluë que les équipages & les chevaux.

MOMUS.

Voilà déja de beau commencemens. Mais ſçais tu te plier & te replier devant les Mignons de la fortune ? Sçais-tu precipiter la tête entre tes jambes à la veuë de certains perſonnages importans ?

ARLEQUIN.

Bon ! C'eſt moi qui ay donné au public les nouveaux tarifs de reverences : & au pis aller, je n'aurois qu'à imiter le Chevalier Pince-Maille, qui poſſede toutes les inflexions du corps, tous les remuëmens de tête, & tous les dehanchemens imaginables.

MOMUS.

Va, va, c'eſt un métier qui ne s'apprend pas ſi vîte. Crois tu, par exemple, qu'il ſoit ſi facile d'entretenir vingt perſonnes tout en courant, de parler aux uns, de répondre de la Tabatiere aux autres, de donner fidellement les torticolis à tous les gens que l'on aborde, de couper paſſe avec

un Marquis, pour aller à la rencontre d'un Duc, qu'on ne connoît plus bien-tôt dés qu'on voit un Prince ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant qu'une chose qui me dégoûte de la faveur. C'est que les dîners & les soupers des Courtisans sont furieusement dérangez ; & avec cela je n'ay point l'art d'apprivoiser des Suisses, & des Maîtres quelques fois plus Suisses que leurs Suisses mêmes.

MOMUS.

Hé bien, il ne faut point tant d'appareil pour être un homme de merite, & tu y trouveras peut-être mieux ton compte.

ARLEQUIN.

Moi, que j'aille choisir le merite ? Et de quoi le merite guerit-il aujourd'huy ? Il y a beaux jours que le merite n'est plus monnoye courante ; il faut le renvoyer au siecles des Escofions & des Vertugadins.

MOMUS.

Ouäis : que veux-tu donc qu'on fasse pour toy ? Serois tu homme à t'accommoder de la folie ?

ARLEQUIN.

Mais, je crois que je n'ay rien à souhaitter là-dessus.

MO-

MOMUS.

Encore, eſt-ce quelque choſe de ſe connoître!

ARLEQUIN.

Mais; Monſieur, dites-moi un peu: Eſt-ce que la Folie procure de ſi grands avantages, que vous la placez parmi ce qui fait les ſouhaits des hommes?

MOMUS.

Hé, pauvre innocent, d'où viens tu? Et ne ſçais-tu pas que la Folie a toujours été & ſera toujours le plus beau fleuron de la ſocieté civile? Qui eſt-ce qui raſſure ce Magiſtrat ſur l'éclat de ſon jeu, & ſur le fracas de ſes intrigues? La Folie. Qui eſt-ce qui raſſemble tant de duppes à l'heure du Lanſquenet chez la Comteſſe de Plumoiſon? La Folie. Qui eſt ce qui retient à Paris tant de Plumets d'été & tant de Guerriers de Robbe-Courte? La Folie! Qui eſt-ce qui produit tant de vaines conteſtations ſur le pas, ſur les marches, & pas une ſur le merite? La folie Qui eſt-ce qui rend cet Auditeur ſi curieux d'antiques, de cornalines & de diamans, quoi qu'au fonds il ne ſoit qu'une Hapelourde? La folie. Qui eſt ce qui porte cet picier à éventer la honte de ſon lit, & à ſolliciter une place ſur les Tabatieres de *Fagnani!* la Folie. Eſt-ce autre choſe que la Folie, qui oblige cet Avocat à faire jeûner toute

ſa

sa Maison, pour montrer ses deux Palefrois étiques au Cours, ou à la Porte Saint Bernard! Est ce autre chose que la folie, qui fait qu'on se sacrifie & toute sa famille, pour la vanité chimerique d'avoir un lievre de plus sur ses terres, ou quelque carpe brahane dans ses étangs?

ARLEQUIN.

Diable! je ne me croyois pas tant de Confreres. Mais, Monsieur, par charité, donnez-moi les richesses, afin que j'aye un titre legitime pour être fou; car comme vous sçavez, *Stultitiam patiuntur opes.*

MOMUS.

Les Richesses? Et te sens tu la cervelle assez forte pou rsupporter toutes les fumées qu'un gros bien envoye à la tête? Pensestu qu'on en vaille moins pour n'avoir pas toute la Boutique d'un Joüaillier à ses dix doigts? pour n'aller jamais sans un regiment de Montres & de Tabatieres? Est ce une chose si importante pour la felicité, que de chagriner l'odorat de tout Paris par le cuir de Roussy de son carosse? que d'avoir des entre-pos de galantetie à tous les Theatres? Que d'être en Malines jusqu'à ses chaussons; que de ne faire qu'un déjeûner de la nourriture de cent familles! Voudrois tu imposer au public par une Biblioteque fastueuse, quand il ne faudroit pour tout Maître que les nouveaux Almanachs

nachs avec le Tarif pour les Monnoyes ? En un mot, voudrois tu toûjours bâtir sans necessité, toujours détruire sans raison, & ne laisser à la posterité tant de pierres rassemblées, que comme autant de gages de la dureté de ton cœur, & de l'inquietude de ton orgueil ?

ARLEQUIN.

Et que seroit ce donc, si je vous demandois les richesses au prix qu'elles coûtent à tant de gens ? Si j'étois curieux de les obtenir, ou par les supercheries de ce Procureur, ou par les scelerateses de cet Usurier, ou par la benignité de ce mary commode, ou par les contributions de quelque vieille amoureuse ? Car enfin il n'y a plus que ces endroits là pour parvenir. *Sic itur ad Astra.*

MOMUS.

Non, non, je veux que tu sois riche de pure source ; je vais faire pleuvoir sur toy la corne d'abondance.

Faites donc pleuvoir au plus vite,
Car depuis long-temps je suis sec.

Momus frappe de sa baguette, & Arlequin est precipité sous terre.

SCE-

SCENE

CONTRE LES HOMMES.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

QUoy ? dans le printemps de vôtre âge, dans un temps où tous les jours de vôtre vie devroient être marquez par autant de nouvelles conquêtes, vous perdez ſur de vieux bouquins d'Auteurs, tant de coups d'œil que vous pourriez ſi bien mettre à honnête interêt ? Hé comment ſerez-vous la ſeule à Paris qui ne chomerez pas le retour des Officiers ? Déja les Abbez ont évacué les ruelles : Les Financiers n'oſeroient plus y paroître que le bordereau à la main. Déja les gens de Robe ont pris leurs vacations de galanterie ; & pendant que toutes les Coquettes ſont ſous les armes, là en bonne foy, ſerez-vous la ſeule qui demeurerez dans l'inaction ?

ISABELLE.

Hé crois tu, Colombine, que tout ce qu'il y a d'hommes au monde, ſoient capables d'effleurer ma tranquillité !

COLOMBINE.

Ah je vous permets de faire l'esprit fort, tant que vous n'aurez qu'une Colombine en tête. Mais quand vous verrez à vos pieds quelque échantillon de Cesar ; quand l'amour vous lâchera quelqu'un de ses plumets flamboyans, & de ces cravates historiées qui serpentent jusques dans les boutonnieres, oh pour lors vous viendrez à jubé comme les autres. Dame, ces Guerriers là sont de terribles gens ; & il n'y a Palatine ni Falbala qui en réchapent.

ISABELLE.

Va, va, Colombine, il n'y a plus que des dupes qui donnent dans les paneaux des hommes ; & ceux d'aujourd'huy sont marquez à un coin de perfidie.

COLOMBINE.

Ouy, je conviens avec vous que les hommes sont des perfides : mais une fois il faut vivre, & l'on vit avec ces perfides là comme avec les Turcs, seulement pour la necessité du commerce.

ISABELLE.

Et quel commerce peut on établir avec des traîtres qui ne sont bons que pour eux-mêmes ? Dans quelle sujétion n'ont ils pas jetté nôtre pauvre sexe ? falloit-il nous brider comme ils ont fait, en nous éloignant des sciences, du gouvernement, & des emplois.

CO-

COLOMBINE

Ah vraiment, vous remuez la vieille querelle : trop heureuſe ſi vous n'avez point à leur faire des reproches de plus fraîche datte. Mais parlons franchement. Trouvez-vous que les femmes perdent beaucoup à n'être point appellées à ces corvées brillantes qui rendent les hommes ſi celebres ? Déja, ſi nous n'allons point à la guerre, on ſçait bien que ce n'eſt pas faute d'avoir les inclinations militaires. Si nous ne paroiſſons point ſur les Fleurs-de lys, & n'eſt-ce pas nous qui faiſons le thême à tant de jeunes Magiſtrats, à qui nous valons mieux que tous les ſiffleurs de Droit enſemble ? Il eſt vrai que nous n'entrons point dans les Finances : mais les Financiers ſont nos comptables. Allez, allez, c'eſt une bonne condition que celle d'une jolie femme, quand on la ſçait faire valoir ; & la ſcience de plaire eſt au deſſus de toutes les autres.

ISABELLE.

Mais ne trouves tu pas que nous aurions bon air à briller dans un Tribunal de Juſtice ? Il me ſemble qu'une condamnation prononcée par une belle bouche, ſeroit adoucie de la moitié : Et qui pourroit tenir contre nous, ſi nous étions à la tête d'une Armée ? La beauté a des armes ſi naturelles.

COLOMBINE

Ouy, je ſens bien que ſi l'on oppoſoit une ar-

armée de femmes à une armée d'hommes, ce feroit le moyen d'avoir bien tôt la paix. Mais pour ne point quitter nôtre these, si les hommes nous ont fait tort en s'appropriant les emplois, ces mêmes emplois ne nous offrent ils pas tous les jours des endroits pour nous vanger? Quoy? croyez-vous que pendant que Monsieur le Conseiller se léve des l'aurore, pour aller faire les affaires d'autruy, on ne fasse pas souvent les siennes, & qu'on ne juge pas son honneur de petit Commissaire? Pendant que Monsieur le Colonel court à la gloire & va monter la tranchée, qui luy répondra que sa femme n'aille pas à l'occasion de son côté? Allez, allez, quoy qu'en disent les hommes avec leur pretenduë superiorité, nous ne les bâlotons pas mal; & tout ce qu'ils ont de plus beau releve des femmes.

ISABELLE.

Et ne comptes-tu pour rien cette guerre étudiée qu'il faut que nous nous fassions sans cesse; ce joug inportun de la pudeur, qui nous deffend de voir & d'entendre ce qui nous plairoit le mieux,

COLOMBINE.

Bon! est ce que vous ne sçavez pas le manege du sexe en ces rencontres? Vient-on, par exemple, à nous produire quelque tabatiere scandaleuse? nous portons d'abord la main sur nos yeux: mais c'est pour

nous faire une lorgnette de nos doigts. Vient-on nous chanter quelque vaudeville un peu gaillard ? nous feignons de détourner la veuë : mais c'est pour mieux recueillir nos oreilles. Nous surprend-on dans quelque lecture équivoque ? hé bien, nous en sommes quites pour une petite rougeur ; & c'est un verny pour la beauté. Voilà comme les femmes ont le plaisir de tout sans en avoir jamais la honte ; au lieu que chez les hommes, la honte est toujours à la suite du plaisir.

ISABELLE.

Mais fais-moy raison un peu de cette licence effrenée qu'ont les hommes de tout dire & de tout faire sans consequence ; au lieu que la moindre émancipation nous est tournée à crime.

COLOMBINE.

Allez, allez. les loix de la pudeur sont sujettes à extension, comme le reste. Nôtre honneur est de ces choses où l on peut dire que la forme emporte le fonds ; & la reputation de l honneur est souvent plus couruë que l'honneur même, Pourvu qu'on se pare au besoin de certaines grimaces fondamentales, qu'on ait soin tous les matins de charger ses yeux sur l'hypocrisie, qu'on begaye fidellement aux endroits où le sexe doit begayer, hé nôtre honneur n'en exige pas davantage. Au contraire nous embarasseri-

ſerions les hommes, ſi nous nous piquions de ſuivre leurs loix à la rigueur; & d'ailleurs nous vivons dans un païs où l'on ſe conduit moins par la Loy que par la Coutume.

ISABELLE.

Cependant à entendre ces vilains hommes, nous cedons à nôtre temperament, dés que nous avons la moindre honnêteté pour eux.

COLOMBINE.

Vraiment, je les trouve jolis de nous reprocher certaines affaires où ils ont toujours leur moitié auſſi bien que nous! Mais nous voit on comme eux grenoüiller dans les cabarets? Nous voit on comme eux chez Sauvage, dans le banc des Marguilliers du Caffé? Allons-nous ſur les Theatres nous baiſer comme des petits enfans? Courons-nous les Foires pour y ſeringuer de l'huile ſur le brocard des Bourgeoiſes? Je ne dis pas que nous n'ayons nos petites folies: mais nous les faiſons à huy clos; & nous n'y appellons que les témoins abſolument neceſſaires

ISABELLE.

Et que dis-tu de ces jeunes foux; qui étalent tous les ſoirs aux Thuilleries, & qui harcelent du chapeau toutes les femmes un peu jolies? Que dis tu de ces Empyriques en politique, qui changent la face des Etats, & qui ſe répandent par pelotons comme des

des hannetons & des sauterelles ? Que dis-tu de ces Avanturiers qui paroissent dans Paris comme des feux follets, & qui tombent tout d'un coup en éclipse ?

COLOMBINE.

Mais, je dis que tout compté & rabatu, il est des hommes à peu pres comme des Medecins. On connoit leur foible, on les turlupine dans l'occasion ; & au bout du compte on ne sçauroit se passer d'eux. Mais voicy une visite d'éclat qui vous arrive Trouvez bon que je me retire.

ISABELLE.

Et as tu de si pressantes affaires ?

COLOMBINE.

Ouy, je cours vite me laver la bouche. il y a assez long temps que je parle d'hommes.

SCENE DU BARON

ARLEQUIN, ISABELLE.

ARLEQUIN, *qui par le moyen de Momus a obtenu les richesses, vient habillé magnifiquement, avec quatre laquais qui le suivent ; & trouvant Isabelle dans sa chambre, luy dit :*

Des beautez de paris lorgneur infatigable,
Je viens vous reconnoître icy, mon adorable,
Mais

Mais je découvre en vous certain air tentatif.
Qui me revolte un peu l'appetit sensitif.
Est-il une beauté d'agréemens mieux fournie ?
L'Amour dans ses yeux là loge en chambre
garnie.
Certe bouche & ce nez paroissent faits au tour :
Et ce petit muzeau determine à l'amour.
Et que seroit-ce encor sans ce que nous dérobe
L'épaisse obscurité d'une envieuse robe ?
Ah sans doute, il faudroit la visiere d'Argus,
Pour percer tant d'appas connus & non connus.
Somme totale : Heureux qui sera l'économe.
D'un si joli bijou ! Serois-je bien vôtre homme ?
Mignonne ; parlez sans façon.
Je suis un assez bon garçon.
Donnez-moy vôtre cœur, ma petite charmante ;
Et je vous en feray la rente.

ISABELLE

Penses-tu que mon cœur soit si fort au rabais,
Que de borner son vol aux vœux d'un Ex-laquais ?

ARLEQUIN.

Hé Madame, en amour est ce que l'on raisonne ?
Et le rang y doit-il supplanter la personne ?
Seriez-vous la premiere, apres tout, dont le
cœur
N'auroit pas dedaigné Champagne, ny la Fleur ?
Et de qui les transports allant plus loin encore ?
Se feroient fait sentir du Couchant à l'Aurore ?
Quoy ? ne peut-on d'un cœur s'ouvrir les doux
sentiers,
Sans prouver les seize quartiers ?
Qu'a de commun l'amour avecque la noblesse ?
Ah ! laissons les ayeux, le blason, les Hoziers,
Et montrons seulement nos titres de tendresse.

ISABELLE.

Comme si la tendresse etoit de ton ressort,

Toy malheureux joüet des caprices du Sort !

ARLEQUIN.

Ouy, malgré la rigueur du Sort qui me nazarde
Je veux toujours aimer, charmante Leoparde.
Car enfin, parlez moy sans feinte ny détour :
Est-il rien qui chatouille à l'égal de l'amour ?
Ah ! lors qu'on peut tromper la garde vigilante
D'une mamarqui couve une jeune innocente ;
Que joignant au biscuit l'aide du macaron ;
Aux portes de Paris l'on traduit le tendron ?
Et qu'enfin au besoin l'Amour prêtant main-forte,
La belle se deffend, & n'est pas la plus forte ...
Dans ces tendres instans j'ay toujours éprouvé,
Qu'un faquin peut sentir un bonheur achevé.

ISABELLE.

O Ciel ! quels contes bleux ce maraut vient me faire !

ARLEQUIN

Hé, madame, est ce à vous que je voudrois surfaire ?
Ah ! si pour mettre en goût les Dames du haut ton,
Les soubrettes d'abord m'ont servy d'echelon ;
Si pour mes coups d'essay ma tendresse peu fine
A brigué de l'employ jusques dans la Cuisine,
Bientôt, bientôt mon cœur par un retour heureux,
A rehabilité la gloire de ses feux ?
Et l'envie à son tour me rompant en visiere,
M'a procuré sous main quelques coups d'étriviere.
Trop heureux, si ce cœur que j'estime tout neuf
Pouvoit se meriter à coups de nerf de bœuf !
Aux plus rudes tricots, aux plus épaisses gaules
J'irois pour vos appas dévouer mes épaules.

ISABELLE.

Finiras tu bientôt ton galimatias ?
Crois tu qu'a t'écouter on ne se lasse pas ?

ARLEQUIN.

Quoy vous me criblerez d'outre en outre, Mada-
Et vous refuserez l'audience à ma flame ? (me)
Il vous sera permis de bombarder mon cœur,
Sans que je sois en droit de crier au voleur?
Et qu'a donc de si cru ma tendre rhetorique?
Voulez-vous, puis qu'enfin il faut que je m'explique,
Que dans les mots choisis mon esprit absorbé,
Repete auprés de vous le rolle d'un Abbé?
Et que pour intermede aux phrases précieuses,
Je vous livre un assaut d'œillades amoureuses?
Voulez-vous qu'à vos pieds apprentif Financier
Je glisse adroitement croix, coulant, & collier
Qu'a force de presens vous rendant moins sauvage,
Je brigue vôtre cœur comme l'Echevinage?
Iray-je, aussi tiré qu'un jeune Senateur,
Par des mots cadancez vous empezer le cœur?
Et remuant la tête avec art & methode,
Copier mot pour mot le Ticq d'une Pagode?
Viendray-je tout botté, l'air à demy chagrin,
Vous donner brusquement des nouvelles du Rhin;
Et pour couper racine aux discours inutiles,
Vous sommer tout d'abord comme on somme les Villes?
Ca, mignonne, parlez. Me voilà prêt à tout.

ISABELLE.

Traitre, oses-tu pousser ma patience à bout?
Pour la derniere fois, fuis loin de ma presence:
Ou bien tu sentiras le poids de ma vengeance.

ARLEQUIN.

Bon je sçai ce que peut une femme en courroux.
Jamais vôtre fureur ne tombe à plomb sur nous:
Et lors que la vengeance aiguillonne vôtre ame,

Ce n'eſt pas contre nous ; mais c'eſt de femme
à femme.
Apres tout, qui vous porte à faire tant de bruit ?
Je ne demande pour tout fruit
De mes ſoupirs & de mes larmes,
Que d'avoir un petit réduit
Dans le galetas de vos charmes.
Pour obtenir ce bien je me conſume en pleurs.
Si ce procedé vous offence,
Par charité voyez ailleurs,
Et me donnez la preference.

ISABELLE *luy donnant un ſoufflet*

Tiens, voila le party que je fais aux railleurs.

ARLEQUIN.

Il a claqué bien fort. Juſte Ciel ! quel outrage !
Me planter un ſoufflet au milieu du viſage !
Colaphiſer ainſi mes lévres de corail,
Moy qui voulois par elle ébaucher mon Serrail !
Si tu la reſervois pour ce coup qui m'aſſomme,
Ah Nature, pourquoy n'en faire pas un homme ?
Mais quoy ? parce qu'elle eſt d'un ſexe tout
charmant,
La verray-je échapper à mon reſſentiment ?
Non. Je veux qu'un baiſer appliqué par l'ingrate.
Soit l'emplâtre du tour que m'a joüé ſa patte :
Car, malgré l'aſcendant qu'ont ſur moy ſes
attraits,
Mon minois n'eſt point fait pour ſouffrir des ſoufflets.

SCE-

SCENE DU JUGEMENT DE PARIS.

MEZZETIN *en* MERCURE. *conduisant les Deesses.* JUNON, PALLAS, VENUS.

MERCURE *aux Deesses.*

Mesdames les Divinitez,
Vous marchez bien à pas comptez,
Au galop, au galop, Deesses.
Point de fausses delicatesses,
Quand il s'agit d'aller disputer un tresor
Aussi grand que la Pomme d'or.
Voicy le moment de la Crise.
Bien-tôt vous allez voir Paris,
Paris, juré Priseur des graces & des ris:
Apprêtez-vôtre marchandise.
Belles, n'avez-vous plus rien à dire au miroir?
Vous manque-t-il point quelque moûche?
La pommade qui sert à colorer la bouche
A-t-elle bien fait son devoir?
Vos yeu sont-ils seurs de leur rolle?
Sçavez-vous galamment élancer une épaule,
Pour affrioler un Amant?
Et pour tout dire enfin, certain couple si drolle,
Peut-il avec honneur forcer son logement?
Je laisse au beau Paris à peser vos merites:
Mais si j'avois à rendre un pareil jugement,
Belles, vous n'en seriez pas quittes
Pour montrer le nez seulement

Avant tout, je voudrois vous voir, de peur d'abus,
In puris naturalibus.
PALLAS *d'un air dedaigneux*
En verité, Seigneur Mercure,
Vôtre bouche est un franc bourbier.
C'est déja pour Pallas une assez grosse injure
De vous avoir pour Ecuyer,
Sans que vous affectiez d'allarmer mes oreilles,
Qui sont pudiques par merveilles.
Passe encore pour Junon, & Madame Venus.
L'une est femme, & l'autre est quelque chose de plus.
Mais moy qui suis toute novice,
La moindre ordure met ma pudeur au supplice,
MERCURE.
Hé, Madame Pallas, tréve icy de pudeur.
Je crois pieusement que vous crevez d'honneur,
Mais comme la beauté; (soit dit sans vous deplaire,)
Avec l'honneur ne marche guere;
Mettez-moy l'honneur de côté,
Et ne vous retranchez que dessus la beauté.
Il n'est point de femme un peu vive
Qui ne prît cette alternative.
L'honneur est, je l'avouë, un precieux surtout;
Mais enfin quoy qu'il en arrive,
Un beau visage excuse tout.
PALLAS.
Pour une Morale si fine,
Venus ne sçauroit vous payer,
Qu'en vous invitant d'essayer
Ses draps de satin de la Chine.
VENUS.
A vôtre aise, Pallas, déchaînez-vous bien fort.
Mon crime unique, c'est de n'être point tygresse.
En effet, n'ay-je pas grand tort?
Sans cesse vous portez un œil plein de tristesse
Sur la douceur de mes ébats:
N'au-

N'auriez-vous point aussi, Pallas,
Des deffaillances de sagesse?
Entre nous, l'immortalité.
Est un terme bien long pour la Virginité,
Quand on veut jusqu'au bout soutenir la gageure,
Nôtre cœur en secret murmure?
Et fort souvent sur ses vieux ans,
Las du martyre qu'il endure,
Un honneur prend la clef des champs,

PALLAS.

Taisez-vous petite effrontée.

VENUS.

Hé, Minerve, là là, tout doux.
Vous nous feriez penser à tous
Que vôtre mine est éventée.

MERCURE.

Chut. J'apperçois Paris & ses Moutons, Mesdames,
Ces petis animaux ne se disputent rien.
Si c'étoient un troupeau de Femmes,
Ils ne s'entendroient pas si bien.

ARLEQUIN *en* PARIS,
aux Déesses, aprés les civilitez reciproques.

Beautez dont l'œil invite à la friponnerie,
Cet honnête homme que je vois,
Ne vous feroit-il point passer passer la prairie,
Pour vous mener cueillir des Noisettes au bois?

MERCURE *à Paris.*

Berger, pour m'écouter, qu'on ait la tête nuë.
Je vous améne une recrue
Des plus belles Divinitez.
Celle qui selon vous aura plus de beautez,
De ce fruit d'or sera pourveuë.
Je n'examine point si c'est bien-là le fruit
Qui la toucheroit davantage,
Quoy qu'il en soit, il vous suffit
Du plus charmant objet d'en-faire le partage,

Et cela sans craindre le bruit.
C'est Jupiter qui vous l'ordonne.
Pour moy, je suis Mercure, Huissier sur ce requis;
Et par ainsi, Monsieur Paris,
Coupez, taillez, rognez, sans égard pour personne.

PARIS.

Peste ! A qui rogneroit sur de pareils oyseaux,
Il luy faudroit de bons ciseaux ?
Mais moy, comment juger ? Encor juger des femmes ?
Je ne sçay pas le droit, Mesdames.

VENUS.

Il ne faut que des yeux, Paris, pour nous juger.

PARIS.

Que des yeux ? Mais j'ay la berluë.

VENUS.

Que tu fais de façons, Berger !
Ah ! ta longueur icy me tue.

PARIS.

Mais je n'ay point de robbe.

VENUS.

Hé, qu'importe ?

PARIS

Comment !
On ne rend point de jugement
Sans robbe. La robbe est le nid de la Science.

VENUS

Hé bien, va, va, l'on t'en dispense.

PARIS.

Il me faut un Bonnet quarré.

VENUS.

Oh Berger, de force ou de gré,
Tu nous rendras une Sentence.

PA-

PARIS.

Mais si je dors à l'Audience?

VENUS

C'est moy qui te reveilleray.

PARIS

Diable! c'est un Affaire icy de consequence.
Voyons un peu par où je la commenceray.

à Junon.

Hola hé, la grosse Citroüille,
Que je vous dise un petit mot.
Elle est vrayment doduë, & de bon suc. Un Sot
S'en accommoderoit. Ca, le prix vous chatoüille?
N'est-il pas vray?

JUNON.

Berger, si par toy je l'obtiens.
Ne t'embarasse point ny de toy ny des tiens.
Je vous feray tous Rois.

PARIS

Roy des Bohemiens?
Aussi bien j'ay déja la main assez subtile:
Outre que ma blancheur m'en rend l'accés facile.

JUNON.

Fais-toy fort que Junon te comblera de biens.

PALLAS.

Quoy, vous étes Junon?

JUNON

Ouy, je la suis sans doute.

PARIS.

A propos, Madame Junon,
Jupiter n'a-t-il plus la goutte?
Mais l'heure icy me presse. A dieu, Dame Alizon.
Je vous feray bonne justice.
Et d'une. (*A pallas*) Aprochez, fine épice.
Venez de vos appas faire exhibition.

Comment diable ! une Lance ! un Casque ! un Morion !
Vous allez donc à l'exercice ?
PALLAS
Berger, à ce harnois ne reconnois-tu pas
Pallas, la Guerriere Pallas !
Je suis la Reine des Sciences.
Paris, adjuge moy le prix de la béauté ?
Je te prodigueray les belles connoissances.
PARIS.
Vous me ferez Recteur de l'Uuiversité ?
PALLAS.
Si dans le Champ de Mars ton courage te guide,
Je t'armeray de mon Egide.
Les Boulets & les Fauconneaux
Sur ton corps porteront à faux.
PARIS
Madame, vous devriez-vous montrer à la foire,
Vous auriez-là bien des Chalans.
PALLAS.
Veux-tu donc effacer les plus fiers Conquerans ?
Veux-tu vivre à jamais au Temple de Memoire ?
PARIS.
Madame, je n'ay pas le temps.
PALLAS.
Pallas te répond de ta gloire.
PARIS.
Croyez-vous me corrompre à force de presens ?
Tirez, Madame l'Amazone.
A Venus. A vous le dé, jeune Mignonne.
Etes-vous friande du prix ?
VENUS.
Si j'en suis friande, paris !
Ay-je les yeux, à ton avis,
Bien tournez à la frandise ?

PA-

PARIS.

Voire même, à la gourmandise.

VENUS.

Paris, il me paroit que tes sens sont émeus.
N'en rougis pas, je suis Venus.
Je ne t'offriray point ny Sceptre ny Couronne.
Je ne te feray point Bretteur, ny Maître és Ars.
Veux tu courir de doux hazards?
Berger, l'occasion est bonne.
A quatre pas de mon quartier
Certain jeune Tendron demeure,
Dont je rendray pour toy le cœur comme un brazier.

PARIS.

Diable! mais c'est bien de bonne heure
Que Venus change de mêtier!

VENUS.

Si tu sçavois, Paris, combien sa beauté brille,
Tu l'aimerois dés ce moment.

PARIS.

Ainsi donc nous aurons tous deux contentement:
A vous la Pomme: A moy la fille.

Il luy délivre la Pomme

JUNON *se jettant sur luy.*

Ah Chien ah Loup Cervier!

PALLAS *se jettant sur luy,*

Ah, quelle perfidie?

PARIS

Que voulez-vous que je vous die?
Mesdames, en deux mots comme en cent, je defie
Les Petits & les Grands, les Sujéts & les Rois
De pouvoir contenter trois belles à la fois.

SCENE DES ELEMENS.

MARIANNE, ARLEQUIN *déguisé* LE DOCTEUR.

ARLEQUIN.

DOcteur, au seul aspect de vôtre mine hagarde,
Je vous trouve tout l'air d'un Crieur de moutarde.
Ce Nez en manche de rasoir;
Cette Bouche taillée en forme d'entonnoir;
Ce maintien tenebreux vous feroient, je vous jure,
Prendre pour le Corbeau de la Litterature,
Mais fussiez vous encor cent fois plus Loup-garou,
Fussiez vous Chat-huant. Singe, Magot, Coucou,
En faveur des attraits de vôtre Marianne,
On oubliroit toujours que vous n'étes qu'un Ane..
——— *Scelera ipsa nefasque*
Hac mercede placent.
(*à Mar*:) Et vous, la créme des Beautez,
Fourmilliere d'appas, Tombeau des libertez,
Microcosme d'Amour, chez qui tout plait, tout brille,
De ce vilain Magot étes-vous bien la fille?
Parlez, repondez moy.

MARIANNE.

Monsieur, vous sçavez bien
Que sur un cas pareil on ne répond de rien.

ARLEQUIN.

O la jolie incertitude!
Combien de sots pourtant font toute leur etude
De

De prôner fierement le sang de leurs Ayeux,
Sans songer si ce sang n'a point tari sur eux !
Tel qui croit au Mortier tenir par sa naissance,
Est peut-être le fils d'un commis de Finance.
Tel, qui par six chevaux vient nous éclabousser,
Doit peut-être le jour à son Maistre à danser.
Encore trop heureux, si malgré ses chimeres,
On ne luy donne pas un Regiment de peres !

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, je vous jure que ma fille est ma fille, & j'en répons sur l'honneur de ma femme.

ARLEQUIN.

Ah, Docteur, la naissance est souvent incertaine.
J'en appelle à temoin le Cousin Diogene,
Qui voyant un enfant qui ruoit des cailloux
Snr un gros peloton de Nouvellistes foux,
Luy cria : Petit temeraire,
Tu peux, sans y penser, fort bien blesser ton pere,

LE DOCTEUR.

Encore une fois, Monsieur, je soutiens que Marianne est ma fille, à moy tout seul. Quand elle est venuë au monde, ma femme ne voyoit plus personne, & j'avois banni de chez moy ce gros Quaissier qui pouvoit seul me faire ombrage.

ARLEQUIN.

Hé bon, bon ! à Paris manque t'on de Galans ?
Chaque ruë est feconde en Plumets obligeans,
Qui d'un mary jaloux travaillent à la honte.
Tout s'en mêle, jusqu'à ses gens :
Mais par un privilege à leur sort attaché,
Les Domestiques vont par dessus le marché,
Sans entrer en ligne de compte.

LE DOCTEUR.

Quel diable d'homme est cela, qui ne veut pas qu'on soit le pere de ses enfans !

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur le Docteur, vôtre animalité

Pourroit prendre un ton plus modeste.
On ne disconvient pas que vous n'ayez jetté
Les premiers fondemens de la paternité :
Mais vos Voisins ont fait le reste.
Faut il vous le prouver démonstrativement ?
Humano capiti cervicem Doctor equinam :
Ergo, Si Marianne étoit de vous vraiment,
Par la conformité d'un enfant à son pere,
Vôtre fille auroit donc le cou d'une jument,
Ou vôtre fille devroit braire.
Car enfin, tout enfant qui vous ressembleroit,
Henniroit, meugleroit,
Rugiroit, hurleroit,
Japperoit, grogneroit,
Besleroit, glapiroit,
Sifleroit, miauleroit.
Dût enfin mon encens monter à la tête,
Vous n'étes qu'un précis, Docteur, de chaque bête.

LE DOCTEUR.

Monsieur, je vous cede toutes ces qualitez-là, pourveu que vous me laissiez le droit que j'ay sur ma fille.

ARLEQUIN.

Hé bien, Papa mignon, Syndic des Godenots,
Digne rejetton d'Ostrogots,
puis que vous vous flatez de cette Geniture ?
Combien luy donnez vous d'âge, par avanture ?

LE DOCTEUR.

Monsieur, elle a quinze ans, si je m'en souviens bien.

ARLEQUIN.

Et la passe, Docteur, la comptez-vous pour rien ?
Mais pour changer de batterie,
La croyez vous bien aguerrie
Sur tous les soubre-sauts de la coqueterie ?
A t'elle bien appris sous sa Maman les tours
Par où l'on sçait mener un Mary comme un Ours.

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur!

AR-

ARLEQUIN.

Sous couleur de la faire connoitre,
N'avez-vous point souffert chez vous de petit Maître?

LE DOCTEUR.

Monsieur?

ARLEQUIN.

Ne la voit-on point trop souvent paroitre
Dans ces lieux ou l'Amour se glisse en tapinois,
Comme S. Cloud, Meudon, ou le Port à l'Anglois?

LE DOCTEUR.

Non.

ARLEQUIN.

Au fort de la Canicule,
Pour offrir à ses yeux maint objet ridicule,
Ne va t'elle point par hazard
Courir la Porte Saint Bernard?

LE DOCTEUR.

Jamais.

ARLEQUIN.

Et pour couvrir quelque galant manege,
Sous ombre de vapeurs, n'a t'elle point été
A Bourbon, à Vichy rétablir sa santé?

LE DOCTEUR.

Point du tout.

ARLEQUIN.

Comment donc la mettre en mariage?
Elle n'a pas encor fait son apprentissage.
Hé bien, Docteur, je veux la faire repeter
Par quelqu'un des Experts en l'art de coqueter.
Et pour vous découvrir en deux mots ce mistere,
Je suis le Directeur du Peuple Elementaire,
Qui veut à cor à cri vous avoir pour Beaupere.

LE DOCTEUR.

Comment, Monsieur? Les quatre Elemens, recherchent ma fille en mariage?

ARLEQUIN.

Enragent de tâter d'un si friand morceau.
Le Feu charmé de cette Belle.
Ne veut plus bruler que pour elle.
L'Eau pour lui plaire veut couler jusqu'au tombeau.
L'Air de son souffle la devore;
Et la Terre la prend pour la Deesse Flora.

LE DOCTEUR

Mais, Monsieur, comment voulez-vous que ma fille épouse les quatre Elemens à la fois?

ARLEQUIN.

Qui vous parle, Butor, de les prendre à la fois?
déja vous êtes trop matois
Pour prendre l'Air pour vôtre Gendre,
On sçait que vos Ayeux, reverence parler,
On fait la capriole en l'air:
Partant pour vos pareils l'Air ne vaut pas le prendre.
Pour la Terre, cet Element
Est reservé par preference
A ceux qui pour mourir en toute diligence,
N'attendent que vôtre agrément
Sous la forme d'une ordonnance.
A l'egard de l'Eau, franchement,
Docteur dont la mule éclabousse,
Seroit ce un grand contentement
Pour une aussi charmante enfant
Que d'avoir un mary d'eau douce?
Non, Docteur, il luy faut un mary tout de feu:
Et comme en tel gibier je me connois un peu,
Je prétens que sans plus attendre,
Elle soit mariée avec un Salemandre

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur, ma fille n'épousera jamais une aussi vilaine bète qu'une Salemandre.

ARLEQUIN

Hé, grosse buse, tu ne sçais donc pas qu'en faveur de

de ce mariage la Pierre Philoſophale entre à perpetuité dans ta famille ?

LE DOCTEUR.

Comment donc, Monſieur, la Pierre Philoſophale ?

ARLEQUIN.

Ouy, cheval, la Pierre Philoſophale. Tu ſçais bien qu'Averroës a decidé que la Pierre Philoſophale ne pouvoit ſe faire qu'avec la matiere la plus vile, la plus baſſe, & la plus abjecte : en un mot avec quelque excrement de la nature.

LE DOCTEUR.

Hé bien, Monſieur ?

ARLEQUIN.

He bien, Clabaud par excellence, j'ay fait préparer un creuſet de ta grandeur, où l'on te va jetter inceſſamment ; & c'eſt avec toy-même qu'on va faire la Pierre Philoſophale.

LE DOCTEUR.

Et vous prétendez avoir ma fille ? Et zeſte, & zeſte, attendez-moy ſous l'Orme.

ARLEQUIN.

Ah ! ce vieux Roquantin fait donc l'opiniatre ?

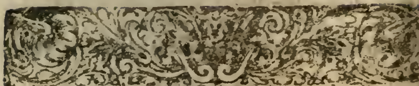
Hola, Meſſieurs les Elemens, main forte à vôtre Directeur ? Peuples de l'Eau, noyez moy cet homme-là. Peuples de l'Air, devorez-moi cet homme-là. Peuples du Feu, brulez-moy cet homme-là. Peuples de la Terre, engloutiſſez-moy cet homme-là.

LE DOCTEUR.

Hé, Meſſieurs, Meſſieurs, quartier. Je vous abandonne ma fille, & toute ma poſterité.

ARLEQUIN.

Hé bien, puis qu'il eſt raiſonnable, Peuples Elementaires, mettez-vous en quatre pour le réjouïr.



SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN. GRAND SOPHY DE PERSE

SCENE. DE LA MAGICIENNE

Pour entendre cette Scene, il faut sçavoir qu'Arlequin est un Chevalier errant, dont Melisse Magicienne est amoureuse, & qu'elle tient renfermé dans son Palais par ses enchantemens. Pierrot autre Chevalier errant sçachant le malheur d'Arlequin, va le delivrer des mains de cette Sorciere : Ce qu'il fait en luy donnant un charme sur lequel Melisse ne peut rien. Apres qu'Arlequin a receu le charme, voicy ce qu'il dit :

ARLEQUIN.

IL est temps, Arlequin, de prendre son party
Ou pour l'Amour, ou pour la Gloire

J(

Je ne ſçay qui des deux aura le démenty.
Je ne ſçay qui des deux merite la victoire.

Tout franc, un plus fin que moy y ſeroit bien embarraſſé. J'ay beau chercher à les atteler enſemble. L'amour dit toujours, Ouy : La Gloire dit toujours, Non : Voilà le grand chemin de plaider toute la vie. D'un côté l'Amour eſt un petit libertin, qui ne reſpire que la joye. Il ne demande qu'à jouër, qu'à boire, qu'à follâtrer. Ma foy, plus je me tâte, plus je ſens que je ſuis fait pour l'Amour. D'un autre côté, la Gloire eſt une terrible pigrieche : Elle ne s'attache qu'aux gens qui couchent auſſi volontiers en plein champ, que ſur un bon lit. J'en ferois bien autant quand j'ay bien bu : Je m'endors par tout où je me trouve. La Gloire n'aime que les gens qui ont toujours la pouſſiere dans les yeux, & le Soleil ſur la tête. Si elle aimoit à proportion tous ceux qui ont la Lune ſur la tête, je vois icy bien des maris qui ſe trouveroient glorieux ſans y penſer. La Gloire ne ſe plaît qu'à déchiqueter le monde, toujours quelque tête, ou quelque bras caſſé avec elle : au lieu que l'Amour ne trouve jamais les gens trop entiers. Il eſt vray que la Gloire donne un laurier : mais je n'aime le laurier que ſur un jambon, ou dans les ſauces. La Gloire fait vivre dans la Gazette aprés la mort, mais quelle folie de s'aller faire

faire tuer pour fournir de la pâture à Messieurs les Curieux? Ainsi, tout bien & diligemment consideré, serviteur à la Gloire. Mais quoy? je sens là certains elancemens de bravoure. Ouf! Ouf! j'ay bien peur que la Gloire ne donne le croc en jambe à l'Amour.

MELISSE MAGICIENNE *arrivant.*

Ah traitre, tu me veux quitter?

ARLEQUIN.

J'en enrage, aimable pouponne.
La Gloire si fort me talonne,
Qu'elle m'oblige à m'écarter.

MELISSE.

Coquin, quelle fureur te porte
A t'éloigner de ce Palais?
Tout y répond à tes souhaits.
Que te manque-t-il? dis.

ARLEQUIN.

D'être mis à la porte.

MELISSE.

A la porte, perfide! Ah, ne l'ose esperer.
Je m'en vais a l'instant tout l'enfer conjurer.

ARLEQUIN.

Madame, puisque la Poësie ne peut obtenir mon congé; & que la plus incontestable verité devient problematique si tôt qu'elle est escortée de la Rime, trouvez bon que je vous dise en Prose, que je n'attens plus que vos ordres pour partir.

MELISSE.

Et tu me l'ose dire en face?

Bar-

Barbare, c'eſt donc là le prix de mon Amour?
Peut on pouſſer plus loin l'audace?
Un Brigand que je tiens dans un charmant ſejour,
Qui ſe voit par mes ſoins au comble des delices,
Pour qui mon lâche amour ne ceſſe d'éclater!
Et cet ingrat peut me quitter!
Ah traître, il faut que tu periſſes.
Mais afin que l'Amour n'ait rien à m'imputer,
De ton Sort je te rens le maître.
Avant qu'un monſtre affreux vienne ſe preſenter
Si ton cœur eſt touché, qu'il ſe faſſe connoître.

ARLEQUIN.

Prenez, prenez, Madame, un moins funeſte ſoin.
Ma tendreſſe n'a pas beſoin
D'un Tire-bourre pour paroître.
Ah! s'il ne s'agiſſoit que de brûler pour vous
D'un feu qui ne vous pût laiſſer aucun ſcrupule,
Vous verriez Arlequin dans ſes Vœux les plus doux.
Faire nargue à la Canicule.
Mais ſi vous voulez qu'un Amant
Donne une nazarde à la Gloire,
Je ſuis vôtre valet à parler franchement.
Pour vivre avec vous un moment,
Je ne veux pas mourir à jamais dans l'hiſtoire

MELISSE.

Hé bien puiſque ton grand courage
Ne reſpire que les combats,
On va l'exercer de ce pas.
Monſtres, ſur cet ingrat déchargez vôtre rage.

Les Monſtres paroiſſent.

ARLEQUIN *tremblant & ſe raviſant.*

Ma foy, je ſuis d'avis pourtant de demeurer,
En cas que ces Meſſieurs veüillent ſe retirer.

MELISSE.

Monſtres, éloignez-vous.

ARLEQUIN *ôtant sa toque, & faisant une reverence.*

A cette heure, Madame,
Peut on prendre congé de vous?

MELISSE.

Il se moque de mon courroux.
Hola, monstres, hola, devorez cet infame.

Les Monstres entourent Arlequin, qui les arrête, en leur montrant le charme qu'il a receu de Pierrot.

ARLEQUIN.

Fy, Messieurs, n'allez pas donner dans le panneau
Je n'ay, sur mon honneur, que les os & la peau,
Mais si vous voulez bien m'en croire,
Vous trouverez là bas dequoy faire grand' chere.

MELISSE.

Quoy Monstres, vous n'osez seulement l'approcher?
Ah! mon Art est à bout, je ne puis le cacher.

Se tournant vers Arlequin.

Et toy, Monstre plein d'injustice
Qui t'applaudis secrettement,
De m'avoir tant de fois choquée impunement,
Tu n'attens plus du tout que le moment propice.
Pour m'abandonner à jamais
Mais où trouveras-tu ce superbe Palais?
Ingrat, peux-tu jamais pretendre
De t'assurer d'un cœur comme tu l'es du mien.
Par tous les mouvemens de l'Amour le plus tendre
Je n'ay pû meriter le tien.
J'ay fait agir vers toy larmes, soupirs, adresse,
Je n'ay rien oublié, cruel, pour t'attirer.

ARLEQUIN.

Ouy: jusques à vouloir me faire devorer,
Vous avez poussé la tendresse.

MELISSE.

Voicy ma derniere foiblesse.

Par

Par tous les charmes de l'Amour
Differe ton depart d'un jour.
Aprés cela tu peux partir en assurance.
N'y consens-tu pas, mon cher cœur ;

ARLEQUIN

Je ne suis donc plus monstre ? Oh, oh ! quelle douceur !
Les femmes, à moins qu'on n'y pense,
Sçavent tourner du blanc au noir.

En cet endroit Pierrot paróît.

Ma chere, je voudrois pouvoir
Répondre à vôtre douce instance.
Mais Sancho Pansa qui s'avance,
M'oblige à vous donner au plutôt le bon soir.

MELISSE.

Dans quel accablement un tel aveu me jette !
Ah ! sans doute la Parque acheve mes destins.

Elle s'évanoüit, & tombe dans un fauteüil.

ARLEQUIN.

Je vais vous délaçer ; attendez, ma poulette.

PIERROT *à Arlequin.*

Allons, plantez-moy là la Reine des Lutins.

ARLEQUIN.

Ouy, Syndic des Brutaux, je partiray: mais il en coûtera à ta tête du moins deux oreilles. (*Il chante.*)

L'espoir de la vangeance est le seul qui me reste Fuyons, Fuyons. (Il court aprés Pierrot, & s'en va.)

MELISSE *seule,*

A moy, Farfadets & Lutins,
A moy troupes d'Esprits malins.

Mon

Mon ſcelerat croit que ſa faute
Va du moins me coûter le jour!
Mais la mode n'eſt plus de voir mourir d'amour.
O la ridicule conduite
D'aller bizarrement chercher
Un remede à ſon feu ſur un ardent bucher!
Il eſt peu de Didons, dans le ſiecle où nous ſommes:
Et ſi de nôtre ſexe on regloit les abus,
On nous verroit bien-tôt regagner le deſſus
Qu'ont ſur nous les perfides hommes.
Il ne ſera pas dit qu'un mortel à mon Art
Oſe faire une telle injure.
Je viens de découvrir le nid de mon pendart.
J'y vais d'une ſervante emprunter la figure.
Ah! Si jamais il vient m'en conter par hazard,
Il aura de la tablature.
Mais le temps preſſe: A moy, Farſadets & Lutins,
A moy, Troupes d'Eſprits malins?

Les Eſprits enlevent Meliſſe.

SCENE
DU SUBSTITUT.

MADAME GROGNARD *à la Toilette.*
COLOMBINE *en Robbe de Palais.*

COLOMBINE.

QUoy, Madame, encore à la Toilette! Juſte Ciel! Que de cœurs en peril! Que de libertez en branle! Entrons en compoſition, je vous prie. Ca, pour combien

bien vos yeux veulent-ils me quitter aujourd'huy ?

M. GROGNARD.

Ah, Monſieur le Subſtitut, quel impromptu pour moy que vôtre viſite ! Vous prenez tous mes attraits au ſaut du lit. Encore ne m'avez-vous pas donné le temps de mettre une premiere couche ſur mon viſage.

COLOMBINE.

Vous me prenez donc pour un taupe ? Palſanbleu, je vous trouve aujourd'huy des muances de beauté .... Madame.... Madame... épargnez un peu la gravité d'un Apprentif Magiſtrat.

M. GROGNARD.

Ah, n'inſultez pas une pauvre creature qui eſt broüillée de la derniere broüillerie avec le ſommeil. Croiriez-vous que depuis deux mois mes yeux, ces pauvres Enfans, ſont ſur pied nuit & jour.

COLOMBINE.

Que ne venez-vous coucher chez moy ? J'ay des Canapez à l'épreuve de la plus fiere inſomnie.

M. GROGNARD.

Vous n'avez pourtant pas l'air trop letargique. A propos, étes-vous toujours auſſi fou qu'à l'ordinaire ?

COLOMBINE.

Ma foy, Madame, vous me prevenez,

J'allois vous faire le même compliment.

M. GROGNARD.

Fort bien. Et ce cœur est il aussi giroüette que de coutume?

COLOMBINE.

Il me semble que c'est vous qui me deviez apprendre des nouvelles de mon cœur?

M. GROGNARD.

Oüais! oüais! Est-ce la jaquette qui vous inspire ces sucreries? Sçavez vous que vous me poussez des fleurettes à bout pourtant?

COLOMBINE. *en portant la main au Peignoir.*

Charmante, vous avez là un Peignoir qui me porte la mine d'être un grand receleur.

M. GROGNARD. *en se deffendant avec des Minauderies*

Fy donc! Est ce que les Substituts ont des mains?

COLOMBINE.

Etes-vous d'aujourd'huy à vous en appercevoir? Parlez-la belle, vôtre Peignoir pretend il me boucher le jour encore long-temps?

M. GROGNARD.

Vous en voulez bien à ce Peignoir. Que sçavez-vous si je n'ay pas mes raisons pour le garder?

COLOMBINE.

Comment eſt-ce que les choſes ne ſont pas encore en place ? Je ſuis peut-être arrivé trop tôt.

M. GROGNARD *en ſouriant.*

Vous voudriez bien me piquer d'honneur. Mais pour votre punition..... Ce n'eſt pas qu'il ne faut point laiſſer de ſcrupule à des étourdis comme vous: Et quand on a là deſſus, *(en ſe touchant le ſein)* la conſcience auſſi nette que moy...

COLOMBINE *empêchant Madame Grognard de ſe couvrir de ſon Peignoir.*

Ah, Madame, que n'avertiſſez vous les gens ? J'avois les yeux & l'eſprit ailleurs, quand....

M. GROGNARD.

Ho, que n'y étiez vous ? Cela ne ſe montre pas deux fois.

COLOMBINE.

Vous m'allez faire croire qu'il y a du miſtere là deſſous. *Quod tegitur, majus creditur eſſe malum.*

M. GROGNARD.

Quelle profanation ! Du Latin à la Toilette d'une femme ! Allez, petit Embrion de l'Univerſité.

COLOMBINE.

C'eſt à dire que vous aimez que l'on vous parle François: mais il y a long-temps que j'ay renoncé à toutes les vanitez du

monde; & desormais vous m'allez voir tout Caton.

M. GROGNARD.

Laissez faire, laissez faire, je sçay bien les moyens de vous decatoniser.

COLOMBINE *prenant du Tabac.*

Quel party prenez vous pour la Campagne prochaine ? Vous enleve elle force soupirans.

M. GROGNARD.

Oh? la guerre me fait un fort gros plaisir, en ce qu'elle va purger la societé civile d'un tas de Gesticulateurs incommodes, J'y gagneray pour le moius vingt habits par an: Car quand on est tant soit peu mignonne, on est si sujette à être chiffonnée....

COLOMBINE.

Grace à la guerre, les gens de Robbe vont avoir des pratiques. Moy je suis déja retenu, pour trois Marquises. Palsambleu, elles font bien de s'y prendre de bonne heure. Qu'en dites vous ? (*en touchant Madame Grognard.*)

M. GROGNARD.

Je dis que c'est dommage que vous soyez du Palais: Car vous avez de grands talens pour faire des armes. (*Colombine luy passe la main devant le visage.*) Eh, bon Dieu! que vous avez peur que vôtre Diamant n'echappe à ma veuë.

CO-

COLOMBINE.

Mon Diamant? Voilà encore une belle gueuſerie!

M. GROGNARD.

Il jette pourtant un fort grand éclat. Combien l'avezvous payé?

COLOMBINE.

Bon! Eſt ce qu'un homme comme moy ſçait jamais ce que les choſes coûtent?

M. GROGNARD.

Etes vous toujours bien avec l'Auditrice?

COLOMBINE.

Fy, eſt ce que je vois des Bourgeoiſes! Cela étoit bon quand j'étois petit garçon.

M. GROGNARD.

Quels ſont vos plaiſirs à l'heure qu'il eſt?

COLOMBINE.

Ma foy, je ſuis tout occupé d'un procez que je vais avoir avec les Comediens.

M. GROGNARD.

Contez moy un peu cela.

COLOMBINE.

Vous ſçavez bien, que trois fois la ſemaine, je me donne en ſpectacle au public ſur le Theatre. Mais depuis qu'on a planté une impertinente, baluſtrade, mes grands airs n'ont plus leurs coudées franches, & je ſuis comme un oyſeau en cage. Oh, vous ſauterez, Madame la baluſtrade

Le parterre m'a promis de se joindre à moy. Il y a, Dieu me damne, un interêt sensible. Je me mets assez en frais pour ses plaisirs.

M. GROGNARD.

Oh! le public vous fait aussi justice là-dessus.

MONSIEUR GROGNARD *entre, & les écoute.*

COLOMBINE.

Que faites vous de vôtre vieux Satyre ! Quand me l'envoyerez-vous en l'autre monde ? N'y a t il pas assez longtemps que ce belître là fatigue la vie ?

M. GROGNARD.

Mais songez-vous que ce Belître est mon mary ?

COLOMBINE.

Et dés là c'est un sot. Quoy? la plus charmante personne du monde ; au pouvoir d'un vieux Druide! Madame, si mon repos vous est cher, rassurez moy contre les soupçons que donnent les prerogatives d'un mary.

M, GROGNARD.

Allez, allez, dormez en repos Le mien n'est plus un mary à prerogatives.

MONSIEUR GROGNARD *à part.*

Volà une méchante carogne !

COLOMBINE.

Vous ay-je demandé des nouvelles de vôtre

vôtre Guenon ? Sçavez vous que je l'aime à la folie ? Faites moy souvenir, je vous prie, de luy faire une declaration incessamment.

M. GROGNARD.

Ah ! Le vilain petit homme ! de l'amour pour une Guenon !

COLOMBINE.

Parbleu, je ne l'aime que parce que je luy trouve un peu de vôtre air.

M. GROGNARD *d'un air languissant*

Etes vous bien capable d'aimer quelque chose ?

COLOMBINE *en se passionnant.*

Ah! mettez-moy à l'épreuve. Foy d'homme d'honneur, je vous aimeray plus en un quart d'heure, qu'un autre ne feroit en toute la vie.

M. GROGNARD *en soupirant.*

Pourquoy faut-il que cela ait sa tête si verte ?

COLOMBINE *en se passionnant toujours.*

Faut-il des sermens pour vous convaincre ? Ah ? mon ardeur est assez violente, pour être elle même sa caution ; & pour peu que vôtre cœur veuille suppléer....

MONSIEUR GROGNARD *en l'arrêtant.*

Alte là, Monsieur le Damoiseau. Vous ne songez pas que vous avez une petite poitrine. (*A Madame Grognard*) Et vous Ma-

dame l'Effrontée, c'est donc ainsi que vous laissez porter la faux dans ma moisson ?

M. GROGNARD *en se levant.*

Probablement, Monsieur Grognard, vous étes un mortel bien maussade ! Que ne veniez vous un quart d'heure plus tard ? (*A Colombine qui sort*) A nous revoir à la Comedie.

MONSIEUR GROGNARD *en s'emportant, donne un coup de pied dans la Toilette.*

A la Comedie Pendarde ! En Perse, en Perse, en Perse.

SCENE.

DE L'ASTROLOGUE.

ISABELLE *travestie en homme.* PIERROT.

ISABELLE.

MOn pauvre Pierrot ?

PIERROT.

Ma pauvre Damoiselle ?

ISABELLE.

Trouve tu que j'aye un peu de l'air d'un homme ?

PIER-

PIERROT.

Hé, ouy ouy, à quelque chose prés. Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ISABELLE.

Mais tout franc, si tu ne sçavois pas que je suis fille, n'y serois tu pas trompé?

PIERROT.

Bon! Est-ce que les Filles sont faites pour autre chose que pour tromper?

ISABELLE.

Ah! si l'Astrologue découvre une fois la verité de mon sexe, je me rendray sans peine à ce qu'il me dira sur ma destinée. Ciel! faut-il que les bizarreries de mon pere m'obligent à recourir aux Devins?

PIERROT *en souriant.*

Est ce que vous courez le bal en cet équipage-là?

ISABELLE.

Pierrot, és tu homme à garder un secret?

PIERROT

Selon. Par exemple, si vous m'alliez dire que vous m'aimez, je n'en parlerois pas pour un diable.

ISABELLE.

T'aimer, moi? je pense que nous connoissons l'Amour aussi peu l'un que l'autre.

PIERROT.

Pour moi, je ne cherche qu'à m'instruire. Voulez vous prendre ce soin-là ? Allez, allez, je n'ay pas la téte si dure qu'on diroit bien.

ISABELLE.

Et comment ferois tu pour persuader à une personne que tu l'aimerois ?

PIERROT.

Voulez-vous que je vous dise le dernier mot, sans vous surfaire ?

ISABELLE.

Il faut s'en divertir. O ça, voyons comme tu t'y prendrois?

PIERROT.

Tenez, prenez que vous soyez Fille. Ah, morguoy, c'est une bonne ruse. En batifolant, comme on sçait bien qu'on batifole, aprés quelque petite singerie, je lairois tomber mon chifflet contre terre. La femme est curieuse: Vous ne manqueriez jamais de baisser la tête, pour voir ce que c'est, Aussi tôt moy, je m'epousse derriere vous: vous vous retournez; & à la rencontre je vous accroche, & vous baille un coup de groüin

ISABELLE.

Tout beau Pierrot, tout beau.

PIERROT.

Hé fy donc, comme vous faites! C'est donc que vous ne voulez sçavoir les choses qu'à

qu'a demy? Voilà ce que c'eſt que de n'avoir qu'un habit de toile...

ISABELLE.

Laiſſons la plaiſanterie, Pierrot. Je te veux confier mon ſecret.

PIERROT *prenant un air grave.*

Mais eſt-ce quelque choſe qui en vaille la peine? car depuis un temps, je ſuis revenu de la bagatelle.

ISABELLE.

Je veux aller cette nuit conſulter un Aſtrologue.

PIERROT.

Pourquoy faire un Aſtrologue? Eſt-ce que ces gens-là en ſçavent plus que moi? Ventre d'un petit poiſſon, ſi vous me laiſſiez faire, je vous dirois poſſible des choſes.... Mais parce qu'on eſt valet...... Et ſi pourtant je ne ſers que pour mon plaiſir?

ISABELLE.

Mais, Pierrot, il me ſemble que ton eſprit s'évertuë, & que tu te dégourdis à veuë d'œil.

PIERROT.

Hé, jarnigué, qui ne ſe dégourdiroit auprés de vous? Vous avez une petite phinomie qui émouve terriblement l'eſprit.

ISABELLE.

Va va; je diray toutes ces doûceurs à

Colombine ; afin qu'elle t'en tienne compte.

PIERROT.

Pourquoy me renvoyer à Colombine ? Est-ce à elle à payer vos dettes ?

ISABELLE.

Ah Pierrot, je crois que tu as envie de m'embarasser. Va-t-en plutôt sçavoir si Monsieur Crepuscule est chez luy ?

PIERROT.

Vraiment, s'il est chez luy ! Je gage qu'à l'heure qu'il est, il prend les Etoiles à la pipée. Prenez-y garde au moins, ce n'est qu'un affronteux.

ISABELLE.

Comment le sçais-tu, Pierrot ?

PIERROT.

C'est que l'autre jour il s'alli aviser de promettre à un garçon qu'il seroit pendu ; & au bout du compte, il n'a été condamné qu'aux galeres. Presentement le garçon luy demande reparation pour l'avoir scandalisé. Quelle bétise aussi d'aller promettre à un homme d'honneur qu'il sera pendu, quand on ne l'envoye qu'aux galères !

ISABELLE.

N'importe. Je suis curieuse de sçavoir s'il rencontrera juste sur mon chapitre.

PIER-

PIERROT.

A tout hazard, je vais tabouter du bel air à la porte de l'Obſervatoire. De loin il me va prendre pour queuque chien qui abboye à la Lune.

L'ASTROLOGUE *ſortant de chez luy*, ISABELLE *habillée en homme*, PIERROT.

L'ASTROLOGUE *à Pierrot.*

QUe veux-tu, chetif mortel?

PIERROT.

Rien. Mais vela, Mademoi.... c'eſt ce Cavalier-là qui voudroit ſçavoir comment ſe porte la Lune.

ISABELLE.

Peut-on, ſous le bon plaiſir des Etoiles, vous demander un moment d'entretien?

L'ASTROLOGUE.

Un moment! Ah, vous autres ignorans vous parlez d'un moment bien à votre aiſe, Mais ſçavez vous ce que c'eſt qu'un moment pour des gens de nôtre profeſſion? Ce moment que vous demandez, decide quelquefois de la deſtinée d'un million d'ames. Nous ſommes toute nôtre vie à l'affus de ce moment; & vous m'oſez dérober un moment? Moi qui ſuis le Concierge du Firmament, le Truchement des

Planetes, & la Sage-femme de l'avenir.

PIERROT.

Monſieur la Sage femme, je vous retiens pour le premier Enfant que ſera nôtre Ménagere.

ISABELLE.

Excuſez, Monſieur, une imprudente curioſité.

L'ASTROLOGUE.

Bodin dans ſa Demonomanie dit, que la curioſité eſt la Fille de l'Ignorance; & les celebres Theophraſte Bombaſt, Paracelſe, nous aſſurent que cette paſſion a été funeſte aux plus grans hommes. Il en coûta la vie à Empedocles pour avoir voulu ſonder de trop prés les flames du Mont-Etna. Le Philoſophe Tales, en conſultant les Aſtres, ſe laiſſa cheoir dans un puis. Ariſtote ſe precipita dans la Mer de depit de n'en avoir pû penetrer le flux& reflux; & l'Aſtrologue Conon, mon tres honoré Confrere, fut foudroyé ſur une montagne, en cherchant la cauſe du foudre. Aprés tant de fameux exemples, vous avez le front de vous parer à mes yeux d'une temeraire curioſité?

PIERROT.

Mais, Monſieur l'Aſtrologue, vous qui blâmez les curieux, pourquoy grimper au Ciel, & fureter les Aſtres avec tous vos brimborions, & ces guebles de lunettes

qui iroient d'ici à pontoiſe? En tenez-vous preſentement, Monſieur le Lorgneux?

L'ASTROLOGUE.

Tu fais des difficultez, mon amy. Mais afin-que je ne perde pas le merité de mes réponſes! as-tu de l'eſprit? as-tu de la memoire?

PIERROT.

Pour de l'eſprit, *neſcio vos*. Pour de la memoire, faut diſtinguer, Quand il m'eſt dû de l'argent, j'ay la Reine des Memoires: mais quand je dois à quelqu'un, je ne m'en ſouviens jamais.

L'ASTROLOGUE.

Au travers des nuages de ta ruſticité, j'entrevois quelque bluette de raiſonnement. Sçache donc, mon amy, qu'il en eſt de la curioſité comme de l'antimoine Quand il eſt preparé par un ignorant, il cauſe la mort: mais quand il eſt ménagé par d'habiles mains, c'eſt un ſouverain remede. Tout de même, la curioſité en ſoy eſt un poiſon; mais quand elle eſt reglée par les reſſorts dont les Sages ſont diſpenſateurs, elle purge l'eſprit des tenebres de l'ignorance, & nous guide à la connoiſſance parfaite de l'harmonie de l'Univers.

PIERROT.

Monſieur l'Antimoine, dis je, l'Aſtrologue, enſeignez-moi où l'on vend de la Curioſité bien preparée?

ISABELLE *à l'Astrologue.*

Puis je esperer, Monsieur, avec la permission des Astres.....

L'ASTROLOGUE.

Oh? vraiment vous étes en bonne odeur auprés des Astres vous autres jeunes gens! S'il meurt à vos belles, quelque sale Bichon on degrade impunement le Chien celeste pour le mettre en sa place. Si les cheveux sont tombez à quelque Philis faite à la hâte, à vôtre compte ils ont droit de seance parmi les Etoiles; & vous esperez trouver quelque faveur auprés de ces corps lumineux, sur qui l'avenir paroît en relief....

ISABELLE.

Je vous jure, Monsieur, que je n'ay jamais fait ma cour à aucune Philis aux dépens des Astres.

LASTROLOGUE *en se radoucissant.*

Il est vrai que vous étes fait d'un air à n'avoir besoin que de vous-même pour faire des conquêtes. Le beau Cavalier! Ah Ciel! Quel essain de charmes! Voilà des yeux qui me paroissent convaincus d'une infinité de meurtres. Cette bouche-là n'aura jamais le dementi dans tout ce qu'elle entreprendra de persuader. Je ne sçay que vous dire: je vous trouve je ne sçay quoy que n'ont point les autres hommes.

Felix quæ tenerum vexabit ſponſa maritum.
Felix quæ faciet prima puella virum.

ISABELLE *à part.*

O Ciel ! M'auroit il découverte ? (*à l'Aſtrologue.*) Songez, Monſieur, que vous êtes comptable aux Etoiles de toutes vos douceurs.

L'ASTROLOGUE.

Ah ! duſſay-je rendre tout le Firmament jaloux, je ne vois rien dans l'Univers qui vous ſoit comparable. Vos yeux ſont les ſeuls aſtres que je veux deſormais conſulter. Ouvrez-les ces yeux adorables ; j'y liray plus ſurement la deſtinée des mortels, que dans la voute celeſte,

ISABELLE.

Oſerois-je vous dire Monſieur, que vous extravaguez. Mes yeux ſont les yeux d'un homme comme vous ; & les yeux d'un homme meritent ils.......

L'ASTROLOGUE *voulant ôter le manteau d'Iſabelle.*

Pourquoy tenez vous éclipſée ſous ce manteau la moitié de vos charmes ? Laiſſez-moy joüir du plus charmant ſpectacle qui ſe puiſſe offrir à ma veuë. M'en dût-il coûter la vie, j'auray la conſolation qu'on dira de moy :

Non potuit fato nobiliore mori.

PIER-

PIERROT.

Vous verrez que le diable d'Aſtrologue aura fleuré qu'elle eſt fille ! Comme diantre il eſcrime de la prunelle !

ISABELLE.

Tréve de complimens, Monſieur, voilà ma main.

L'ASRTOLOGUE *en luy baiſant la main.*

Souffrez que je prenne le droit de l'Aſtrologue.

ISABELLE.

Hé bien, ſuis je menacé d'étre tué à l'Armée ?

L'ASTROLOGUE.

Non. J'ay de plus douces menaces à vous faire. Vôtre amant qui perdra ce nom demain, prépare un ſtratagême pour vous obtenir d'un pere tout fantaſque.

ISABELLE.

Quoy, Monſieur, vous me croyez donc fille ?

L'ASTROLOGUE.

Je viens de le découvrir par les correſpondances que j'ay dans la voye Lactée.

ISABELLE.

Ah, Monſieur, vous étes un homme tout admirable. Par quel préſent puis-je reconnoître.....

L'ASTROLOGUE.

Hé ne ſuis je pas trop payé, par le plaiſir de vous annoncer une bonne nouvelle ? Adieu,

Adieu, charmant Cavalier. Je vais faire une Consultation sur un catarre que nous avons découvert ces jours passez dans le Soleil.

ISABELLE.

Et moy, Monsieur, je vais vanter vôtre art & vôtre generosité à tout le monde. Adieu, Monsieur, je vous souhaite une bonne nuit.

L'ASTROLOGUE *en faisant semblant de la vouloir embrasser.*

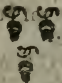
Ah! ma belle, il ne tiendroit qu'à vous de m'accorder ce que vous me souhaitez.

PIERROT.

Tout doux, Monsieur l'Almanac, vôtre métier est de regarder en haut.

L'ASTROLOGUE *à Pierrot.*

Prens garde que je ne te décoche quelque maligne influence.



SCE-

SCENE
DU GRAND SOPHY.

ARLEQUIN *déguisé en Sophy.* ISABELLE, COLOMBINE, PASQUAREL, M. GROGNARD. *Suite du grand Sophy.*

ARLEQUIN *à M. Grognard.*

C'Est à dire, beau pere, qu'à la physionomie de vôtre logement, vous étes l'Aubergiste de toutes les Chauve-souris de la Ville? Quand je devrois causer quelques bourgeons à vôtre modestie, je vous diray qu'il entre je ne sçay quoy de chat-huant dans la composition de vôtre figure; & sur la foy de vôtre maintien ratatiné, & de vôtre attirail archicrotesque, j'ay grand' peur qu'on ne m'accuse de m'être fourny d'un beau pere à la Friperie.

M GROGNARD

Ah Seigneur, excusez. Si j'avois prévû....

ARLEQUIN

Le diable vous emporte, beau pere, par avancement d'hoirie. C'estun compliment à la Persane, qui veut dire que vous étes tout excusé : Et quand je voudray vous faire

faire entendre que je suis vôtre serviteur, je vous donneray un grand coup de pied dans le ventre.

M. GROGNARD.

Seigneur, voicy ma fille qui vient.

ARLEQUIN.

Ah ventrebleu, faites la reculer. Voulez vous qu'un grand Sophy reçoive sa Maîtresse dans un nid à rats? Allons, vous autres de ma suite, meublez-luy un appartement au plus vîte, en attendant qu'elle vienne occuper le plein-pied de mon cœur.

M. GROGNARD.

Mais Seigneur, comment bâtir en si peu de temps.

ARLEQUIN.

Vous étes un sot dés le deluge, Beau-pere Apprenez qu'en Perse on bâtit un Palais au son des insturmens En ce païs-là on ne connoît point d'autres Massons que les Musiciens; & les portes ne s'ouvrent qu'avec des clefs de musique. Voyez plutôt.

L'on voit un Appartement se meubler à veuë d'œil, au son de la sinphonie.

M. GROGNARD *en faisant de grandes inclinations au Sophy:*

Ah Seigneur, que j'ay de graces à vous rendre!

ARLEQUIN.

Qui est vôtre Maître à danser, Beau pere? Vous apprend-il à faire toutes vos reveren-

ces

ces à la Siamoise ?

M. GROGNARD.

Seigneur, souhaitez-vous que ma fille approche ?

ARLEQUIN.

Ouy da, annoncez-luy que j'ay la barbe fraîchement faite.

M. GROGNARD.

Ma fille, saluez le grand Sophy.

ARLEQUIN. *à Isabelle.*

Mademoiselle, & bien-tôt ma femme quand je songe que vous sortez d'un pere, aussi sot, je ne m'étonne plus si l'on trouve quelquefois des perles dans des fumiers.

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille est elle, elle à vôtre gré?

ARLEQUIN.

Je ne luy trouve qu'un defaut. C'est d'être fille d'un animal comme vous. O ça, Beau pere, dépêchez-vous de mourir. Je vous répons d'un des plus beaux Mausolées.

M. GROGNARD.

Je suis fort oblige à vôtre civilité.

ARLEQUIN.

Comment nommez vous ces obelisques que les femmes d'ici ont sur leurs têtes ?

M. GROGNARD.

Elles appellent cela des palissades ?

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Qui est le Serrurier qui vous coëffe, Mademoiselle ?

M. GRO-

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille n'aime point toutes ces questions là.....

ARLEQUIN.

Je pense que cette vieille futaille là se mêle de me controller.

M. GROGNARD.

Ah Seigneur, entrez mieux dans mon esprit.

ARLEQUIN.

Dieu m'en garde, Beau pere. Vôtre esprit est trop mal logé. *A Isabelle.* Et vous, la belle, par avanture ronflez-vous modestement la nuit!

M. GROGNARD.

Seigneur n'avez vous point d'autres douceurs à luy dire ?

ARLEQUIN.

Des douceurs ? Est-ce que les Grands se marient pour dire des douceurs ? Voilà un homme qui vient de l'autre monde!

M. GROGNARD.

Seigneur, voilà ce que vous avez gagné. Vous avez fait fuir ma fille.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est qu'elle n'a pû soutenir l'éclat de ma présence. Mais voicy mon Secretaire qui va l'épouser en mon nom; & moy par provision, j'épouseray toujours Colombine, pour ne pas demeurer les bras croisez.

COLOMBINE.

Moy, Seigneur; je ne veux point aller en Perse. Je suis folle de la Comedie; & l'on dit qu'il n'y en a point en ce pais là.

M. GROGNARD.

Quoy, Seigneur. point de Comedie dans un si bel Empire? C'est pourtant un divertissement si honnête.

ARLEQUIN.

Il est vray: mais j'ay été obligé de deffendre la Comedie, pour ménager la poitrine de mes sujets, qui s'alteroient les poumons à force de siffler les méchantes pieces.

PASQUAREL *à Arlequin.*

Mais vôtre Seigneurie ne peut pas épouser Colombine. L'Oracle me l'a promise; & l'Oracle ne sçauroit mentir.

COLOMBINE *se découvrant.*

Ouy, mais je ne suis pas Colombine: Je suis Melisse la Magicienne, qui ay emprunté la figure de Colombine, pour ramener mon traître à la raison.

ARLEQUIN.

Ouy, mais on ne marie pas les gens de surprise, & la Loy 5. au Code, deffend la diablerie dans le ménage.

COLOMBINE *en le prenant à la gorge*

Ha traître je te tiens à present, & tu ne me sçaurois échapper,

ARLE-

ARLEQUIN.

Touche donc là, je ſuis ton mary. Diableſſe pour diableſſe, il vaut autant épouſer une Magicienne qu'une autre femme.



SCENES FRANCOISES DU DIVORCE.

SCENE D'ISABELLE ET COLOMBINE.

ISABELLE,

AH, Colombine, quel bruit épouvantable quelle rumeur! Mais, il faut qu'on ait perdu l'eſprit, de faire un tintamarre ſemblable dans mon antichambre! Qu'elle brutalité de m'éveiller à l'heure qu'il eſt! Non? je ne crois pas qu'il ſoit encore midy, & il n'y a pas trois heures que je ſuis rentrée. Je crois, Colombine, que je ſuis faite d'une jolie maniere? (*Elle ſe regarde dans un miroir*) Ah l'horreur! qu'elle extinction de teint?

COLOMBINE.

Et là là, consolez-vous, Madame. Vous avez des yeux à défrayer tout un visage. Et dequoy vous embarassez-vous de vôtre teint ? Il ne tiendra qu'à vous de l'avoir comme il vous plaira. Que ne me laissez-vous faire ? je ne veux qu'une petite couche de rouge pour reparer de trente méchantes nuits la plus obstinée.

ISABELLE.

Ha fy, Colombine, avec ton rouge ! Tu me mets au desespoir. Crois-tu que je puisse me resoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas ? J'ay une conscience si delicate, que je me reprocherois les conquêtes qui ne se seroient pas faites de bonne guerre, & je crois que je mourrois de honte d'avoir dix années plus que mon visage.

COLOMBINE.

Bon, bon, Mademoiselle, vous avez là un plaisant scrupule! La beauté que l'on achete n'est-elle pas à soy ? Qu'importe que vos joües portent les couleurs d'un Marchand ou les vôtres, pourveu que cela vous fasse honneur ? Pour moy je trouve quelques femmes d'aujourd'huy d'un parfaitement bon goût. De toute l'année, elles en ont fait un Carnaval perpetuel. Elles peuvent aller au bal à coup sûr, sans crainte d'être connuës.

ISABELLE.

Mon Dieu! les femmes ne sont-elles pas assez déguisées, sans se masquer encore? Et pourquoy veulent-elles peindre leur peu de sincerité jusques sur leur visage; Pour moy, je ne suis point de ce nombre-là: j'aime mieux qu'on me trouve moins jolie, & être un peu plus vraye.

COLOMBINE.

Ho par ma foy voilà une belle delicatesse de sentimens. Il n'y a plus que le rouge qui se met à la toilette, qui marque la pudeur de la plûpart des femmes d'aujourd'huy. Elles ne rougiroient jamais sans cela Et que seroit ce donc, Madame, s'il vous falloit peler avec de certaines eaux, comme la derniere Maîtresse que je servois, qui changeoit tous les six mois de peau?

ISABELLE.

Bon, tu te moques, Colombine Est ce que tu as veu cela?

COLOMBINE.

Si je l'ay veu? C'étoit moy qui faisois l'operation. Elle me faisoit prendre la peau de son front, que je tirois de toute ma force. Elle crioit comme un beau diable, & moy je riois comme un folle. Il me sembloit habiller un levreau. Mais ce qui est de meilleur, c'est qu'elle portoit toujours sur elle dans une boëtte la peau de son dernier visage calcinée, & disoit qu'il n'y avoit

rien de ſi bon pour les élevures & les bourgeons.

ISABELLE.

Tu veux t'égayer, Colombine!

UN LAQUAIS.

Mademoiſelle, voilà un homme qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Qu'on le faſſe entrer.

SCENE DU MAITRE A DANSER.

ARLEQUIN *en Maître à danſer, ſur un petit cheval.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

JE crois, Mademoiſelle, que vous n'avez pas l'honneur de me connoître: Mais quand vous ſçaurez que je m'appelle Monſieur de la Gavotte, ſieur de Trottenville, vous devinerez aiſément que je ſuis Maitre à danſer.

ISABELLE.

Vôtre nom, Monſieur, eſt aſſez connu dans Paris; & j'eſpere devenir une bonne Ecoliere, ayant pour Maître le plus habile homme du métier.

AR.

ARLEQUIN

Ah, Madame ! vous mettez ma modeſtie hors de cadence: & quand on n'a, comme moy, qu'un merite leger & cabriolant, pour peu qu'on l'éleve par des louanges un peu fortes, il court riſque en tombant de ſe caſſer le cou.

COLOMBINE.

Miſericorde ! Que Monſieur de Trottenville a d'eſprit!

ISABELLE.

Il eſt vray que voilà une penſée qui eſt tout à fait bien miſe en œuvre ! C'eſt un brillant.

ARLEQUIN.

Pour de l'eſprit, Mademoiſelle, les gens de nôtre profeſſion en regorgent. Et qui en auroit ſi nous n'en avions pas ? Nous ſommes tous les jours Parmi tout ce qu'il y a de gens de qualité. Je ſors preſentement de chez la femme d'un Elu, où je me ſuis fait admirer pour mon eſprit. J'ay deviné une Enigme du Mercure Galant. Vous ſçavez, Madame; que c'eſt là preſentement la pierre de touche du bel eſprit

COLOMBINE.

Ah par ma foy, les beaux eſprits ſont donc bien communs ! Car la moitié du Mercure n'eſt remplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous, Monſieur, vous n'avez pas beſoin qu'on im-

prime le vôtre pour faire connoître vôtre merite au public. On sçait assez, que vous êtes l'honneur de l'Escarpin. Mais je vous prie de me dire pourquoy vous avez un si petit cheval ?

ARLEQUIN.

J'avois autrefois un Carosse à un cheval : mais mes amis m'ont conseillé de changer de voiture afin de ne pas causer un erreur dans le public, qui prend souvent dans cet équipage là un Maître à danser pour un lévrier d'Hypocate.

COLOMBINE.

Vous devriez bien avoir un Carosse à deux chevaux ? Depuis qu'on ne jouë plus, il y a tant de Chevaliers qui en ont à vendre !

ARLEQUIN.

Je ne donnerois pas ce petit cheval là pour les deux meilleurs chevaux de Paris. C'est un diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la Bastille, il m'emmene à Vincenne. Nous appellons ces petits animaux là parmi nous : *Un tendre engagement.*

COLOMBINE.

Comment donc ? qu'est-ce que cela veut dire ? *Un tendre engagement* ?

ARLEQUIN.

Vraiment ouy. Est-ce que vous ne sçavez pas qu'*Un tendre engagement va plus loin*

loin qu'on ne pense. (Il chante ces derniers mots.)

COLOMBINE.

Ah, ah, on voit bien que Monsieur sçait son Opera, & qu'il en est!

ARLEQUIN.

Moy, de l'Opera, moy? fy, fy!

COLOMBINE.

Comment donc, fy, fy,

ARLEQUIN.

Héfy, vous dis je. J'en ay été autrefois mais il m'a fallu plus de vingt lavemens & autant de medecines, pour me purifier du mauvais air que j'y avois respiré.

ISABELLE.

Vous me surprenez, Monsieur. J'avois toûjours crû, que l'Opera étoit le lieu du monde où on prenoit le meilleur air.

COLOMBINE.

Bon, Bon! Monsieur de Trotenville a beau dire: il voudroit y être rentré; comme tous ceux qui en sont sortis. C'est un perou: il n'y a pas jusqu'aux violons qui n'ayant des juste-au-corps bleux galonnez.

ARLEQUIN.

Je veux que le premier entre-chat que je ferai me rompe le cou, si jamais j'y mets le pied! Vous moquez-vous? quand on me donneroit un tiers dans l'Opera, je n'y rentrerois pas, moy. Pour quelques.... quelques femmes qu'on achete bien, de par

tous les diables, j'irois prostituer ma gloire, & figurer avec le premier venu ? Nous sommes glorieux comme tous les diables, dans nôtre profession. Voulez-vous que je vous parle franchement ? l'Opera n'est plus bon que pour les filles. Il n'y a pas aussi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l'entêtement des jeunes gens. C'est une fureur, Mademoiselle, c'est une fureur & toutes les coquettes s'en plaignent hautement, & disent que l'Opera leur enleve leurs meilleures pratiques, & qu'elles sont ruinées de fond en comble.

COLOMBINE.

Je le crois bien. Ces personnes-là ont grand raison ; & si j'étois d'elles, je leur ferois rendre jusqu'à la moindre petite faveur qu'elles de auroient recuë.

ARLEQUIN.

Et là là, donnez-vous patience. On leur fera peut être tout rendre. Mais cependant elles usent en toute rigueur de leurs privileges ; & un Amant qui n'exprime son amour qu'avec des fontanges & des bas de soye, se morfond dix ans derriere leur porte.

ISABELLE *regardant l'habit de M. de Trotenville.*

Mon Dieu, que voila un joli habit ! Je vous trouve un fond de bon air, que vous répandez sur tout.

AR-

ARLEQUIN.

Fy, Madame! vous vous moquez. C'eſt une guenille! Que peut-on avoir pour cinquante ou ſoixante piſtoles? Je voudrois que vous viſſiez ma garderobbe: elle eſt des plus magnifiques; & ſi ſans vanité, elle ne me coûte gueres.

COLOMBINE.

Ho bien, Monſieur, nous la verrons une autre fois! mais preſentement, je vous prie de danſer un Menuet avec moy.

ARLEQUIN.

Ouy da... Tres-volontiers. Allons.

COLOMBINE

Qui eſt cet homme-là qui eſt avec vous?

ARLEQUIN.

C'eſt ma poche. Tel que vous le voyez il n'y a point d'homme au monde qui gourmande une chanterelle comme luy. Il feroit danſer, s'il l'avoit entrepris: tous les Invalides & leur Hôtel. Vous allez voir. *(Il prend la poche dans la queuë du Cheval.)*

COLOMBINE *& Arlequin danſent.*

ARLEQUIN.

Hé bien, Madame, que dites-vous de ma danſe?

ISABELLE.

J'en ſuis charmée!

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous point que j'aye l'hon-

neur de danser avec vous ?

ISABELLE.

Pour aujourd'hui, Monsieur, il n'y a pas moyen. Je suis d'une fatigue, cela ne se conçoit pas. Mais avant que de me quitter, je vous prie de me dire combien vous prenez par mois ?

ARLEQUIN.

Par mois, Madame? Cela est bon pour les Maîtres à Dancer fantassins. On me donne une marque chaque visite ; & je veux vous montrer quel a été le travail de cette semaine. Hé, qu'on m'apporte ma Valise? Vous allez voir: allez donc. (*On detache une Valise, qu'on apporte pleine de marques faites de cartes.*)

COLOMBINE.

Ah, mon Dieu! Vous avez été plus de vingt ans à faire toutes ces leçons là ?

ARLEQUIN.

Bon, bon! c'est le travail d'une semaine ; & si ce que je vous montre là, c'est de l'argent comptant. Je n'ay qu'à aller chez le premier Banquier, je suis seur de toucher un demi Louis d'or de chaque billet.

COLOMBINE.

Un demi Louis d'or pour une Leçon! On ne donnoit autrefois aux meilleurs Maîtres, qu'un écu par mois.

ARLEQUIN.

Il est vrai. Mais dans ce temps là, les Maî-

Maitres à Danser n'étoient pas obligez d'être dorez dessus & dessous, comme à present, & une paire de Galoches étoit la voiture qui les menoit par toute la Ville. Mais presentement on ne nous regarde pas si nous n'avons le Cheval & le Laquais.

SCENE.

DU MAITRE A CHANTER

MEZZETIN *en Maître à Chanter* ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AH, Mademoiselle! Voilà vôtre Maître à Chanter, Monsieur A mi la re Bécare,

ISABELLE *à Monsieur de Trottenville.*

Ne vous en allez pas, Monsieur, je vous prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme-là. C'est un Italien.

ARLEQUIN.

Tres volontiers, Madame, cela me fera bien du plaisir: Car tel que vous me voyez je suis à deux mains; & je chante aussi bien que je danse. (*Il l'examine*) Voilà un visage bien baroc: Les Musiciens Italiens sont de plaisans originaux! Ne diroit-on

pas que ce seroit-là un Siamois échappé d'un Ecran ? Comment vous appellez-vous, Monsieur ?

MEZZETIN *repete une douzaine de noms.*

ARLEQUIN.

Voilà bien des noms ! Il faut, Monsieur. que vous ayez bien eu des Peres ! C est un Calendrier que cet homme-là !

ISABELLE.

Je suis ravie, Messieurs, que vous vous trouviez ensemble. L'on n'est pas malheureux quand on peut unir deux illustres.

Au maître à Chanter) Je vous prie, Monsieur de vouloir chanter un air.

MEZZETIN *en begayant.*

Je, je, je, je, le, le, le veux bien.

ARLEQUIN

Quoy ? C'est là un Maître à Chanter ? Misericorde !

MEZZETIN *chante.*

ISABELLE *aprés qu'il a chanté.*

Hé bien. Monsieur, que dites vous de ce chant là ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, voilà une voix d'un assez beau detail. Cela n'est pas mal.

COLOMBINE.

Comment, pas mal ; Il faut se jetter par les fenêtres, quand on entend chanter ainsi.

AR-

ARLEQUIN.

Ah, tout doucement, s'il vous plaît; Je ne ſçay point faire de ces cabrioles-là. Voyez-vous, Mademoiſelle, je ne ſuis pas de ces gens qui louent à plein tuyau. Un homme comme moi, qui a été toute ſa vie nourri de Dieſis & de B mols, eſt diablement delicat en Muſique.

MEZZETIN *en begayant.*

Monſieur apparemment n'aime pas l'Italien: mais j'ay fait depuis peu un Duo François que je veux chanter avec luy, & je ſuis ſeur qu'il luy plaira. *Mezzetin luy preſente un papier de Muſique.*

ARLEQUIN.

Voyons. Qu'eſt-ce donc, s'il vous plaît, que tous ces pieds de moûches qui ſont au commencement des lignes?

MEZZETIN.

Ce ſont des Dieſis, pour montrer que c'eſt en à mi la re becare. Je ne compoſe jamais que ſur ce ton! & c'eſt pour cela que j'en porte le nom.

ARLEQUIN.

Ah! ah, vous compoſez donc toujours ſur ce ton là?

MEZZETIN.

Ouy, Monſieur.

ARLEQUIN *rendant le papier.*

Et moi, Monſieur, je n'y chante jamais,

MEZZETIN.

Hé bien, Monsieur, voilà un autre air en D la re sol.

ARLEQUIN.

La Rissole, vous même. Je vous trouve bien admirable, de me donner des sobriquets ?

MEZZETIN.

Voilà un homme qui est bien fâcheux ! Je vous dis, Monsieur, que cet air là est en D la, re, sol, & qu'il n'est pas si difficile que l'autre.

ARLEQUIN.

Qui n'est pas si difficile que l'autre ! Croyez vous, mon ami, que la Musique m'embarasse ? Je vous trouve plaisant !

MEZZETIN.

Je ne dis pas cela.... Allons.

Ils chantent ensemble.

Cupidon ne sçait plus de quel bois faire flesche.

MEZZETIN.

Cela ne vaut pas le diable. *(begayant.)* Cu, cu, cu, chantez donc juste.

ARLEQUIN *luy jettant le papier au nez.*

Oh, chantez juste, vous même ; je sçay bien ce que je dis. Est-ce que je ne vois pas bien qu'il faut marquer là une dissonance ; & que l'octave s'entre-choquant avec l'unisson, vient former un Diesis b. mol. Mais voyez cet ignorant !

MEZ-

MEZZETIN.

Monſieur, avec vôtre permiſſion, ſi les Muſiciens n'en ſçavent pas plus que vous, ce ſont de grands Anes.

ARLEQUIN.

Plaît-il, mon amy, Sçavez-vous que vous étes un ſot par nature, par b mol, & par becare? Je vous apprendray à inſulter ainſi la croche Françoiſe.

COLOMBINE.

Voilà qui eſt plaiſant qu'ils.... (*Ils ſe battent, les femmes veulent les ſeparer. Monſieur Sotinet accourt au bruit : on le bat, & on luy déchire ſon habit, & tout le monde s'en va.*

SCENE DU GASCON

ARLEQUIN *en Chevalier de Fond ſec.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

UN devoyement, Madame, cauſé à ma bourſe par les frequentes cruditez d'une fortune indigeſte, m'a obligé d'avoir recours au remede aſtringent d'un petit

petit billet payable au Porteur, que j'apportois à Monſieur vôtre Epoux. Mais n'y étant pas, j'ay cru qu'un homme de ma qualité pouvoit entrer de volée chez les Dames, & que vous ne ſeriez pas fâchée de connoître le Chevalier de Fond-ſec.

ISABELLE.

Je ſuis ravie, Monſieur, de l'honneur que je reçois: Mais je voudrois que ce ne fût pas une ſuite de vôtre malheur, & devoir à ma bonne fortune, & non pas à vôtre mauvaiſe, la viſite que je reçois. Mais il faut eſperer que vous ſerez plus heureux.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous, Madame? Pour être heureux, il faut joüer: Pour joüer, il faut avoir de l'argent; & pour avoir de l'argent, que Diable faut-il faire? Car nous autres Chevaliers de Gaſcogne, nous n'avons jamais connu ni patrimoine, ni revenu.

COLOMBINE.

Il eſt vrai que de memoire d'homme, on n'a jamais veu venir une Lettre de Change de ce païs-là.

ISABELLE.

Monſieur le Chevalier voudra bien paſſer toute l'aprés-dinée avec nous?

ARLEQUIN.

Ma foi, Madame, je ne ſçay pas ſi je pour-

pourray me proſtituer à vôtre viſite : Car c'eſt aujourd'hui mon grand jour de femmes. Je m'en vais voir ſur mes Tablettes. (*Il tire ſes Tablettes & lit :* Le Mercredi, à cinq heures chez Dorimene. Oh ma foi, il eſt trop tard. A cinq heures & un quart chez la Comteſſe qui m'a envoyé cette épée d'or. (*en riant*) Ah ! ah ! La ſotte prétention ! Vouloir que je rende une viſite pour une épée qui ne peſe que ſoixante Louis ! Non, Madame, je n'iray pas, non, vous dis-je, j'y perdrois. A ſix heures & demie promis à Toinon troiſiéme étage, ruë Tireboudin. Oh, ma foi, cette viſite là ſe peut remettre. Allons, Madame, je ſuis à vous pendant toute l'apréſdînée ; & pendant toute la nuit ſi vous voulez.

ISABELLE.

Ho, ça Monſieur le Chevalier, voilà un chagrin qui me ſaiſit. Que ferons nous aprés la Collation ? Quand je n'ay plus que deux ou trois plaiſirs à prendre dans le reſte du jour, je ſuis dans une langueur mortelle ; & je m'ennuye preſque toujours dans la crainte que j'ai de m'ennuyer bientôt. Il faut envoyer voir ce que l'on jouë aux Italiens. Broquette, Broquette

UN LAQUAIS.

Madame ?

ISABELLE.

Allez voir ce qu'on jouë aujourd'huy à l'Hôtel de Bourgogne.

COLOMBINE.

Je ne ſçai pas, Madame, ce que vous voulez faire. Mais je vous avertis que Monſieur a enfermé une rouë du Caroſſe dans ſon Cabinet, pour vous empêcher de ſortir.

ISABELLE.

Qu'importe, nous irons dans le Caroſſe de Monſieur le Chevalier.

ARLEQUIN.

Cela ne ſe peut pas, Madame, mon Cocher s'en ſert. C'eſt que je luy donne mon Caroſſe un jour la ſemaine pour ſes gages. C'eſt aujourd'huy ſon jour; & il l'a loüé à des Dames qui ſont allées au Bois de Boulogne.

COLOMBINE.

Cela ne doit pas nous arrêter. Si Madame veut aller à l'Opera, je trouveray bien un Caroſſe.

ISABELLE.

Ha fy, Colombine, avec ton Opera! Peut-on revenir à la Demie Hollande, quand on s'eſt ſi long-temps ſervy de Baptiſte? j'y allay dés deux heures, à la premiere Repreſentation; j'eus tout le temps de m'ennuyer avant qu'on commençât; mais

mais ce fut bien pis, quand on eut une fois commencé.

COLOMBINE.

Je ne conçois pas comment on peut s'ennuyer à l'Opera. Les habits y sont si beaux!

ISABELLE.

Je vois bien que nous ne sommes pas engoüées de Musique aujourd'hui, & qu'il faudra nous en tenir à la Comedie Italienne.

ARLEQUIN.

En verité, Madame, je ne sçai pas quel plaisir vous trouvez à vos Comedies Italiennes! Les Acteurs en sont detestables. Est-ce qu'Arlequin vous divertit? C'est une pitié! Excepté cet homme qui parle Normand dans l'Empereur de la Lune, tout le reste ne vaut pas le diable. J'étois dernierement à une Piece nouvelle. Elle n'étoit pas encore commencée, que j'entendois accorder les sifflets au Parterre, comme on fait les Violons à l'Opera. Je m'en allay aussi-tost pestant comme un diable contre ces Nigauds-là, & je n'en voulus pas entendre davantage.

ISABELLE.

Vous n'attendîtes donc pas que la toile fût levée?

ARLEQUIN.

Hé, vraiment non, Ne voit on pas bien d'abord

d'abord à ces indices là qu'une piece ne vaut rien.

ISABELLE *au Laquais.*

Approchez petit garçon. Hé bien, quelle Piece joue-t-on?

LE LAQUAIS.

Madame, on jouë le Sirop pour purger.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Ne vous l'avois je pas dit, Madame? Ces gens là ne jouënt que de vilaines choses.

LE LAQUAIS.

Madame, combien mettra-t-on de couverts?

ISABELLE.

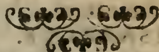
Deux, un pour Monsieur le Chevalier, & l'autre pour moi

LE LAQUAIS.

N'en mettra-t-on pas aussi un pour Monsieur?

ISABELLE.

Non. Ne sçavez-vous pas bien que Monsieur ne mange point à table, quand il y a compagnie. (*Ils s'en vont tous.*)



PLAI-

PLAIDOYE'.

DE BRAILLARDET.

LE DIEU D'HYMEN, *plusieurs Assistans.* BRAILLARDET ET CORNICHON, *Avocats*, MONSIEUR SOTTINET, ISABELLE, *parties.*

BRAILLARDET.

POur Messire Mathurin Blaise Sottinet, sous-Fermier : Contre la Dame Sottinet sa Femme, demanderesse en separation.

Je ne suis pas surpris, Messieurs, de voir à ce nouveau Tribunal une Femme qui veut secoüer le joug d'un Mari : mais je m'étonne de n'y pas voir auec elle la moitié des femmes de Paris.

CORNICHON.

Donnez-vous patience. Nous n'aurons pas plûtôt demarié la premiere, qu'elles y viendront toutes les unes aprés les autres.

BRAILLARDET.

En effet, Messieurs, une jeune femme qui épouse un vieillard dans l'esperance de l'enterrer six mois aprés, n'est elle pas en droit de lui demander raison de son retardement ? Et n'est elle pas bien fondée à faire rompre un mariage, puisque son mari n'a pas satisfait à l'article le plus essentiel

du

du Contract, par lequel il s'est tacitement obligé à ne pas passer l'année? Celui pour qui je parle apres avoir long temps contemplé du port les naufrages de tant de malheureux Epoux, s'embarqua enfin sur la mer orageuse du mariage; & quand il fit ce solecisme en conduite, qu'il souffrit cette lethargie de bon sens, cette eclipse de raison, s'il se fût mis une corde au cou, ou qu'il se fût jetté dans la riviere il n'auroit jamais tant gagné en un jour.

CORNICHON.

Ny sa femme aussi.

BRAILLARDET.

Il fit ce qu'ont accoutûme de faire les gens sur le retour, quand ils épousent de jeunes filles: C'est à dire, qu'il confessa avoir receu vingt mille écus, quoi qu'elle ne luy eût jamais rien apporté en mariage qu'un fond de galanterie outrée, & une fureur effrenée pour le jeu. Voilà la dot de la Dame Sotinet.

CORNICHON.

Avec vôtre permission, Maître Braillardet, vous ne vous tiendrez pas pour interrompu, si je vous dis que vous en avez menti. Il a receu vingt bons mille écus.

BRAILLARDET.

Des dementis, Messieurs, des dementis. Il est vrai que voilà le Stile ordinaire de Cornichon.

COR-

CORNICHON.

Et allez, allez votre chemin: Je vous voy venir avec vos suppositions. Une fureur pour le jeu! Une femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu!

BRAILLARDET.

Ouy, ouy Messieurs, quand je dis que voilà la dot de la Dame Sotinet, je n'avance rien que de veritable. Mais ne croyez pas que parce qu'elle n'a rien eu en mariage, elle en dépense moins en se mariant. Les jeunes filles qui se vendent à des Vieillards, achetent en même temps le droit de les envoyer à l'Hopital promtement par leurs dépenses extravagantes. C'est ce qu'a présque fait la Dame Sotinet: Car enfin le pauvre homme ne fut pas plutôt marié, qu'il vit bien comme presque tous les autres quis enrolent dans cette milice, qu'il avoit fait une sottise; que le mariage est une affaire à laquelle il faut songer toute sa vie: Qu'un bon singe & la meilleure femme sont souvent deux méchans animaux; & que ce grand Philosophe avoit bien raison de s'écrier, en voyant trois ou quatre femmes penduës à un arbre: Que les hommes seroient heureux, si tous les arbres portoient de semblables fruits!

CORNICHON.

Ce fruit-là seroit diablement âcre; & je croy qu'il ne seroit bon qu'en compôte.

BRAIL-

BRAILLARDET.

Il vit dés le jour même de ſon mariage, introduire chez luy l'uſage des deux Lits: Uſage condamné par nos Peres, inventé par la Diſcorde, & fomenté par le Libertinage: Uſage que je puis nommer icy, la perte du ménage, l'ennemi mortel de la reconciliation, & le couteau fatal dont on égorge ſa poſterité.

CORNICHON.

Eſt-ce qu'on ſe marie pour coucher avec ſa femme? Fy! Cela eſt du dernier Bourgeois!

BRAILLARDET.

Il vit fondre chez lui dés le lendemain tous les faineants de la Ville, Chevaliers ſans Ordre, beaux Eſprits ſans aveu, cent petits Poëtes crottez, vrais Chardons du Parnaſſe; de ces fades Blondins, minces Collifichets de ruelles. En un mot, il vit faire de ſa maiſon une Academie de jeux défendus; & fut obligé de payer une groſſe amende, à quoy il fut condamné. Ouy, ouy, Meſſieurs, je n'avance rien que de veritable; & malgré toutes les precautions, il n'a pas laiſſé de la payer cette amende, dont voici la quittance ſignée, Pallot. Mais qui fut le denonciateur? Vous croyez peut-être que ce fut, comme d'ordinaire, quelque fripon de Laquais enragé d'avoir été chaſſé de la Maiſon, ou quelque jouëur

outré

outré d'avoir perdu son argent ? Non, Messieurs, non. Ce fut la Dame Sottinet. La Dame Sottinet ! Ouy, Messieurs ce fut elle qui ne sçachant plus où trouver de l'argent pour joüer, alla denoncer elle-même qu'on joüoit chez elle. Elle fut condamnée à trois mille livres d'amende. Son mary les paya : elle receut son tiers, comme denonciatrice. Que direz-vous, races futures, d'un pareil brigandage ?

——*Quid non muliebria pectora cogis,*
Auri sacra fames ?

CORNICHON.

Vous devriez garder vos passages pour une meilleure cause. Voilà bien du Latin perdu. S'il ne tient qu'à parler Latin ...

BRAILLARDET.

Hé, je parle bon François, Maître Cornichon : On m'entend bien. Mais ce n'étoit là qu'un prelude des pieces qu'elle devoit faire dans la suite à son mary. Les pierreries engagées, la vaisselle d'argent venduë, des Tableaux d'un prix extraordinaire enlevez : Car le Sieur Sottinet a été toujours extrémement curieux d'originaux, & se connoissoit parfaitement en peinture.

CORNICHON.

Je le crois bien. Avant que d'être sous-Fermier, il a porté les couleurs assez long-temps pour s'y connoître.

BRAILLARDET.

Cela eſt faux : Il n'a jamais porté que du gris chez un homme d'affaires ; & cela s'appelle, Apprentif ſous-Fermier, & non pas Laquais. Mais Meſſieurs, s il n'y avoit que de la diſſipation dans la conduite de la Dame Sottinet, vous n'entendriez pas retentir vôtre Tribunal des plaintes de ſon mary. Mais puis qu'il eſt aujourd'huy obligé d'avouer ſa honte & ſon malheur, approchez Financiers, Plumets, Chevaliers ; & vous Godelureaux, les plus determinez, paroiſſez ſur la Scene. Ouy, Meſſieurs, nous trouverons de tous ces gens là dans l'équipage de la Dame Sottinet : Equipage qu'elle promene ſcandaleuſement par toute la Ville & la nuit & le jour. Mais que dis-je, le jour ; Non, ce n'eſt point pour elle que le Soleil éclaire. Elle mépriſe cette clarté Bourgeoiſe : Elle ne ſort de chez elle qu'avec les oublieux, & n'y rentre qu'a la faveur des Crieurs d'Eau de Vie.

CORNICHON.

La pauvre femme y eſt bien obligée. Son mary a la cruauté de luy refuſer un flambeau ; il faut bien qu'elle atrende le jour pour s'en retourner chez elle.

BRAILLARDET.

On ne manquera pas de vous dire que celuy pour qui je ſuis, eſt un brutal : J'en tombe d'accord. Un yvrogne : je le veux.

Un débauché : J'y consens. Un homme même qui est quelque fois attaqué de vertiges : Cela est vray. Mais, Messieurs...

MONSIEUR SOTTINET

Mais Monsieur l'Avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela ;

BRAILLARDET.

Hé, taisez-vous, ignorant. Ce sont des figures de Rhetorique, qui persuadent. (*Aux Juges* (Quand tout cela seroit, dis-je, Messieurs, sont ce des raisons pour faire rompre un Mariage? Si je vous parlois des intrigues de la Dame Sottinet, de ses avantures galantes, de ses subtilitez pour tromper son mary, mais.

Ante diem clauso componet vesper Olympo.

Vous rougiriez, illustres & vieilles Coquettes de nôtre temps, de voir qu'une femme de dix-huit ans vous a laissé, bien loin aprés elle dans la carriere de la galanterie: & j apprendrois aux femmes qui m'écoutent de nouveaux tours de souplesse (Elles n'en sçavent déja que trop.) Et aprés cela, Messieurs, un femme qui est le Precis, l'Elixir, la Mere goutte de la plus transcendente Coquetterie, viendra vous demander une separation ? Ne tiendra t il qu'à donner de pareilles entorses à l'Hymen ? Ordonnerez-vous qu'un mary soit declaré veuf avant que d'avoir eu le plaisir d'enterrer sa femme ? Non, non, vous n'au-

toriſerez point une telle injuſtice. Nous eſperons au contraire que vous obligerez la Dame Sottinet à retourner avec ſon mary, pour mieux vivre avec luy, s'il eſt poſſible. C'eſt à quoy je conclus.

CORNICHON.

Voilà une belle concluſion ! O ça, ça, nous allons voir.

PLAIDOYE'

DE CORNICHON

CORNICHON.

MESSIEURS, Je parle pour Damoiſelle Zorobabel de Roqueventrouſe, demandereſſe en ſeparation : Contre Mathurin Blaiſe Sottinet, Sous Fermier ; cy-devant Laquais, & deffendeur.

L'aſpect de ce Senat Cornu, pompes dignes de l'Hymen, cet attirail funeſte & menaçant, tout cela je l'avouë, m'inſpire quelque terreur. Mais d'une autre côté l'équité de ma cauſe *me recreat & reficit*. Puiſque je parle icy pour quantité de femmes qui vous diſent par ma bouche, qu'un mary eſt à preſent un meuble fort inutile & que quand il n'y en auroit point, le monde ne finiroit pas pour cela.

Le

Le mois de Mars 87. Mathurin Blaiſe Sottinet âgé de ſoixante & dix ans, ſentit un prurit pour la nôce; une demangeaiſon pour le mariage. Cette vieille roſſe refaite & maquignonnée, cette méche ſeiche & ridée, prit feu aux étincelles des yeux de celle pour qui je parle. Il l'épouſa, & ne tint qu'à luy de voir qu'il avoit mis dans ſa maiſon un treſor de ſageſſe & de prudence, puis qu'elle ne dépenſa en ſe mariant que les vingt mille écus qu'elle avoit en mariage. Rare exemple de moderation pour les femmes d'aujourd'hui, qui montent inſolemment ſur une groſſe dotte pour inſulter à l'œconomie de leurs maris.

BRAILLARDET *en riant*

Ah! ah! ah! l'œconomie de la Dame Sottinet? J'avois oublié de vous dire, Meſſieurs que le marige fut preſque rompu parce que le futur n'avoit envoyé qu'un carreau de cinq cens-cus.

CORNICHON.

Je le croy bien. Je connois la fille d'un Drapier qui en a renvoyé un de deux mille livres: & ſi dans ce temps-là, les Drapiers n'avoient pas gagné leur procez contre les Marchands de ſoye.

BRAILLARDET.

La femme d'un Sous-Fermier, un carreau de cinq cens écus!

CORNICHON.

Oh, taiſez-vous donc ſi vous pouvez. Si on n'impoſe ſilence à Maitre Braillardet, je n'acheveray jamais ma Plaidoirie. C'eſt une femme que cet homme-là, il ne débabille point!

Vous la voyez, Meſſieurs, à vôtre Tribunal, cette innocente opprimée, cette femme qui engage ſes pierreries, vend ſa vaiſſelle d'argent. Mais pourquoi fait elle tout cela? Pour tirer ſon mari de priſon?

Le ſieur Sottinet étoit mal heureuſement entré dans l'affaire du bois quarré. Tous ſes aſſociez ſont en fuite: on l'apprehende au corps; on l'entraîne au Fort-l'Evêque. Cette chaſte Tourterelle privée de ſon Tourterau, que d'impitoyables Sergens lui ont enlevé, va, court, engage tout. Mais pourquoy, Meſſieurs? Pourquoy encore une fois? Pour tirer ſon mary d'un cul de baſſe foſſe.

BRAILLARDET.

En verité, Meſſieurs, voilà une calomnie atroce! Le ſieur Sottinet n'a jamais été en priſon. Je demande reparation.

CORNICHON.

Un ſous Fermier jamais en priſon! Hé bien donnez-vous un peu de patience, nous l'y ferons bien-tôt aller.

Mais que dirons-nous, Meſſieurs, de ſes débauches, ou pour mieux dire, que n'en di-

dirons-nous pas ? Car jusqu'à quel excés de crapule cet homme-là ne s'est il point laissé emporter. Mais que dis je, un homme ? Non, Messieurs, c'est plutôt une futaille qui ne fait que s'emplir & se vuider à tous momens C'est un bouchon ambulant, c'est une éponge toujours dégoutante de vin, dont les vapeurs obscurcissent & soufflent enfin la chandelle de la raison.

BRAILLARDET.

Je vous arréte là. C'est une calomnie diabolique. Le sieur Sottinet ne boit que de l'eau: cela est de notorieté publique.

CORNICHON.

Un homme qui a été toute sa vie dans les Aydes ne boit que de l'eau! N'avoit-il bû que de l'eau, Maitre Braillardet, quand sortant tout chancelant d'un cabaret pour assister à l'Enterrement d'un de ses meilleurs amis, il se laissa tomber dans la fosse, où il seroit encore, si par malheur pour sa femme on ne l'en eût retiré ? N'a t il bû que de l'eau, quand il revient luy le soir, amenant avec soy des femmes d'une vertu délabrée ; & qu'il mal-traite celle pour qui je suis, de paroles & de coups.

BRAILLARDET.

De coups ? Ah, Messieurs; on ne sçait que trop que c'est le pauvre homme qui les a receus. Il a porté plus de trois mois un emplâtre sur le nez, d'un coup de chan-

delier que sa femme luy a donné.

SOTTINET *en pleurant.*

Cela est vray. Je ne sçaurois m'empêcher de pleurer toutes les fois que j'y songe.

CORNICHON.

Vous étes Sous Fermier, Monsieur, & vous pleurez? Mais s'il n'y avoit que des coups à essuyer, je ne m'en plaindrois pas: car on sçait bien qu'une femme veut être un peu pansée de la main. Mais de se voir à tous momens exposée aux extravagances d'un fou!

SOTTINET.

Moy fou?

CORNICHON.

Ouy, Messieurs, je vous le garantis tel, des plus foux qui se fassent. On n'a qu'à lire les dépositions des témoins, on verra qu'on l'a encore veu aujourd'huy courir les ruës la barbe faite d'un côté, & le bassin passé à son cou.

SOTTINET.

Je n'ay jamais fait d'autre folie que celle de prendre ma femme. Hé morbleu, plaidez vôtre cause si vous voulez. (*Il leve sa canne*)

CORNICHON.

Vous voyez, Messieurs, que vôtre preence ne sçauroit servir de Gourmet à ce furieux. Que seroit-ce si cette pauvre innocente se trouvoit toute seule avec luy

Ap-

Approchez, mal heureuſe opprimée, venez épouſe infortunée. C'eſt à l'ombre de ce Tribunal que vous trouverez un azile aſſuré contre la petulence de vôtre perſecuteur. Souffrirez vous, Meſſieurs, qu'une femme qui (comme dit fort éloquemment un ſçavant Philoſophe,) doit être *vas dignitatis non voluptatis*, devienne un grenier à coups de poing; qu'une femme qui doit être la Soucoupe des plaiſirs d'un mary, ſoit le balon de ſes emportemens. Non, Meſſieurs, vous ne ſouffrirez pas que ces innocentes brebis ſoient ſi cruellement égorgées par ces loups raviſſans? & qui voudroit d'oreſnavant ſe mettre en ménage, ſi vous fermiez les portes aux Separations.

Le Divorce ayant été de tout temps tout ce qu'il y a de plus piquant dans le mariage, ce ragoût de veuvage anticipé, cette viduité prematurée que vous allez ſervir à la Dame Sottinet, va faire venir l'eau à la bouche à la plûpart des femmes de Paris: Elles en voudront tâter. Songez, Meſſieurs, aux honneurs que vous allez recevoir. *Cornu quanta ſeges*! Vous aurez plus d'affaires que toutes les Juriſdictions de la France. L'Hôtel de Bourgogne crevera de monde: Vous en aurez toute la gloire? & les Comediens Italiens tout le profit. *Dixi.*

Pendant que le Dieu de l'Himen va aux opinions, les Avocats parlent tous deux à la fois.

BRAILLARDET.

Quand il auroit quelque petit grain de folie? il a des intervales....

CORNICHON.

Ah, taiſez-vous, taiſez-vous. (*Cela ſe dit à haute voix.*)

JUGEMENT.

LE DIEU D'HIMEN.

Ayant aucunement égard à la Requête de la partie de Maître Cornichon, le Dieu de l'himen a ordonné que la Dame Sottinet demeurera ſeparée de corps & de biens d'avec ſon mary; qu'elle reprendra les vingt mille écus qu'elle a apportez en mariage; qu'elle joüira dés à preſent de ſon doüaire, étant reputée veuve, & d'une penſion de trois Mille livres. Et attendu la démence averée du ſieur Sottinet, nous avons ordonné qu'à la diligence de ſa femme, il ſera inceſſamment enfermé aux Petites Maiſons, ou à ſaint Lazare.

M. SOTTINET.

Moy enfermé! moy à ſaint Lazare!

CORNICHON.

Bon! il y a dix ans que vous devriez y être.

On

On emmene le sieur Sottinet, Octave se découvre à Isabelle.

CORNICHON.

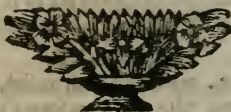
Monsieur l'Himenée, ce n'est pas le tout Vous venez de défaire un mariage: mais il s'agit d'en refaire un autre entre Colombine & moy.

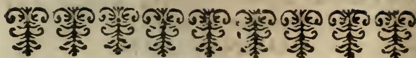
COLOMBINE.

Ah tres volontiers! à condition qu'on nous démariera au bout de l'an.

ARLEQUIN.

Je le veux bien. Car j'ay toujours ouy dire, qu'une femme & un Almanach sont deux choses qui ne sont bonnes tout au plus que pour une année.





SCÉNES FRANCOISES D'ARLEQUIN. HOMME A BONNE FORTUNE.

SCENE. DE LA PETITE FILLE.

ISABELLE, COLOMBINE *en petite Fille, & affectant un air niais.*

ISABELLE.

EN verité, vous étes bien folle, de farcir vôtre tête de vos sottes imaginations d'Amour & de Mariage! Est ce là le party que doit prendre une Cadette? Et ne devriez-vous pas avoir renoncé au monde?

COLOMBINE.

Mon Dieu, ma sœur, cela est bien aisé à dire, mais vous ne parleriez pas comme vous faites, si vous sentiez ce que je sens.

ISA-

ISABELLE.

Et que sentez-vous donc, s'il vous plaît ? Vraiment je vous trouve une jolie mignonne, pour sentir quelque chose ! Et que sentiray-je donc moy, qui suis vôtre aînée ? est-ce qu'on m'entend plaindre des envies que cause l'état de fille ? Vous étes encore une plaisante Morveuse !

COLOMBINE.

Plaisante Morveuse ? Mon Dieu, je ne suis point si morveuse que je le parois ; & il y auroit déja long temps que je serois femme, si mon Pere avoit voulu : Car l'on m'a dit qu'on pouvoit l'être à douze ans.

ISABELLE.

Mais sçavez-vous bien ce que c'est qu'un mary, pour parler comme vous faites ?

COLOMBINE.

Bon ! si je ne le sçavois pas, est-ce que j'en voudrois avoir un ?

ISABELLE.

Hé, qui vous a donc appris de si belles choses ?

COLOMBINE.

Cela ne s'apprend t-il pas tout seul ? Quand je songe que je seray mariée, je suis si aise, si aise ! Oh ! il faut que ce soit quelque chose de fort joly que le mariage, puisque la pensée seule fait tant de plaisir.

ISABELLE.

Vous vous trompez fort à vôtre calcul,

si vous vous figurez tant de plaisir dans le mariage. Le beau regal qu'un mary qui gronde toujours ? Les soins des domestiques ! L'incommodité d'une grossesse ! Non, quand il n'y auroit que la peur d'avoir des Enfans, je renoncerois au mariage pour toute ma vie ?

COLOMBINE.

La peur d'avoir des Enfans? Bon! On dit que c'est pour cela qu'il faut se marier.

ISABELLE.

Bon Dieu ! Quelle petitesse de raisonnement ! Que vôtre esprit est à rez de chaussée!

COLOMBINE.

Mais vous, ma sœur, qui étes si raisonnable, est ce que vous ne voulez pas vous marier?

ISABELLE.

Oh, ce n'est pas de même. Moy, je suis vôtre aînée. Et la raison qui veut que vous ne vous mariez pas, veut que je me marie. Vous n'étes point propre au mariage: Ce n'est pas un jeu d'enfant.

COLOMBINE.

Et moi je vous dis que j'y suis aussi propre que vous. Je supporteray fort bien toutes les fatigues du ménage ; & quoi que je sois jeune, si j'étois mariée presentement, je suis seure que je n'en mourrois pas.

ISA-

ISABELLE.

En verité, il faut que j'aye bien de la bonté de souffrir tous les travers de vôtre esprit ! Tout ce que je puis faire encore pour vous, c'est de vous conseiller de bannir de vôtre cerveau toutes vos idées matrimoniales, & de croire qu'il n'y a personne assez dépourveu de bon sens; pour vouloir se charger de vôtre peau.

COLOMBINE.

Hé, là, là, cette charge là n'est pas si pesante, & ne fait pas peur à tout le monde. Il n'y a pas encore huit jours que je trouvay dans une Boutique au Palais, un Monsieur de condition, qui me dit que j'étois bien à son gré, & qu'il seroit bien aise de m'épouser.

ISABELLE.

Et que luy répondîtes vous ?

COLOMBINE.

Je luy dis que j'étois encore bien petite pour cela; mais que l'année qui vient, j'esperois d'être plus grande.

ISABELLE.

Vous serez plus grande & plus folle. Vous ne voyez donc pas qu'il se moquoit de vous, & que vous vous donnez un ridicule dans le monde ? Allez, vous devriez mourir de honte.

COLOMBINE *en pleurant*.

Ne voilà-t-il pas ? Vous me grondez toujours.

jours. Vous voulez bien vous marier vous, & vous ne voulez pas que je me marie. Est ce que je ne suis pas fille comme vous!

ISABELLE.

Une petite fille qui n'a pas quinze ans, donner à corps perdu au travers du mariage!

COLOMBINE.

Mon Dieu, je vous dis encore une fois que j'ay plus d'âge qu'il ne faut. Mais puisque vous me trouvez trop jeune, faisons une chose. Vous avez quatre années plus que moy, donnez-m'en deux: Cela ne gâtera rien ny pour l'une ny pour l'autre.

ISABELLE.

Allez, allez, vous ne sçavez ce que vous dites. Vous me croyez bien embarassée de trois ou quatre années que j'ay plus que vous. Mais je veux bien que vous sçachiez que pour dix ans de moins, je ne voudrois pas être faite comme vous ni de corps ni d'esprit.

PIERROT arrive.

PIERROT.

Qu'est-ce donc, Mesdemoiselles? Voilà bien du bruit! Il me semble que vous vous flattez comme chiens & chats. Ne sçauriez vous vous égratigner plus doucement?

CO-

COLOMBINE.

Pierrot, c'eſt ma ſœur qui ſe fâche. Elle veut qu'il n'y ait de mary que pour elle.

PIERROT.

Ho, la goulue!

ISABELLE.

Viens ça; Pierrot, toy qui es un homme d'eſprit, & qui ſçais le monde. N'eſt-il pas du dernier Bourgeois de marier plus d'une fille dans une Maiſon, & ne devrois je pas déja l'être?

PIERROT.

Cela eſt vray, & je dis tous les jours à vôtre Pere, que s'il ne vous marie au plutôt, vous luy ferez quelque ſtratagême.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot, toy qui eſt ſi joly, eſt-ce qu'il faut que je demeure toute ma vie fille?

PIERROT.

Bon! eſt-ce que cela ſe peut? (*à Iſabelle*) Voyez-vous, Mademoiſelle, il faut marier les filles quand elles ſont jeunes. Ce gibier là ne ſe garde pas, la moûche s'y met.

ISABELLE.

Mais auſſi, eſt il juſte que je cede mes droits à une Cadette?

PIERROT *à Colombine*.

Il eſt vray que vous n'étes encore qu'un Embrion: & j'en ay veu dans des bouteilles.

les de bien plus grandes que vous.

COLOMBINE.

Je conviens, Pierrot, que je suis encore petite. Mais si tu sçavois ce que j'ay déja.

ISABELLE.

Petite fille, vous plaît il de vous taire ?

PIERROT.

Hé, pardy, laissez la dire. *(à Colombine)* Et bien donc, qu'avez vous?

COLOMBINE.

J'ay .... Mais je n'oserois le dire.

ISABELLE *à Colombine.*

Vous avez raison, car vous allez dire une sottise.

PIERROT *à Isabelle.*

Et Palsanguié laissez la donc parler. Vous luy rembourrez les paroles dans le ventre.

COLOMBINE.

Ne te moqueras tu point de moy ?

PIERROT.

Et non non, dites.

COLOMBINE.

J'ay de la gorge, Pierrot, puisque tu le veux sçavoir.

PIERROT.

Ho, voyons cela, voyons.

COLOMBINE

Ho, nenny, nenny, je ne la montre pas encore. J'attens qu'elle soit plus venuë.

ISABELLE.

Il n'y a plus moyen de tenir à vos impertinences

pertinences, je vous laisse; & si je faisois bien, j'avertirois mon Pere de mettre ordre à vôtre conduite. (*Elle s'en va.*)

PIERROT,

Elle est bien rudaniere.

COLOMBINE.

Oh, va, va, je ne m'en soucie pas. Elle veut faire la Madame, & me traiter comme une petite fille: Mais nous verrons. Oh, ça, ça, Pierrot, il faut que tu me fasses un plaisir.

PIERROT.

Je ne demande pas mieux. Ne suis-je pas fait pour faire plaisir aux filles?

COLOMBINE.

Il faut que tu me porte cette Lettre à ce Monsieur que je trouvay dernierement au Palais.

PIERROT.

Une Lettre?

COLOMBINE.

Ouy. Est-ce qu'il y a du mal à cela? Puisque je sçay écrire, Pourquoy n'écriray-je pas?

PIERROT.

Ah, vous avez raison.

COLOMBINE.

C'est un homme de grande condition; & on l'apelle Monsieur le Vicomte.

PIERROT.

Ho, si c'est un Vicomte, je ne dis plus rien.

CO-

COLOMBINE

Tu luy diras que je m'ennuye bien fort de ne le pas voir, & qu'il ne manque pas de me venir trouver aujourd'huy. M'entens-tu? (*Elle s'en va.*

PIERROT.

Hé, ouy, ouy, j'entens bien, je ne suis pas sourd. La petite Masque ! C'est une belle chose que la nature !. Cela songe au mariage dés la coquille.

SCENE DE BROCANTIN AVEC SES FILLES.

BROCANTIN, ISABELLE, COLOMBINE.

BROCANTIN.

QUel ouvrage faites-vous là, vous?

COLOMBINE.

C'est une pente de mon lit : Mais je crains de la faire trop petite; on n'y pourra jamais coucher deux.

BROCANTIN.

Est-il besoin, s'il vous plaît, que vous couchiez avec quelqu'un?

CO-

COLOMBINE.

Non : Mais si par bonheur, je venois à être mariée . . . . .

BROCANTIN *en colere.*

Si par bonheur ou par malheur vous veniez a être mariée, vous vous presseriez. Hé, je sçay de vos fredaines. Vous n'avez pas toujours une aiguille & de la tapisserie entre les mains ; & vous commencez à escrimer de la plume. Mais ce n'est pas pour cela que nous sommes icy. Laissez-là vôtre ouvrage, & m'écoutez. *(Ils prennent des sieges)* Le mariage .... *(à Colombine.)* Oh ! oh ! vous riez déja ? Tuchoux ! Il ne faut que vous hocher la bride..... Le mariage, dis-je, étant un usage aussi ancien que le monde : Car on s'est marié avant vous ; & on se mariera encore aprés.

COLOMBINE.

Je le sçay bien, mon Papa : Il y a long-temps qu'on me dit cela.

BROCANTIN.

J'ay resolu pour éterniser la famille Brocantine ..... Vous voyez où j'en veux venir ? J'ay donc resolu de me marier.

ISABELLE & COLOMBINE *ensemble.*

Ah, mon pere !

BROCANTIN.

Ah, mes filles ! vous voilà bien ébobies ! Est-ce que je ne me porte pas encore assez bien ? Regardez cet air, cette taille, cette le-

legereté. (*Il ſaute, & fait un faux pas.*)

ISABELLE.

Vous vous mariez donc, mon pere ?

BROCANTIN.

Ouy, ſi vous le trouvez bon, ma fille.

COLOMBINE.

A une femme ?

BROCANTIN.

Non, c'eſt à un tuyau d'orgue. Voyez, je vous prie, la belle demande !

ISABELLE.

Vous l'épouſerez ?

BROCANTIN.

Mais, je croy que vous avez toutes deux l'eſprit en écharpe. Eſt ce que je ſuis hors d'âge d'avoir lignée ? Sçavez-vous bien qu'on n'a que l'âge qu'on paroît ? Et Monſieur Viſautrou mon Apotiquaire, me diſoit encore ce matin, en me donnant un Remede, que je ne paroiſſois pas quarante-cinq ans.

COLOMBINE.

Oh, mon Papa, c'eſt qu'il ne vous voyoit pas au viſage.

BROCANTIN.

J'ay ce que j'ay : mais je ſens bien que j'ay beſoin d'une femme. Je creve de ſanté ; & j'ay trouvé une fille comme je la ſouhaite : belle, jeune, ſage, riche ; enfin une fille de hazard.

ISA-

ISABELLE.

Une autre fille que moy, qui ne ſçauroit pas vivre, vous diroit, mon Pere, que vous riſquez beaucoup en vous mariant ; qu'il faut avoir perdu l'eſprit pour ſonger, à vôtre âge, à un engagement ; & qu'on enferme tous les jours des gens aux Petites Maiſons pour de moindres ſujets. Mais moy qui ſçais le reſpect que je vous dois, ſans me prévaloir des raiſons que les enfans ont d'apprehender un ſecond mariage, je vous diray que puiſque vous crevez de ſanté, vous faites parfaitement bien de prendre une femme.

COLOMBINE.

Pour moy, je vous le conſeille : car je voudrois que tout le monde fût marié.

BROCANTIN.

Oh vous prenez la choſe du bon biais. Puiſque vous étes ſi raiſonnable, apprenez donc que je ſuis en train pour parler de mariage ; mais c'eſt pour vous.

ISABELLE & COLOMBINE *enſemble.*

Ah, mon pere !

BROCANTIN.

Ah, mes filles !

ISABELLE.

Je vous ay des obligations que je n'oublieray jamais.

CO-

COLOMBINE *se jettant au col de Brocantin.*

Ah, mon petit Papa, que je vous aime?

BROCANTIN.

Je sçavois bien que cela te feroit plaisir, & que tu n'aurois point de chagrin de voir marier ta sœur devant toy.

COLOMBINE.

Quoy, mon Pere, ce n'est pas moy que vous voulez marier?

ISABELLE.

Non, on feroit bien mieux de vous faire passer la premiere, & d'attendre à me marier, que vous eussiez trois ou quatre enfans? Pour moy, je ne conçois pas cette petite fille-là.

COLOMBINE.

Si vous ne me mariez, je sçay bien ce que je feray, moy.

BROCANTIN *à Colombine.*

Il faut bien qu'elle passe devant toy. Elle est ton ainée; & afin de te mettre en état d'être bien tôt mariée, elle épousera un honête homme.

ISABELLE.

Je le connois bien.

BROCANTIN.

Bien fait.

ISABELLE.

Je l'ay veu.

BROCANTIN.

Riche.

ISABELLE.

Je le crois.

BROCANTIN.

Monsieur Bassinet; Medecin. Enfin, c'est tout dire.

ISABELLE.

Monsieur Bassinet! Monsieur Bassinet!

BROCANTIN.

Comment donc, vous trouvez vous mal? Du vinaigre, vîte.

ISABELLE.

J'ay bien du respect pour la Medecine; mais avec votre permission, mon Pere, je n'épouseray point un Medecin.

BROCANTIN.

Avec vôtre permission, ma fille, vous l'épouserez. Il ne faut pas, s'il vous plait, que vous songiez davantage à Octave. J'ay appris que c'étoit un gueux; & je vais tout de ce pas l'envoyer chercher pour luy dire qu'un autre luy a passé la plume par le bec. Pierrot, Pierrot.

COLOMBINE.

Allons, ma sœur, faites cela de bonne grace, puisque mon pere le veut.

ISABELLE.

Je vous prie, mon Pere, de ne me point donner ce chagrin, & ne m'obligez pas à

épouſer un homme pour qui je n'ay nulle e-ſtime.

BROCANTIN.

Il n'y a qu'un mot qui ſerve. Il faut épouſer Monſieur Baſſinet, ou un Convent. Il vous viendra voir. Songez à le recevoir comme un homme qui doit être vôtre mary.

ISABELLE.

Hé, mon Pere!

BROCANTIN.

Allons, dénichons. Point tant de caquet.

ISABELLE.

Voilà ma ſœur qui a ſi envie d'être mariée. Que ne luy donnez vous Monſieur Baſſinet pour mary, j'aime mieux luy ceder mes droits, & qu'elle paſſe devant moy.

COLOMBINE

Oh, ce n'eſt pas de même: Je ſuis vôtre cadette; & la raiſon qui veut que je ne me marie pas, veut que vous vous mariez la premiere, (*Elles ſortent.*)

BROCANTIN.

Pierrot?

PIERROT.

Me voilà, Monſieur.

BROCANTIN.

Où diable es tu donc toujours? Il faut que je m'égozille quatre heures.

PIERROT.

Monſieur, J'étois avec cette femme qui mar-

marchande ces singes, & qui veut donner six écus-du gros, parce qu'elle dit qu'il ressemble à son mary.

BROCANTIN.

Laisse cela : J'ay autre chose en tête. Va me chercher Octave. J'ay quelque chose de consequence à luy dire.

PIERROT *cherchant par tout le Theatre. sous les bancs.*

Monsieur, je ne le trouve pas.

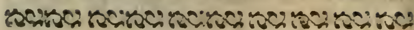
BROCANTIN.

Animal, est-ce là ce que je te dis ? Tiens, vois le logis. Le butor ! Je vois bien que nous ne vivrons pas loug temps ensemble. Je ne veux point de bête dans ma maison.

PIERROT.

Pardy, Monsieur, il faut donc que vous en sortiez.



SCENE
DU VICOMTE.

COLOMBINE, ARLEQUIN *en Vicomte*, UN FIACRE, *tenant son foüet*.

ARLEQUIN *au Fiacre*.

VA, va, mon ami, tu rêves. Un homme de ma qualité ne paye pas plus dans les Fiacres, que sur les Ponts.

LE FIACRE.

Paye t-on comme cela le monde? Vous ne me donnez pas un sou.

ARLEQUIN.

Tu ne sçais ce que tu dis, Maraut. Est-ce qu'un homme de ma qualité n'a pas toujours son Franc Fiacre.

LE FIACRE.

Mardy, Monsieur, je veux être payé: ou par la sambleu nous verrons beau jeu.

ARLEQUIN.

Insolent, tu te feras battre.

LE FIACRE.

Je renie bleu, je ne crains rien; je veux être

être payé tout à l'heure (*Il enfonce son chapeau, & leve son foüet.*

ARLEQUIN.

Ah ah, ventrebleu, il faut que je coupe les oreilles à ce Coquin là. (*Il met la main sur la garde de son Epée, comme s'il la vouloit tirer*) Mademoiselle, prêtez moy un écu: Je n'ay point de monnoye.

COLOMBINE.

Monsieur, je n'ay pas ma bourse sur moy: mais je vais le faire payer. Quelqu'un? Qu'on paye cet homme là? (*au Fiacre*) Allez, allez, l'Homme, on vous contentera.

ARLEQUIN.

Ces Marauts là ne sont jamais contents. J'en ay déja tué quinze ou seize: mais je ne serai point satisfait que je n'en aye achevé le quarteron.

COLOMBINE.

En verité, Monsieur le Vicomte, il faut bien vous aimer, pour vous regarder aprés une si longue negligence à me venir voir.

ARLEQUIN.

Ma foi, Mademoiselle, les heures d'un joli homme sont bien comptées. Les femmes se pressent aujourd'hui: Elles sçavent que les quartiers d'hyver seront diablement courts cette année; Je n'ay pas un moment à moi.

COLOMBINE.

Et que faites vous donc toute la journée ?

ARLEQUIN.

A peine ay-je quitté la Toillette, qu'il faut aller dîner chez Rousseau. Un Officier ne peut pas être moins de cinq ou six heures à table ; & avant qu'il ait fumé dix ou douze douzaines de pipes, il est heure de s'y remettre pour souper.

COLOMBINE.

Quoy, Monsieur, vous prenez donc du Tabac comme ces vilains soldats ? Fy ! je ne pourrois jamais m'y accoutumer.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à vous mettre cinq ou six mois dragon dans ma Compagnie. Vous fumerez de reste. Bon ! Vous moquez-vous ? Les Gens du grand Volume ont-ils d'autres occupations ? C'est morbleu, au feu d'une pipe qu'il faut qu'un homme de qualité allume sa tendresse.

COLOMBINE.

Et Monsieur le Vicomte, avez vous fumé aujourd'huy ?

ARLEQUIN.

Est-ce que j'y manque jamais ? Mais j'ay la precaution, quand je vais en femme, de me rinsser la bouche avec trois ou quatre pintes d'eau de vie. Vous ne sçauriez croire comme aprés cela on soupire tendrement.

ment. *il fait un rot.*

COLOMBINE.

Ha fy, Monſieur le Vicomte! Je n'aime point ces ſoupirs-là. Les gens que je voy n'aſſaiſonnent pas leur douceur de Tabac & d'eau de vie.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne voyez que des Courtaux de Boutique, ou des gens de Robbe. Croyez-moi, la belle, il n'eſt rien tel que de s'accrocher à l'épée. Les faſtidieux perſonnages que vos Robbins! Ont ils le ſens commun? ils font l'amour par article, comme s'ils dreſſoient un procez verbal.

COLOMBINE.

C'eſt ce que je dis tous les jours, à deux grands Baquiers d'Avocats, qui ſont ſans ceſſe autour de moy à me faire endêver.

ARLEQUIN.

Oh, ma foy le Plumet eſt en amour, ce que la moutarde eſt à la ſauſſe Robert. Il n'y a que cela de piquant.

COLOMBINE.

Je ne ſçai pas pourquoy mon Pere a tant d'averſion pour les Gens d'épée.

ARLEQUIN.

C'eſt que vôtre Pere eſt un ſot.

COLOMBINE.

Il dit qu'ils ſont tous débauchez, & qu'ils n'ont jamais le ſou.

ARLEQUIN *en riant.*

Débauchez ! ha ! ha ! débauchez ! Ils aiment le vin, le jeu & les femmes : mais du reste il n'y a pas de gens mieux reglez. Pour de l'argent : je croy que tant que les femmes en auront, nous n'en manquerons gueres.

COLOMBINE.

Je croy, Monsieur le Vicomte, que fait comme vous étes, vous voyez bien des femmes de condition ?

ARLEQUIN.

Je veux être deshonoré, vous étes la seule Bourgeoise avec qui je déroge. Mais à vous parler franchement, toutes les femmes que je vois au prix de vous, c'est ma foy de la piquette contre du vin de Syllery.

COLOMBINE.

Vous dites la même chose de moy quand vous étes auprés d'une autre. Dites la verité.

ARLEQUIN.

Si vous voulez que je vous parle sans fard, cela est vray ; & je vay au sortir d'icy, à deux ou trois rendez vous, où il faudra bien dire que vous étes une Guenon, comme les autres Mais à propos de Guenon, quand nous marirons-nous ensemble ? Je suis diablement pressé. Ecoutez, Il ne faut pas laisser morfondre l'amour d'un

d'un Officier ; cela n'eſt pas de longue haleine. Quel âge avez vous bien ?

COLOMBINE.

Je ne ſçai pas. Mais mon Pere dit qu'il y a quatorze ans que ma Mere étoit groſſe de moi.

ARLEQUIN.

Quatorze ans ? Je ne croyois pas que vous euſſiez vaillant plus de dix ou douze années.

COLOMBINE.

Vraiment, j'ay bien plus que tout cela. Vous croyez donc parler à une petite fille ? Vous vous trompez Je ſçai déja bien des choſes. J'ay déja leu cinq ou ſix Comedies de Moliere ; & j'en ſuis au troiſiéme Tome de Cyrus. Je fais du point à la Turque, & j'apprens à chanter

ARLEQUIN.

Vous apprenez à chanter ? Et qui eſt vôtre Maitre ?

COLOMBINE.

C'eſt un nommé l'Opera.

ARLEQUIN.

Diable ! Un habile homme ! Oh, puiſque vous ſçavez chanter, il faut que vous me decochiez un petit air ?

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, je vous prie de m'excuſer, j'ay aujourd'huy quelque choſe qui m'en empêche.

ARLEQUIN.

Qu'avez vous donc ? Eſt-ce que vous êtes enrhumée. Tenez, voilà du Tabac en machicatoire, il n'y a rien de ſi bon pour le rhume.

COLOMBINE.

S'il n'y avoit que cela, je ne laiſſerois pas de chanter.

ARLEQUIN.

Qu'avez vous donc autre choſe ?

COLOMBINE.

Je n'ay rien. C'eſt que...

ARLEQUIN.

Quoy donc ?

COLOMBINE.

C'eſt que.... Voilà t-il pas, ces vilains hommes ? Il veulent tout ſçavoir. C'eſt que ma voix ne paroît rien, quand je n'ay pas mes fontanges argent & jaune.

ARLEQUIN.

Comme ſi les fontanges faiſoient quelque choſe à la voix ! Courage, Mignone je vous ſouffleray en tout cas.

COLOMBINE.

Je le veux bien. Mais vous allez voir comme je vais trembler. Là, là, là, mon Dieu ! Je ſuis faite comme je ne ſçay quoy..... (*Elle chante.*)

Janneton m'aimez-vous bien ?
Helas, quel conte !

Pour-

Pourquoy ne vous aimerois je pas ?
Mon Dieu, quel conte.
Vous qui m'avez tant fait de bien :
Quel fichu conte !

ARLEQUIN.

Je veux être un fripon, si cela n'est divin. Voilà une voix à peindre. Je n'en ay pas perdu une goutte. Mais de quel Opera est cet air là ?

COLOMBINE.

Je croy que c'est de Rolland.

ARLEQUIN.

Ho, point, point, il faut que ce soit des derniers : Car voilà le tour aisé de nos Poëtes & de nos Musiciens d'aujourd'hui. La jolie chanson ! On ne travailloit point comme cela autrefois. Mais je veux chanter avec vous. Tel que vous me voyez, je sçai la Musique comme un Orquestre. Vous allez voir comme je vais vous tortiller un air.

COLOMBINE.

Oh, Monsieur, je ne suis pas encore assez forte pour tenir ma partie.

ARLEQUIN.

Nous chanterons donc une autre-fois. Adieu Mourette.

PASQUAREL *entrant brusquement.*

Monsieur, ne sortez pas. Il y a là bas deux Sergens, & environ douze Archers,

qui vous guettent pour vous mettre en prison.

ARLEQUIN.

En prison ? *hoime* ! Voilà mes bonnes fortunes qui commencent à defiler.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur le Vicomte ? Que ne partez-vous ? Il y a là-bas tout plein de Laquais qui vous attendent.

ARLEQUIN *à part.*

Ce sont bien des Pousse-culs de par tous les diables.

COLOMBINE.

Ne peut-on sçavoir la cause de vôtre chagrin ?

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle.

COLOMBINE.

Je veux l'apprendre,

ARLEQUIN.

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

COLOMBINE.

Ah Monsieur le Vicomte, vous jurez devant les filles. Vous me le direz pourtant.

ARLEQUIN.

Vous sçaurez donc, qu'étant obligé de partir pour l'Allemagne, & ne pouvant trouver d'argent sur mon billet: Car les billets de Vicomtes ne sont pas reputez argent comptant ; j'en fis un que je signay La

Har-

Harpe : C'eſt le nom de ce fameux Banquier. Sur ce billet-là on me donna deux cent piſtoles. Je partis. Preſentement, voyez je vous prie le peu de bonne foi qu'il y a dans le Commerce, ce vilain Monſieur de la Harpe ne veut pas payer ce billet-là ?

COLOMBINE.

Et que dit-il ?

ARLEQUIN.

De mauvaiſes raiſons. Il dit qu'il n'a point fait ce billet-la. Mais ſon nom y eſt, un fois ; il faudra bien qu'il le paye, ou qu'il creve : Car palſambleu je ſçai bien que je ne le payeray pas moi ?

COLOMBINE.

Monſieur le Vicomte, je n'ai point d'argent : mais voilà deux brillants avec leſquels vous en pourrez faire. Prenez encore mon colier.

ARLEQUIN.

Hé fy, Madame ! ne vous ay-je pas dit que je faiſois littiere de Diamans.

COLOMBINE.

Voilà encore une Montre qui eſt aſſez jolie.

ARLEQUIN.

Et vous vous moquez. Cela eſt-il d'or ?

COLOMBINE.

Attendez, j'ay encore icy une petite

boëte à mouches, & un cachet.

ARLEQUIN.

Et mais, mais, Mademoiselle, vous poussez ma complaisance à bout.

COLOMBINE.

Quand on a donné son cœur, cela ne coûte gueres à donner.

ARLEQUIN.

Et encore moins à prendre. Ah, charmante Princesse, que vous sçavez me prendre par mon foible, & qu'on fait de folies quand on est bien amoureux! *Il s'en va.*

COLOMBINE *le rappellant.*

Tenez, tenez, Monsieur le Vicomte, voilà encore un petit jonc d'or, que j'avois oublié.

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiselle, ces breloques-là valent-elles bien deux cent pistoles; Voilà un diamant qui me paroît bien jaune. Ecoutez, je vais porter tout cela chez l'Orphevre; & s'il ne m'en donne pas les deux cent Louis, vous me tiendrez, s'ils vous plaît, compte du reste.

COLOMBINE.

Monsieur le Vicomte, vous m'épouserez au moins?

ARLEQUIN.

Allez, allez, parmi nous autres Vicomtes, la parole fait le jeu. Adieu Charmante. *(il la prend sous le menton)* Ah morbleu,

bleu, que voilà des yeux chargez à cartouche! Et que voilà de bonnes fortunes! *Il s'en va.*

COLOMBINE

Ah que je suis aise de lui avoir fait ce petit plaisir! De la maniere que je l'aime, je ne sçay pas ce que je ne lui donnerois point.

SCENE DE LA TIRADE.

ARLEQUIN, COLOMBINE *en Avocat.*

ARLEQUIN.

AYant appris, Monsieur, que vous étes un homme sçavant & de bon conseil, je voudrois bien vous parler d'une affaire que je suis sur le point de terminer.

COLOMBINE.

Parlez: mais parlez peu. La discretion dans le parler a toujours éte louée. Au contraire on a blâmé de tout temps les grands parleurs: c'est pourquoy j'aime la brieveté; & je m'applique uniquement à être concis dans mes discours.

AR-

ARLEQUIN.

J'auray bien-tôt fait.

COLOMBINE.

Et qui ne ſçait que le trop parler vient du defaut de jugement? Que le defaut de jugement vient du manque de raiſon? Et que le manque de raiſon eſt le caractere de la bête.

ARLEQUIN.

Je n'ay qu'un mot.

COLOMBINE.

Qui ne ſçait que *volat irrevocabile verbum*? Qu'on ne ſe repent jamais de ſe taire, & qu'on s'eſt repenti ſouvent d'avoir parlé? Ignorez vous que la Nature a donné à l'homme deux pieds pour marcher, deux bras pour agir, deux narines pour ſentir; & qu'elle ne luy a donné qu'une langue pour parler.

ARLEQUIN.

Je dis donc.....

COLOMBINE.

Pythagore faiſoit obſerver le ſilence à ſes diſciples pendant ſept années.

ARLEQUIN.

Je le crois.

COLOMBINE.

Solon avoit coutume de dire, qu'un homme qui parle beaucoup, eſt ſemblable à un tonneau vuide qui fait plus de bruit qu'un plein.

AR-

ARLEQUIN.

Cela eſt beau.

COLOMBINE.

Cias, Qu'un grand parleur n'étoit autre choſe qu'une Forterreſſe ſans murailles, une Ville ſans porte, & un Vaiſſeau ſans gouvernail ?

ARLEQUIN.

Vous ſçaurez donc....

COLOMBINE.

Anaxagore, Qu'une bête feroce échapée étoit moins à craindre, qu'une langue effrenée & petulante.

ARLEQUIN.

Monſieur...

COLOMBINE.

Iſocrate, Qu'il n'y avoit icy bas que deux choſes à faire : Ecouter, & ſe taire.

ARLEQUIN

Taiſez vous donc?

COLOMBINE.

Tous vos grands diſcours ſont inutiles: *Fruſtra fit per plura quod poteſt fieri per pauciora.*

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur. Je n'ay encore rien dit.

COLOMBINE.

Je ſçais bien que l'uſage de la parole a été donné à l'homme pour expliquer ſes penſées.

AR-

ARLEQUIN

De grace....

COLOMBINE.

Je ne vous dis pas qu'il ne faille parler en termes propres, suivant les regles de la Grammaire, faire accorder l'adjectif avec le substantif, le nom avec le verbe, le masculin avec le feminin.

ARLEQUIN.

C'est dont il s'agit, Monsieur, du masculin avec le feminin.

COLOMBINE.

Je ne vous deffens pas de mettre en usage les figures de la Rhetorique : *Nam, quid est Rhetorica* ? Selon Socrate, c'est l'art de persuader. Selon Agathon, celuy de tromper : selon Gorgias, l'usage du discours : selon Chrisippe, la clef des cœurs : selon Cleanthe, la science des sciences : selon Vatadeius, le boulevart de la verité : selon Aristote le bouclier de l'Orateur : selon Ciceron l'art de bien dire ; & selon moy, l'art de ne gueres parler.

ARLEQUIN.

Va, si je puis attraper la parole !

COLOMBINE.

Si vous voulez donc que je vous donne mes avis, expliquez-moy le sujet dont il s'agit : mais sur tout d'un stile vif, serré, concis, pressé, laconique : Car vous sçavez que la vie de l'homme est courte, *ars longa*.

vita

vita brevis. Le temps eſt cher. On en perd tant à boire, à manger, à dormir, à s'habiller, à danſer, à rire, à chanter; & l'on ne ſonge pas que la ſanté revient aprés la maladie, le Printemps aprés l'hiver, la paix aprés la guerre, le beau temps aprés la pluye : mais que le temps paſſé ne revient jamais.

ARLEQUIN

Je voudrois donc ſçavoir....

COLOMBINE.

Je le crois que vous voudriez ſçavoir. *Omnibus hominibus ſcire à natura inſitum eſt*, dit le Prince de l'Eloquence. Mais vouloir ſçavoir eſt une choſe; & ſçavoir en eſt une autre. C'eſt ce qui fait que du ſçavoir au non ſçavoir, il y a autant de difference, qu'entre l'Homme & la Bête, le Ciel & la Terre, le Gentilhomme & le Roturier, le Marchand & le Voleur, le Procureur & l'Aſſaſſin, le Bourreau & le Medecin.

ARLEQUIN.

J'en ſuis perſuadé. Mais....

COLOMBINE.

Or voulez-vous ſçavoir quelle difference il y a entre l'Homme & la Bête? C'eſt que l'un ſe conduit par la raiſon, & l'autre par l'inſtinct. Entre le Ciel & la Terre? C'eſt que l'un eſt ſur nôtre tête, & l'autre ſous nos pieds. Entre le Roturier & le Gentilhomme? C'eſt que l'un paye ſes det-

tes

tes, & l'autre se moque de ses creanciers. Entre le Marchand & le Voleur; C'est que l'un vole dans les villes, & l'autre dans les bois. Entre le Procureur & l'Assassin; C'est que l'un enleve les biens, l'autre la vie. Entre le Medecin & le Bourreau; C'est que l'un assassine peu à peu les malades, & que l'autre tuë tout d'un coup ceux qui se portent bien.

ARLEQUIN.

Cela est le mieux du monde. Je voudrois donc sçavoir....

COLOMBINE.

Quoy? La Philosophie, ou la Rhetorique? La Theorie, ou la Pratique? La Geometrie, ou l'Astrologie? La Pharmacie ou la Medecine? La Sphere, ou la Geographie? La Cosmographie, ou la Topographie?

ARLEQUIN.

Non, je ne veux rien de tout cela...

COLOMBINE.

Voulez vous que je vous parle des Arts, ou des Sciences? Des huit parties de l'oraison? Des trois puissances de l'ame la memoire, l'entendement & la volonté? De l'influence des Planetes, Jupiter, Mars, Mercure, &c. De la qualité des Etoiles majeures, fixes, ou errantes. Des Cometes crinées, tombantes, & volantes? De la disparité des temperamens, plegmatiques, sanguins & melancoliques! Des mouvemens

mens du cœur, ſiſtoliques & diaſtoliques ?

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur, je n'ay que faire de ce galimatias-là.

COLOMBINE.

Eſt-ce de l'Hiſtoire ou de la Fable dont vous voulez que je vous parle ? Commenceray je par le Deluge, le Jugement de Paris, les malheurs de Pirame & Thiſbé, l'incendie de Troye, les erreurs d'Uliſſe, le paſſage d'Ænée, le ſac de Carthage, la mort de Tarquin, les triomphes de Scipion, la conjuration de Catilina, le pas des Thermopiles, la bataille de Marathon ?

(*Arlequin dit* non *à chaque demande.*)

ARLEQUIN.

Et non, non, cent fois non, de par tous les diables non. Je voudrois ſçavoir ſeulement, ſi je dois épouſer une brune ou une blonde.

COLOMBINE.

Et que ne parlez vous donc ? Il y a deux heures que vous me faites chanter inutilement.

ARLEQUIN.

Comment diable voulez vous que je parle ? vous ne touſſez ny ne crachez : je ne puis pas prendre mon temps. Ouf !

COLOMBINE.

Vous voulez donc ſçavoir ſi vous devez épouſer une brune, ou une blonde ?

AR-

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur. Ah! nous y voilà à la fin.

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous diſe cela par les regles, d'Aſtromonie, Prophetie, Chronologie, Analogie, Phyſionomie. Chimie, Aſtrologie, Hydromancie, Eromancie, Piromancie, Koſcinomancie, Chiromancie, Negromancie.

ARLEQUIN.

Je ne m'en ſoucie pas, pourveu ..

COLOMBINE.

Aimeriez vous mieux que ce fût par le moyen de l'invocation, imprécation, multiplication, indiction, ſpeculation, ſuperſtition, interpretation, conjuration, pronoſtication, évocation?

ARLEQUIN.

Corbillon, qu'y met-on. Hé, Monſieur, cela m'eſt indifferent pourveu que ...

COLOMBINE.

Si vous voulez, je me ſervirai des connoiſſances de la Rhetorique, Logique, Phyſique, Metaphyſique, Arithmetique, Art Magique, Poëtique, Politique, Muſique. Dialectique, Etique, Mathematique, Terapre-ctique.

ARLEQUIN.

Ha! j'en mourray!

CO-

COLOMBINE.

Puiſque donc toutes les ſciences cy deſſus ſont des terres inconnuës pour vous, je vous diray que nos Auteurs ont parlé differemment ſur le point dont il s'agit Les uns tenoient pour les blondes ; & les autres pour les brunes La difference du poil fait auſſi la difference de l'inclination. La blonde eſt tendre, languiſſante, & amoureuſe : La brune eſt vive, gaillarde, & fringante. La blonde pourra bien outrager vôtre front. La brune ne vous en quittera pas à meilleur marché. Un ſçavant Poëte de l'antiquité dit :

Alba Ligustra cadunt : Vaccinia Nigra leguntur.

Un autre non moins celebre, s'écrie :

Hic niger est : ore hunc tu Romane, caveto.

Ainſi, vous voyez bien que c'eſt une matiere bien delicate : *Undique ambages*; & qu'il eſt difficile d'y porter un jugement certain. Car quoy que je ſois conſommé dans toutes ſortes de ſciences, ne croyez pas que je veüille que mon ſentiment prevale. Je ne m'arrête point *mordicus* à mon opinion. L'obſtination eſt le propre de la bête ; & je ne voudrois pas que....

(*Pendant cette Tirade, Arlequin parle auſſi, luy met la main ſur la bouche, & luy enfonce ſon mouchoir, Colombine s'en va.*)

A R-

ARLEQUIN.

Ah je n'en puis plus ! Quel babillard ! Je gage que si on examinoit cet homme là, on trouveroit que c'est une femme.

SCENE DES CURIOSITEZ.

ARLEQUIN *en Prince des Curieux.* BROCANTIN, COLOMBINE. PIERROT, ISABELLE.

ARLEQUIN.

CE n'est pas sans raison, que nos anciens modernes ont dit ingenieusement, que le mariage étoit d'une tres grande ressource pour de certaines gens ; & que les Aigrettes dont quelques femmes galantes foisoient present à leurs maris étoient semblables aux dents qui font du mal, quand elles percent, & nourrissent quand elles sont venuës. Cela presupose, voyons un peu le tendron qui est destiné pour mes plaisirs. Car vous ne voudriez pas me faire acheter chat en poche ?

BROCANTIN.

Oh, avec moy, Monsieur, point de surprise. Voilà mes deux filles : Vous n'avez qu'à

qu'à choisir. C'est encore trop d'honneur pour le sang des Brocantins.

ARLEQUIN.

Ouy, Beau-pere, je veux Brocantiner avec vous; & de peur de mal choisir, je les prendray toutes deux. (*Il se tourne vers Colombine.*) Pour vous petite blonde d'Egypte, levez le nez, regardez moi fixement, marchez, trottez Beau-pere, n'y a-t-il rien a refaire à cette fille là?

BROCANTIN.

Ho, Monsieur, je vous la garantis tout ce qu'on peut garantir une fille.

COLOMBINE.

Je me porte bien; & je n'ay jamais eu d'autre maladie qu'un mal d'avanture. Mon pouce devint gros comme ma tête.

ARLEQUIN.

Diable! méchant mal! Les filles sont terriblement sujettes à ces maux là. Seriez-vous bien aise d'être ma femme?

COLOMBINE.

Moi, vôtre femme? Bon bon! Vous vous moquez. Est-ce que je suis capable de cela?

ARLEQUIN.

Malpeste! Vous l'étes de reste.

COLOMBINE.

Je vous avertis par avance, que si je suis jamais mariée avec vous, je ne vous incommoderay point de toute la nuit: Car je suis la meilleure coucheuse du monde:

Je me trouve le matin comme je me suis mise le soir.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Mais avant de passer outre, il est bon que je vous fasse part de quelques petits avis en vers que j'ay fait pour servir de niveau à la femme qui tombera sous ma coupe : Ecoutez bien cecy. (*Il tousse.*)

Primò.

Celle qui m'engage sa foy,
Sera, si céla se peut, sage.
Elle doit se faire une loy
De demeurer dans son ménage,
Et de n'en sortir qu'avec moy,
En dépit du contraire usage.
Quand je vois revenir des femmes sans maris:
J'entens celles qui sont du plus galant étage,
Qui souvent loin du gite ont passé plusieurs nuits,
Il me semble de voir un Cheval de louage,
Lors qu'on le ramene au logis.
C'est un grand hasard s'il ne cloche ;
Et s'il ne boitte pas tout bas,
Pour le moins on trouve en ce cas,
A coup seur quelque fer qui loche.

Secundò.

Dans ma maison il n'entrera,
De peur de maligne pratique,
Aucun Levrier d'Opera,
Simphoniste, Chanteur, ou Suppôt de Musique.
Item, point de Maître à Danser.
Ce sont Courtiers d'amour dont il faut se passer,
Ces gens-là se font trop de fête ;
Et quelque soin que vous preniez,

Pas

Par leurs leçons la femme en porte mieux les pieds;
Mais le mary plus mal la tête.

COLOMBINE.

point de Maîtres à Danser? Et quels mals font ils aux maris? Ils ne les touchent jamais. Je renoncerois plûtôt au mariage. J'aime le mien presque autant qu'un mary.

ARLEQUIN.

C'est à cause de cela. Ces Messieurs-là ne montrent pas toujours la Courante & le Menuet.

Tertiò, & ultimò.

Qui voudra se mettre en famille,
Qu'il prenne garde que jamais
Il ne s'enjeigne d'une Agnés:
C'est une méchante Chenille.
Il en est bien souvent de ces sortes de Filles,
Ainsi que de ces œufs qu'on achete pour frais,
On a beau les mirer de prés;
Dés qu'on en casse les coquilles,
On en voit sortir les Poulets.





LE TROISIE'ME ACTE
DE LA COMEDIE
DES CHINOIS
Intitulé,

LA BAGUETTE DE VULCAIN.

Le Theatre represente une Grotte obscure, défenduë par un Geant d'une enorme grandeur, couché à l'entrée de la Caverne.

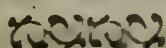
SCENE I.

ARLEQUIN *ROGER venant au son des Trompettes & des Tambours.*

ENfin Roger, voicy le jour où tu dois donner des marques de ta valeur, & délivrer Bradamante de l'enchantement qui la possede depuis deux cens ans.

O

O'Amour, petit Dieu felon,
Toy qui fais flamber ton brandon
Dans le trefond de ma poitrine,
Corrobore mon cœur craintif,
Par un Julep confortatif,
Car l hydeux aspect de la mine
De ce Geant rebarbatif,
Fait ja sur moy pauvre chetif,
Les effets d une Medecine.



Toy, Glouton, Ribaut, Sarrazin,
Qui par ton dol & mal engin,
Retiens ma gente Tourterelle,
Dis moy, si tes bras pourfendans
Out bien pû garder si longtemps
L'honneur de cette Jouvencelle?
Helas dans nos jours verglissans,
Pour conserver une Pucelle,
Jusqu'à l'âge de quatorze ans,
Combien faudroit-il de Geans!

Mais il est temps de mettre à fin l'œuvre encommencé. Combattons le Geant pendant qu'il est endormy.

Roger combat le Geant au bruit des Trompettes & des Tambours, luy coupe la tête & les membres. Et lors qu'il croit le Geant entierement defait, les membres & la tête viennent se rejoindre au corps, & font une autre attitude, qui donne matiere à Roger d'un nouveau combat. Le Geant disparoit, & Roger touche la

caverne de sa Baguette, qui se change en un Jardin agreable, dans lequel on voit quantité de figures enchantées, au milieu desquelles est Bradamante sur un Lit de fleurs.

SCENE II.

ROGER, BRADAMANTE *endormie.*

ROGER.

ALlons, allons, debout? Depuis deux cens ans de sommeil, n'étes vous pas lasse de dormir? On ne sçauroit tirer une femme du lit.

BRADAMANE, *se reveillant.*

Où suis-je?

ROGER.

Je vous demande pardon, la belle, si je vous ay interrompu dans un rêve, dont peut-être vous auriez été bien-aise de voir la fin.

BRADAMANTE.

Ciel,... Que vois-je.

ROGER.

Le coloris de mon visage vous surprend. Apprenez que depuis deux cens ans les hommes ont changé du blanc au noir, & les femmes du noir au blanc & au rouge.

BRADAMANTE.

Quoy, il y a deux cens ans que je n'ay

n'ay veu le jour ?

ROGER.

Assurément.

BRADAMANTE.

Helas, je ne trouveray donc plus l'Amant qui m'étoit destiné pour époux ?

ROGER.

Oh ! Pour des Amans, vous n'en manquerez pas : Mais pour des Epouseux, *Rara avis in terris.* Vous étiez donc fille quand vous vous étes endormie ?

BRADAMANTE.

Vrayement ouy.

ROGER.

Et l'étes-vous encore ?

BRADAMANTE.

Assurément.

ROGER.

La chose est problematique ; & je croy que vous n'auriez pas dormi si tranquilement. Mais dites moi, je vous prie, comment faisoit on l'amour de vôtre temps ?

BRADAMANTE.

Le cœur se payoit par le cœur. Une fille croyoit tout ce que luy disoit son Amant & l'Amant ne disoit que ce qu'il pensoit. La tendresse duroit autant que la vie. Plus on étoit amoureux, plus on étoit aimé, Plus on étoit aimé, plus on étoit fidelle : & on ne consultoit que l'amour pour faire les mariages.

ROGER.

Oh, que ce n'eſt plus le temps! Quand on veut ſe marier aujourd'huy, on va chez le Pere & la Mere marchander une fille comme une aune de drap. Et tel qui croit acheter la piece toute entiere, trouve ſouvent qu'on en a levé bien des échantillons. Mais de vôtre temps, comment un mary vivoit-il avec ſa femme?

BRADAMANTE.

Dans une union charmante. La volonté, les biens, les plaiſirs, tout devenoit commun, ſi tôt qu'on s'étoit donné la foy.

ROGER.

Oh? que ce n'eſt plus le temps, Premierement dans ce Siecle cy, il n'y a plus de foy à donner; & la Communauté ne ſubſiſte que dans les articles du Contract. Un Mary n'a rien de commun avec ſa femme, que le nom & la qualité. Il a ſa table ſeule, ſon caroſſe ſeul, ſa chambre ſeule; il n'y a que ſon lit, que bien ſouvent il n'a pas tout ſeul. Mais de vôtre temps avoit-on trouvé l'art de s'égorger avec la plume? Plaidoit on vigoureuſement? Qui eſt ce qui rendoit la Juſtice?

BRADAMANTE.

C'étoit d'anciens & venerables Magiſtrats qui paſſoient la nuit à examiner les Procés, & le jour à les juger.

RO-

ROGER.

Oh, que ce n'eſt plus le temps! La plus grande partie de nos Juges paſſent preſentement la nuit à courir le bal, & le jour à dormir à l'Audience.

BRADAMANTE.

Comment peuvent ils donc apprendre leur Métier?

ROGER.

Cela n'empêche pas qu'ils ne ſçachent la procedure comme des Ceſars, ſur tout en amour, & les Arrêts qu'ils rendent auprés des Dames, ſont l'été par defaut contre les Officiers, & d'hyver contradictoires avec les Financiers. De vôtre temps avoit on des Comedies?

BRADAMANTE.

Les plus divertiſſantes du monde. Elles étoient agreablement mêlées de danſe & de ſymphonie.

ROGER.

Oh! que ce n'eſt plus le temps! Tout cela eſt retranché; & nos Theatres ſeroient terriblement lugubres, ſi Meſſieurs du Parterre ne prenoient ſoin quelquefois de les eguayer avec leur ſymphonie.

BRADAMANTE.

Mais aprés avoir ſatisfait à toutes vos queſtions, ne puis-je ſçavoir, brave Champion, à qui je ſuis redevable de ma délivrance?

ROGER.

A moy, qui ſuis la fleur de la Chevalerie, le redreſſeur des Torts, & le Syndic de toute la Magie. Je vais vous faire voir des effets de ma puiſſance.

ALLI ASTAROTH ABRA CADABRA:
BARBARA, CELARENT, DARII,
FERIO, BARALIPTON.

Roger en diſant ces mots, touche de ſa Baguette toutes les figures enchantées de la ſuite de Bradamante, qui s'animent au bruit des Violons.

SCENE. III.

MELISSE, ROGER.

MELISSE.

QUe je ſuis malheureuſe ! Je vois tout le monde en joye : mais pour moy je ne ſçaurois rire.

ROGER.

Qu'avez-vous donc, la belle larmoyeuſe ?

MELISSE *en pleurant.*

J'avois un mary... hy ! Quand je fus enchantée hée ! Et je ne le retrouve plus hus hus !

RO-

ROGER.

Quoy, la perte d'un mari vous afflige si fort ? Vous avez beau pleurer en musique ; vous ne trouverez guere de veuves qui fassent la contre partie avec vous.

MELISSE.

Monsieur le Sorcier, vous qui étes si habile homme, ne pourriez-vous point me faire retrouver mon cher Epoux.

ROGER.

Rien ne m'est impossible. Par la vertu de cette Baguette, je découvre les eaux & les tresors les plus cachez. C'est avec cette Baguette, que je suis les Meurtriers à la piste par mer & par terre ; & c'est enfin avec cette Baguette que je retrouve les maris perdus.

MELISSE.

Est il possible ? Je croy que sans moi vous n'auriez guere de pratiques, car un mari est un meuble qui ne se perd pas aisement ; & je n'ay point encore veu d'Affiches pour des maris perdus.

ROGER.

Mais il est bon de vous avertir, que ma Baguette n'a de vertu que sur des maris d'une certaine espece. Parlez moi franchement, Avez vous toûjours été bien fidelle au vôtre.

MELISSE.

Si j'ai été fidelle ? J'aurois devisagé un homme qui auroit eu la hardiesse de me

regarder ſeulement entre deux yeux.

ROGER.

Tant pis. Je ne ſçaurois rien faire pour vous.

MELISSE..

Et pourquoy ?

ROGER.

C'eſt que ma Baguette eſt un preſent qui m'a été fait par Vulcain : Elle n'a point de vertu ſur les maris dont les femmes ont été fidelles. Mais quand elle aproche d'un Mary tant ſoit peu Vulcaniſé . . Voyez, examinez bien vôtre conduite. Pour peu que vous ayez écorné la fidelité matrimoniale, je vous répons de retrouver vôtre Mari.

MELISSE,

Et mais . . . . mais . . . .

ROGER.

Allez, allez, parlez en toute aſſurance.

MELISSE.

Il venoit chez nous autrefois un certain petit Plumet qui étoit horriblement ſemillant Monſieur, eſt ce aſſez pour la Baguette ?

ROGER·

Ho, non, non !

MELISSE.

J'ai receu auſſi des preſens d'un Banquier, qui faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour faire profiter ſon argent auprés de moi. Monſieur eſt-ce aſſez pour la Baguette ?

RO-

ROGER.

Et non, vous dis je, non.

MELISSE.

Oh dame, s'il faut tant de choſes ?

ROGER.

Mais que diable, il faut ce qu'il faut, une fois.

MELISSE.

Attendez, attendez.

ROGER.

Helas! Voyez, voyez.

MELISSE.

Il frequentoit auſſi au logis un petit Blondin à rabat, qui....

ROGER.

Doucement. Cet homme à rabat étoit il de la grande ou de la petite eſpece ?

MELISSE.

Mais ſon rabat étoit de quatre doigts plus court que celui d'un Conſeiller; & nous allions ſouvent promener enſemble.

ROGER.

Il n'y a pas encore-là aſſez de quoy faire courber ma Baguette.

MELISSE.

Il me mena une fois promener hors de la Ville, mais malheureuſement la fleche de ſon Caroſſe rompit, & nous fûmes obligez de coucher à ſa maiſon de campagne.

ROGER.

Oh! en voilà plus qu'il n'en faut! Nous

retrouverons vôtre mari, fût-il dans le centre de la terre. Voyez la vertu de ma Baguette!

Icy Arlequin fait tourner sa Baguette, qui prend d'abord la forme d'un Croissant. Incontinent aprés, Pasquarel mary de Melisse paroit. Sa femme le reconnoit: Ils s'embrassent; & aprés un Jeu Italien, Pasquarel étonné du mouvement de la Baguette que tient Roger, se scandalise, & veut sçavoir le sujet de ce prodige. Melisse luy dit:

Va, va, mon Mari, ne te chagrine point. Tu m'as plus d'obligation que tu ne penses: Car sans moi tu n'aurois jamais été retrouvé.

ROGER.

Cela est vray. Sans la fleche rompuë, vous étiez un homme perdu.

Pasquarel ne se contente pas de cela, & dit qu'il veut assurément être élcaircy.

ROGER *à Pasquarel.*

Puisque vous voulez étre éclaircy, voilà le Druide qui est l'Oracle de ce païs-icy, qui va vous éclaircir.

LE DRUIDE *chante*

Une femme est encor trop sage,
Lors qu'aprés avoir fait naufrage.
Elle veut bien cacher l'écueil à son Epoux,
Mais un Mari, qui connoît son dommage,
Doit filer doux,
De peur d'apprendre au voisinage,

Qu'il

Qu'il a raiſon d'être jaloux.

ROGER *chante ſur l'Air*, REVELLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Ne crains point que le Voiſin cauſe :
Son mal eſt trop égal au tien.
Quan on le ſçait c'eſt peu de choſe;
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien.

SCENE IV.

FLORIDAN, ROGER.

FLORIDAN.

EN me rendant le jour,
Rendez auſſi le calme à mon amour.

ROGER.

En quatre mots, dites moy vôtre affaire.

FLORIDAN.

Avant d'être enchanté, cette jeune Bergere,
Entre pluſieurs Amants me choſit pour Epoux.
Ce nom qui vous paroît ſi doux,
Ne peut encor me ſatisfaire :
Et je ſçay que pour l'ordinaire, (nœuds,
L'Amant que l'on diſtingue avec de ſi beaux
N'eſt pas toûjours le plus heureux.

ROGER.

Je vous entens : du moins je vous devine.
Ou je me trompe, ou vous avez la mine
D'être le fils d'un Fermier bien renté,
Dont le riche merite a ſi fort éclaté
Aux yeux d'une avare Maîtreſſe,
Qu'elle a refuſé la tendreſſe
De vos Rivaux ?

FLO-

FLORIDAN.

Mon pere étoit Rentier :
Mais je n'ay point traité l'Amour en Financier ;
Et j'ay gagné son cœur à force de tendresse.

ROGER.

J'en doute fort : mais baste, on vous le laisse.
Puisque par un Contrât vous l'avez acheté
Il est à vous : j'entens pour la proprieté ;
Car l'Usufruit c'est autre chose :
Il faut que la femme en dispose.

FLORIDAN.

Cet Usufruit est encor de mon lot.
Pour le ceder, il faudroit être un sot.

ROGER.

Un sot, d'accord.

FLORIDAN

Oh ! point de raillerie.
Une femme n'est pas comme une métairie.
J'en veux être le Maître, & non pas le Fermier.
Et par la sangbleu le premier....

ROGER.

Oh ! tout beau Respect au Druyde
Je ne fais qu'opiner : mais c'est luy qui décide.

LE DRUYDE *chante.*

Ne craignez rien, l'Himen est vôtre azile.
Le nom d'Epoux écarte les Rivaux.
De vôtre Iris la garde est inutile :
Ne songez plus qu'a garder vos troupeaux.

ROGER *chante sur l'Air*, OLE BON VIN TU AS ENDORMY, &c.

O le bon temps,
Où l'Himen servoit d'azile !
Mais pour à present
Toute loure loure loure,
Ce n'est qu'un manteau pour, couvrir l'Amant.

SCE-

SCENE V.

ROGER, ZERBIN, GABRINE

ROGER.

A Qui donc, s'il vous plait,
En veut ce grand benêt?

ZERBIN.

Je venons... pour.. tenez.. j'enrage.
Enfin je nous plaignons de n'avoir point d'enfans.
Je croy que je n'avons pas l'âge,
Et c-est la faute à nos parens,
Qui nous ont mis trop tôt en mariage.

ROGER.

Quel âge avez-vous, bonnes gens?

ZERBIN.

Je n'ay gueres que quarante ans.

ROGER.

Les pauvres petis sont tout jeunes?

GABRINE.

Pour moy, j'auray trente ans, vienne les prunes!

ROGER.

A trente ans porter fruit! Oh! cela ne se peut.
Cependant, si vôtre Epou veut,
Je pourrois vous donner une Dispense d'âge.
Et depuis quand, la Belle, étes-vous en ménage?

GABRINE.

Je ne sçay pas compter le temps par l'Almana:
Mais j'ay bien remarqué que depuis ce temps-là
Ma Vache a fait deux viaux.

ROGER.

C'est qu'elle étoit en âge,
Mais qui peut donc causer vôtre sterilité?
N'avez-vous tous deux ... depuis le mariage,

Sous

ſous le même toit habité?

ZERBIN.

Oh que ſi. Car un jour Mathurine
Nous enfermit dans la cuiſine:
Et quand je fûmes-là tous deux,
Je demeurimes ſi honteux....

ROGER.

C'eſt la pudeur de l'extrême jeuneſſe!

GABRINE.

Moy, pour ne le point voir, je fis une fineſſe,
Je me fermis les yeux avecque mes cinq doigts.

ZERBIN.

Moy je n'en fi pas à deux fois.
Je grimpis tout au haut de nôtre cheminée;
Et j'y fus, ſans groüiller, toute l'aprés-dinée.

ROGER.

Et depuis ce temps-là....

ZERBIN.

Je nous fuyons, faut voir.

ROGER.

Et malgré tout cela;
Vous ne ſçauriez avoir lignée?
Je vois bien du malheur à vôtre deſtinée.
Car je connois bien des Epoux,
Qui prennent à ſe fuir autant de ſoin que vous.
Et qui malgré leur meſintelligence,
Ont des Enfans en abondance.

ZERBIN.

Que ces Peres là ſont heureux!
Helas! que ne ſuis-je comme eux!

ROGER.

Leurs Femmes ſont bien plus heureuſes.

GABRINE.

Qu'elles doivent être joyeuſes,
D'avoir tant de petits marmots!
Qui ne coûtent rien à leur Pere!
Apprenez-moy comme il faut faire!

RO-

ROGER.

Le Druide à l'inſtant vous en dira deux mots.

LE DRUYDE *chante.*

AIR.

Je ne veux point troubler vôtre indolence,
Ny vous montrer un chemin trop batu.
Pour être ſage une heureuſe ignorance,
Vaut ſouvent mieux qu'une foible vertu.

ROGER *chante.*

Au bon vieux temps,
La femme étoit ſans ſcience:
Mais pour à preſent,
Toure, loure, loure, loure,
La fille ſçait tout avant quatorze ans.

Toutes les perſonnes qui ont été deſenchantées par la vertu de Roger, témoignent leur allegreſſe par leurs danſes & leurs chanſons.

LE DRUYDE.

La verte Jeuneſſe
Qui tourne à tout vent,
Doit joüir ſans ceſſe
Du plaiſir preſent.
Mais la joüiſſance
D'un Vieillard caſſé,
C'eſt la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

LE CHOEUR *repete.*

C'eſt la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

GABRINE.

Dans nôtre Village,
Grace à nos parens,
Toute fille eſt ſage
Juſqu'à cinquante ans.
Car c'eſt être ſage
D'avoir des Amans.
Suivons donc l'uſage

De

De ce bon vieux temps.

LE CHOEUR.

Suivons donc l'usage
De ce bon vieux temps.

BRANDIMART.

Que cent ans d'absence
Echausent un mary!
Mais cette apparence
M'a bien refroidy.
Pour garder mon ame
D'un soin inutil:
J'ay trouvé ma femme;
Quelqu'un la veut-il?

LE CHOEUR.

J'ay trouvé ma femme?
Quelqu'un la veut-il?

MELISSE.

Malgré l'apparence
Qui frappe tes yeux,
Dors en assurance:
Tu seras heureux.
Rallume ta flame.
Je jure ma foy,
Qu'il n'est point de femme
Plus sage que moy.

FLORIDAN.

Qui pour l'Hymenée
Prend jeune Catin,
A la destinée
D'un Marchand de vin.
Vainement il tente
De garder son muid.
Vin nouveau s'évente:
Tin garde s'aigrit

BRADAMANTE.

Toy qui peux tout faire
Par enchantement;

Re-

Reprens ta lumiere,
Ou rens-moy mon Amant.
Le Soleil qui brille
Fait quelque plaisir :
Mais pour rester fille,
J'aime autant dormir.

ROGER.

Il n'est rien qu'on ne tente
Pour avoir la foy
D'une Bradamante
Faite comme toy.
Quel plaisir, fillette,
D'être ton mary,
Si de la Baguette
On étoit garanty !



PRE-

PREMIERE

AUGMENTATION

DE LA BAGUETTE

ARLEQUIN *en habit de Roger, au Parterre.*

TAndis que nos Musiciens prendront haleine, il ne vous deplaira, Messieurs, que je vous fasse un petit conte.

Ces jours gras un Cabaretier,
Des plus fripons de son mêtier,
Avoit un muid pour tout potage,
D'un bon vin vieux de l'Hermitage.
Un voisin curieux en voulut un flacon.
Les voisins du voisin le trouverent si bon,
Qu'ils en firent tirer mainte & mainte bouteille.
Mon scelerat croyant faire merveille,
Et perpetuer son tonneau,
Le remplissoit de vin nouveau.
Les fins Gourmets entroient en dance.
L'argent venoit en abondance.
Bref la piece eut tant de credit,
Qu'il ne fut ny grand ny petit,
Qui n'en voulût boire chopine.
Mon matois faisoit bonne mine.
Plus le vin vieux il debitoit,
Et plus le vin nouveau marchoit;

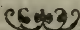
Espe-

Eſperant par ce ſtratagéme
S'engraiſſer pendant le Carême.
Mais par malheur, le bon vin vieux s'uſa;
Et le nouveau du tonneau s'empara:
Tant qu'à la fin, pour finir mon hiſtoire,
Perſonne n'en voulut plus boire.

A l'Application.

Nous ſommes, ne vous en déplaiſe,
Ce fripon de Cabaretier,
Qui depuis trois mois à nôtre aiſe,
Faiſant valoir nôtre mêtier,
Allongeons nôtre Comedie,
Et qui mêlons dans le tonneau
Quelques pintes de vin nouveau
Pour vous le faire enfin boire juſqu'à la lie.
Le Parterre qui ſeul regle nôtre deſtin,
Eſt ce fin Gourmet de voiſin.
Qui nous attire l'abondance:
Mais auſſi par reconnoiſſance,
Pour quinze ſols nous luy donnons
Pareil vin qu'au Theatre un écu nous vendons.
Nous vous allons donner encor quelques Bou-
teilles
De ce Rapé par les oreilles.
Meſſieurs, nous ſerons trop heureux
Si le vin nouveau paſſe à la faveur du vieux.

DIXI.



SCE-

SCENE I.

BELISE, ROGER.

BELISE.

HOla, ho, quelqu'un, Portier, Limonadier, Ouvreuse de Loges ? Depuis trois mois, on ne sçauroit trouver à se placer dans cet Hôtel de Bourgogne.

ROGER *aux Auditeurs.*

Voilà une de ces Bouteilles de Vin que je vous avois promises. Mais elle me paroit bien aigre.

BELISE.

Bon jour, Monsieur. Joüez-vous encore aujourd'hui vôtre Baguette de Vulcain ?

ROGER.

Si nous la joüions ? Je le croy, ma foi ; & il ne tiendra qu'à ces Messieurs, que nous la joüions encore trois mois. Apparemment, Madame, que vous cherchez vôtre mari ? Est-il dans le cas de la Baguette ?

BELISE.

Moi un mari ! Moi chercher un mari ! Est-ce que j'ai l'air d'une femme à mari ?

ROGER.

Je vous demande pardon. Je vois bien que vous n'êtes qu'une femme à Galant.

BE-

BELISE.

Un bel esprit comme moi, me soupçonner de degenerer jusqu'aux Etres materiels! Apprenez, mon ami, que j'ai épousé l'antique; & que je n'auray jamais d'autre mary, que Juvenal, Horace, Virgile, & sur tout le bon Homme Homere.

ROGER.

Vous avez fait-là de belles épousailles! Avec de pareils maris, vous aurez bien de la peine à reparer les torts que la guerre cause au genre humain.

BELISE.

Assez de filles se chargeront de ce soin-là pour moi. Je passe les jours avec les Livres; & je ne m'endors point que je n'aye une douzaine d'Auteurs anciens sous mon chevet.

ROGER.,

On ne dispute pas des goûts: mais je connois des femmes aussi spirituelles que vous, qui dorment plus volontiers avec des modernes.

BELISE.

On dit que dans vôtre Comedie, vous faites une comparaison du vieux temps avec le nouveau. Cela n'auroit il point quelque rapport avec le parallele des anciens & des modernes, qui partage à present tous nos beaux Esprits? Quel parti prenez

vous dans cette diſpute-là, vous autres Comediens?

ROGER.

Mais, Madame, je vous en fais juge vous-même. En mille ans les Auteurs anciens ne nous produiroient pas un verre d'eau; & ce ſont les modernes, comme vous voyez, qui font bouillir nôtre marmite.

BELISE.

Si je ſçavois que vous parlaſſiez ſerieuſement, & que vous priſſiez le parti des modernes....

ROGER.

Et que feriez vous?

BELISE.

Ce que je ferois? Je troublerois vos ſpectacles: Je louerois des gens pour ſifler; & je vous empêcherois de parler François, juſqu'à ce que Paſquarel eût été receu pour ſon beau langage à l'Academie.

ROGER.

L'herbe auroit tout le temps de croître dans le Parterre. Mais vous entrez bien chaudement dans les interêts de l'Antiquité.

BELISE.

Si j'y entre chaudement! Vous ne ſçavez donc pas que je ſuis le flambeau fatal qui vient d'allumer la guerre parmi les gens de Lettres?

ROGER.

Je ne croyois pas que cette Nation-là fût belliqueuſe?

BE

BELISE.

Que dites-vous? Dans le dernier combat, trois de nos chefs furent bleſſez à mort d'un ſeul coup d'Epigramme.

ROGER.

Si on charge une fois les Sonnets à cartouche, il en demeurera bien ſur le carreau. Les Invalides ne ſuffiront pas pour les bleſſez : Il en faudra mener quelques-uns aux Petites Maiſons

BELISE.

Je ſoutiendray les Anciens envers & contre tous

ROGER.

J'ay à vous dire qu'il eſt inutile de vous tant échaufer. Cette guerre-là eſt terminée.

BELISE.

Cela ne ſe peut. On ne fait rien à l'Academie, ſans me conſulter.

ROGER.

Je ne ſçai pas ſi cela ſe peut: mais je ſçai bien que voilà l'Arrêt que je porte dans ma poche. Liſez.

BELISE.

Voyons.

EPIGRAMME

Ces jours paſſez en bonne Compagnie,
Trois Heros de l'Academie,
S'échauffoient ſur le different
Qui tient tout Paris en ſuſpend
Des modernes Autheurs, l'un prenoit la défenſe;
L'autre des Anciens ſoutenoit les raiſons.
Le plus ſçavant des trois prit en main la balance;
Et moy, dit il je tiens pour les jettons.

BELISE.

Oh, je ne m'arréte pas à cette decision-là.

ROGER.

Voilà le Druide qui est un Antique, qui vous en donnera un autre.

LE DRUIDE *chante.*

AIR.

En vain une fille à vôtre âge,
Donne son suffrage
Pour l'Antiquité;
Son esprit a beau faire,
Son cœur plus sincere,
Decide pour la nouveauté.

ROGER, *sur l'Air.*, REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Juvenal, Horace & Virgile,
En bon François, sont des Nigaux.
Il vous faut un mari, la fille:
Mais un mari de chair & d'os.

SCENE II.

ROGER, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

AH, Monsieur l'Enchanteur! J'ay recours à vôtre sorcellerie.

RO-

ROGER.

Voilà un jeune tendron, qui ne ſeroit point mauvais à enchanter ; & je mêlerois volontiers ma Magie noire avec ſa Magie blanche.

ANGELIQUE.

On dit que vous avez reveillé une fille qui dormoit depuis deux cens ans. Ne pourriez-vous point endormir ma mere pour la moitié de ce temps-là ?

ROGER.

Endormir une mere ! J'aimerois mieux avoir dix maris à bercer,

ANGELIQUE.

Faites-la donc dormir ſeulement deux ou trois jours, pour me donner le temps de me marier, ſans lui en rien dire.

ROGER.

Le bon naturel de fille ! Helas ! Une pauvre petite mineure qui cherche à s'émanciper ! Cela me fend le cœur !

ANGELIQUE.

Oh ! Je l'en avertiray ſi tôt qu'elle ſera éveillée.

ROGER.

Cela eſt dans l'ordre.

ANGELIQUE.

Il n'y a plus moyen de durer avec cette femme-là. Elle veut que je vive dans la regularité où l'on étoit de ſon temps ; & cela ne s'accommode pas avec la reforme de celui-ci.

ROGER.

Je vous ſçai bon gré, à vôtre âge d'aimer la reforme !

ANGELIQUE.

Elle veut m'habiller à ſa fantaiſie. Le dernier corps qu'elle m'a fait faire, me va juſqu'au menton ; & vous ſçavez qu'une fille aimeroit autant n'avoir point de gorge, que de ne la pas montrer.

ROGER.

C'eſt que les filles d'aujourd'huy aiment le grand air.

ANGELIQUE.

Elle me controlle ſur tout. Croiriez vous qu'elle me défend de manger d'aucun ragoût ? Elle dit qu'autrefois les femmes ne vivoient que de fruit & de laitage.

ROGER.

C'eſt à peu prés la même choſe à preſent : excepté que le fruit que mangent les Dames, eſt un peu plus épicé ; & elles ont trouvé le moyen de ſe rafraîchir avec des jambons de Mayence, des Mortadelles, & des Cervelats de la ruë des Barres. Pour leur laitage, c'eſt ordinairement du vin de Champagne, comme il ſort du tonneau.

ANGELIQUE.

Du vin de Champagne! Fy donc! Cela gâte le teint ; & je n'en bois plus depuis que ma Couſine m'a appris à boire du Ratafia.

RO-

ROGER.

Vous avez là une jolie Cousine.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez donc point endormir ma mere!

ROGER.

Non. Car dans la colere où je suis contre elle, si je l'endormois une fois, elle courroit risque de ne s'éveiller de sa vie.

ANGELIQUE.

Apprenez-moi donc ce qu'il faut faire pour l'empêcher de gronder?

ROGER.

Voilà le Druide, qui est un homme expert dans ces cas-là, qui vous va satisfaire.

LE DRUIDE *chante.*

AIR.

Mere qui gronde;
Qui tempête & qui fronde,
Fait son employ dans le monde,
Quand elle est sur son retour.
Fille qui la laisse dire,
Et qui n'en fait que rire,
Fait sa charge à son tour.

ROGER, *sur l'Air*, DE LANTURLU.

Quand Mere sauvage
Dit dans ses Leçons;
Que Fille à vôtre âge
Doit fuir les garçons;
Vous devez répondre,
C'est ce que j'ay resolu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, &c.

SCENE III.

NIGAUDIN; ROGER.

NIGAUDIN.

Bon jour, Monſieur. Quand je vous vois,
Je ne puis m'empêcher de rire.

ROGER.

M'as-tu déja veu quelquefois?

NIGAUDIN.

Par ma foy, je ne ſçay qu'en dire.
Or donc, pour revenir à mon premier diſcours...
Mais vous m'interrompez toujours.

ROGER.

J'aurois vraiment grand tort: La Harangue eſt jolie.

NIGAUDIN.

Vous ſçaurez donc, Monſieur, qu'on a ſa fantaiſie.
Tantôt on eſt garçon, tantôt on ne l'eſt plus.
Il n'eſt rien tel que les Cocus:
Car ils le ſont toute leur vie.

ROGER.

Demandez-le plûtôt à Monſieur que voilà.

NIGAUDIN *en montrant une femme fort laide.*

Vous voyez bien cette Poulette-là?
C'eſt ma femme, quoy qu'on en diſe,
Sçavez-vous pourquoy je l'ay priſe.

ROGER.

Pour ſon bien? ſes parens?

NIGAUDIN.

Non, c'eſt pour ſa beauté.

ROGER.

Qui diable s'en ſeroit douté?

NI-

NIGAUDIN.

Mais regardez-la bien. C'est elle
Qui me fait bouillir la cervelle.
Je croyois qu'au bout de neuf mois,
Une femelle au moins un Enfant devoit rendre.

ROGER.

Combien ta-t-elle fait attendre.
Un an?

NIGAUDIN.

Oh!

ROGER.

Deux ans?

NIGAUDIN.

Oh.....

ROGER.

Dix ans?

NIGAUDIN.

Oh! que nenny.
Elle a mis tout au plus quatre mois & demy:
Et je crains quelque stratagême.

ROGER.

C'est bien peu: Mais avec une femme qu'on aime.
Il ne faut pas entrer dans un calcul Bourgeois:
Ny prendre garde à trois ou quatre mois.

NIGAUDIN.

C'est pourtant le hic de l'affaire;
Et ce qui fait que bien souvent
On n'est pas pere d'un enfant.
Quoy qu'on soit mary de sa mere.

ROGER.

Tu n'eprouves pas seul un pareil accident:
Et si l'on comptoit bien l'absence ou la presence:
De la plûpart de nos maris.
On trouveroit que dans Paris
Il seroit peu d'Enfans, dont la naissance
Ne vint ou trop tôt ou trop tard;
A moins que l'on ne fit un Almanach bâtard.

NIGAUDIN.

Vous ne croyez donc pas que la progeniture
Soit tout à fait de ma manufacture ?

ROGER.

Il faut toujours s'en faire honneur :
Et peut-être en es-tu l'auteur.
Il est des Enfans vifs qui cherchent la lumiere,
Presqu'aussi-tôt qu'ils sont conçus ;
Et les femmes d'esprit sur pareille matiere,
Font aisément des Impromtus.

NIGAUDIN.

Cet Enfant est venu, tout franc, trop à la hâte :
Et je crois n'avoir pas mis la main à la pâte.

ROGER.

Mais quel âge avoit-il ?

NIGAUDIN.

Je vous l'ay deja dit :
Quatre mois & demy.

ROGER.

Quel diable est ce qu'il me lanterne ?
Ton Enfant est produit à terme.
A quoy bon tant faire de bruit ?
Quatre mois & demy de jour, autant de nuit ;
A neuf mois le total se monte.
Hé bjen, n'est ce pas-là ton compte ?

NIGAUDIN.

Vous avez raison cette fois.
Je suis bien plus heureux que je ne le pensois.
Viens ma Pouponne,
Viens ma Bouchonne,
Que je repare ton honneur,

ROGER.

Le Druide va te calmer l'esprit, par un petit couplet de Chanson.

LE DRUIDE.

Vous n'avez pas besoin qu'on vous console.
Elle a tout l'air d'une femme d'honneur.

J'en

J'en jurerois presque sur sa parole ;
Mais j'aime mieux jurer sur sa laideur,

ROGER.

Au temps passé
On n'achetoit que les belles ;
Mais tout a changé,
Toure loure, loure, loure,
Il ne reste point de bête au marché,

Tous les Acteurs qui sont sur le Theatre se joignent, & font une nouvelle Danse, pour remercier Roger, *qui les a excitez à se réjouir.*

On reprend l'Air precedent, qui est à la fin de la Baguette.

Le Druide reprend La Verte jeunesse, *&c.*

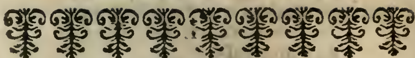
BELISE.

Pour moy l'Hymenée
N'a point de douceurs,
Je suis destinée
A l'amour des Auteurs.
Pour eux je veux vivre,
Car dans ce temps-cy,
Il n'est point de Livre
Si froid qu'un mary.

ANGELIQUE.

Ma mere à mon âge,
A ce que l'on dit,
Fit son mariage
A fort petit bruit.
Je puis, ce me semble,
Par bonnes raisons,
Suivre ses exemples,
Et non pas ses leçons,





SECONDE AUGMENTATION de plusieurs Airs CHANTEZ, Par la Rhetorique, par Arlequin, & autres Acteurs.

Dans la Comedie des Comediens Chinois & dans la Baguette de Vulcain.

COUPLETS AJOUTEZ.

MARINETTE *en Paysanne niaise.*
sur l'Air la verte Jeunesse.

Puis que ce bon pere
Rien ne nous apprend
Touchant nôtre affaire,
C'est un ignorant.
Mais quoi qu'il m'en coûte,
Bien tôt je sçauray....
Pierrot, je m'en doute,
Je te l'apprendray.

MEZZETIN, *Marié à une femme fort laide.*

Sur le même air.

Si pour ma Lucrece
Quelqu'un prenoit feu,
Sans craindre la presse,
Il auroit beau jeu.
Je verrois ce mistere,
Sans aucun ennuy:
Car le laisser faire;
C'est se vanger de luy.

ARLEQUIN *lui répond sur l'air ne craignez rien.*

A cet air honnête,
Et ce doux maintien,
On croit pour sa tête
N'apprehender rien.
Mais sur tel navire
On doit craindre au port.
Il n'est point d'eau pire
Que celle qui dort.

PASQUAREL.

Quand femme peu sage
Est dans certain cas,
Et qu'en mariage
Elle a fait un faux pas;
En baissant la tête,
Il faut au plûtôt
Remonter sur sa bête,
Et ne dire mot.

ARLEQUIN *luy répond.*

Si c'est la methode
D'être un peu Vulcain,
Sois donc à la mode,
Cache ton chagrin.
Car sans trop médire,
Dans ce lieu j'en voi
Qui crevent de rire,
Et le sont plus que toi.

OCTAVE *Mari d'une jeune femme.*

Qui pour l'himenée
Prend jeune Catin,
A la destinée
D'un Marchand de vin.
Vainement il tente
De garder son muid :
Vin nouveau s'évente,
Vin gardé s'aigrit.

OCTAVE *Continuë.*

Que femme à cet âge
Est un bon ragoût,
Quand le seul usage
En est pour l'Epoux !
Mais dans le Ménage
Il n'est pas nouveau
Que quelqu'un partage
Toûjours au gâteau.

1. *Air chanté par la Rhetorique.*

Par mes diſcours doux & flateurs,
Je porte l'amour dans les cœurs,
Et j'attendris la plus cruelle
Mais à parler de bonne foy
L'Argent pour reduire une Belle
Eſt encor plus puiſſant que moy
L'Argent l'argent pour reduire une belle
Eſt encor plus puiſſant que moy.

ARLEQUIN *luy répond ſur l'Air d'une main je tiens mon pot.*

Voulez-vous en moins d'un jour
Eſtre heureux en amour?
Laiſſez les fleurs de Rhetorique.
Le chemin en ſeroit trop long.
Avec l'or je vous en répond:
Mais ſans cela non, non.

2. *Air chanté par la Rhetorique.*

Le ſoleil Vagabond jamais ne ſe repoſe
Il va toûjours de maiſon en maiſon,
Que de Maris feroient la même choſe
S'il leur étoit permis de changer de priſon?
Mais d'un Epoux la demeure eſt certaine
Quelque chemin qu'il prenne,
Qu'il aille qu'il vienne ſon aſcendant
Toûjours l'entraine loger au croiſſant.

Aprés

Aprés que la Rhetorique a chanté son second air ARLEQUIN *dit le couplet suivant sur le sujet d'un Mari le premier jour de ses nôces.*

Il va coucher tout de go
Au signe de Virgo
Mais dés la seconde journée
Le Capricorne est sa maison.
De cela je vous en répond:
Mais du Virgo non, non.

MEZZETIN *en Grivois chante.*

Dans le Combat je suis un Diable
Mon nom de Guerre est la fureur,
Mais chez un hôte un peu traitable
Je suis par ma bonté surnommé la douceur.
Pourveu qu'il me laisse egorger sa volaille
Vuider sa futaille,
Emporter son manteau,
Je suis doux comme un agneau.

Lors que mon hôte est raisonnable
Je ne cherche que son profit
Si je passe la nuit à Table,
C'est pour ne point user ni son drap ni son lit.
Pourveu qu'il me donne pour mon utensile
Sa femme, sa fille,
Sa servante Isabeau
Je suis doux comme un agneau.

RIGAUDON *chanté pàr* MEZZETIN.

Puis qu'il le faut
Que dans le mariage
L'un apres l'autre s'engage
Et faſſe le ſaut
On doit exprés en faiſant la folie
Qui dure à jamais,

On doit exprés prendre femme jolie
Pour ſauver les frais,
Tout rencherit
Et dedans le menage
Qui veut paſſer pour ſage
Doit chercherà mettre tout à profit.

Je conſeille à tout homme de bon ſens
De prendre belle femme à quinze ans
Et qui puiſſe bien gagner ſes dépens
Une laide ſouvent
Achette d'un amant
Les faveurs les faveurs qu'une belle vend.



TOUS

TOUS LES COUPLETS

qu'Arlequin a dits en diferentes fois pour les Annonces.

Si cette baguette
A fait tant de bruit,
La raison eſt nette:
C'eſt que dans Paris;
Et par toute terre
Il n'eſt point d'humain
Qui n'aime de faire
Son voiſin Vulcain.

Puiſque ma baguette
Vous a diverty,
Je la tiendray prête
Pour demain Jeudy.
Venez y ſans ceſſe,
Sans en perdre un jour;
Car de bonnes pieces
On n'en a pas toûjours.

Monſieur le Parterre
Eſt prié demain

De vouloir nous faire
L'honneur d'être plein.
Venez en abondance,
Ne vous lassez pas :
C'est votre presence
Qui fait nos jours gras.

Puisque le Parterre
A ry tout son saoul,
Voila donc la guerre
Finie entre nous.
Nôtre paix est faite,
Nous sommes contens,
Vous de ma baguette,
Moy de vôtre argent.

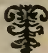
Si vôtre affluence
Vient d'un pas égal
Pendant l'abstinence
Comme au carnaval,
Nous serons alegres,
Grace à nos ducats,
Et malgré les jours maigres
Nous deviendrons gras.

Si ces trois bouteilles
Ont frappé le goût
Des fines oreilles,
Revenez chez nous.
Je les tiendray pleines

Pour demain Jeudy.
Grands Dieux, qu'elle aubeine?
Si tout creve icy.

Si de ma baguette
Quelqu'un a beſoin,
D'en faire l'emplette
Qu'il prenne le ſoin.
Chez Vulcain s'achette
Celle des cocus.
Celle des coquettes
Se vend chez Venus.

Voûlez vous me croire?
En ſortant d'icy
Allez vous en boire;
Je vais boire auſſi.
Puis que ma Baguette
Vous a diverty,
A demain la fête,
Meſſieurs, venez-y.



SCE-

SCENES FRANCOISES

5

DES AVANTURES DES CHAMPS ELISE'ES.

SCENE.

D'ARNOFLE ET DE RAFFLE.

ARNOFLE.

JE n'avois que vingt ans quand les Medecins m'accuserent du poumon, & qu'ils me condamnerent à n'en passer pas trente : Me trouvant trop de bien pour le peu que j'avois à rester au monde : Car je n'ay jamais aimé le superflu, de mon fond je fais mon revenu ; & je vous œconome cela si prudemment, que le temps prescrit par les medecins arrivé, avec un seul zero je chiffre tout mon patrimoine.

M. RAFFLE.

On ne sçauroit prendre des mesures plus justes.

ARNOFLE.

Ouy. Mais helas ! dequoy cette sage pré-

précaution me servit-elle ? On a beau faire : toute la prudence humaine devient bientôt inutile, dès qu'il plaît au Ciel d'en ordonner autrement.

M. RAFFLE.

Comment donc?

ARNOFLE.

Les Medecins furent pris pour dupes, mon cher Monsieur.

M. RAFFLE.

Vous ne mourûtes pas comme ils avoient dit?

ARNOFLE.

Tout au contraire, je vêquis encore tente ans par delà.

M. RAFFLE.

Ouf! Le vilain qui proquo, pour un homme qui avoit fait un si severe abregé de son patrimoine. Bien en a pris à ma femme & à mes enfans, de ce que je n'ay pas été si œconome que vous! Je ne leur aurois pas laissé en mourant comme j'ay fait, des amis, du bien, & de la noblesse.

ARNOFLE.

Et que vous en reste-t-il? Vous avez bien payé tout cela par le chagrin de le quiter. Si les Medecins m'avoient tenu parole, je m'estimerois plus heureux que vous.

M. RAFFLE.

Plus heureux que moy? Quel bonheur n'est-ce pas pour un pere de famille Bourgeoise, de pouvoir arrêter tout à coup le

sang

sang roturier qui lui coule dans les veines, pour faire place à un plus pur ; de se faire par son bien & par son credit, une naissance toute neuve ; & de se voir, pour ainsi dire, le pied-d'estal d'une famille noble ? Vous riez ?

ARNOFLE.

Qui ne riroit pas de vous voir ainsi repaître de chimeres ?

M. RAFFLE.

Fort bien ! chimere la noblesse. Mais que vois-je ? Noirette la fille de chambre de ma femme ? Elle ne pouvoit venir plus à propos. Vous allez voir en quel état florissant j'ay laissé là haut ma famille.

ARNOFLE.

Croyez-moy. Ne vous en informez point Bien en prend quelquefois aux morts, d'ignorer la conduite des vivans ausquels ils prennent part.

M. RAFFLE.

Oh ! je ne crains rien. Ma pauvre Noirette, que j'ay de joye de te voir !

NOIRETTE, M. RAFFLE, ARNOFLE.

NOIRETTE.

EST ce bien vous, mon cher Maître ? Helas ! en vous perdant ma famille a bien tout perdu. Les cinq grosses Fermes n'ont

n'ont guere fait d'honneur à vôtre memoire, mon pauvre Monsieur Rafle. Deux jours apres vôtre mort mon frere fût revoqué ; & ces huit autres Commis qui faisoient pension à cette grosse brune .... helas .... cette si belle femme qui se disoit vôtre parente, & qui se cachoit tant de Madame, toutes les fois qu'elle avoit à faire à vous....

M. RAFFLE.

Doreslie ?

NOIRETTE.

Justement.

M. RAFFLE.

Quel revers ! & où est la confraternité ? Qui auroit crû cela d'une Compagnie, où l'on a toûjours veu regner le desinteressement, la concorde, & l'union ? Mais de ma famille tu ne m'en dis rien ? Ma veuve, dis-moy, soutient elle bien par l'éclat de sa dépense la dignité de son rang ? Mes enfans se sont-ils fait des alliances dignes de leur naissance & de leur haute fortune ? Tu ne me répons rien. Tu baisse la veuë. Tu soupire. Ah Ciel ! que leur est il arrivé ?

NOIRETTE.

Hé....mais....

M RAFFLE.

Acheve. Peux-tu me faire si long temps un secret de mon malheur ?

NOI-

NOIRETTE.

Sçachez donc, puisque vous le voulez sçavoir, que vôtre fils....

M. RAFFLE.

Hé bien, mon fils? Que luy est il arrivé. Parles. Auroit il été tué à l'Armée? Pourveu qu'il soit mort les armes à la main, je m'en tiens à moitié consolé.

NOIRETTE.

Hé ouy. Monsieur, il a été tué en combattant.

M. RAFFLE.

Tout de bon?

NOIRETTE.

Le pauvre jeunne homme est mort en Heros.

M. RAFFLE.

Dis tu vray, Je n'avois que celuy-là: mais n'importe.

NOIRETTE.

Il est mort d'un coup de Caraffe dans un des plus fameux Cabarets de la Ville.

ARNOFLE.

Voilà, certes, un beau champ de bataille!

M. RAFFLE.

Mon fils tué dans un lieu de débauche! Ah Ciel! Et ma fille, comment a-t-elle pû supporter ce mal-heur? Car c'étoit un prodige de voir comme ils s'aimoient.

NOIRETTE.

Et mais.... vôtre fille ne pouvant plus

rester dans une maison que la mort de son frere remplissoit de deüil, elle s'est. . .

M. RAFFLE.

Fait Religieuse?

NOIRETTE.

Oh bien pis que cela, Monsieur.

M. RAFFLE.

Quoy donc se seroit-elle tuée.

NOIRETTE.

Oh non, Monsieur: Elle n'a pas tout à fait porté son desespoir jusques-là.

M. RAFFLE.

Mais encore?

NOIRETTE.

Ne pouvant plus; dis-je, rester dans une si triste demeure, pour essayer si le changement des lieux ne dissiperoit pas un peu ses ennuis, elle s'est fait enlever par son Maître de danse, qui charitablement a bien voulu courre le païs avec elle

ARNOFLE.

Voilà une sœur qui avoit bien du naturel!

M. RAFFLE.

Ma fille? juste Ciel! Perfide, falloit-il m'attaquer encore par cet endroit-là? Ma pauvre femme, que je te plains d'avoir été presente au funeste desastre de ma famille!

NOI-

NOIRETTE.

Helas la pauvre femme! Si vous l'aviez veuë, elle vous auroit fait pitié.

M. RAFFLE.

Oh! je n'en doute pas.

NOIRETTE.

A peine eut-elle appris cette nouvelle, qu'elle tomba entre mes bras comme morte.

M. RAFFLE.

La pauvre creature!

NOIRETTE.

Pendant deux heures je l'ay cru sans vie.

M. RAFFLE.

Ce que c'est que l'honneur!

NOIRETTE.

Le soir la fiévre la prit avec des redoublemens, & des transports au cerveau, qui faisoient tout craindre pour ses jours.

M. RAFFLE.

C'est la suite des grandes douleurs.

NOIRETTE.

Comment? Si on ne l'avoit liée, elle se seroit jettée par les fenêtres. Elle ne vouloit plus vivre, vous dis je.

M. RAFFLE.

Le pauvre petit Bouchon!

NOIRETTE.

Sur le matin, on la saigna. Elle reposa un peu, & le jour suivant la fiévre l'ayant quittée, ne voulant plus paroître au monde aprés un tel affront, elle se retira enfin à sa Maison de campagne, pour y vivre en femme dégoûtée de la vie en la compagnie d'un seul Valet de chambre, que le desespoir luy a fait épouser.

ARNOFFLE.

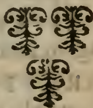
Fort bien.

M RAFFLE.

Ma femme? ô Ciel! ma femme? ô Dieux!

ARNOFLE.

Je vous l'avois bien dit, que dés qu'on étoit mort on ne devoit plus retourner les yeux du côté du monde.



SCE-



SCENE
DE NOIRETTE ET D'ARLEQUIN.

NOIRETTE.

QUe vois? Je croi Dieu me pardonne, que c'est Arlequin mon mary. Mon cher Epoux, ah qu'il est doux, mon fils, de se rejoindre aprés vingt mortelles années de separation!

ARLEQUIN.

Est-ce bien toy, ma chere petite femme?

NOIRETTE.

Mon cœur, j'ay murmuré contre la longue distance que le sort barbare mettoit entre ton trépas & le mien.

ARLEQUIN.

La pauvre petite!

NOIRETTE.

Que je me suis ennuyé! que le monde m'a déplû! tout m'y choquoit depuis ta mort. J'ay regardé les hommes comme des monstres. Aussi je puis dire que depuis toy, il n'a pas été en mon pouvoir d'en souffrir aucun.

ARLEQUIN.

Tu ne t'es donc pas remariée, ma mie?

NOIRETTE.

Et, mais, remariée: pas tout à fait. Ce que je fis ne s'appelle pas, pour ainsi dire, prendre un mary,

ARLEQUIN.

Comment donc?

NOIRETTE.

Quelque temps aprés toy, ton oncle le Notaire étant mort sans enfans, les nôtres en heriterent des biens fort considerables; mais comme cette succession étoit un peu embroüillée....

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu embroüillée? Mon oncle ne devoit pas un sol.

NOIRETTE.

Hé .... je veux dire que je vendis sa Charge à des gens qui me firent des chicanes; & comme je n'entendois pas les affaires, & que j'étois tous les jours dupée par des fripons de Solliciteurs qui me prenoient mon argent, & qui n'avançoient rien, je jettai la veuë sur un jeune Ecolier en Droit, qui étoit, ce dit on, bon homme de Palais. Voulant l'interesser plus sensiblement dans mon procez, je luy prêtay de l'argent pour s'acheter une charge de Conseiller; & pour seureté de ma somme, on me conseilla de l'épouser..

AR-

ARLEQUIN.

Fort bien.

NOIRETTE.

Quand on prête son argent, voyez vous, on ne sçauroit trop prendre ses seuretez.

ARLEQUIN.

Oh! c'est l'entendre.

NOIRETTE.

Mais le pauvre garçon, helas ne fit pas vieux os. A peine eut il débroüillé mes affaires, qu'il mourut.

ARLEQUIN.

Marque infaillible qu'il vous servoit bien.

Luy mort, vos affaires finies, vous restâtes veuve?

NOIRETTE.

Ouy, bon! je restay veuve! Quand on a des enfans; le moyen d'être la maîtresse de ses actions! Vôtre ainé voulant prendre le party de la guerre, de crainte qu'il ne s'engageât mal à propos avec quelque Capitaine, n'allay-je pas bonnement revêtir d'une Commission de Colonel un jeune Academiste, à condition qu'il luy donneroit une Enseigne dans son Regiment?

ARLEQUIN.

Fort bien! Voila une mere qui a bien économé le bien de ses enfans! Pour conserver à l'un une Charge de Notaire, & ménager à l'autre une Enseigne, elle se fait un

un mary Conseiller, & l'autre Colonel!

NOIRETTE.

Hé bien! ne voilà pas le grand mercy de m'être sacrifiée pour tes enfans? Va, tu ne meritois pas d'avoir une femme qui eût pour ses enfans une complaisance si aveugle.

ARLEQUIN.

A l'entendre, elle ne s'étoit presque pas remariée. Ciel qui auroit pû croire qu'une femme qui aprés la mort de son premier mary regardoit les hommes comme des monstres, eût eu assez de naturel pour ses enfans, que de se remarier encore deux fois?

SCENE.

DU GASCON ET DE L'ABBE'.

LE CHEVALIER, L'ABBE'.

LE CHEVALIER.

ET donc? avant que de mourir la Gazette dit que je fis des merveilles?

L'ABBE'.

On assure que tu tuas deux hommes d'un seul coup.

LE CHEVALIER.

Que cela?

L'ABBE'.

Elle ne fait pas mention de davantage.

LE

LE CHEVALIER.

Tu te trompes, mon cher, tu n'as pas bien lû, ou il faut qu'il y eût faute d'impression. Tu verras que voulant mettre vingt, ils ont oublié le zero.

L'ABBE'.

C'est ce que je ne te diray pas.

LE CHEVALIER.

Mais toy, Abbé, qui t'attendoit si tôt icy! Tu avois choisi un état qui sembloit te promettre que tu n'y arriverois pas des premiers? Tu étois jeune, sain, vigoureux, & d'un païs où l'on plaide volontiers plus souvent qu'on ne se bat,

L'ABBE'.

Tu vois. Celuy qui prend le plus grand tour n'est pas celuy qui y arrive le plus tard. Mon foible, je l'avouë, étoit pour une vie longue, douce & tranquille. Celle des gens de guerre me paroissoit la plus belle & la plus brillante à la verité : mais je la trouvois rude & fatigante, & quelquefois même un peu trop courte. Il me falloit cependant un pretexte, étant né Gentilhomme. Je n'osois paroître à Paris, tandis que tous mes pareils étoient à l'Armée. Pour y rester avec quelque sorte de bien-seance, il n'y avoit de party à prendre que la Robe ou le petit collet. De me faire Conseiller, je n'avois paint d'étude. Je me fis donc Abbé.

LE CHEVALIER.

Il me paroît que tu n'as pas vécu pour cela plus long-temps.

L'ABBE'.

Il y a comme cela de certains malheurs dans la vie, que toute la prudence humaine ne nous sçauroit faire éviter. Ce que je craignois qu'un coup de canon ne fit, crois-tu bien qu'un coup d'éventail l'a sceu faire ?

LE CHEVALIER.

Comment diable, Abbé ? Tu as été tué d'un coup d'éventail ? Et mais, mon cher, voilà une mort héroïque. Etoit-ce en voulant attacher le mineur au corps de la place, ou en prenant quelque petit ouvrage pour y parvenir ?

L'ABBE'.

Je ne t'en diray point d'autres circonstances, sinon que badinant auprés d'une Dame, voulant éviter un coup qu'elle me portoit sur le nez, je retournay la tête : Elle m'attrapa la temple, & je tombai roide mort.

LE CHEVALIER.

Sur elle ?

L'ABBE'.

A ses pieds.

LE CHEVALIER.

Tant pis, Abbé : c'étoit pour te blesser.

L'ABBE' *en pleurant.*

Fut-il jamais un coup plus funeste ?

LE CHEVALIER.

Je croy ; Dieu me pardonne, que le souvenir

venir t'en fait pleurer ? Cadidis, que ces Abbez sont âpres à la vie !

L'ABBE'.

Si tu étois à ma place ...

LE CHEVALIER.

Mon Dieu, je sçais qu'il est fâcheux, sur tout à un homme qui a pris des mesures pour vivre long temps, de se voir oter la vie tout à coup, par une arme qui ne fut jamais du nombre des offensives. Mais du moins, me consolerois je d'être mort dans une si belle occasion : Car afin que tu sçaches, Abbé, tu es mort en Heros. Mourir dans une ruelle, aux pieds d'une belle Dame ; pour un Abbé, c'est mourir au lit d'honneur.

L'ABBE'.

Tais toy, avec ton Abbé, L'étois-je ? Je n'avois pas plus d'engagement que toy.

LE CHEVALIER.

Fort bien, je t'entens : C'est à dire, que tu étois de ces Abbez de milice, dont Paris est si fertile ?

L'ABBE'.

Et, mais j'étois comme beaucoup d'autres jeunes gens de famille, qui....

LE CHEVALIER.

N'est ce pas ce que je dis ? Je sçais bien que tu n'étois pas le seul qui à l'ombre d'un collet passoit dans le monde sous le titre specieux d'Abbé. Vois-tu ? il en est de ce nom à l'égard de bien des gens qui le portent, comme de celuy qu'on donne

aux garnitures de cheminées. Verre, fayance, bois doré, tout cela est censé porcelaine.

L'ABBE'.

Toûjours satyrique, à l'ordinaire.

LE CHEVALIER.

Et donc, en nôtre absence, le beau sexe comment le gouvernois tu? On disoit à l'Armée, que nous autres petits Maîtres de Cour, pouvions, si bon nous semble, prendre nos quartiers d'hiver sur la Frontiere, à moins que nous ne voulussions donner dans le commerce subalterne: car pour les premieres places, on assure qu'elles étoient toutes prises par les fameux petits Maîtres de l'Université.

L'ABBE'.

Ecoute. Ne pense pas rire.

LE CHEVALIER.

Moy rire? Cadidis je le dis comme je le pense. Les Abbez ce sont les Dragons noirs de la galanterie, Femme de Robe, femme de Cour, femme de Finance, tout passe par leurs mains. Il ne faut point rire depuis que nous avons la guerre, ce sont eux, si on les en croit, qui font les plus belles affaires de Paris.

L'ABBE'.

Le Badin!

LE CHEVALIER.

A la verité, l'avarice des maris ne contribuë pas peu à les mettre en vogue. Ils donnent à leurs épouses si peu d'argent pour leurs

leurs menus plaisirs, qu'on ne doit pas s'étonner si depuis quelque temps on les voit si fort donner dans la babiolle.

L'ABBE'.

Changeons de discours, ou je te quitte,

LE CHEVALIER.

Le Chevalier est la bisque du cœur, il est vray : mais il est de lourd entretien ; il faut des écharpes, des nœuds d'épée, des points, de la dorure. Mais un Abbé, vit-on jamais Amant à plus juste prix ? Il n'y a point de Tailleur, quelque fripon qu'il soit, qui dans cinq aunes de drap ne leve un Abbé tout complet. Et donc, tu me fuis?

L'ABBE'.

A t'écouter on ne peut apprendre que des sottises.

LE CHEVALIER.

Tu ne m'échaperas pas, je te suivray par to u

SCENE

DE FELONTE ET DE DORANTE

FELONTE.

N'Achevez pas, vous me feriez mourir de rire.

DORANTE.

Que voulez vous ? chacun a sa folie. Celle des bâtimens étoit la mienne. Ah!

je ne sçaurois vous donner une plus forte idée de la passion que j'avois pour bâtir, qu'en vous faisant part d'une Pasquinade, qu'un Satyrique de mon temps fit courre aprés ma mort. La voicy.

Blaise épargnoit son revenu,
Ne vivoit que de pain graissé d'un peu de beurre,
Pour se faire bâtir une riche demeure :
Blaise alloit (ce dit-on) tout nu.
A force d'épargner, grosse somme s'éleve.
A force de bâtir l'édifice s'acheve.
Tout est fini, Lambris, Bas-Reliefs, Balcons;
Quand Blaise extenué par dix ans de lesine,
Prêt d'habiter sous ces riches plafonds,
Tombe mourant d'une fievre assassine.
Quelle horreur! se tuer pour nourrir des Maçons?
Pour moi qui n'entre point dans les raisons de Blaise,
Je crois qu'il eût été logé plus à son aise,
S'il avoit fait bâtir de petites Maisons.

FELONTE *riant.*

Ah! ah! ah! le Satyrique me paroît homme de bon sens. Qu en dites vous?

DORANTE.

Que dites vous vous même, de la bijarrerie de mon sort: Jamais trépas vint il plus à contre-temps?

FELONTE.

En effet, n'en déplaise aux Parques, c'est user de surprise, & si elles en agissent ainsi, on ne trouvera plus doresnavant personne qui veüille faire bâtir.

DO-

DORANTE.

Tout beau, ne raillons pas. Vous me tournez en ridicule; mais je voudrois bien sçavoir qui l'est le plus de vous ou de moy. J'ay fait bâtir une maison pour me loger pendant ma vie: qu'y a-t-il à dire à cela? Les Parques en ordonnent autrement: Est-ce ma faute? & suis-je le premier homme de qui elles ayent rompu les desseins? Mais vous, quand vous vendez le bien que vous avez eu tant de peine à acquerir, que vous vous dépoüillez de tout pour vous faire bâtir pendant vôtre vie un superbe monument; dites-moy, je vous prie, si la pensée du Satyrique ne vous conviendroit pas mieux qu'à moy?

FELONTE.

A moy?

DORANTE.

Ouy à vous. N'y a-t-il pas de la folie de se défaire des choses qui sont à nôtre usage, & dont on jouït tous les jours, pour en construire une dont on ne jouïra jamais?

FELONTE

Fort bien! Le Tombeau une chose dont on ne jouïra jamais: comme si l'on n'étoit pas plus long-temps mort qu'en vie! Apprenez que se faire bâtir un vieil monument, c'est se faire revivre aprés son trépas. Une maison, quelque belle qu'elle soit, change de nom comme de Maître; mais un super-

ſuperbe Mauſolée eſt un tableau qui nous remet inceſſamment devant les yeux de la poſterité. Par exemple, qui prendroit le ſoin de publier que j'ay vécu, moy qui ay veu mourir avant moy ma femme, mes enfans, & qui ſuis reſté le dernier de ma famille? Qui ſçauroit, dis je, la haute fortune que j'ay faite, ſi je n'avois dans le lieu de ma naiſſance fait graver en lettre d'or, ſur le Marbre, ſur le Bronze, & ſur le Porphire, une Epitaphe que je n'oublieray jamais!

Toy qui regarde ce Tombeau,
Ne penſe pas que la Sculpture,
L'Argent, le Marbre, la Dorure,
En ſoit l'Ouvrage le plus beau.
Ce qu'il renferme en ſoy fait toute ſa richeſſe.
C'étoit un Homme tout divin,
Actif, laborieux, âpre au gain,
Qui ne devoit qu'à luy ſon bien & ſa nobleſſe.
Rends donc à ſa vertu l'hommage que tu dois.
Il a fait élever le Tombeau que tu vois.
C'eſt luy qui par ſes ſoins, qui par ſon ſçavoir faire
Par ſes profits ſecrets, & ſon eſprit adroit,
S'eſt fait le Seigneur de la Terre
Qu'en ſon jeune âge il labouroit.

Hé bien, que dites vous? Puis je craindre aprés cela que mon nom reſte enſevely dans l'oubly?

DORANTE.

Tout cela eſt le plus beau du monde: mais moy, nonobſtant ce bel Epitaphe, ſi j'avois à retourner au jour, ce ſeroit encore une

une maison que je ferois bâtir, & non pas un tombeau. FELONTE.

Ahy! ahy! ahy! quel entêtement! quel entêtement!

MATHURINE *entre en chantant.*
La la la la la la.

FELONTE.

Cette ombre là n'a pas la mine d'avoir été la dupe d'un bâtiment. Ahy! ahy! ahy!

DORANTE.

Que j'envie son sort! l'heureux état! trop heureuse innocence!

FELONTE.

Hé hé, c'est Mathurine, une fille de ma Terre! MATHURINE.

Hé bon, jour, Monsieur Felonte!

FELONTE.

Fort bien, fort bien. *(à Dorante.)* Faites-vous dire par elle ce que c'est que mon tombeau. MATHURINE.

Morguene, la belle chose! il étoit tout bâti de mabre; puis y avoit tout autour de grands pieds de porc frais.

FELONTE.

Elle veut dire, des Colonnes de porfir.

MATHURINE.

Ouy, ouy, des Colonnes pour faire. Tant y a que c'est ban dommage qu'on l'ait bouté à bas.

FE-

FELONTE.

Comment ? on a démoli mon tombeau ?

MATHURINE.

Oh que ça ne vous émbarasse pas. Ignia rien de perdu. -- Stila qui a acheté vôtre Charge de Seigneur du Village, en a pris tous les materiaux pour bâtir les desseins du jardin.

FELONTE.

Mon Tombeau, juste Ciel! qu'entens je ? Et de mon Effigie qui étoit dessus ; qu'en a-t-il fait ?

MATHURINE.

Vôtre Figie ? Quoy cette grande figure camarde qui avoit la gueule tout de travers, & qu'on disoit qui vous ressembloit comme deux gouttes diaux ?

FELONTE.

Ouy, L'infame, où l'a-t-il mise ?

MATHURINE.

Que ça ne vous boutte pas en peine, tant y a qu'il vous a boutté en bel air : il l'a mise tout au biau mitan du grand bassin.

FELONTE.

Ah, j'étouffe !

MATHURINE.

Vous ririez trop de voir comme il vous a fagotté. Il vous a boutté sur la tête un grand bois de cerf, long de ça, qui vous sort tout du bau mitan du front.

FELONTE.

Je n'en puis plus! je creve!

MATHURINE.

Tastigué, que cela vous sied ban! il fait appeller cela le bassin d'Acteon.

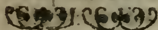
DORANTE.

Voilà certes un beau monument! Ahy! ahy! ahy!

MATHURINE.

Aga donc, ceux là avec leurs maisons & leurs tombeaux! Je croy qu'ils sont foux, Je sons ban pu chancheux, nous. Comme je n'avons rian laissez, je n'avons rien à regretter. Aussi chantons-je toûjours.

Je n'ons en arrivant icy,
Dieu mercy?
Rien trouvé d'étrange.
J'avons vécu là haut comme on vit icy bas.
Je n'avons point frelaté nos appas.
Je n'avions qu'un Amant je l'aimions sans mélange
Le Collecteur Gros Gean, ny le Fermier Colin.
Pour nous plaire
N'avíont que faire
De nous bailler un demy cein.
De ces femmes de Villes
Il n'en est pas ainsi.
Pour simple grand mercy,
On n'a pas leurs Coquilles.



SCE-

SCENE
DE CEPHISE ET DE LEONICE.

CEPHISE.

LEonice en ces lieux!

LEONICE.

Seroit ce bien là Cephise?

CEPHISE.

Tu es donc morte, ma chere!

LEONICE.

Tu vois, ma Petite, le sort ne m'a guere fait plus de quartier qu'à toy. Je ne t'ay survêcu quē d'une dixaine d'années.

CEPHISE.

Tu ne contes dix années pour rien, ma fille?

LEONICE.

Pas pour grand'chose: Du moins dix années de plaisirs passent bien vite, ma toute bonne.

CEPHISE.

Je l'avouë. Mais étois-tu si fort en état d'en prendre, toy que je n'ay jamais veu deux heures de suitte dans une parfaite santé?

LEONICE.

A ce que tu dis.

CEPHISE.

Avons-nous fait une partie de jeu, de Promenade ou de Comedie, que tu ne te sois trouvée mal? J'en ay veu ton Epoux dans

dans des allarmes mortelles ; & il y avoit tel jour que tu tombois évanouie quatre ou cinq fois entre ses bras. Tu ne disois donc pas la verité ?

LEONICE.

Que tu es simple, Cephise, & qu'on voit bien que tu es morte jeune ! Sans cela pourroit on t'excuser d'ignorer les ruses innocentes dont une jolie femme se sert pour attendrir en sa faveur toute une Compagnie ?

CEPHISE.

Comment donc ?

LEONICE.

Quel plaisir ne ressent-elle pas, quand par une petite indisposition subite ou affectée, elle apperçoit le trouble & la crainte parmy une troupe de gens qui ne songeoient auparavant qu'à se divertir ?

CEPHISE.

Que dit-elle ? Ce n'étoit donc pas de bonne foy que tu te trouvois mal ?

LEONICE.

Qu'appelle tu de bonne foy ? Et où en serions nous, nous autres femmes, si nous étions obligées d'en avoir dans tout ce que nous faisons ?

CEPHISE.

Ouais ! Quoy ? ces douleurs de côté, ces maux de tête, ces frissons, ces étourdissemens ?

LE-

LEONICE.

Pures Minauderies;

CEPHISE.

Je croy, Dieu me pardonne, qu'elle dit cela tout de bon! Il y a donc bien du plaisir à se faire jeter de l'eau au visage, & à se faire brûler du papier sous le nez;

LEONICE.

Plus que je ne te sçaurois dire. Crois moy, Cephise, il faut qu'une Femme soit femme; & ces petites simagrées que tu condamnes, sont de l'essence de son sexe.

CEPHISE.

Et mais, mon Dieu: je ne veux pas qu'une femme fasse des armes, ny qu'elle joüe à la Paume: Mais aussi ne faut-il pas que pour paroître plus femme qu'une autre, elle affecte une delicatesse ridicule, Qu'une femme mette des mouches, du rouge ou du blanc: Je dis plus; Que toutes les semaines elle se baigne dans du lait; qu'elle change deux fois l'année de peau, qu'elle se fasse même coudre toutes les nuits depuis la tête jusqu'au pieds dans des parchemins gras, & qu'elle tienne en dormant ses bras suspendus à des cordons de soye, il n'y a rien à dire à cela La nature l'a mise au monde pour plaire, & tout ce qu'elle fait dans cette veuë là, luy doit être permis. Mais que pour marquer une plus grande delicatesse, elle marche

che dans sa Chambre, comme si elle étoit parquetée d'orties, qu'une bougie éteinte luy cause des vapeurs, & qu'elle reste évanoüie pendant une heure, sous ombre qu'elle se sera baissée pour amasser son gand ; c'est ce que je ne sçaurois luy passer, non plus que de garder le lit quinze jours, aprés avoir grondé un Valet durant une heure.

LEONICE.

Que tu es peuple, ma pauvre Cephise! Dans quel monde vivois-tu pour ignorer...

CEPHISE.

Peuple tant qu'il te plaira. Pour moy, si j'étois homme, une femme qui geindroit toujours, ne seroit pas marotte.

LEONICE.

C'est, à dire, que tu aimerois mieux de ces femmes robustes, qui affectent d'avoir une santé à l'épreuve de tout, qui mangent de tout ce que les autres mangent; que le froid & le chaud, tout accommode : Et en un mot, de ces insipides, qui pour ne rien sentir, trouvent tout bien fait chez elles ; qui ne grondent pas une fois en un jour, & qui n'ont en leur vie chassé Servante ny Valets ; Ah l'horreur qu'une femme telle que je la dépeins ! Et moy, Cephise, si j'étois homme, j'aimerois autant épouser un Suisse qu'une femme d'un si grossier temperament.

CEPHISE.

Que veux-tu? chacun a son goût, Pour

moy

moy je cheris la joye & la santé. Je le repete encore ; j'aimerois beaucoup mieux si j'étois homme, que ma femme joüât du Clavessin que de la Seringue.

LEONICE.

Badines tant que tu voudras. Pour moy, je parle serieusement ; & je soutiendray toujours qu'il faut de la mignardise & de la delicatesse dans nôtre sexe ; ces grimaces & ces petites simagrées que tu n'approuves point, & qui donnent la pointe au merite d'une jolie personne, & qui la rendent si friande aux yeux des hommes d'aujourd'huy. Nous voyons tous les jours des femmes regulierement belles, qui pour negliger ces petites ressources, voulant tout devoir à leur beauté, restent souvent inconnuës au milieu même de la Cour ; tandis qu'une petite Camuse qui n'aura pour tout agrément qu'un peu de jeunesse & de minauderies, sera à la mode, & se rendra la passion des gens du meilleur goût.

CEPHISE.

Adieu, Charmante Minaudiere, tu me gâterois l'esprit si j'étois long tems avec toy: il n'y a qu'un moment que j'y suis ; & il me prend déja envie d'avoir mal à la tête.

LEONICE.

Tu seras toujours toy-même. Adieu folle, adieu.

SCE-

SCENES DES JUGEMENS.

DE MOME.

PLUTON, ORPHE'E, MOME, *plusieurs autres.*

MOME.

Que l'Homme est inconstant!
Tel aujourd'huy, par un doux Hymenée.
Avec Iris unit sa destinée,
Qui le lendemain s'en repent.
Pour penetrer, d'où vient cette disgrace,
Et nous mettre en état de n'en pouvoir douter,
Questionnons les chacun selon leur classe.
Ca, voyons par qui debuter.
Est-ce par vous, Brune au tein blême?
Qu'est-ce? D'où vient cette pâle couleur?
Vôtre mary d'un long Carême,
Vous auroit-il fait sentir la rigueur?
Chez l'Epouse Aramon va-t-il chercher fortune?
D'une autre, quel besoin d'aller faire l'employ?
Est-on sans besogne chez soy,
Quand on est l'Epoux d'une Brune?
Cependant il est des Maris,
Comme de certains beaux Esprits,
Qui de Livres chez eux gardent plus d'un Volume
Sans se trouver tentez d'en lire un seul feüillet.
A ce qu'on a, l'on s'accoutume.
Mettez-les dansun Cabinet,

Qui d'un Voisin, ou d'un Compere
Fasse la demeure ordinaire.
Leur tombe-t-il un Livre sous la main,
Fût-il d'un Auteur miserable
L'infortuné Bouquin,
Ils en lisent jusqu'à la Table.
Cette comparaison peut servir au besoin.
La Femme, à le bien prendre, est ce Livre ordinai-
Que les Maris ne lisent point! (re,
Ou du moins qu'ils ne lisent guere!

NISON.

Ah, juste Ciel! qu'il s'en faut bien,
Que tous mes noirs chagrins soient de cette nature
C'est ce qui met mon cœur à la torture.
Mon Epoux n'a pour moy que trop d'empresse-
ment.
Tout ce qu'il fait sent moins le Mary que l'Amant.
Il est joly, plein de tendresse,
Amoureux sans être jaloux:
Je l'aimerois, je le confesse!
Si d'un autre il étoit l'Epoux.

MOME

Vit-on jamais pareil caprice?
Qu'est-ce à dire? Vôtre Mary
Comme un Livre étranger vous lit:
Et vous luy faites l'injustice
De ne faire que l'estimer.

NISON.

Est-ce ma faute à moy, si je ne puis l'aimer?
Un Epoux, fût-il fait comme les graces-même;
Son merite fût-il extrême;
Il ne valut jamais le moindre Favory.
Fût-il tourné d'un air à donner du martyre.
Ce n'est toujours, quoy qu'on en puisse dire,
A le bien prendre, qu'un mary.

MO-

MOME.

Fort bien. Ce quelle dit ne sont pas fariboles,
Maintes femmes diront qu'elle a bonne raison.
Chante Orphée. Il sçait des paroles,
Qui ne s'accordent point trop mal dessus ce ton.

ORPHE'E *chante sur l'Air des Trembleurs.*

Qu'un homme entre en mariage,
Qu'il prenne une Fille sage,
Qui passe en son voisinage
Pour éxemple de vertu :
Fût il rusé comme un Braque,
Et sage comme un Pibraque,
Un jeune fou survient : Craque.
Voilà le sage Cocu.

MOME.

A d'autres Approchez Bonhomme.
Vous faites honte à nos adolescens.
Pour être du vieux temps.
Vous n'en valez pas moindre somme.
Mais revenons à nos Moutons,
Et laissons-là la parentese.
Dites-nous, ne vous en deplaise,
Pour plus d'une raison,
Etes-vous Oncle, ou bien en ligne maternelle
Auriez vous le Germain
Sur cette gentille Pucelle,
A qui vous presentez la main ?

GERONTE.

Qui ? Cette bonne lame,
Dont les yeux paroissent si doux ?
Depuis deux ans elle est ma femme :
Vous jugez bien par là que je suis son Epoux.

MOME.

Toy son Epoux ? Pour un sexagenaire
Prendre Femme de quatorze ans,
C'est à mon sens,
Un coup bien temeraire.

Quand je voy cet air vif cette blancheur de tein:
Que je te vois ridé, tout franc, pour toy je tremble.
Va Bonhomme, croy moy; Ton visage & le sien
Ne nuancent pas bien ensemble.

GERONTE.

De me railler vous avez tort.

MOME.

N'aurois-tu point le même sort
De certain fameux personnage,
(Fameux par son ancienneté s'entend,)
Car l'Histoire nous dit qu'il n'avoit qu'une dent.
Cet Homme à peu prés de ton âge:
Etoit entêté de Chevaux.
Il en avoit tout des plus beaux,
Bien scellez, bien bridez, ce n'étoit que dorure.
Ses Voisins les montoient, & n'en rioient pas peu,
Quand du Bonhomme la voiture
Etoit un siege auprés du feu.

GERONTE.

Il est vray, j'y consens. Je suis plus âgé qu'elle!
Mais je l'ay bien payé par mes Ducats.

MOME.

Ecoute le. Cette Chanson nouvelle
semble être faite pour ce cas.

ORPHE'E *chante.*

Quand un Vieillard sans cervelle,
Epris de jeune femelle,
Veut partager avec elle,
Ses Louis à doubles carats:
Il arrive que la belle,
Au jeune prête l'oreille,
Et chez l'Amy & Fidelle,
Mange avec luy ses Ducats.

MOME *à un autre.*

C'est à vous à glisser. Vous étes le plus proche.
Qu'est-ce? De quoy vous plaignez-vous?

Là

Là, dites quel repoche
Avez-vous à luy faire en qualité d'Epoux.

GERANTE

Je ne me plains que de moy même.
Pour éviter le triste sort
Des Maris malheureux, j'ay pris un soin extrême,
Et je n'ay fait qu'un inutile effort.
Croyant trouver dans l'innocence
Le repos, l'amour, la douceur,
Je prens femme dés son enfance
Dans une famille d'honneur,
Où par douzaine on compte les Lucreces.
J'éleve avecque soin ce petit rejetton;
Et luy cache d'amour les trompeuses caresses,
Pour ne la pas gâter par ma leçon:
Quand d'un trait innocent que je ne puis comprendre,
Un jour elle me vint chercher,
Et dans un moment sçut m'apprendre
Ce que pendant dix ans j'avois sçû luy cacher.
Aprés avoir un si long temps sçu feindre,
Jugez si de mon sort, j'ay sujet de me plaindre;

MOME.

Pour des Maris trompez eviter le destin,
Par une humeur prévoyante,
Choisir femme innocente,
Ce n'est pas l'action de l'Homme le plus fin.
L'amour est un don de nature,
Où la science a peu de part,
Les animaux seuls, & sans art,
Ne vont ils pas chercher leur nourriture?
De l'instinct de ta femme au lieu d'être surpris,
Je soutiens que pour satisfaire
A l'amoureux mystere
Il faut plus de corps que d'esprit.

ORANTE.

Comment parer ce coup à l'honneur si cruel

Si de la sotte on craint l'esprit trop hebeté,
La Sçavante nous traite-t-elle
Avécque plus d'humanité?
MOME.
Non. Mais la chose est differente.
Cette derniere sçait déguiser le poison.
Sur ce sujet il faut qu'Orphée chante
Un petit couplet de Chanson.
ORPHE'E *chante.*
L'ignorante Ridicule,
Plus naïve que la Mule,
Vous fait prendre la pillule,
Sans en déguiser le goût
La Scavante Dissimule
Guerit du moindre scrupule,
Et fait que de la ferule
On ne ressent pas le coup.
MOME *à un autre.*
Comme dans cette Serge elle est aneantie!
A vous la belle, au linge uny?
Quelle simplicité! Quel air de modestie!
De combien de vertu ce cœur paroît fourny!
A voir son austere sagesse,
Malgré cette grande jeunesse,
On la prendroit pour femme du vieux temps
Que les Epoux vivoient contens!
Toute Femme étoit sage.
Ce nom de Favory
N'étoit point encore en usage.
Chaque femme aimoit son Mary,
Aimant mieux qu'on la crût vertueuse que belle.
C'est ainsi qu'on vivoit dans le siecle passé:
Mais on n'en trouve plus dessus ce bon modele;
Le moule en est cassé.
Toy qui par un doux Hymenée,
Joüis à pleine main d'un si rare tresor,
Tout franc c'est bien à tort,

Si

Si tu n'es pas content de cette destinée.

ORGAN.

Ouy content ! Nuit & jour entendre quereller !

BELONDE.

Par la jarny, je croy que je t'entens parler.
Dis-moy, Nigaut qui mene poulle pondre
Suis-je pas femme de vertu ?
Parles Trouves tu rien à tondre
Sur le discours qu'il a tenu ?
Suis je une Coureuse, une infame ?
Tous nos Enfans ne sont-ils pas de toy ?
Je connois. & plus d'une Femme.
Qui n'en diroit pas tant que moy.
Je suis d'une Maison qui craint peu qu'on caquette.
L'on n'en a jamais veu sortir qu'une Coquétte :
Encor le fut-elle à son dam :
Car on luy fit tout net habiter le Convent ;
Puis comme une mal-avisée,
Elle fut en un mot jusqu'aux sourcils rasée.

MOME.

La tonsure est austere au dernier point.

BELONDE *à Mome.*

Vous pouvez bien juger.

MOME.

Ah ? ne m'approchez point.
Je retranche le tout de mon panegyrique.
Je ne suis point admirateur
D'une vertu diabolique.
La malpeste, quelle fureur ?
Celuy-là n'étoit un sot, né sans étude,
Qui voulant definir la Prude,
A fait voir par bonne raison,
Que quelque bon vent qui la pousse ?
Une Prude dans sa maison,
Etoit un diable en taille douce.

BELONDE.

Les Hommes en tout temps pour les Hommes seront.

MOME.

Toujours en bouche quelques gammes ?

BELONDE.

Si l'on faisoit des Juges Femmes,
Quelquefois aurions-nous d'assez bonne raisons ?

ORANTE *à Mome*

Voyez comme à crier on la voit toujours prête ?

MOME.

Aussi pourquoy la prenois-tu ?

ORANTE.

C'est la crainte d'être Cocu,
Qui m'a fait faire une si bonne emplette.

MOME.

Bon ! voila de nos entêtez ?
Ecoute bien cette maxime.
Pour être en rime,
Elle n'en est pas moins pleine de veritez.

ORPHE'E *chante.*

Quand d'une Prude cruelle,
Tu fais ta moitié fidelle,
Compte tu que ta cervelle
Resiste à ces Airs grondans ?
D'un autre tu crains la crête ;
Mais qu'importe pour la bête,
Quand le mal est à la tête,
Qu'il soit dessus ou dedans.

MELINDE *à Gerante.*

Mon cher petit Mary, que ma joye est extrême.
Quand je te possede un moment ?

MOME.

Oh voicy bien un autre compliment !

MELINDE.

Tu ne me répons rien. Tu me parois tout blême.
Es-tu malade ? Ah Ciel, conservez mon Epoux.

GERANTE.

Laissez-moy là, retirez-vous.

MOME.

Voi-

Voila répondre à la tendresse
D'une assez bizarre façon.

GERANTE.

Si vous connoissiez ses finesses,
Vous avoüriez bien-tôt que j'ay raison,
Cette Coquette fieffée,
Ne m'appelle jamais son Cœur ny son Amour,
Qu'elle n'ait en pensée
De me joüer un mauvais tour.

MELINDE.

Comme il traite ma flamme?
Il m'accuse, l'ingrat, d'être fourbe & sans foy:
Cependant est-il une femme
Aussi raisonnable que moy?
A le bien contenter je fais ma seule étude.
Pour qu'il n'ait pas sujet, comme il eut autrefois,
De m'accuser d'avoir une habitude,
Je change d'amy tous les mois.
Au reste bonne menagere.
Je ne vous le dis qu'en secret,
Pour épargner son ordinaire;
Je ne mange qu'au Cabaret.
Et comme il est des Hypocrites
Qui tâchent de noircir la plus chaste action;
Je prens la nuit pour faire mes visites,
Afin de ménager sa reputation.
Je vous fais voir mon Ame toute nuë.
Vous liriez dans mon Cœur tout ce que je vous dis.
Vit-on jamais Femme à Paris
Vivre avec plus de retenuë?

MOME

Tout franc vous avez tort; &, soit dit entre nous,
Elle a de grands égards pour vous.

GERANTE.

De cette aimable Prude,

Que ne ſuis-je l'Epoux !
Mon ſort ſeroit bien rude
Si je venois m'en plaindre à vous.
La Coquette, il eſt vray dans l'amoureux myſtere,
Sçait le plaiſir aſſaiſonner.
Mais d'un autre côté, le mal qu'elle peut faire,
Gâte bien le plaiſir qu'elle ſçait nous donner.

MOME.

Vous avez beau pour la Severe
Vanter vôtre inclination,
Je ne m'oppoſe point à ce qui peut vous plaire ;
Mais quant à moy, je ſuis pour la Chanſon.

ORPHE'E *chante*

La Coquette toute aimable
De careſſes vous accable ;
Et quoy qu'un mary traitable
Soit coëffé comme un Taureau,
N'importe : C'eſt la métode.
Tout Epoux s'en accommode ;
Et quand on eſt à la mode,
Qu'importe, Cornes ou Chapeau ?

GERANTE *à Mome.*

En refuſant de briſer nôtre chaîne,
Trouve donc à nos maux quelque adouciſſement ;
Et du lien qui fait nôtre cruelle peine,
Briſe le nœud, du moins pour un moment.

ORPHE'E *chante.*

Si dans l'amoureux myſtere,
Chacun étoit volontaire,
On s'aimeroit comme frere ;
Et ſans ce maudit Contract,
Verroit-on tant de miſere,
On a beau dire & beau faire,
C'eſt le diable de Notaire
Qui barbouille tout cela.

SCE-

PLAIDOYE' D'ARLEQUIN, DEFENSEUR DU BEAU SEXE, & quelques Portraits.

PORTRAITS

Que fait Colombine des Femmes.

UNe Femme eſt un Protée, qui change de figure & de caractére, comme il luy plaît: Diſſimulée dans ſes penſées; ingenieuſe dans ſes paſſions politique dans ſes veuës, friponne dans ſes diſcours, Coquette dans ſes manieres affectée dans ſes airs, fauſſe dans ſes vertus, intereſſée dans ſes liberalitez. hipocrite dans ſes épargnes: Toujours ruſée, toujours équivoque, & toujours une contre verité. Du plus au moins, voilà comme nous ſommes faites.

AUTRE.

Nos dehors ſont reglez, nos airs ſont gracieux, nos mines ſont modeſtes: tout ce qui paroît eſt bon: Mais tournez la medaille, rien n'eſt plus bizarre que nôtre humeur; rien n'eſt plus faux que nôtre merite. Nôtre petit particulier cache des myſteres curieux,

que nos artifices envelopent. La Coquetterie est le fond de nôtre humeur, C'est par cet endroit qu'il faut nous regarder, pour nous connoître : Tout le reste est emprunté Nous n'avons de bien naturel que le desir de plaire.

AUTRE.

Voulez-vous connoître une Femme ? Figurez vous un joly petit monstre, qui charme les yeux, & qui choque la raison ; qui plaît, & qui rebute, qui est Ange au dehors, Harpie au dedans. Mettez ensemble la tête d'une Linote, la langue d'un Serpent, les yeux d'un Basilic ; l'humeur d'un Chat, l'adresse d'un Singe, les inclinations nocturnes d'un Hibou, le brillant du Soleil, les inegalitez de la Lune, envelopez cela d'une peau bien blanche. ajoutez y des bras, des jambes & cetera : vous aurez une femme toute complette.

PLAIDOYE' D'ARLEQUIN,
Pour la défense des Femmes.

Moy qui jadis aux despens de nos belles,
Ay maintefois diverty tout Paris ;
Aujourd'huy contre les Maris,
Je vais prendre party pour elles,
(*Altri tempi, altre Cure.*)
Loin d'aspirer au foible honneur
De faire rengaîner par mes doctes Critiques,
D'un

D'un Satyrique Auteur
Les expressions caustiques.
Je regarde en pitié le pauvre genre humain.
Si la sotte crainte des Cornes ;
Met à l'Hymen de trop étroites bornes,
Ma foy c'est fait de luy : je le vois sur la fin.

Et quel est ce dechaînement, juste Ciel ? Où en sommes-nous ? On traine pêleméle le Convent & l'Opera chez la Cornu: Les Femmes souffrent patiemment cet outrage : & un Escadron coëffé ne va pas fondre sur la tête qui a enfanté de si monstrueuses calomnies.

Vers Isabelle.

Sexe charmant, au siecle d'Amadis,
Un Jongleur peu courtois osa-t-il d'une injure,
Contre vous noircir ses Ecrits,
Sans essuyer plus sinistre avanture.

Aujourd'huy comment en use t'on ? Les Hommes dans un dégoût terrible pour tout ce qui s'appelle Femme, ne peuvent entendre parler d'Hymen, sans des soulevemens de cœur épouvantables. Ils sont d'un froid mouy sur cet article, & pour les réchaufer, on s'avise de leur ordonner quelques doses d'une Apologie à la glace ! Quel remede ! *Contraria contrariis curantur.*

C'est donc par pure necessité, tres-illustre Magistrat Cavalier, que je prens aujourd'hui la défense de mes anciennes ennemies. J'ay peur que les hommes continuant à se dégoûter des femmes, l'usage de l'Hymen ne s'abolis-

ſe. Le monde finiroit; l'Hôtel de Bourgogne deviendroit deſert:& il ne l'eſt déja que trop.

Ainſi j'entreprens de retorquer contre les hommes tout ce qu'ils ont le front de reprocher à mes parties ; & de leur faire voir qu'ils ſont eux mêmes la cauſe de tous les défauts dont ils les accuſent

Comment, Meſſieurs les Hommes, oſez vous blâmer dans les femmes ce qui n'y eſt preciſément que pour vous ? Oubliez-vous que le deſſein de vous plaire, eſt le reſſort qui fait joüer toutes leurs Machines? A quoy bon s'il vous plaît: cette vieille Coquette prend-elle tant de ſoin d'un ſquelete uſé ? Pourquoy fait elle rencherir le Blanc & le Vermillon ? Pourquoy la voit on manger par compas & par meſure de peur de deranger ſes dents poſtiches ? N'eſt-ce pas parce qu'elle couche en joue quelqu'un de ces jeunes Godelureaux qui jouënt avec elle, & qui luy gagnent ſon argent.

Voyez cette jeune beauté qui paſſe la meilleure partie de ſa vie à s'habiller & à ſe deshabiller, qui n'eſt jamais contente de ſa coëffure, qui ajoûte ou retranche toujours quelque choſe à ſon ajuſtement Entrez dans ſon cœur & vous verrez qui a plus de part de ſon ſexe ou du vôtre à tous ſes tortillemens & ſes minauderies. Une femme ſe pare-t elle pour les autres femmes ? Qui l'a jamais penſé ? C'eſt vous, Meſſieurs les Dégoûtez qui répondrez de

de l'extravagance des Modes, de la magnificence des habits, & de la ruine des familles. C'eſt pour vous remettre en appetit, qu'on a inventé le Ragoût des Gourgandines, des Agaçantes, & des Barrieres.

Preuve que tous les ajuſtemens des femmes ſont uniquement pour les hommes, mettez-les en lieu où elles ne voient que des perſonnes de leur ſexe, & vous les trouverez d'un negligé affreux Une cornette au niveau de ſon front, un corſet modeſte & bien laſſé; de bons gros ſouliers de maroquin & un grand tablier de ménagere. Voilà comme étoit à ſa campagne cette Belle, dont les juppes ſe ſoûtiennent d'or, qu'une coëffure à triple étage rend d'une taille giganteſque, qui ne peut mettre le pied dans ſes mules, tant elles ſont petites. Et pourquoy cela, parce qu'elle n'avoit nul interêt de plaire aux Chapons de ſa Baſſe cour, & qu'elle voudroit bien donner dans l'œil à quelque poulet d'Inde des Tuilleries. Si les Hommes ne voyoient rien, les Femmes ne feroient nulle dépenſe en habits. Ainſi s'ils veulent épargner ce qui leur en coûte, ils n'ont qu'à ſe crever les yeux.

COLOMBINE.

Bel expedient, & de facile execution!

ARLEQUIN.

On ſe plaint que les femmes s'amuſent à mille bagatelles; qu'elles ſe font une occupation d'entre tenir leurs chiens, de faire repeter des ſottiſes à leurs Perroquets, & d'apprendre

dre des malices à leurs Singes. Helas! qu'on les interroge toutes. Combien repondront, Qu'animal pour animal, un Mary est souvent moins amusant qu'un Doguin; qu'avec le mauvais d'un Singe, il n'en a pas toujours le bon; & qu'il y a plus de cent Maris à Paris qui ne soutiennent pas mieux une conversation que des Perroquets; Entrons dans l'interieur des Maisons. Voyons les replis du ménage: Un Mary bourru qui ne parle que par monosyllables, qui possede le secret de dire de grosses paroles en six lettres: N'est-il pas la seule cause de ce que sa femme va chercher conversation ailleurs! Celuy cy est toujours aux trousses de sa moitié; il ne l'abandonne pas d'un pas, il est de toutes ses parties. Celuy-là ne voit presque jamais la sienne: Il loge, il mange, il couche dans un appartement separé. A peine la rencontre t il une fois le mois chez d'Autel ou chez Procope: Deux extremitez également vicieuses, également à craindre pour le front d'un mary, & dont il est la seule cause!

COLOMBINE.

Malheur au mary qui me verra trop, aussi bien qu'à celuy qui me verra trop peu.

ARLEQUIN.

On fait un crime aux femmes de la magnificence de leurs ameublemens, de la dépense qu'elles font en Bijoux, en Porcelaines, en Pagodes: Helas! qui ne sçait que la plûpart de ces appartemens superbes sont autant

de

de belles prisons où l'on reduit de jeunes femmes, d'ailleurs tres raisonnables, à se joüer avec des Poupées, à faire remuer leurs Pagodes. Elle remuent au moins ces Pagodes, & font un signe de consentement:au lieu que la plûpart des époux, toujours inflexibles, toujours rebarbatifs, se font une loi de ne consentir jamais.

COLOMBINE.

Il est vray qu'il est des maris bien raboteux!

ARLEQUIN.

Que diray-je des autres griefs? On se plaint que les femmes sont exactes à payer les pensions à leur Amans qu'elles n'épargnent rien pour faire leurs épuipages. Ah sexe maudit, (*parlant au Parterre*,) que n'avez-vous de l'argent? Pourquoy étes vous obligez d'avoir recours à elles? En un mot, que les hommes deviennent raisonnables, & les femmes le seront. Qu'ils se mettent à plus bas prix, & les femmes feront moins de dépense: Qu'ils aillent à elles, & elles ne les chercheront point: Cartant qu'ils fuiront, il faudra bien qu'elles courent aprés, & qu'elles suivent l'instinct que la Nature leur a donné.

COLOMBINE.

Voilà de foibles raisons. Prononcez, Monsieur le Juge.

ARLEQUIN *se met dans un Fauteuil, & rend cette Sentence.*

Nous

Nous avons maintenu & gardé les Femmes dans tous leurs droits, & dans la possession des Privileges, Franchises & Immunitez de leur sexe : Leur permettons d'employer pour se faire aimer tout ce qu'elles aviseront bon être ; à la reserve des Minauderies qui pourroient deranger quelque chose dans l'œconomie du visage. Consentons que pour engager les hommes, elles n'épargnent rien ny dans leurs parures, ny dans leurs ameublemens, & qu'elles puissent même faire quelques avances si mieux n'aiment lesdits Hommes, reprendre les Us & Coutumes de la vieille Cour, & faire seuls toutes les demarches.

Permettons aux riches Bourgeoises d'être aussi magnifiques que les Femmes de qualité, à la charge neanmoins qu'elles en seront toujours fort distinguées par leurs airs & leurs manieres. Voulons que les femmes soient reputées Dames & Maîtresses du sexe Masculin, & que les Hommes qui ont l'esprit bien fait se fassent un honneur de les aimer & de les servir. Deffendons aux Vieilles d'aspirer aux Fleurettes des jeunes Officiers à moins qu'elles ne soient en état de leur faire le fond de deux Campagnes au moins Faisons pareilles deffenses aux jeunes & jolies Femmes de payer leurs Amans, quelques bien-faits qu'ils soient ; & ce nonobstant l'usage contraire, que nous declarons abusif. Condamnons en outre les Hommes à tous les dépens.

FIN.

CATALOGUE
des
LIVRES NOUVEAUX.

ATlas de Sanſon Comp. avec toutes les Cartes & Tables Geographiques.
Architecture de Vignole avec le Dictionaire & Termes de l'Art 4.
Apophtegmes & bons mots des Anciens par d'Ablancourt 12.
Amours d'une belle Angloiſe 12.
——— de Mad. de la Valliere 12.
Arlequin Comedien aux Champs Eliſées.
Arlequiniana ou Hiſt. Plaiſantes d'Arlequin.
Amans Heureux Hiſtoire Gallante 12.
Anciens Hiſtoriens reduits en Maximes 12.
Academie des Sciences & des Arts 12. 3 vol.
Amour Marié ou la Bizarrerie de l'Amour.

Bibliotheque Univerſelle 25 vol. Comp.
Belle Education 12.
Bouſſole des Amans 12.
Bons & Mauvais Uſages ou Nouvelles Façons de parler Bourgoiſes 12.

Comedies & Tragedies Nouvelles de toutes ſortes d'Auteurs.
Cours entier de Philoſophie par Regis 4. 3 vol.
Caractere & mœurs de ce Siecle de Theophaſtre 12
Cabinet des beaux Arts Fol. Fig.
Caffé Comedie Nouvelle 1695.

Dictionaire Hiſtorique Fol. 4 vol.

——— De

——— De Mathematique par Ozanam 4.
——— Latin François & François Lat. par le Pere Tachard. 2 vol. 4.
——— Chrêtien 8.
——— François & Flaman 4.
——— Geographique des Villes du Monde.

Etat du Royaume de Danemark 12.
——— du Royaume de Suede 12.
Elemens de Geometrie de l'Ami 8.
——— d'Ozanam 12.
——— De le Clerc 8. 2 vol.
——— Du Pere Pardies 12.
Ecolle du Monde.
Esprit de Luxembourg 12.
Etampes du Fameux M. le Brun en 13 grandes Planches.
Contenant la Bataille d'Alexandre & de Darius.
La Bataille d'Alexandre & de Porus.
l'Entrée d'Alexandre en triomphe en Babilone.
Le Passage du Granique par Alexandre.
Et la Tente de la Famille de Darius.

Forces de l'Europe ou Plans des plus fortes Places de l'Europe 4. 6 vol.
Fortifications de toutes sortes nouvelles.
Fables choisies par la Fontaine en Vers fig. 6 vol.
France Gallante ou Histoire Amoureuse de la Cour 12.

Geographie Universelle par la Croix 4 vol.
——— d'Audiferet 2 vol.
——— De Robbe & autres Auteurs Nouveaux.
Geometrie Nouvelle de toutes sortes d'Auteurs.
Gallanteries des Rois de France 2 vol. Nouv. Edit.

Histoi-

Histoires nouvelles & autres de toutes sortes.
Homme de Cour 12

Innocence Justifiée Histoire nouv. de Grenade 12.
Instructions pour les Gens de Guerre 12.
Interêts nouveaux des Princes de l'Europe 12.
Imitation de Jesus Christ Nouv. Traduction.

Lettres du Cardinal Mazarin 2 vol.
——— De Richelet 12.
——— De Bongars 12.
——— De Guy Patin augmentées.
——— De Voiture & autres Auteurs,
Lucien en bel humeur 2 vol.
Labyrinte de Versaille en Fig. 4.

Memoires Nouveaux & autres de toutes sortes d'Auteurs.
Menagiana ou Recueil des bons mots de Menage.
Meditations & Prieres de toutes sortes d'Auteurs.
Medecines & Chirurgies diverses nouvelles.

Observations sur les Femmes. 4. 95.
Oeuvres diverses de toutes sortes d'Auteurs François & autres nouveaux.

Poësies nouvelles de toutes sortes d'Auteurs.
Philosophie de Regis 4. & autres.
Patin des Medailles 12. Figures.
Politique nouvelle de la Cour de France.
——— Des Jesuites 12.
——— Des Personnes de Qualité 12.
Phisique de Rohault 2 vol.
——— Occulte ou Traité de la Baguette Divinatoire.
Petrone les Satires Fr. & Lat.

Rela-

Relations nouvelles de toutes ſortes 12.
Recueil divers de Poëſies de Bouhours & autres.
Religieuſe Cavallier memoires Gallans de Cha.
Reflexions ſur ce qui peut plaire dans la Converſation.
Religieuſe Amoureuſe Hiſt. Gallante 12. 95.
Recueil des Bons Contes 12.

Secretaire des Amans 12.
Secret des Cours de Walſingham 95.
Sermons du Pere Chimenay 3 vol.
Salut de l'Europe. 12.
Sorberiana ou Recueil des bons mots de Mr, Lorbiere.
Satire contre les Femmes & les Maris &c.

Theatre Italien ou Recueil des Scenes Françoiſes joüées à l'Hôtel de Bourgogne à Paris.
Traité de Mignature pour aprendre aiſément à Peindre ſans Maître.
Tableau de l'Amour dans l'Etat du Mariage,
Teſtament de Colbert de Richelieu & Mazarin
Theatre de Comedies & Tragedies de Pradon.

Voyages divers nouveaux, 95.
Utilité des Voyages 12. 2 vol.
Vauban Fortification. Fr: Allem. 8.
Vie de Richelieu 2 vol.
—— de Mad. la Valliere.
—— de du Taſſe & autres.
Vaillant Numiſmata 4. Figures.

